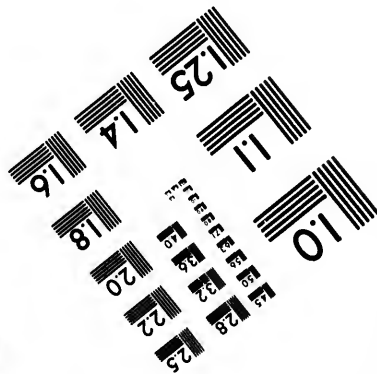
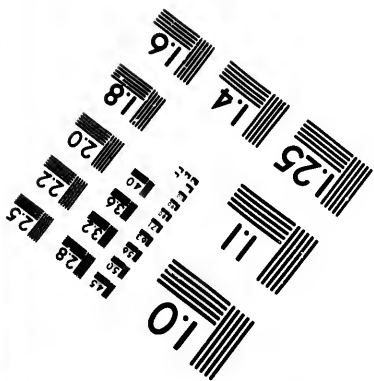
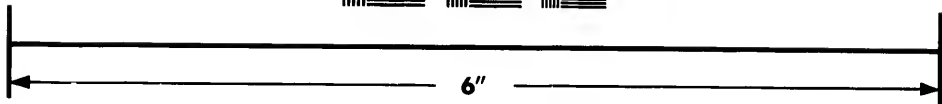
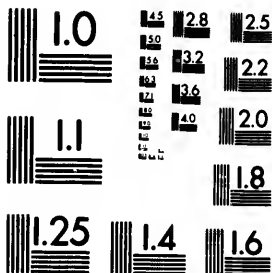


**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N. Y. 14580
(716) 872-4503

LE 28
LE 32
LE 22
LE 20
LE 18

**CIHM/ICMH
Microfiche
Series.**

**CIHM/ICMH
Collection de
microfiches.**



Canadian Institute for Historical Microreproductions / Institut canadien de microreproductions historiques

LE 11
LE 10
LE 01

© 1983

The copy filmed here has been reproduced thanks to the generosity of:

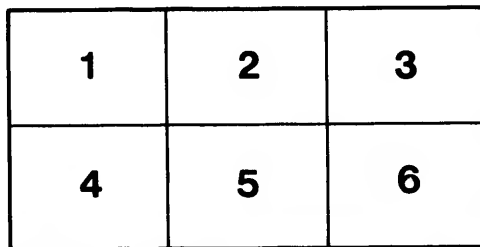
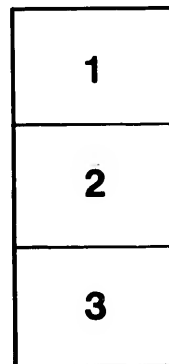
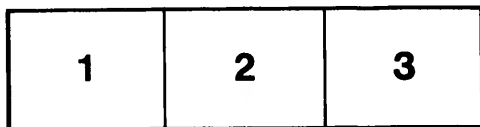
National Library of Canada

The images appearing here are the best quality possible considering the condition and legibility of the original copy and in keeping with the filming contract specifications.

Original copies in printed paper covers are filmed beginning with the front cover and ending on the last page with a printed or illustrated impression, or the back cover when appropriate. All other original copies are filmed beginning on the first page with a printed or illustrated impression, and ending on the last page with a printed or illustrated impression.

The last recorded frame on each microfiche shall contain the symbol \rightarrow (meaning "CONTINUED"), or the symbol ∇ (meaning "END"), whichever applies.

Maps, plates, charts, etc., may be filmed at different reduction ratios. Those too large to be entirely included in one exposure are filmed beginning in the upper left hand corner, left to right and top to bottom, as many frames as required. The following diagrams illustrate the method:



L'exemplaire filmé fut reproduit grâce à la générosité de:

Bibliothèque nationale du Canada

Les images suivantes ont été reproduites avec le plus grand soin, compte tenu de la condition et de la netteté de l'exemplaire filmé, et en conformité avec les conditions du contrat de filmage.

Les exemplaires originaux dont la couverture en papier est imprimée sont filmés en commençant par le premier plat et en terminant soit par la dernière page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration, soit par le second plat, selon le cas. Tous les autres exemplaires originaux sont filmés en commençant par la première page qui comporte une empreinte d'impression ou d'illustration et en terminant par la dernière page qui comporte une telle empreinte.

Un des symboles suivants apparaîtra sur la dernière image de chaque microfiche, selon le cas: le symbole \rightarrow signifie "A SUIVRE", le symbole ∇ signifie "FIN".

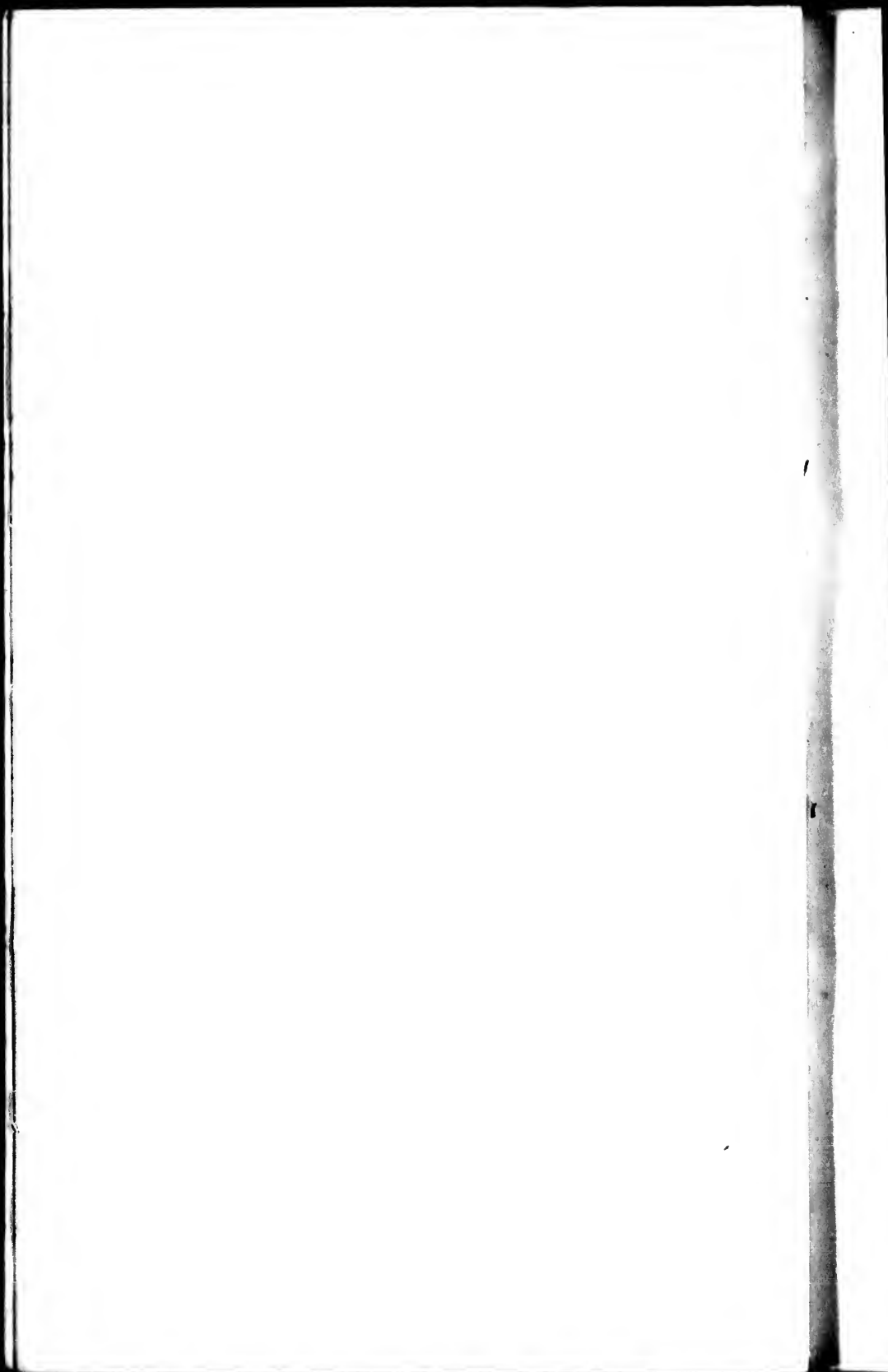
Les cartes, planches, tableaux, etc., peuvent être filmés à des taux de réduction différents. Lorsque le document est trop grand pour être reproduit en un seul cliché, il est filmé à partir de l'angle supérieur gauche, de gauche à droite, et de haut en bas, en prenant le nombre d'images nécessaire. Les diagrammes suivants illustrent la méthode.

errata
to

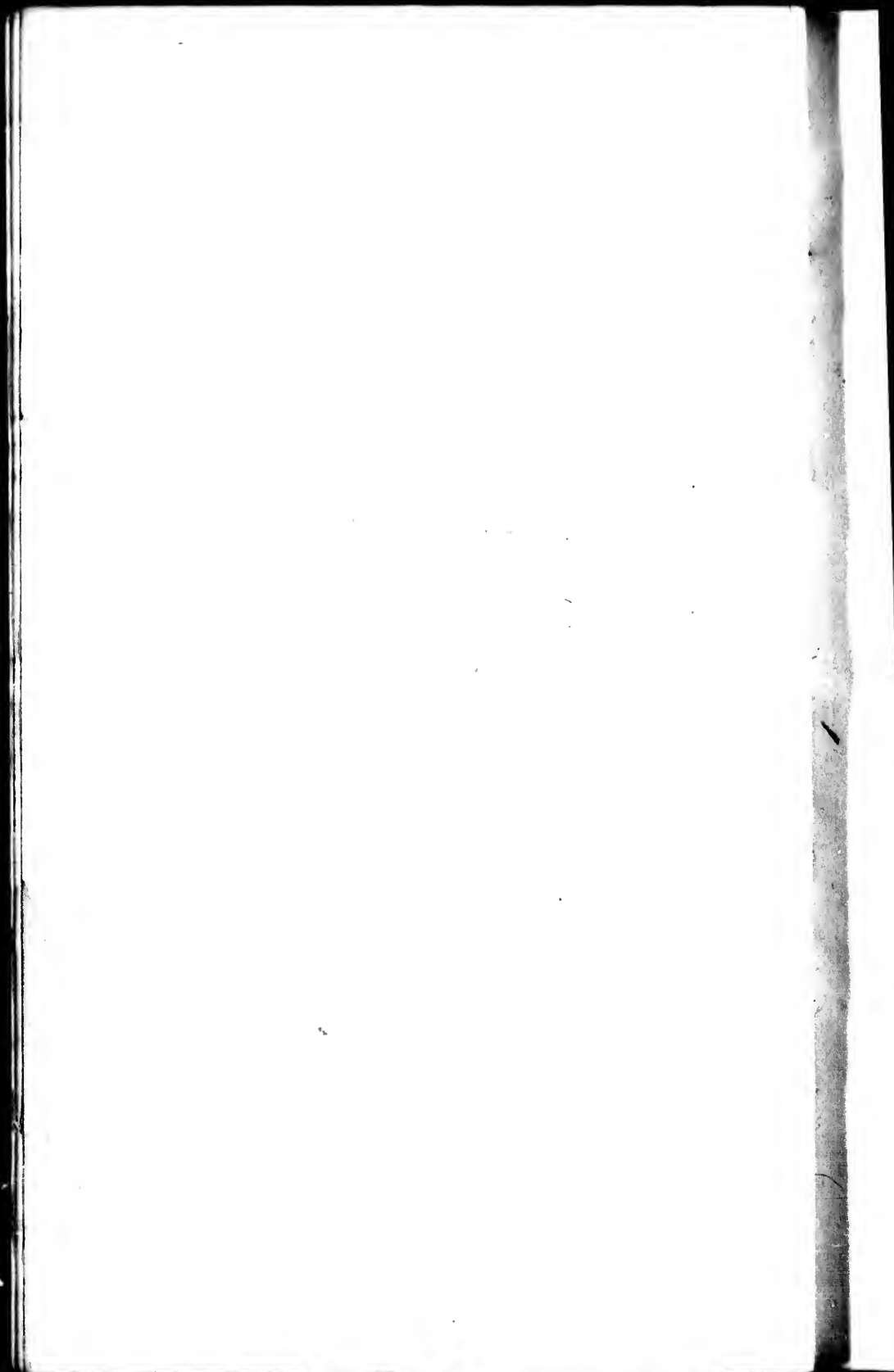
pelure,
on à



32X



VOYAGE
AUTOUR DU MONDE.
II.



VOYAGE AUTOUR DU MONDE,

FAIT DANS LES ANNÉES 1803, 1804, 1805 ET 1806,

PAR LES ORDRES DE SA MAJESTÉ IMPÉRIALE

ALEXANDRE I^{ER},

EMPEREUR DE RUSSIE,

SUR LES VAISSEAUX LA *NADIEJEDA* ET LA *NEVA*,

COMMANDÉS PAR M. DE KRUSENSTERN,

CAPITAINE DE VAISSEAU DE LA MARINE IMPÉRIALE;

TRADUIT DE L'AVEU ET AVEC DES ADDITIONS DE L'AUTEUR;

LA TRADUCTION REVUE PAR M. J.-B.-B. EYRIÈS,

L'UN DES RÉDACTEURS DES *NOUVELLES ANNALES DES VOYAGES*.

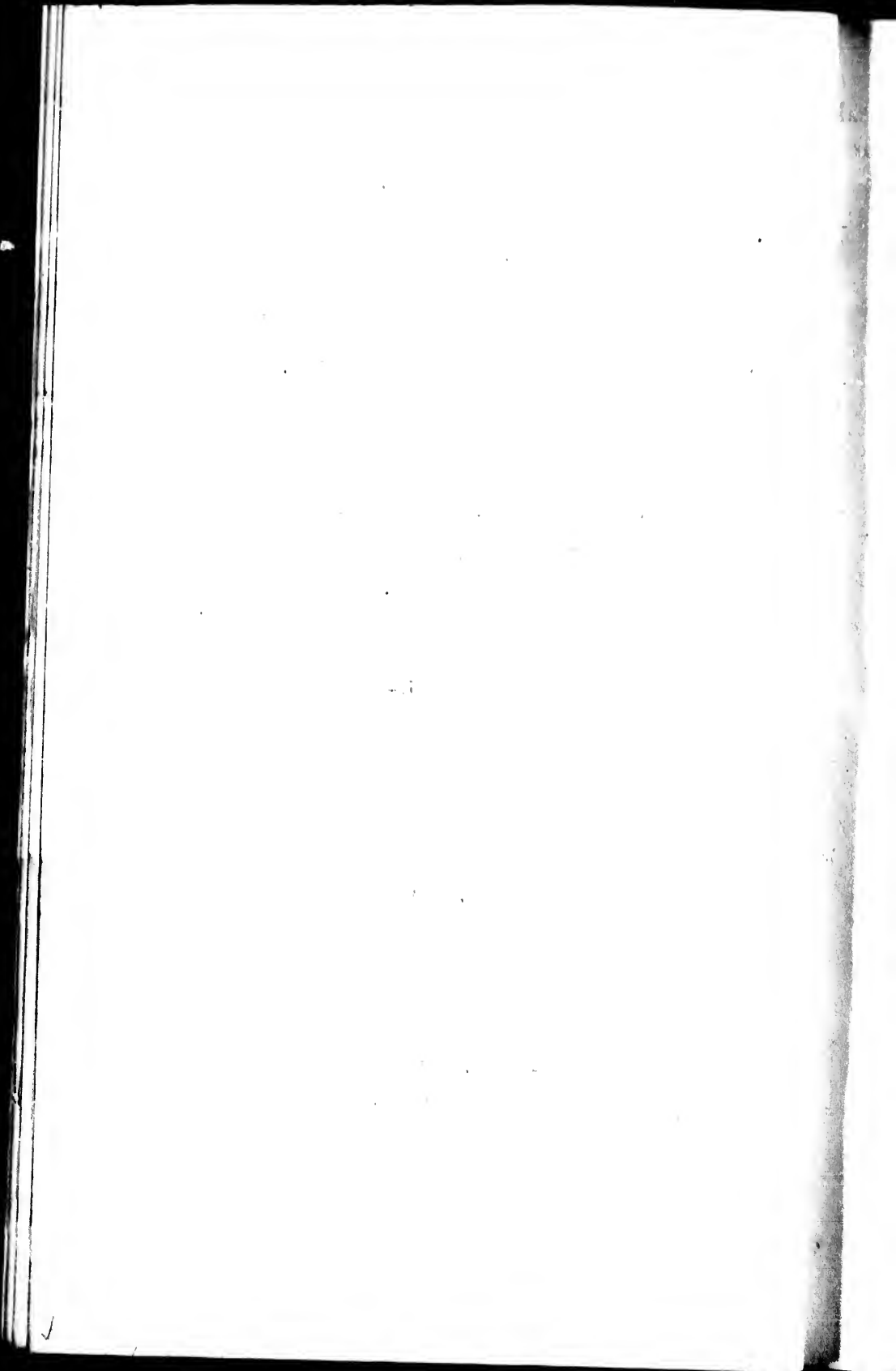
Les marins écrivent mal, mais avec assez de candeur.

DE BROSSES.

TOME DEUXIEME.

PARIS,
LIBRAIRIE DE GIDE FILS,
RUE SAINT-MARC-FEYDEAU, N^o. 20.

1821.



VOYAGE

AUTOUR DU MONDE.

CHAPITRE XIV.

DÉPART DU JAPON. — NAVIGATION DANS LES MERS VOISINES.

Départ de Nangasaky. — Mesures de précaution du gouvernement japonais relatives à notre voyage au Kamtchatka. — Plan des opérations pour cette année. — Tempête près des îles Gotto. — Description des îles Colnett et Tsus-Sima. — Remarques sur la longitude de Tsus-Sima. — Erreur importante dans les cartes qui tracent la route de La Pérouse entre Manille et le Kamtchatka. — Nous voyons les côtes du Japon. — Probabilités que la terre que nous avons en vue est l'île Oki. — Remarques sur la déclinaison de l'aiguille, et la hauteur du baromètre dans les mers du Japon. — Reconnaissance de la côte nord-ouest du Japon. — Détroit de Sangar. — Déterminations astronomiques de deux caps à l'extrémité des îles Nipon et Ieso, qui forment l'entrée occidentale du détroit de Sangar. — Reconnaissance de la côte occidentale d'Ieso, ou Matsmaï. — Reconnaissance du golfe Strogouff. — Recherche inutile d'un passage entre Ieso et Karafouto, et de cette dernière île. — Le pic de l'angle et le cap Guibert ne sont pas sur Ieso, mais sur deux îles différentes. — Nous passons entre ces îles et la côte nord-ouest d'Ieso. — Détroit de La Pérouse. — Nous mouillons à la pointe septentrionale d'Ieso, dans la baie Romanzoff.

LE 16 avril, à trois heures après midi, les interprètes remirent à l'ambassadeur la traduction

II.

1

1805.
Avril.
16.

1865.

Avril.

en hollandais des documens japonais; ils lui annoncèrent en même temps que le bateau qui devait le transporter à bord était à Nangasaky, et qu'il obligerait beaucoup le gouverneur s'il quittait, dès le lendemain matin, sa maison de Megasaky; enfin ils exprimèrent d'une manière très-pressante, le désir du gouverneur, de voir le vaisseau appareiller aussitôt que l'ambassadeur serait à bord. Quoique je ne m'attendisse pas à un départ si prompt, je souhaitais vivement de mettre à la voile le plus tôt possible, dans la crainte où j'étais sans cesse de quelque obstacle désagréable et inattendu qui pourrait nous retarder. Je promis donc bien volontiers aux interprètes de ne rien négliger pour hâter notre départ, et je me rendis aussitôt à bord pour mettre sans délai le vaisseau en état d'appareiller.

17.

Le 17 avril, à 4 heures du matin, nous levâmes une ancre, et à 7 heures, nous hissâmes la chaloupe à bord. A 10 heures, l'ambassadeur arriva. Le bateau qui l'avait amené appartenait au prince Tchingodzin. Quoique très-orné et garni d'étoffes de soie, il était beaucoup moins magnifique que celui du prince de Fisen, dans lequel l'ambassadeur avait fait son entrée à Nangasaky. Les soldats étaient dans un autre bateau. Quatre principaux banios et presque tous les interprètes accom-

pagnaient l'ambassadeur. Nous vîmes arriver en même temps un officier avec cent bateaux qui devaient remorquer la *Nadiejeda* hors du port : tous ces bateaux appartenait au prince Tchingodzin qui , ce jour-là, faisait les honneurs. Il y avait en outre deux bateaux chargés d'habits pour les rameurs , qui furent bientôt en uniforme : c'était une chemise de toile de coton bleue à larges manches , sur laquelle les armoiries du prince étaient brodées en blanc. A midi , nous levâmes l'autre ancre , et les cent bateaux se placèrent sur cinq rangs pour nous remorquer. Ils avaient apporté des grelins ; ce qui n'arrive pas ordinairement , même lorsque ce sont des bateaux de louage. Pendant qu'on nous remorquait , nous reçûmes notre poudre , ainsi que les équipages de l'ambassadeur , et les provisions qu'on nous envoyait pour deux jours. Le gouverneur avait porté l'attention au point d'y joindre plusieurs espèces de graines , parce qu'il avait appris que nous en souhaitions pour le Kamtchatka. Il fit aussi présent aux officiers de cent cinquante livres de tabac à fumer et d'une grande quantité de diverses herbes potagères. Il offrit même de nous envoyer encore , le lendemain matin , notre provision de vivres ; ce que je crus devoir refuser.

Les Japonais ne voulaient d'abord remorquer notre vaisseau que jusqu'à la côte orien-

1805.
Avril.

1565.
Avis.

tale du Papenberg ; mais je témoignai le désir qu'on nous conduisît jusqu'à la côte occidentale , demande à laquelle ils paraissaient ne pas s'attendre , puisque les Hollandais n'y mouillaient jamais. Cependant ils y consentirent avec plaisir ; car l'envie de se séparer les uns des autres le plus tôt possible était réciproque. A 4 heures après midi , nous laissâmes tomber notre ancre par 24 brasses. Les banios et les interprètes prirent alors congé de nous avec un air de cordialité qui semblait être le résultat d'une leçon : car le sentiment y avait fort peu de part ; il en faut pourtant excepter l'honnête Saka-Sabouro et deux de ses compagnons , qui n'avaient pas oublié que nous n'étions pas des Hollandais. Quant aux autres , ils nous souhaitèrent tous un heureux voyage à *Batavia*. Je fis enverguer les voiles , opération que nous n'avions pas encore eu le temps de faire. On hissa les embarcations à bord ; et , le lendemain , à 5 heures du matin , nous sortîmes de la baie par un vent petit d'E. S. E. , enchantés d'être enfin hors de notre prison.

18.

Il paraît que mon projet de faire route entre le Japon et la Corée ne plaisait pas au gouvernement Japonais ; car les interprètes , qu'on doit regarder comme les organes du gouverneur , ou ce qui est la même chose du ministère d'Iedo , s'efforcèrent de nous persuader que le

détroit de Sangar était impraticable, semé partout d'écueils, n'avait que trois milles du Japon, ou un mille hollandais de largeur, et enfin était très dangereux à cause de la violence des courans. D'un autre côté, le gouverneur avait écrit à l'ambassadeur pour nous intimer la défense de nous approcher des côtes du Japon, quoiqu'il eût assuré verbalement qu'il avait expédié des ordres pour qu'on ne nous arrêtât pas si une tempête ou les courans nous forçaient de mouiller quelque part. Je fus aussi obligé de promettre de ne m'approcher en aucune façon des côtes du Japon, excepté dans un cas de force majeure : promesse à laquelle les interprètes assurèrent qu'ils avaient une confiance entière. Cependant, je leur représentai que je devais absolument reconnaître avec soin la côte nord-ouest de Nipon, parce que j'ignorais la véritable latitude du détroit de Sangar, que les meilleures cartes européennes n'avaient pas fixée ; qu'il m'avait été impossible d'obtenir au Japon une carte qui aurait pu me servir à me diriger dans ma route ; qu'ainsi, je me voyais dans la nécessité de me tenir constamment à une petite distance de la terre pour chercher ce détroit, qui, suivant leur description même, n'avait qu'un mille hollandais de largeur ; car je pourrais facilement le manquer en m'éloignant des côtes : ils pa-

1805.
Avril.

1805.
Avril.

rurent sentir la justesse de mes raisons et leur silence fut une permission tacite de reconnaître cette partie de leurs côtes. Mais ils exigèrent la promesse qu'en retournant du Kamtchatka en Europe, nous n'approcherions pas des côtes du Japon : je le promis. Ils employèrent encore le facteur hollandais Doeff pour me détourner de mon plan de route. Mais ses exhortations étaient d'autant moins dans le cas de m'effrayer, qu'il ne me parla que des dangers d'une navigation entre la Corée et le Japon dont aucun Hollandais ne peut encore parler par expérience. La Pérouse seul nous avait précédés dans cette route, et je désirais beaucoup de pouvoir lier mes recherches à celles de cet illustre navigateur, et de donner par là aux miennes un nouveau degré d'intérêt.

Comme il n'était pas nécessaire que *la Nadiejeda* arrivât au Kamtchatka avant la fin de juillet, je voulais employer les trois mois que j'avais devant moi à remplir les lacunes que La Pérouse a été forcé de laisser, faute de temps, dans la géographie de ces mers, qu'il a éclaircie le premier. J'avais à choisir : car, excepté le cap Noto, toute la côte occidentale du Japon, une grande partie de la côte de la Corée, la côte occidentale d'Iedo toute entière, les côtes du sud, de l'est et du nord-ouest de Sakhalin, enfin la plupart des îles Kouriles n'avaient point en-

core été reconnues suffisamment par aucun navigateur européen. Des parties de la côte méridionale de Sakhalin, telle que la baie Aniva et le golfe Patience, ont été à la vérité reconnues par les Hollandais en 1645 ; mais il importait de les examiner de nouveau : parce que, depuis cent soixante ans, les moyens de déterminer les positions géographiques ont été très-perfectionnés. Nos connaissances sur ce pays remarquable étaient encore très-imparfaites, comme on le verra par la suite de notre voyage. Mon plan était donc d'explorer les côtes sud-ouest et nord-ouest du Japon, de déterminer la position du détroit de Sangar, auquel les cartes d'Arrowsmith, dans le *Pilote de la mer du Sud*, et celles de l'Atlas du voyage de La Pérouse attribuent 100 milles de largeur, tandis que les Japonais ne lui donnent qu'un mille hollandais ; de relever la côte occidentale d'Ieso, de tâcher de découvrir l'île Karafouto, indiquée, d'après une carte Japonaise, sur quelques cartes modernes, entre Ieso et Sakhalin, et dont l'existence me paraissait très-probable ; d'examiner ce nouveau détroit et de relever entièrement l'île Sakhalin depuis le cap Crillon jusqu'à la côte nord-ouest, d'où, si j'y trouvais un bon port, j'enverrais ma chaloupe pour vérifier le passage encore problématique qui sépare la Tartarie de Sakhalin ; enfin, d'essayer de pas-

1805.
Avril.

ser par un autre canal au nord du détroit de la Boussole, entre les Kouriles : tels étaient mes projets, dont une grande partie a été heureusement exécutée. Malheureusement le manque de bon port sur la côte de Sakhalin m'a empêché d'expédier ma chaloupe pour la recherche intéressante à laquelle je comptais l'employer. Quant au relèvement de toute la côte occidentale du Japon et du détroit de Sangar, c'est aux favoris des Japonais, aux Hollandais, à qui probablement ils ne feront pas un crime de parcourir ces parages, que je dois laisser ce soin. Il faut espérer pour celles de Corée, depuis le 56° jusqu'au 42° parallèle, que dans ce siècle avide de recherches, elles ne tarderont pas à être bientôt connues, puisque des relations commerciales avec ce pays encore ignoré promettent des avantages que n'offre pas le Japon ; enfin, la reconnaissance de la côte orientale d'Ieso et des Kouriles méridionales fera sans doute l'objet des premiers travaux des Russes dans ces parages (1).

(1) On peut voir, dans le Voyage de découvertes du capitaine Broughton, que ce navigateur a exploré ces mêmes parties que je ne m'étais pas proposé de reconnaître, telles que le détroit de Sangar, la côte de la Corée, une partie de la côte orientale d'Ieso, et les Kouriles méridionales. La côte occidentale d'Ieso est la seule que nous avons reconnue respectivement.

Comme en sortant de la baie de Nangasaky, je me dirigeais plus à l'O. que lorsque j'y étais entré l'année précédente, je découvris bientôt la haute montagne à sommet aplati qui en rend l'entrée si facile à reconnaître : à 10 lieues et demie, nous l'avions au N. 85° E. sur une même ligne avec l'arbre de l'île Ivo-Sima, dont j'ai parlé dans ma description de Nangasaky et qui est marqué sur la carte de cette baie comme un point déterminé exactement. Nous étions alors à environ 12 milles de la terre. La sonde rapportait 25 à 30 brasses, toujours fond vaseux. A midi le cap Nomo nous restait au S. 70° E. à la distance de 18 à 20 milles. Le vent était très-frais du S. E. Malgré mon désir de relever cette partie de la côte entre le cap Nomo et l'île Meac-Sima, pour remplir cette lacune sur ma carte, le temps sombre et pluvieux m'en empêcha, ainsi que l'attente d'une tempête dont tous les indices se manifestaient dès le matin, et qui est toujours très-violente dans ces parages par un vent de S. E. ; la prudence au contraire demandait que je profitasse sans délai du vent favorable pour doubler les îles de Gotto qui sont très-dangereuses. J'espérais de reconnaître le cap Gotto avant le soir : je n'y pus parvenir, parce que l'air était si brumeux, que nous n'aperçûmes qu'une seule fois et pour un instant le som-

1805.
Avril.

met d'une montagne située sur ces îles. Nous courions entre les deux îlots, nommés les Oreilles-d'Anes (*Asses's ears*), et le cap Gotto, sans pouvoir découvrir aucune de ces terres, le vent était devenu très-impétueux. Heureusement que nous avons déterminé très-exactement ces deux points, en allant à Nangasaky, par un temps clair et serein, et nous n'avions pas aperçu d'écueils entre eux : ainsi je pouvais m'en rapporter à ma carte, sur laquelle la distance, entre ces deux points, est de 32 milles, c'est-à-dire le double de celle qu'indique la carte d'Arrowsmith. Dans d'autres circonstances, je n'aurais pas hasardé, sans de grandes précautions, d'entrer dans ce canal que personne probablement n'avait encore parcouru, de crainte des rochers qui peut-être réunissent les îles Gotto aux petites îles *Oreilles-d'Anes* ; mais il ne me restait plus d'autre alternative que de le traverser ou de retourner à Nangasaky. Quant à ce dernier parti, la dernière extrémité pouvait seule m'y résoudre.

A 7 heures du soir nous étions, d'après mon estime, au milieu du canal. Le vent était très-fort, avec de violentes rafales et une pluie continue : nous filions 8 nœuds, avec les seuls huniers, tous les ris pris. L'attention de chacun était fixée sur les écueils qui pouvaient se trouver dans ce canal, quoique l'obscurité de

la nuit laissât peu d'espérance de les éviter s'ils se fussent montrés tout-à-coup. A 11 heures, nous étions déjà à 25 milles à l'O. du cap Gotto et par conséquent en sûreté contre les courans qui auraient pu nous pousser vers la terre. Je mis donc le cap au S. O. : on sondait une fois par heure, on ne trouva pas fond à 100 brasses. Au point du jour, je continuai ma route au N. Le vent soufflait toujours avec impétuosité du S. E. et la mer était extrêmement grosse, le temps sombre et la pluie continuelle. Je me dirigeai au N., au N. N. E. et au N. E. $\frac{1}{2}$ E., entre l'île Tsus et la côte du Japon. A midi le vent s'adoucit un peu et tourna au S. O. Nous devions nous attendre qu'il passerait bientôt à l'O. et au N. O. : c'était la marche ordinaire du vent du S. E. durant notre séjour à Nangasaky. Il changea en effet, ainsi que nous l'avions prévu. Un courant rapide du N. avait favorisé beaucoup notre marche, puisque vers le soir, au moment d'un éclairci, nous aperçûmes la terre au N. N. E. Il me parut vraisemblable que c'était la côte du Japon ; car, d'après mon estime, nous devons être encore à 40 milles de Tsus ; cette île d'ailleurs devait nous rester au N. O. et non pas au N. E. Le courant enfin, qui, pendant ces deux jours, avait porté au N. 42° E., à peu près un mille à l'heure, devait nous avoir poussé plus près des côtes du Japon. Quel fut

1865.
Avril.

19.

1805.
Avril.

donc mon étonnement le lendemain matin , quand j'eus la conviction que la terre que nous avions en vue était l'île de Tsus ! Je changeai de route aussitôt et louvoyai toute la nuit , qu'une houle très-forte et irrégulière rendit très-pénible, quoique le vent se fût apaisé. A 8 heures du soir , nous étions à environ 12 milles de la pointe méridionale de Tsus ; la sonde rapportait 80 brasses , fond de sable fin. Au point du jour , nous vîmes l'île de Tsus directement devant nous au N. , et à 5 heures et demie , nous aperçûmes une terre à 20 ou 25 milles au S. E. A cette distance , il me fut impossible de décider si elle était composée de plusieurs îles qui faisaient partie des îles Gotto , ou si c'était une terre continue et par conséquent la côte du Japon , ou enfin une île d'une certaine grandeur et située dans son voisinage (1).

Le milieu de la côte que nous avions en vue et qui s'étendait à peu près sur une longueur de 15 milles du N. au S. , est par $35^{\circ} 52'$ de latitude et $250^{\circ} 18' 30''$ de longitude.

Le temps sombre et orageux qui avait commencé aussitôt après notre départ de Nangasaky , fit échouer entièrement mon projet de

(1) Selon quelques cartes , l'île d'Iki , qui ne cède pas beaucoup en grandeur à l'île Tsus , doit se trouver à peu près dans cette direction.

1804.
Avril.

relever la côte occidentale des îles Gotto. Comme nous avons déjà déterminé avec exactitude plusieurs points de la côte orientale, c'eût été le moyen de connaître, avec quelque certitude, le nombre, la grandeur et l'étendue de ces îles, que personne, à l'exception peut-être du capitaine Colnett, n'a encore explorées. Mais le journal de ce navigateur n'a pas été encore publié. J'aurais pu reconnaître toute la côte S. O. du Japon jusqu'à la partie qui est vis-à-vis Tsus-Sîma, sans manquer à la parole que j'avais donnée aux Japonais, puisque notre route nous conduisait nécessairement dans le voisinage de cette côte. Mais le mauvais temps détruisit toutes mes espérances.

Dès que le jour nous permit de revoir la terre, je gouvernai parallèlement à l'île de Tsus. A 8 heures 57 minutes, la pointe E. de cette île nous restait, directement à l'O. ; nous avions à l'E., une petite île, indiquée sur la carte d'Arrowsmith, et probablement découverte par le capitaine Colnett : je lui ai donné son nom. Notre latitude, observée à midi, était 34° 55' 55", et la longitude, d'après nos trois chronomètres qui s'accordaient, à 30" près; 230° 16' 45". Dans ce moment, la pointe N. de Tsus nous restait à l'O. $\frac{1}{4}$ N., et une haute montagne, peu éloignée de cette pointe, au S. 85° O. A

1805.
Avril.

une heure, nous avons la pointe septentrionale directement à l'O.

L'île de Tsus s'étend à peu près du N. au S. Sa plus grande largeur, dans cette direction, est de 55 milles. Quant à sa largeur, nous ne pûmes la déterminer exactement. Je crois cependant qu'elle n'est pas au-dessous de 10 à 12 milles; car nous aperçûmes de hautes montagnes à quelque distance de la côte. Depuis la pointe méridionale, qui se trouve par $34^{\circ} 06' 30''$ N. et $230^{\circ} 43' 00''$ O., l'île se dirige presque au N. E. jusqu'à une pointe qui s'avance beaucoup à l'E., et derrière laquelle l'île se divise en deux parties; au moins les côtes y forment une baie profonde (1). Depuis ce cap, qui est par $34^{\circ} 18' 45''$ N. et $230^{\circ} 30' 15''$ O., l'île se dirige un peu plus à l'O. J'ai nommé ce cap *Fida-Buengono*, en l'honneur du digne gouverneur de Nangasaky, qui, pendant notre séjour, s'est conduit envers nous avec une bonté que nous ne devions guère attendre du serviteur d'un maître tyrannique. La pointe N. de l'île de Tsus est, d'après les observations de M. Horner, par $34^{\circ} 40' 30''$ N. et $230^{\circ} 30' 30''$ O.; et la montagne plate, dont j'ai parlé plus haut, qui est peu

(1) Les cartes originales du Japon représentent l'île de Tsus divisée en deux parties par un canal étroit.

éloignée de cette pointe, se trouve par $34^{\circ} 32'$ $00''$ de latitude.

1805.
Avril.

La partie septentrionale et orientale de cette île est beaucoup plus montagneuse que la méridionale, où nous aperçûmes cependant quelques montagnes d'une hauteur assez considérable. On y remarquait des taches blanches qui avaient l'apparence de neige, mais qui n'étaient peut-être que des parois de rochers calcaires nus. Ainsi, l'île est composée d'une chaîne de montagnes séparées par des vallées profondes. Nous en étions à une trop grande distance pour distinguer si elle est bien cultivée; mais sa situation et l'active industrie des Japonais ne peuvent laisser aucun doute à cet égard. Le nombre considérable de baies et de ports que nous aperçûmes distinctement, contribue sans doute à favoriser le commerce avec les îles à l'E. et à l'O. On dit même que les Coréens visitent encore cette île, quoique leur communication avec le reste du Japon soit interrompue depuis quelque temps (1).

(1) Si l'on peut se fier aux interprètes japonais, l'empereur du Japon possède encore une portion de la Corée, qu'il fait administrer par le prince de Tsus-Sima; mais je regarde cette assertion comme une fanfaronade qui ressemble beaucoup à la fable que l'on nous racontait au sujet du prince de Satzuma, dans la famille duquel les rois de Likeo doivent, dit-on, être choisis.

1804.
Avril.

La déclinaison de l'aiguille n'était ici que de quelques minutes à l'O. La sonde, à la distance de 12 à 15 milles de la côte orientale de l'île, rapportait 75 brasses, fond de sable fin, d'argile et de coquilles. L'île Colnett n'est qu'un gros rocher nu, de forme ronde, et de 6 à 7 milles de circonférence, assez ressemblant à l'île Hood, que Cook place au nombre des Mendocines. Elle est par $34^{\circ} 16' 30''$ N. et $230^{\circ} 04' 15''$ O., et, comme je l'ai dit plus haut, à 23 milles à l'E. du cap *Fida-Buengono* (1).

Suivant les cartes de La Pérouse, la pointe septentrionale de Tsus est par $54^{\circ} 42' 30''$ de latitude; ce qui ne diffère que de 2' de celle que nous avons observée. Mais nous fûmes extrêmement surpris de trouver dans la longitude une différence de 56' à l'O., entre son estime et la nôtre. Nous n'avions quitté que depuis deux jours un port dont nous avons déterminé la longitude par plus de mille observations de distances lunaires, au moyen desquelles M. Horner avait

(1) Cette île se trouve placée, sur les cartes d'Arrowsmith, précisément à l'est de la pointe septentrionale de Tsus, ce qui me fait soupçonner que le capitaine Colnett étant passé le long de l'île de Tsus par un temps brumeux, n'en a vu que la pointe orientale, et l'a prise pour la septentrionale. La petite île, ainsi que la pointe septentrionale de Tsus, sont placées sur la carte d'Arrowsmith, par $34^{\circ} 23'$ de latitude.

réglé nos chronomètres avec le plus grand soin. Je ne balançai donc pas à donner la préférence à nos calculs, et bientôt j'acquis une nouvelle preuve de leur exactitude. Le 26 mai 1787, la longitude du vaisseau de La Pérouse, indiquée sur sa carte, était de $127^{\circ} 53'$, environ $4'$ plus au N. que la pointe septentrionale de Tsus. Le même jour Dagelet avait mesuré, à bord de *la Boussole*, plusieurs distances de la lune, qui, réduites à midi, donnaient $127^{\circ} 12'$ de longitude à l'E. de Paris. Triesnecker, qui a rectifié, par des observations faites à Greenwich dans le même temps, la plupart des longitudes, obtenues dans ce voyage par les distances de la lune, a trouvé la longitude de Dagelet = $250^{\circ} 39'$ à l'O. de Greenwich. Si l'on en retranche $4'$ pour la différence de longitude entre la pointe méridionale et la pointe septentrionale de Tsus, cette dernière sera par $250^{\circ} 55'$ de longitude, et conséquemment $3'$ seulement plus à l'E. que ne l'indiquaient nos chronomètres. Il résulte évidemment de ce fait qu'il existait une erreur dans le chronomètre d'après lequel on a dressé les cartes du *Voyage de La Pérouse* (1);

(1) J'ai toujours été surpris que La Pérouse, qui avait sur ses deux vaisseaux un si riche appareil scientifique, n'ait pas joint un chronomètre anglais à ceux qu'il avait de Berthoud; les deux garde-temps de poche, n^o 25 et

1805.
Avril.

et je regrettais que Dagelet, qui a partagé le triste sort de son chef, n'ait pu donner les tables de corrections des chronomètres n^{os} 18 et 19, lorsqu'à ma grande satisfaction je les ai trouvées dans le troisième volume du *Voyage de La Pérouse*, où la vraie longitude du vaisseau, au 26 mai 1787 à midi, est marquée à 127° 4' 52" à l'est de Paris (1).

Maintenant, si l'on considère que *la Boussole* était alors à 4' à l'O. de la pointe septentrionale de Tsus, on trouvera que la longitude de cette île, donnée par *La Pérouse*, ne diffère que d'une minute de la nôtre. On reconnaîtra aussi la justesse des tables de corrections de Dagelet pour le chronomètre n^o 19 de *la Boussole*, et la confiance absolue que doivent inspirer nos calculs de longitudes. Le Pic de Langle, le Cap Crillon et le Cap Aniva sont trois points très-importans, dont la position a été détermi-

n^o 29, méritaient bien peu ce nom, puisqu'à peine au Chili, ils n'étaient déjà plus d'aucun service. Un vaisseau des Indes anglais a rarement moins de trois chronomètres, et souvent il en a encore d'autres à l'épreuve.

(1) Suivant la table de corrections, n^o 18, la longitude du 26 mai est 127° 20' 11". Il est vrai qu'il y est dit que les longitudes des cartes ont été marquées d'après les corrections du n^o 18; mais cela n'a pas eu lieu constamment, au moins pour le 26 mai 1787.

née, avec le plus grand soin, par La Pérouse et par nous. Leur longitude vraie (1), d'après les corrections de Dagelet, et celle que nos observations nous ont donnée, ne diffèrent pas davantage entre elles. Cette rencontre nous causa un plaisir bien vif. Au reste, il est bien important d'avoir recours à la table de corrections de Dagelet, puisque, dans toutes les découvertes faites par La Pérouse dans la route de Manille au Kamtchatka, il se trouve dans les longitudes une faute qui s'élève à la fin jusqu'à plus d'un degré; mais elle disparaît, si l'on dresse sa carte d'après cette table de corrections.

Comme La Pérouse ne fait aucune mention de l'île de Tsus dans son *Journal*, je soupçonne qu'il a pris la terre, qu'il a vue de l'E. $\frac{1}{2}$ N. à l'E. S. E., le 25 mai, après le coucher du soleil, pour les côtes du Japon. Ce ne pouvait cependant être que la partie méridionale de Tsus, puisqu'il avait parcouru, depuis 7 heures du soir jusqu'à 5 heures du matin, 27 milles à l'E. N. E.; ce qui est à peu près la longueur de l'île de Tsus. A 5 heures du matin, il chan-

(1) J'ai employé ces corrections sur ma carte pour le cap Noto et toute la côte occidentale de Sakhalin : l'étendue de Sakhalin en est augmentée de 50 à 60 milles.

1805.
Avril.

gea de route, et se dirigea au N. (1). M. Buache, qui a dressé les cartes du *Voyage de La Pérouse*, conclut, avec raison, que la terre vue les 25 et 26 mai à l'E., ne pouvait être que l'île de Tsus; en conséquence, il a appliqué la latitude des extrémités de cette terre aux pointes septentrionale et méridionale de l'île de Tsus. Il me semble cependant que ce n'était pas l'opinion de La Pérouse, car il n'eût pas manqué de rectifier la position de cette île, qu'aucun navigateur n'avait vue avant lui. L'erreur, au reste, était bien pardonnable, puisque, sur toutes les anciennes cartes, l'île de Tsus est placée beaucoup plus près du Japon que nous ne l'avons trouvée. Ainsi La Pérouse pouvait aussi bien prendre la terre qu'il voyait pour l'île Iki, ou pour toute autre île située près des côtes du Japon, que pour l'île de Tsus, ou pour les côtes mêmes du Japon : enfin, l'île de Tsus appartient aussi au Japon. La Pérouse estime à 45 milles la largeur du détroit entre le Japon et la Corée. Mais comme la largeur entre Tsus et la côte du Japon que nous avons aperçue est peut-être de 28 à 30 milles, il s'ensuit que la distance des côtes du Japon à celles de la Corée, au point où elles se rap-

(1) Voyez la carte n° 44 de l'atlas de La Pérouse.

prochent le plus, est d'environ 75 milles. Cette largeur serait bien plus considérable, si la terre que nous vîmes était non pas le Japon, mais la côte de l'île Iki.

1865.
Avril.

Nous continuâmes notre route au N. et à l'E. par un vent d'abord très-favorable, mais qui bientôt souffla entièrement du N. E. Le 22 avril à midi, nous eûmes connaissance, pour la seconde fois, des côtes du Japon à l'E. S. E., quoique, d'après la carte d'Arrowsmith, nous dussions en être encore éloignés d'environ 150 milles. Le temps sombre empêchait de faire des observations; mais d'après la table de loch, corrigée pour le courant, que les observations du jour suivant nous firent connaître, notre latitude était de $35^{\circ} 49'$, et la longitude, par les chronomètres, de $228^{\circ} 03' 30''$. Je louvoyai, par un vent contraire, pour ranger la terre aussi près qu'il serait possible. A 5 heures après midi, nous en étions à 9 ou 10 milles, sans trouver de fond à 100 brasses. La pointe la plus septentrionale d'une terre avancée médiocrement haute et s'abaissant dans le milieu, nous restait alors directement à l'E. Nous avions à l'E. S. E. une baie assez profonde, et la côte s'étendait, au S. O., à perte de vue. Elle formait une terre passablement élevée, où deux montagnes se distinguaient par leur hauteur. La plus haute, d'une forme arrondie, nous restait

22.

M. Bua-
e de La
la terre
vait être
il a ap-
tte terre
onale de
t que ce
r il n'eût
cette île,
lui. L'er-
puisque;
Tsus est
que nous
e pouvait
rait pour
uée près
Tsus, ou
fin, l'île
Pérouse
oit entre
largeur
us avons
milles, il
Japon à
se rap-

rouse.

1805.
Avril.

au S. 16° E., et l'autre directement au S. : d'autres montagnes, assez élevées et situées plus avant dans les terres, s'étendaient du S. O. au N. E., et devaient être au moins à 20 milles de la baie et de la terre avancée. Quoique nous ne fussions éloignés de celle-ci que de 10 milles au plus, et que le temps ne fût pas très-clair, nous reconnûmes distinctement que sa pointe septentrionale était séparée du reste, et cachait même la chaîne des montagnes du centre. Je supposai alors que cette terre avancée pouvait fort bien être une île, et peut-être la même qui est marquée sur les cartes sous le nom d'*Oki*. La latitude s'accordait; mais cette terre me paraissait trop petite pour être l'île *Oki*, puisque sa longueur, que nous apercevions, était au plus de 10 milles dans la direction du N. E. au S. O.

La montagne ronde, que j'ai nommée *Montagne de Zach*, en l'honneur du célèbre astronome de ce nom, se trouve par $35^{\circ} 25' 20''$ N. et $227^{\circ} 40'$ O; le milieu de la baie par $35^{\circ} 32'$ N. Nous apercevions quantité de bateaux qui se hâtaient tous de gagner le canal qui sépare cette île de la terre-ferme. Effrayés sans doute de l'approche d'un vaisseau européen, ils allaient en porter la nouvelle à leur gouvernement. Nous vîmes dans cette baie une petite île située près de la pointe méridionale de la

terre avancée. La côte était nette de rochers et d'écueils; et si le temps eût été plus clair, nous eussions pu lever tous nos doutes relativement à la nature de cette terre avancée.

Nous continuâmes, pendant la nuit, à faire route au N. avec peu de voiles. Au point du jour, nous eûmes connaissance d'une terre à l'E. N. E. Je voulus aussitôt me diriger de ce côté; mais le vent ne me permit de gouverner qu'au S. E. $\frac{1}{4}$ S. A 8 heures, nous revîmes, au S. 18° E., la terre que nous avions prise, le jour précédent, pour une île; mais le ciel était si sombre et si nébuleux, que je préfèrai prolonger la côte au N., et nous aperçûmes de plus en plus des terres. Cette côte offrait une alternative continuelle de hautes montagnes escarpées et d'abaissemens brusques. Le point le plus remarquable était une montagne pointue qui, d'après nos observations, se trouve par $36^{\circ} 06'$ de latitude et $227^{\circ} 09'$ de longitude. A midi, nous l'avions exactement à l'E.; et la terre la plus éloignée que nous apercevions était au N. 82° E. A 6 heures, nous la perdîmes de vue entièrement; car, depuis la pointe la plus septentrionale, qui se trouve par $36^{\circ} 14'$ N. et $227^{\circ} 10'$ O., et qui nous restait en ce moment au S. E. $\frac{1}{4}$ E., la côte tourne à l'E. Le vent ne nous permettait de faire route qu'au N. et au N. $\frac{1}{4}$ E.;

1805.
Avril.

25.

1805.
Avril.

la sonde, jetée à plusieurs reprises, ne rapportait pas de fond à 100 brasses.

Les navigateurs futurs, qui auront pour but principal de relever les côtes occidentales du Japon, décideront de la position de l'île Oki. J'ai soupçonné que la terre, vue la veille au N. de la baie, était cette île : mais sa petitesse m'a inspiré des doutes; et je crois que la terre que nous avons aperçue, le 22 avril, entre les $35^{\circ} 15'$ et les $35^{\circ} 45'$ de latitude, fait partie de Nipon; tandis que celle que nous avons vue le lendemain, entre les $36^{\circ} 01'$ et les $36^{\circ} 14'$ de latitude, doit être, ou l'île Oki, ou l'une des petites îles qui l'entourent (1), suivant les anciennes cartes japonaises. Au reste, que ce soit Nipon ou l'île Oki, la détermination astrono-

(1) Je prie les personnes qui pourraient me reprocher de ne pas avoir éclairci cette difficulté, de relire le plan que je m'étais tracé pour mes recherches durant cette navigation, et de considérer qu'il ne m'était pas permis de toucher aux côtes du Japon. Les cartes, qui sont fautives, ont seules été cause que nous avons approché assez de la terre pour l'apercevoir, entre les 35 et 36° parallèles, lorsque nous nous en croyions encore éloignés d'environ 150 milles. Au reste, je regrette beaucoup que, pendant les deux jours que nous navigâmes dans le voisinage de ces côtes, le temps ait été si peu favorable aux observations.

mique de ces deux points, entre les 55° et 56° parallèles, sera utile pour rectifier les idées sur les côtes occidentales du Japon. Quoique connues depuis 300 ans, elles n'ont pas, jusqu'à présent, été examinées. Elles sont situées à 100 milles plus à l'O. que ne l'indique la carte d'Arrowsmith, qui est celle à laquelle les navigateurs doivent le plus se fier. Conséquemment la mer du Japon doit être rétrécie d'autant sur cette carte, entre les 55° et 56° parallèles.

Après avoir perdu la terre de vue, je continuai ma route au N. ; mais nous avançons fort peu, parce que le vent soufflait continuellement du N. E. et de l'E. N. E. Le 26 avril, étant par 37° 45' de latitude et 226° 50' de longitude, nous profitâmes d'un temps clair et d'une mer tranquille pour faire un grand nombre d'observations, avec deux boussoles, sur la déclinaison de l'aiguille : nos observations différaient de 2° 09' 40" à 5° 41' 50", conséquemment la moyenne était 2° 58' à l'O. Je n'ai fait usage d'aucune déclinaison en dressant la carte de notre route dans les mers du Japon, parce que nous l'avons observée de 1 ou 2 degrés, tantôt à l'E., tantôt à l'O., non-seulement dans ces parages, mais encore le long de la côte d'Ieso, ainsi qu'on le verra dans les tables de notre route. La Pérouse observa également que la déclinaison était presque insensible pen-

1865.
Avril.

26.

1805.
Avril.

dant sa navigation dans ces mers ; par $29^{\circ} 20'$ de latitude et $224^{\circ} 40'$ de longitude, elle n'était que de quelques minutes, à l'O. pour lui comme pour nous. Cet accord est sans doute accidentel, cependant il montre, ainsi que toutes les observations faites dans ces mers du 30° au 50° parallèle, que la déclinaison de l'aiguille est très-peu remarquable dans ces parages.

27.

Le 27 avril, étant par $38^{\circ} 33'$ de latitude et $226^{\circ} 12'$ de longitude, nous remarquâmes le soir à quelque distance que la mer brisait avec violence : on sonda plusieurs fois sans trouver fond à 100 brasses ; quoique le vent fut très-frais et la mer tranquille, le vaisseau ne filait pas deux nœuds par heure, et souvent le gouvernail n'obéissait pas. Cette lenteur dans la marche du vaisseau, jointe à l'embarras du gouvernail, ne pouvait être attribuée qu'à un courant très-fort. La pluie tombait par torrens et le temps était obscur sans être menaçant ; mais le baromètre paraissait annoncer une tempête, car il était descendu jusqu'à 29 p. 2 lignes. Je pris en conséquence pour la nuit des mesures qui furent entièrement inutiles : car le lendemain le temps fut très-beau ; La Pérouse fait aussi mention d'un semblable abaissement du baromètre sans changement de temps dans ces mers par la même latitude et la même longitude. Il serait très-intéressant de

constater par plusieurs observations si, dans ces parages ainsi que dans ceux du cap Horn, le baromètre est constamment aussi bas, ou s'il ne l'est qu'accidentellement par suite de l'état particulier de l'atmosphère. Nous avons encore remarqué le même phénomène dans la mer d'Okhotsk et dans le voisinage des Kouriles.

Le jour de notre départ de Nangasaky par un temps brumeux, une forte pluie et une tempête violente, le baromètre ne descendit qu'à 29 pouces 50 lignes ; mais il s'y maintint pendant une semaine entière, quoique le temps fût très-beau.

J'ai déjà dit que j'étais obligé de renoncer à explorer les côtes occidentales du Japon. Il m'était permis cependant de m'en approcher à 39° de latitude sans qu'on pût me reprocher d'avoir manqué à ma parole ; car la situation du détroit de Sangar était très-incertaine, et il pouvait être situé à un degré plus au S. ou plus au N. qu'il n'était marqué sur les cartes. Le 30 avril, étant par 39° 22' de latitude, je gouvernai directement à l'E. pour atteindre le parallèle de 39°, parce que le courant avait été pendant quelques jours du S. O. Nous le trouvâmes maintenant du N. E. ; ainsi, au lieu de découvrir la terre par le 39° degré en naviguant à l'E., nous n'en eûmes connaissance, à

1805.
Mai,
1.

ma grande mortification, que par $39^{\circ} 40'$. Elle se montra, le 1^{er} mai, à 9 heures du matin, à l'E. N. E., à la distance de 18 à 20 milles. Elle avait entièrement l'apparence d'une île ; je ne doutais pas que ce ne fût l'île Too-Sima, que les cartes placent à peu près à 39° entre le cap Sangar et la baie Sacata. Nous fûmes convaincus le lendemain que c'était non pas une île, mais un cap qui s'avancait beaucoup à l'O. : il est très-reconnaissable par une montagne à sommet arrondi qui s'élève sur son milieu. Ce cap, qui peut avoir 55 milles de tour, est par $39^{\circ} 50' 00''$ N. et $220^{\circ} 16' 00''$ O. C'est du moins la position de la haute montagne qui s'élève au milieu, et d'où la terre s'abaisse graduellement de chaque côté : l'extrémité méridionale est par $39^{\circ} 46'$ N., et la pointe N. E. par $40^{\circ} 00'$.
J'ai nommé ce cap remarquable le *cap des Russes*. Sa partie méridionale est généralement montagneuse et consiste en une suite de pointes saillantes. Ses côtes sont rocailleuses et escarpées. Un autre rocher aussi gros, avec un autre dans le voisinage, se montre à peu de distance de la terre. Au nord de ce cap, il y a une grande baie, et la terre dans le sud s'abaissant très-loin vers l'est, ressemble à une île, ainsi que nous l'avons cru d'abord : nous ne fûmes détrompés qu'au moment où nous entrâmes dans la baie, nous vîmes alors distinc-

tement que ce cap tient à la terre. Il ne serait pas impossible cependant qu'un petit canal les séparât.

1805.
Mai.

Les forts courans que nous avons rencontrés dans le voisinage de ce cap, nous ont presque mis dans l'impossibilité de déterminer avec précision la latitude de ses différens points, et conséquemment de dessiner la côte avec exactitude, parce que la plupart des angles et des rumbs ne s'accordaient pas bien ensemble. Si l'on avait un moyen de déterminer à toute heure la latitude avec autant d'exactitude que la longitude avec un bon chronomètre, une erreur de quelques minutes n'ayant pas une influence sensible, on pourrait toujours relever les côtes malgré les plus forts courans; mais tant que l'on n'aura pas résolu le problème d'obtenir la latitude aussi souvent qu'on le désire, il faudra renoncer à relever avec précision une côte en la prolongeant à la voile.

Le 1^{er} de mai, à 2 heures après midi, nous n'étions qu'à 5 milles du cap des Russes, et nous ne trouvions point de fond à 70 brasses. Nous aperçûmes une cascade à la côte occidentale, et à la côte N. O. une anse qui paraissait offrir un abri excellent pour les vaisseaux. Un grand nombre de bâtimens à voiles naviguaient dans le voisinage de la terre sur laquelle nous ne pûmes cependant distinguer de maisons. La

1805.
Mai.

brume ne nous permit pas de voir la continuation de la côte au S. du cap des Russes ; mais si j'en juge par la situation des nuages, il est probable qu'elle se dirige au S. Nous trouvâmes la déclinaison de l'aiguille de $0^{\circ} 04' 30''$ O. par une moyenne entre les observations faites le matin et le soir.

2. Le beau temps du lendemain favorisa le relèvement de cette partie du Japon et la recherche du détroit de Sangar. Je serrai la côte le plus près qu'il fut possible. Derrière la pointe la plus septentrionale du cap des Russes qui est basse et se termine à l'E. par un long récif, la terre s'abaisse rapidement à l'E. et forme une grande baie, où nous crûmes apercevoir une entrée. Je me dirigeai aussitôt de ce côté, espérant que c'était le détroit de Sangar que nous croyions apercevoir dans toutes les ouvertures : mais nous vîmes bientôt que c'était une terre continue derrière laquelle plusieurs rangées de hautes montagnes s'étendaient du N. au S. A 7 heures du matin nous nous trouvions à 4 milles de la terre, la sonde rapportait 55 brasses, fond de vase mêlé de petits cailloux.

A $40^{\circ} 15' N.$ et $219^{\circ} 54' O.$, nous vîmes une ville avec un port, dans lequel plusieurs bâtimens étaient à l'ancre. La vallée autour de cette petite ville paraissait très-bien cultivée. Des champs, des prairies couvertes de trou-

1865.
Mai.

peaux, des groupes d'arbres qui paraissaient placés plutôt par l'art que par la nature, ornaient ce canton. Le rivage était généralement sablonneux ; un ressac très-fort devait rendre le débarquement dangereux, excepté à un seul endroit qui nous parut être l'embouchure d'une rivière : la petite flottille était à l'ancre. Un bâtiment qui, depuis le matin, naviguait devant nous, ayant fait un grand détour au N. pour arriver dans ce port, cette circonstance confirma notre conjecture. A 3 milles de la terre, la sonde rapporta 25 brasses, fond d'argile ferme et de sable : quantité de baleines jouaient autour du navire. Indépendamment de la petite ville, nous découvrîmes des groupes de maisons le long du rivage ; elles étaient sans doute habitées par des pêcheurs. Une chaîne de hautes montagnes couvertes de neige se prolongeait de la vallée au nord et se terminait en un cap coupé brusquement ; à 2 heures après midi nous l'avions directement au N. Comme on n'apercevait aucune terre derrière cette pointe, nous la prîmes pour le cap Sangar : je m'avançai aussitôt de ce côté par un vent faible. Le temps serein nous permit de prendre des distances de la lune pour déterminer notre longitude, ou plutôt pour constater celle que nos chronomètres indiquaient. Six suites d'observations nous donnèrent pour moyenne

1805.
Mai.

= 220° 00' de longitude. Le n° 128 donnait au même moment 220° 11' 45". La longitude vraie était 220° 11' 15", et, suivant la table de loch, 219° 52'.

A 5 heures, nous vîmes partir de la ville, qui nous restait alors au S. E., quatre bateaux qui venaient à la hâte vers nous. Le nombre d'hommes qui les montaient nous donna des soupçons sur leur dessein : car ils n'étaient pas moins de vingt-cinq à trente dans chacun. D'après la police sévère du Japon, il n'était pas vraisemblable qu'ils eussent des vues hostiles : cependant je crus qu'il était prudent de faire charger les canons à cartouches et d'armer les soldats. A 6 heures les bateaux étaient près du vaisseau, nous les appelâmes en japonais en les priant de monter à bord. Ils n'osèrent s'y hasarder. Après avoir fait deux fois à la voile le tour de la *Nadiejeda* et l'avoir examinée avec beaucoup d'attention, ils amenèrent leurs voiles et retournèrent à la ville. Peut-être ces hommes étaient-ils envoyés par le gouverneur pour observer notre vaisseau qui devait naturellement exciter sa curiosité : car c'était probablement le premier Européen qui parût dans ces parages ; peut-être aussi étaient-ce des pirates de la Corée ; car ils faisaient mouvoir leurs avirons à l'euro péenne et non pas comme à Nangasaky et dans la partie septentrionale du

Japon, où on leur imprime un mouvement alternatif (1).

1805.
Mai.

Au coucher du soleil, nous vîmes très-distinctement toute la côte dont nous n'étions éloignés que de 3 à 4 milles. Les hautes montagnes, couvertes de neige, qui se joignaient à la pointe de terre au N., et dont les plus élevées paraissaient liées à une chaîne située plus avant dans les terres; les belles vallées dans le voisinage de la ville, jointes aux montagnes éloignées au S., cet ensemble formait un tableau ravissant, auquel un beau ciel donnait du relief. Le vent d'ailleurs était doux, et ne changea pas pendant toute la nuit, que nous employâmes à courir des bordées. Au point du jour, nous mîmes toutes les voiles dehors, et nous prolongeâmes la côte dans la direction du N. $\frac{1}{2}$ O. La chaîne de montagnes que nous avions vues la veille suivait aussi cette direction. Une pointe de terre unie, médiocrement élevée, s'avancait beaucoup à l'O., et avait, comme le

3.

(1) A notre arrivée au Kamtchatka, le Japonais que nous y avons laissé à notre départ, me dit qu'une petite ville de la côte nord-ouest de Nipon, peu éloignée du détroit de Sangar, est habitée par des pirates. Il serait donc possible que ce fût la ville que nous avons vue, et que les quatre bateaux fussent sortis pour nous attaquer. La grandeur de notre vaisseau les arrêta probablement; car ils n'en avaient pas encore vu un aussi fort.

1805.
Mai.

cap des Russes, l'apparence d'une île ; mais nous en étions assez près pour reconnaître qu'elle tenait à la terre-ferme. Je nommai ce cap, dont le milieu est par $40^{\circ} 37' 40''$ N. et $220^{\circ} 11' 50''$ O., *Cap Gamaley*, en l'honneur de mon digne ami, le général Gamaley, inspecteur du corps des cadets de la marine. C'est un point très-remarquable, parce que la côte prend ici une direction toute différente, d'abord au N. E. et ensuite à l'E. N. E. Je la rangeai, à peu de distance, dans l'attente de trouver, à tout moment, l'entrée du détroit de Sangar. Nous eûmes connaissance d'une montagne très-haute, de forme conique et entièrement couverte de neige. Cette montagne, que j'ai nommée, d'après notre naturaliste, *Pic Tilésius*, se trouve par $40^{\circ} 40' 40''$ N. et $219^{\circ} 49'$ O. Mon espérance d'arriver bientôt à l'entrée du détroit de Sangar, fondée sur la direction de la côte à l'E., s'évanouit bientôt en apercevant au N. une terre élevée qui se réunissait à celle de l'E., et formait une grande baie, dont la pointe la plus septentrionale est un cap très-saillant que nous découvriâmes à onze heures. Je gouvernai aussitôt de ce côté, après m'être convaincu qu'il n'y avait aucune ouverture dans cette baie. Ce cap nous restait à l'E. à la distance de 3 à 4 milles, précisément 54 minutes après la culmination du soleil.

1865.
Mai.

Ayant eu à midi une excellente observation, nous avons pu déterminer sa position, avec la plus grande exactitude, à $41^{\circ} 9' 15''$ N. et $219^{\circ} 52' 00''$ O. C'est une masse de rochers nue, escarpée, de couleur jaune, et qui tient à la chaîne des montagnes de neige. Je lui ai donné le nom de *Cap Greig*.

Depuis ce cap, la côte tourne au N. E. jusqu'à un autre cap, et depuis celui-ci, directement à l'E. De hautes montagnes, couvertes de neige, qui se montrèrent au N. N. O., en se prolongeant de même à l'E., nous convinquirent enfin qu'elles appartenaient à Ieso ou Matsmaï, et que l'entrée du détroit de Sangar ne devait pas être éloignée. Effectivement, nous la découvrîmes bientôt. Le cap de Nipon, d'où la côte tourne droit à l'E., est le cap Sangar. Au N., de l'autre côté du détroit, sur la côte d'Ieso, est un autre cap, auquel j'ai donné le nom de *Cap de la Nadiejeda*; la côte méridionale de cette île court également à l'E. Ces deux caps, qui forment l'entrée occidentale du détroit de Sangar, sont situés : le cap Sangar, par $41^{\circ} 16' 30''$ de latitude et $219^{\circ} 46'$ de longitude; et le *Cap de la Nadiejeda*, par $41^{\circ} 25' 10''$ de latitude et $219^{\circ} 50' 30''$ de longitude; en sorte que la largeur de ce fameux détroit n'est, à son entrée occidentale, que de 9 milles: tandis que, sur quelques cartes, on lui donne

1805.
Mai.

110 milles (1). On voit, en avant du cap de la Nadiejeda, beaucoup de rochers sur lesquels la mer brise avec violence.

Il a paru, en 1802, à Saint-Pétersbourg, une carte des découvertes des Russes dans le nord du grand Océan, publiée par le Dépôt des Cartes, sous l'inspection du savant M. de Suchtelen, ingénieur-général. On y trouve la côte occidentale d'Ieso, dessinée pour la première fois et même avec assez d'exactitude; côte qui n'avait été indiquée jusqu'ici que par une ligne

(1) La Pérouse avait donné cette grande largeur au détroit de Sangar, d'après la carte hollandaise du Voyage du capitaine Vries; mais les cartes plus modernes l'ont indiquée d'une manière beaucoup moins fautive. La carte du Japon de Scheuchzer ne la porte qu'à 15 milles, et la carte française des découvertes des Russes, publiée à Saint-Pétersbourg en 1787, par M. de Soïmonoff, ancien ministre du commerce, réduit cette largeur à 10 milles, sans doute sur l'autorité de Kracheunnikoff, qui la fait de 20 verstes. Cependant M. Buache, avant même la publication du Voyage du capitaine Broughton, avait exprimé ses doutes sur la grande largeur attribuée au détroit de Sangar, dans son Mémoire sur les terres découvertes par La Pérouse. Arrowsmith l'a aussi considérablement diminuée sur sa carte d'Asie. Broughton enfin assigne 16 milles de largeur entre les caps Sangar et Nadiejeda, et ne représente sur sa carte ni l'île d'O-Sima, ni celle de Ko-Sima. Cependant c'est lui à qui l'on doit les meilleurs détails sur ce détroit.

ponctuée, parce qu'elle n'avait été relevée par aucun navigateur européen. Mais ce qui distingue particulièrement cette carte, est une île sous le nom de *Karafouto* ou *Chicha*, placée entre Ieso et Sakhalin. La côte occidentale d'Ieso et l'île Karafouto ont été copiées d'après une carte qu'avait apportée en Russie le Japonais Koday, reconduit depuis dans sa patrie par Laxman. C'était particulièrement pour constater l'existence de l'île Karafouto, que je ne voulais pas débouquer par le détroit de Sangar, mais me borner à en déterminer les caps occidentaux; ensuite relever la côte occidentale d'Ieso, et passer enfin par le canal qui sépare Karafouto d'Ieso, pour gagner la mer d'Okhotzk.

La première vérification de cette carte nous en donna une idée avantageuse; car, quoique l'entrée occidentale du détroit de Sangar y soit placée trois quarts de degré trop au S., les îles O-Sima et Ko-Sima, que nous reconnûmes, y sont cependant tracées avec assez d'exactitude, à peu près vis-à-vis le détroit de Sangar. Nous conçûmes donc l'espérance de trouver aussi la nouvelle île Karafouto au N. d'Ieso.

A 4 heures après midi, nous étions précisément en travers du milieu du détroit de Sangar, et nous n'y découvrions aucune terre, même du haut des mâts. Mais des deux côtés, à l'E. des caps Sangar et de la Nadiejeda, s'élevaient

1805.

Mai.

plusieurs autres caps. Nous avons, au N. N. O. sur Ieso, un cap qui, sur la *Carte des Découvertes des Russes*, porte le nom de *Sineko* (1), par $41^{\circ} 38' 30''$ N. et $220^{\circ} 06' 30''$ O. Un grand nombre de rochers s'étendent de ce cap très-loin au large, et se lient, sous l'eau vraisemblablement, à une petite île qui suit la même direction en avant du cap Sineko. Du cap de la Nadiejeda au cap Sineko, éloignés l'un de l'autre de 18 milles, la côte court au N. O., et forme une baie vaste, mais très-ouverte, au fond de laquelle se trouve la ville de Matsmaï, dont les Japonais ont donné le nom à l'île d'Ieso. Cette ville paraît assez grande; le gouverneur y réside; c'est aussi la seule de toute l'île qui soit, à ce qu'on dit, un peu considérable. Plusieurs bâtimens étaient à l'ancre près du rivage, et quelques-uns sur le chantier. Mais la baie n'étant pas sûre, le commerce doit nécessairement en souffrir. Le vent nous empêchait de doubler le cap Sineko : nous nous approchâmes de la ville jusqu'à la distance de 3 milles. La sonde nous donna 90 brasses, fond de roche. Suivant nos observations, la ville de Matsmaï est par $41^{\circ} 32'$ de latitude et

(1) J'ai conservé tous les noms d'îles et de caps, tels qu'ils se trouvent sur cette carte; et qui sont probablement les noms donnés par les habitans du pays.

219° 56' de longitude. Vers le soir, le vent étant très-faible, nous fûmes exposés à toute la force du courant, qui nous entraîna à l'E., vers le détroit de Sangar, jusqu'à ce qu'un vent plus frais du N. nous permit de nous éloigner de la terre.

1805.
Mai.

La côte méridionale d'Ieso présente un grand contraste avec le Japon. On n'aperçoit nulle part ni plantations, ni champs, pas même dans les environs de la ville de Matsmaï, comme on en voit partout au Japon, même jusqu'au sommet des montagnes. L'extrémité septentrionale du Japon offre seule quelque ressemblance avec l'île voisine si inculte. La même chaîne de montagnes, couverte de neige, qui traverse Ieso du S. au N., se montre aussi à la partie septentrionale du Japon dans la même direction; et si l'on excepte la vallée où est la petite ville devant laquelle nous avons passé le 2 de mai, le Japon offre, dans cette partie, un aspect aussi stérile que celui d'Ieso; de sorte que toute l'industrie japonaise n'a pu rien y produire.

Il est assez vraisemblable que ces îles ont été jadis séparées par une de ces révolutions violentes de la nature, auxquelles on attribue la séparation de l'Angleterre et de la France; de Gibraltar et de l'Afrique; de la Sicile et de l'Italie. Le peu de largeur du canal qui sépare le Japon d'Ieso, les côtes escarpées et rocaill-

au N. N.
Carte des
om de Si-
06' 30" O.
ent de ce
sous l'eau
qui suit la
co. Du cap
és l'un de
N. O., et
ouverte,
de Mats-
om à l'île
e; le gou-
de toute
considé-
ncre près
chantier.
erce doit
nous em-
ous nous
stance de
brasses,
tions, la
titude et

caps, tels
probable-
s.

1805.
Mai.

leuses, le nombre égal des caps de chaque côté, et dont la position s'accorde avec la supposition d'un déchirement ; la direction uniforme des montagnes couvertes de neige dont la chaîne ne semble interrompue que par le canal ; enfin, la proximité du pic Tilésius, qui, d'après sa forme, paraît être un volcan éteint ou encore brûlant, dont l'action a peut-être occasionné ce bouleversement : tout donne de la probabilité à ces conjectures. On sait d'ailleurs que le nord du Japon est sujet à des tremblemens de terre violens. Quand on aura traversé ce fameux détroit, en observant sa situation, les qualités du terrain et les productions des deux côtes opposées, on pourra juger si mon opinion est fondée.

4. Au point du jour, un vent assez frais de l'O. N. O. favorisa notre route au N. Nous passâmes entre les deux îles O-Sima et Ko-Sima, à 3 milles au plus de la première, qui est la plus à l'O. Nous ne trouvâmes point de fond à 100 brasses. Ces deux îles ne sont que des montagnes de roches noires et de nature volcanique. O-Sima est par $41^{\circ} 31' 30''$ N. et $220^{\circ} 40' 45''$ O. : sa forme est arrondie ; sa circonférence de 6 milles. On voyait distinctement sortir de la fumée de son sommet, qui ressemble à un cratère. Des traces d'un courant de lave serpentant sur la pente de la montagne, firent penser au docteur Ti-

1805.
Mai.

lésius qu'une éruption devait avoir eu lieu depuis quelques années. L'île de Ko-Sima est par $41^{\circ} 21' 30''$ N. et $220^{\circ} 14'$ O. Sa forme est allongée; elle peut avoir 10 milles de tour. Un rocher assez haut se trouve à une certaine distance de sa pointe septentrionale. Ces deux îles sont entre elles dans la direction du N. O. au S. 64° E. : le canal qui les sépare a 10 milles de largeur.

On ne peut manquer l'entrée du détroit de Sangar, quand même la brume empêcherait d'observer la latitude. Si l'on arrive du sud, le premier point de reconnaissance très-remarquable qui se présente, est le pic Tilésius, qui s'élève au-dessus de toutes les montagnes environnantes, et qui ne se distingue pas moins par sa forme pyramidale que par sa hauteur. Il est toujours couvert de neige. Le cap Greig, d'où la côte se dirige au N. E. $\frac{1}{2}$ N. sur une étendue de 9 milles jusqu'au cap Sangar, n'est pas moins reconnaissable par sa forme et sa couleur. En venant du nord, les îles O-Sima et Ko-Sima seront les meilleurs guides. On découvre alors en même temps le pic Tilésius et le cap Greig. La route entre ces deux îles est parfaitement sûre. Ko-Sima est exactement vis-à-vis le milieu du détroit. Il faut seulement prendre garde au courant, qui devient plus fort à mesure qu'on approche du canal. On ne peut se

1805.
Mai.

tromper non plus sur la côte S. O. d'Ieso, la ville de Matsmaï et le cap de la Nadiejeda.

Un peu avant midi, nous eûmes connaissance de l'île qui porte le nom d'*Okosir* (1), et d'un cap élevé au N. E. de cette île qui est désigné sur la carte des Découvertes des Russes sous le nom d'*Oota-Nizavou*. A 5 heures nous nous étions approchés jusqu'à 8 milles d'*Okosir* dont la plus grande longueur, dans la direction du N. N. E. $\frac{3}{4}$ E. au S. S. O. $\frac{3}{4}$ O., est de 11 milles. Son milieu est par $42^{\circ} 09' N.$ et $220^{\circ} 30' O.$ Sa plus grande largeur est d'environ 5 milles; elle paraît inhabitée : car on ne voit d'un bout à l'autre qu'une forêt épaisse qui la couvre entièrement. A quelque distance de sa pointe N. E., une chaîne de rochers noirs, qu'on pourrait regarder comme formant une autre île, s'étend à l'E. et paraît rendre le passage entre *Okosir* et le cap *Oota-Nizavou* sinon impossible, au moins très-dangereux, quoiqu'il ait 11 milles

(1) Elle porte ce nom sur la carte des découvertes des Russes; mais, sur la carte de Scheuchzer, cette île est nommée *Koubite-Sima*, qui est apparemment le nom japonais. *Okosir*, au contraire, est le nom donné par les *Aïnos*, ou habitans indigènes d'Ieso. D'après la terminaison en *chery* du nom de plusieurs îles voisines d'Ieso, comme *Refouchery*, *Riochery*, *Kounachery*, *Okosir* devrait plutôt s'appeler *Oko-chery*.

de largeur (1). Il y a aussi à la pointe S. de l'île un rocher élevé et pyramidal, et sa côte O. est hérissé de rochers.

D'après nos observations, le cap Oota-Nizavou est par $42^{\circ} 18' 10''$ N. et $220^{\circ} 14' 00''$ O., à 40 milles N. 8° O. du cap Sineko. Un vent frais de l'O. et la nécessité de faire le tour de la côte S. d'Okosir nous empêchèrent de serrer de plus près cette partie d'Ieso ; mais comme le temps était très-clair, nous pouvions distinguer parfaitement toutes ces parties de l'île, qui, à l'exception des montagnes couvertes de neiges situées très-avant dans l'intérieur, est uniforme sans enfoncement ni saillie considérable. Le vent ayant faibli le soir, nous ne perdîmes pas l'île Okosir de vue pendant toute la nuit. Au point du jour, nous découvrîmes au N. $\frac{1}{4}$ E. du cap Oota-Nizavou, une terre avancée, qui forme avec ce cap une baie assez profonde dans la direction de l'E. La pointe O. de sa côte N. est le cap Zouzouky, que je trouve sur la carte russe ; mais la baie n'y est point tracée. Je l'ai nommée *Koutousoff*, d'après le vice-amiral Golenicheff Koutousoff : elle paraît offrir un bon port.

Au nord de la haute terre avancée dont je

(1) Cependant le capitaine Broughton trouva le passage très-sûr.

1865.
Mai.

viens de parler, il y a aussi une grande baie qui s'enfonce à 20 milles au S. E. Ces deux baies donnent à la terre qui les sépare l'apparence d'une île, ou pour mieux dire, d'une presque île assez ressemblante au Cap des Russes sur la côte N. O. de Nipon. Le cap qui s'étend sur une longueur de 15 milles N. et S., et dont une haute montagne occupe le milieu, a reçu le nom de Koutouzoff en mémoire de feu l'amiral Koutouzoff, si distingué par ses longs et utiles services. Sa latitude est de $42^{\circ} 38'$ et sa longitude de $219^{\circ} 59'$. J'ai donné le nom du général *Suchtelen* à la grande baie au nord de ce cap : la pointe N. de cette baie est le cap Rayten, ainsi nommé par les Japonais ou par les indigènes d'Ieso. C'est un cap très-saillant par $42^{\circ} 57'$ N. et $219^{\circ} 44'$ O. qui s'étend environ à 5 milles du N. au S., de sorte que la baie *Suchtelen* a 16 milles de largeur entre ses deux caps les plus avancés.

Nous fîmes route par un très-beau temps en nous tenant toujours assez près de la côte pour que rien ne pût nous échapper : c'est une des plus remarquables que l'on connaisse, tant par le grand nombre de ses caps que par ses profondes baies. Au N. du cap Rayten s'avance le cap Okamouy, et entre eux s'ouvre encore une baie moins large et moins profonde que les baies *Suchtelen* et *Koutouzoff*. Depuis le cap

Okamouy, la côte court d'abord au N. N. E., ensuite au N. E., enfin entièrement à l'E. jusqu'à un autre cap qui doit être le cap Taka-Sima de la carte des Découvertes russes dont j'aime à conserver les noms, quoique nous ne puissions pas trouver la baie qu'elle marque entre ces deux caps. De ce dernier cap la côte tourne brusquement au S. E. ; et nous découvrièmes à une grande distance au N. N. E., une terre haute et montagneuse qui paraissait aussi s'incliner vers l'E. Il devait donc y avoir un grand enfoncement à l'E. ; et comme on n'apercevait aucune apparence de terre de ce côté, même du haut des mâts, par le temps le plus clair, il était naturel de penser que c'était le détroit qui séparait Karafouto d'Ieso. Je me dirigeai en conséquence à l'E. S. E. sur le cap Taka-Sima. Le vent soufflait bon frais du N. O., j'espérais obtenir avant le soir quelque certitude sur ce point. A peine étions-nous entrés dans ce prétendu détroit, que nous eûmes un calme subit qui dura jusqu'à la nuit. Nos observations nous donnèrent $45^{\circ} 51' 57''$ N. et $219^{\circ} 36' 00''$ O. La terre la plus proche de nous était un cap peu élevé qui nous restait au S. E. à la distance de 7 à 8 milles : la sonde ne rapportait point de fond à 160 brasses.

Les caps Okamouy et Taka-Sima, de même qu'un troisième cap situé entre eux, appartiennent

1805.
Mai.

nent à une terre montagneuse qui s'avance à plus de 20 milles en mer et s'étend à 16 milles du S. au N. : il y a des deux côtés des baies profondes. J'ai donné à ce cap très-remarquable le nom de Novosiltzof en l'honneur du digne président de notre académie des sciences. Le cap Okamouy, qui forme sa pointe la plus méridionale, est par $43^{\circ} 11' 00''$ N. et $219^{\circ} 46' 30''$ O. Le cap du milieu par $43^{\circ} 14' 30''$ N. et $219^{\circ} 34' 30''$ O. Enfin, le cap Taka-Sima qui fait la pointe méridionale de la grande baie, que nous prîmes pour un détroit, se trouve par $45^{\circ} 21' 15''$ N. et $219^{\circ} 29' 00''$ O. Tous ces caps sont environnés de rochers : il y en a un surtout qui distingue particulièrement le cap Taka-Sima, parce qu'il ressemble à un vaisseau sous voiles.

Les côtes N. E. et S. O. de ce golfe sont des montagnes qui étaient encore couvertes de neige : on y aperçoit cependant des arbres de médiocre grandeur. Quant à la chaîne de montagnes plus hautes qui est plus au centre du pays, il paraît que la neige y est perpétuelle : on voyait peu d'enfoncemens entre les montagnes basses plus voisines du rivage. En général aucune trace de culture ne se montrait, quoique ces lieux ne soient pas inhabités ; car nous avons aperçu de la fumée, et même des feux pendant la nuit sur une terre basse

1863.
Mai.

voisine de Taka-Sima qui est de même couverte de bois très-épais. A peu de distance du cap qui forme la pointe N. du golfe, on voit au pied d'une haute montagne un pic peu élevé; mais qui par sa forme est un point de reconnaissance pour cette baie : il est par $43^{\circ} 40' 00''$ N. et $218^{\circ} 24' 00''$ O. A côté, il y en a un autre plus petit. Deux pointes de la côte méridionale de ce golfe renferment de petites anses. La première de ces pointes, située par $43^{\circ} 09'$ N. et $219^{\circ} 15' 30''$ O., est une colline coupée brusquement, qui, avec les montagnes voisines, entoure un enfoncement profond; la seconde, qui ressemble à la première, est par $43^{\circ} 07' 30''$ N. et $218^{\circ} 50' 00''$ O.

Le vent soufflant opiniâtement du S. E., je fus obligé de louvoyer pour pénétrer plus avant dans la baie, au fond de laquelle je me flattais toujours de trouver un détroit. On sondait souvent; mais sans trouver de fond à 150 brasses. Une très-haute montagne, qui s'élevait beaucoup au-dessus de toutes celles qui l'entournaient et dont le sommet est plutôt aplati que pointu, se montra au S. S. E.; elle est par $42^{\circ} 50' 15''$ N. et $218^{\circ} 48' 30''$ O. : je lui ai donné le nom de Koumoffsky, en l'honneur de l'astronome de notre académie des sciences. Nous découvriâmes encore du même côté de la baie, mais bien plus avant dans les terres, une montagne

1805.
Mai.

conique remarquable ; enfin , nous vîmes sortir de la fumée et même de la flamme d'une autre plus au nord , sans cependant pouvoir y distinguer de cratère.

7.

Le 7 mai nous profitâmes d'un vent de S. O. faible , pour avancer dans la baie toutes voiles dehors. Nous trouvâmes enfin le fond à 100 brasses , le brassage continuant à diminuer peu à peu. Mais à 8 heures , le ciel étant serein et l'horizon très-net , nous remarquâmes à notre grand mécontentement que la terre se rapprochait de plus en plus au S. E. , et qu'il ne restait qu'un petit espace. Cette découverte anéantit toutes mes espérances. Je continuai cependant de gouverner au S. E. , jusqu'à ce qu'enfin nous aperçûmes une plage très-platte qui réunissait entièrement les terres. Nous étions alors sur 55 brasses , fond de sable fin. L'eau avait un goût moins salé et sa pesanteur spécifique était beaucoup moindre que celle de l'eau de mer ordinaire. Nous en conclûmes qu'un grand fleuve se déchargeait au fond de la baie ; des troncs d'arbres , qui surnageaient près du vaisseau , confirmaient cette conjecture. Après nous être bien convaincus que nous étions dans une grande baie , je virai de bord à 10 heures et demie , et me dirigeai sur la pointe septentrionale que je nommai *Malespina* , d'après le malheureux navigateur espagnol de ce nom. Ce cap se

trouve, selon nos observations, par $45^{\circ} 42' 15''$ N. et $218^{\circ} 41' 50''$ O. Quoique déçu dans mes espérances de trouver un détroit, je ne regrettai cependant pas les trois jours que nous avions employés à reconnaître cette baie ; j'aurais même continué mes recherches jusqu'à son extrémité, si le vent n'eût pas menacé de passer au N. O., et de nous retenir plusieurs jours sans pouvoir gagner le large. Cette grande baie, ou plutôt ce golfe, a 60 milles de profondeur du N. O. au S. E. et 42 milles de largeur entre les caps Novoziltzoff et Malespina, situés N. E. $\frac{1}{4}$ E. et S. O. $\frac{1}{4}$ O. l'un de l'autre : je l'ai nommé golfe *Strogonoff*, en l'honneur du président de notre académie des beaux-arts.

Nous eûmes du calme et une brume épaisse pendant la plus grande partie du jour. Un vent faible s'éleva vers le soir ; mais nous fûmes obligés de gouverner au N. O., à cause du courant qui nous poussait fortement sur la côte N. E. du golfe. Au point du jour, je ralliai la terre. Nous découvrîmes bientôt de hautes montagnes derrière le cap Malespina. Nous reconnûmes également que la côte se prolongeait au nord : depuis le cap Malespina, elle forme encore une grande baie, dont la pointe N. O. est par $44^{\circ} 25' N.$ et $218^{\circ} 28' O.$ J'ai nommé cette pointe : *Cap Chichkoff*, en l'honneur du vice-amiral de ce nom. La terre, au fond de

1805.
Mai.

cette baie, est la plus basse que nous ayons vue dans l'île d'Ieso, qui, jusqu'à cet endroit, n'offre qu'une suite continue de hautes montagnes couvertes de neige. Une seule montagne, passablement haute, avec une pointe basse, peut servir à reconnaître cette baie. Ce mont est situé par $44^{\circ} 00' N.$ et $218^{\circ} 06' O.$ Je lui ai donné le nom du célèbre *Pallas*.

A 10 heures, nous eûmes connaissance de deux îles : l'une, au N. $25^{\circ} E.$; l'autre, au N. $10^{\circ} E.$ Sur la *Carte des Découvertes des Russes*, elles portent les noms de *Teurirè* et d'*Ianikesseri* : elles sont à peu près à l'O. du cap Chichkoff, et n'offrent que des amas de rochers. Leur plus grande longueur est d'environ 4 milles, et leur largeur de 2 milles. Ianikesseri, la plus orientale, est très-basse. Teurirè est moins basse, et a d'ailleurs à sa pointe S. un rocher, et, sur sa côte orientale, des écueils contre lesquels la mer brise avec violence. On y remarque quelques broussailles, tandis que Ianikesseri est tout-à-fait nue. Elles sont situées E. et O. l'une de l'autre. Teurirè est par $44^{\circ} 27' 45'' N.$ et $218^{\circ} 45' 15'' O.$; Ianikesseri, par $44^{\circ} 28' 45'' N.$ et $218^{\circ} 37' 45'' O.$, à 10 milles du cap Chichkoff.

Nous doublâmes ces îles par un vent fort de S. O., et je repris la route au S. E., parce que ces îles cachaient peut-être le milieu d'une

1805.
Mai.

entrée; mais le temps était si sombre et si nébuleux, que notre horizon se trouvait très-borné. Je serrai donc la terre autant que je pus. A 6 heures du soir, nous en étions tout au plus à 3 milles, sur 28 brasses, fond de sable fin. Le rivage était très-bas et presque entièrement sablonneux. Plus avant dans les terres, on voyait de hautes montagnes. La côte s'étendait du N. au S. $\frac{1}{4}$ E., sans offrir nulle part d'indice de passage. Quelques-uns de nous crurent cependant découvrir un enfoncement profond au N. E. $\frac{1}{4}$ E. Je me dirigeai aussitôt de ce côté; mais cette apparence disparut. Je louvoyai pendant toute la nuit et le lendemain, ne voulant pas quitter cette partie de la côte sans l'avoir examinée avec le plus grand soin; mais une brume épaisse nous la cacha jusqu'à 11 heures du matin. La proximité de la côte nous permit de voir distinctement entre la grande terre et les îles. Quoiqu'il ne nous restât plus d'espoir de trouver un passage, je crus cependant devoir gouverner au S. E. jusqu'à ce qu'enfin nous eûmes connaissance du cap Chichkoff et de la côte qui se termine au cap Malespina. Nous aperçûmes en même temps une haute montagne toute couverte de neige, que nous reconnûmes le lendemain pour le *Pic de Langle* de La Pé-

1805.
Mai.

rouse (1). Alors je changeai ma route du S. E. au N., pour passer entre la côte d'Ieso et ce pic.

On trouvera peut-être que je viens d'entrer dans de trop longs détails, mais j'ai cru devoir m'étendre sur cette partie de ma navigation, afin de convaincre ceux qui seraient tentés de croire encore à l'existence de l'île de Karafouto, que si elle était sous la latitude qu'on lui assigne, nous n'aurions pu manquer le détroit qui la sépare d'Ieso.

10. Nous prolongeâmes, à 3 ou 4 milles de distance, la côte qui se dirige au N. $\frac{1}{2}$ O. : bientôt nous découvrîmes la pointe septentrionale d'Ieso, qui nous restait au N. $\frac{1}{2}$ O. : la sonde rapportait assez généralement 25 à 30 brasses, fond de sable fin. Nous passâmes la nuit à louver sous peu de voiles. Au point du jour, nous continuâmes notre route au N., en serrant la côte, dont nous ne nous écartions pas de plus de 3 milles, pour qu'aucun de ses points ne nous échappât.

La côte septentrionale d'Ieso paraît moins âpre que la méridionale. Depuis le bord de la mer jusqu'à une assez grande distance où com-

(1) Le pic de Langle, ainsi nommé par La Pérouse, est probablement le même que les Hollandais ont nommé Blydeberg.

1805.
Mai.

commence la chaîne des montagnes neigeuses qui traverse l'île du sud au nord, le terrain est bas, très-boisé, et susceptible de culture. Les rivages, la plupart escarpés, sont rocailleux ou sablonneux : son aspect est uniforme, et n'offre pas plus de variété que les montagnes couvertes de neige de la partie du sud, que nous vîmes rarement dégagées de nuages. Du reste, cette côte fertile ne présente non plus aucune trace d'habitation, excepté à la pointe septentrionale, près de laquelle nous vîmes quelques cabanes de pêcheurs.

A 7 heures du matin, l'île sur laquelle se trouve le Pic de Langle, nous restait directement à l'O., à la distance de 12 milles. En approchant de la pointe septentrionale d'Ieso, nous remarquâmes une langue de terre étroite et longue qui s'étendait de cette pointe au N. O. : on y voyait plusieurs cabanes, et à l'extrémité un grand poteau, auquel était attaché un bouchon de paille. Cette langue de terre est dangereuse pendant la nuit, parce qu'elle est basse, et s'avance à près d'un mille en mer. Comme nous ne découvrions plus de terre au N., nous devions être à l'extrémité d'Ieso, qui forme la pointe méridionale du détroit de La Pérouse. Ainsi, nous fûmes obligés de renoncer à toute espérance de trouver un nouveau détroit. Après avoir doublé

te du S. E.
so et ce pic.
ens d'entrer
cru devoir
navigation,
nt tentés de
e de Kara-
de qu'on lui
er le détroit

elles de dis-
O. : bien-
septentrionale
: la sonde
30 brasses,
a nuit à lou-
nt du jour,
N., en ser-
cartions pas
de ses points

paraît moins
e bord de la
nce où com-

r La Pérouse,
ais ont nommé

1805.
Mai.

la langue de terre, je fis route à l'E. S. E., le long de la côte, pour chercher un mouillage commode, dans l'intention d'y passer quelques jours, tant pour prendre des informations sur cette partie du globe encore peu connue, que pour fournir à nos naturalistes l'occasion dont ils étaient privés depuis si long-temps, d'augmenter leur collection. A 10 heures, nous découvrimés une grande baie, entièrement ouverte au N. : mais comme le mouillage y était bon, je laissai tomber l'ancre dans un petit enfoncement au S., à 2 milles de la côte la plus prochaine, par 10 brasses, fond de sable fin et de vase. J'ai donné, à la pointe septentrionale d'Ieso et à toute la baie, les noms de *Cap* et de *Baie Romanzoff*, en l'honneur du comte Nicolai Romanzoff, chancelier de l'empire. Le cap nous restait au N. 68° O., et la pointe orientale de la baie, nommée *Soya* par les indigènes, au N. 60° E. Une brume épaisse nous empêchait de voir la côte de Sakhalin, et l'île située au N. du Pic de Langle.

CHAPITRE XV.

SÉJOUR A LA POINTE SEPTENTRIONALE D'IESO
ET DANS LA BAIE D'ANIVA.

Printemps tardif à la pointe septentrionale d'Ieso.—Nous rencontrons un officier et plusieurs marchands japonais. — Géographie de ces endroits. — Remarques sur les noms d'Ieso, Matsmaï, Insou, Oko-Ieso et Sakhalin. — Description de la baie Romanzoff. — Pic de Langle. — Nous faisons voile pour la baie d'Aniva. — Nous mouillons dans la baie des Saumons. — Comptoir japonais dans la baie d'Aniva. — Projet de former un établissement européen dans cette baie. — Avantages qu'il offrirait au commerce. — La possession d'Aniva n'offre aucun danger. — Apologie de cette mesure. — Portrait des Aïnos. — Leurs qualités physiques et morales. — Modestie des femmes. — Leur habillement. — Leurs ornemens. — Habitations et meubles. — Nourriture. — Forme du gouvernement. — Population. — Les Aïnos ne sont pas velus.

Nous n'avions pas encore achevé de doubler la langue de terre dont j'ai parlé au chapitre précédent, lorsque nous vîmes un bateau, conduit à la rame par quatre indigènes, qui venait directement à nous. Ils restèrent un quart

1805.

Mai.

10.

1865.
Mai.

d'heure près du vaisseau, sans que nous pussions les engager à monter à bord, puis s'en retournèrent. Mais à peine avions-nous jeté l'ancre, que nous reçûmes plusieurs visites de ces naturels, qui vinrent à bord sans témoigner la moindre crainte. Dès qu'ils furent sur le pont, ils se mirent à genoux, joignirent les mains sur la tête, les ramenèrent ensuite le long de leur visage, et jusqu'en bas du corps, en s'inclinant profondément. Je leur fis présent de quelques bagatelles, qui parurent leur faire beaucoup de plaisir. On leur donna aussi du biscuit et de l'eau-de-vie, qui ne parut pas leur plaire, probablement parce que les liqueurs spiritueuses leur sont inconnues. L'un de ces hommes amena un bateau rempli de harengs excellents, qui suffirent pour le dîner de tout l'équipage. A 2 heures, j'allai à terre avec la plus grande partie de mes officiers. Nous fûmes très-étonnés de trouver, au milieu du mois de mai, si peu d'apparence du printemps dans un pays assez méridional. Il restait encore beaucoup de neige en plusieurs endroits; les arbres étaient sans feuilles: nulle verdure, si l'on n'excepte quelques brins d'ail sauvage et un peu d'oseille, ne venait égayer la vue. A notre arrivée au Kamtchatka, trois semaines plus tard, nous trouvâmes la végétation bien plus avancée, et probablement qu'elle l'était déjà davantage à

l'époque où nous étions ; car le capitaine King rapporte qu'au milieu de mai, on recueillait journellement assez d'ail et d'orties pour son équipage. Quant aux provinces occidentales de la Russie, il faudrait aller jusqu'à Arkhangel, qui est situé 18 degrés plus au nord que cette partie d'Ieso, pour y trouver en avril la température aussi rude que nous l'avons vue ici au mois de mai. Après une prison de six mois, nous nous faisons une fête de nous en dédommager en nous promenant ; mais nous fûmes désagréablement trompés dans notre attente : on ne pouvait marcher que le long du bord de la mer, sur le sable et les cailloux ; partout ailleurs nous trouvions de la neige ou des marais, qui nous obligeaient à retourner bien vite au rivage. Nous rencontrâmes l'homme de notre connaissance qui nous avait apporté du poisson le matin : nous le priâmes de nous conduire chez lui ; il s'empressa de nous satisfaire. Je répondis au bon accueil que nous y reçûmes, en distribuant des présens à toute sa famille. A 7 heures, nous retournâmes à bord. Le lendemain, les officiers firent encore la partie d'aller à terre ; mais je restai sur le vaisseau, parce que plusieurs Japonais s'étaient présentés la veille, pendant mon absence, et avaient promis de revenir.

Vers 9 heures, les Japonais ayant un officier à

1805.
Mai.

11.

1865
Mai.

leur tête , arrivèrent en effet dans un grand bateau conduit par des rameurs indigènes. L'officier parut très-effrayé de notre visite , et nous pria instamment de partir aussitôt , disant qu'étant obligé d'adresser sans délai à Matsmaï un rapport sur notre arrivée , on expédierait contre nous , aussitôt qu'on en serait instruit , une grande flotte de laquelle nous ne devons attendre aucune grâce. Pour donner encore plus de poids à ses menaces , il répéta plusieurs fois *boum , boum* , en gonflant ses joues et soufflant de toute sa force , croyant par là exprimer d'autant mieux la manière rigoureuse dont la flotte de Matsmaï nous traiterait. Ses menaces et sa pantomime , qui nous anonçaient sa peur , étaient si comiques , que nous ne pûmes nous empêcher de rire ; je cherchai néanmoins à le tranquilliser en l'assurant que nous ne tarderions pas de mettre à la voile aussitôt que le temps , qui était très-nébuleux , s'éclaircirait. Après lui avoir répété plusieurs fois et d'un air très-sérieux cette promesse , il parut plus tranquille et plus disposé à entrer en conversation , à l'aide de l'ambassadeur qui avait appris assez de Japonais pour se faire comprendre. Ma première question concerna la géographie de ces contrées. J'étais persuadé que le nom de Karafouto n'y était pas inconnu , puisqu'il était inscrit sur les cartes japonaises ; et comme l'officier

Japonais avait indiqué assez exactement les positions d'Okhotzk et du Kamtchatka , j'avais conçu assez bonne opinion de ses connaissances ; mais je m'aperçus bientôt qu'il les devait uniquement à sa mémoire et non à l'étude. C'était Laxman qu'il avait bien connu , qui lui avait donné ces renseignemens. Je pensais cependant qu'après un long séjour dans le nord d'Ieso , il pouvait savoir quelque chose sur la géographie de ce pays , et qu'à la distance où il se trouvait de ses maîtres despotiques , il ne refuserait pas de nous les communiquer. Effectivement , il nous assura qu'il y avait une île de Karafouto et que nous la découvririons certainement , ajouta-t-il , aussitôt que le temps s'éclaircirait : d'après son calcul , elle était séparée d'Ieso par un détroit large de 18 milles. Il fit aussi mention d'une terre au nord de Karafouto , qui est séparée de cette île par un détroit moins large. Il ne savait , au reste , ces détails que par ouï-dire ; car il avouait que ni lui ni ses compatriotes ne connaissaient rien de la partie septentrionale de Karafouto que les indigènes nommaient *Sandan*. Il croyait cependant que Karafouto pouvait être de moitié moins grand que l'île d'Ieso. La partie méridionale de cette île était au contraire très-connue des Japonais , puisque le gouvernement la comptait au nombre de ses possessions , et y entretenait , comme

1805.
Mai.

1805
Mar.

à Ieso, un officier impérial. Pour confirmer ce qu'il nous disait, il nous montra sur la carte japonaise, que j'avais à bord, le port où était l'établissement japonais, et observa qu'un vaisseau était parti la veille pour y aller; il nomma en outre les îles Kounachir, Tchikotan, Itouroup et Ouroup, qui, dit-il, étaient au N. E. d'Ieso et faisaient aussi partie de l'empire du Japon; ces quatre îles, déjà connues sous ces mêmes noms depuis le temps de Spangberg, sont indiquées sur toutes les cartes russes sans avoir été admises jusqu'ici sur aucune carte étrangère (1). Il nous donna aussi les noms de plusieurs caps et rivières de l'île d'Ieso, que j'ai tous employés sur ma carte. La plupart de ces noms ressemblaient entièrement à ceux qui se trouvaient sur la carte japonaise, ce qui prouvait que je pouvais m'en rapporter à ses discours. Il donna le nom de *Notzambou* au district où il demeurait présentement; mais je n'ai pu savoir s'il entendait par là toute la partie septentrionale d'Ieso, ou seulement le cap le plus au N. Il donna le nom de *Soya* à un

(1) L'existence des îles Kounachir, Tchikotan et Itouroup, est complètement démontrée depuis l'expédition de Laxman en 1792, et celle des lieutenans Khvostoff et Davidoff en 1806 et 1807, de sorte qu'elle ne peut plus être révoquée en doute.

district plus méridional ; celui de Rii-Chery à l'île où est le pic de Langle. ; enfin, celui de Refouni-Chery à l'île qui est le plus au N.

Voici ce qu'il m'apprit sur les noms d'Ieso, Oko-Ieso et Matsmaï ou Matsoumaï. Les habitans indigènes de ces îles, que nous nommons *Kouriliens*, et particulièrement *Kouriliens velus*, se nomment eux-mêmes *Aïnos*, et ne possèdent actuellement qu'une petite partie de Matsmaï, depuis Notzambou au N. O. jusqu'à Atkis. C'est uniquement cette partie qu'ils nomment *Ieso* : tandis que l'île entière porte le nom de *Matsmaï* chez les Japonais. Il est probable qu'avant l'établissement de ces derniers, les Aïnos possédaient toute l'île qu'ils nommaient *Ieso*. Mais, à mesure que les Japonais gagnèrent du terrain, ils en repoussèrent le nom avec les habitans, et y substituèrent celui de Matsmaï, lieu de leur résidence principale dans la partie qu'ils ont envahie. Lorsque les Aïnos seront expulsés du petit territoire où ils sont maintenant resserrés, le nom d'*Ieso* disparaîtra avec eux. C'est pour-quoi l'on me disait, à Nangasaky, qu'Ieso et Matsmaï étaient la même île. Le mot *Oko-Ieso*, ou le *Grand Ieso*, vient probablement aussi des Aïnos : c'est le nom qu'ils donnent à la grande île Sakhalin. Cependant l'officier japonais m'assura que, par Oko-Ieso, ils entendaient les Kouriles méridionales : je crois aussi

1809.
Mai.

onfirmer ce
sur la carte
ort où était
qu'un vais-
; il nomma
n, Itouroup
N. E. d'Ieso
du Japon ;
ces mêmes
, sont indi-
ns avoir été
rangère (1).
sieurs caps
i tous em-
e ces noms
qui se trou-
qui prou-
à ses dis-
bou au dis-
mais je n'ai
te la partie
ent le cap
Soya à un

Chikotan et
puis l'expédi-
enans Khvo-
elle ne peut

1805.
Mai.

avoir lu quelque part la même chose. Je me suis vainement informé, ici et dans la baie d'Aniva, des noms de *Chica* et *Tchoka*, sous lesquels on avait indiqué à La Pérouse, sur la côte occidentale de Sakhalin, les îles de Sakhalin et d'Ieso. Mais ces noms sont absolument inconnus. Il est possible que les habitans de la côte occidentale de Sakhalin l'appellent *Tchoka*, comme ceux de la partie méridionale la nomment *Karafouto*, et ceux de la partie septentrionale *Sandan*. Comme il est nécessaire que les géographes s'accordent sur les noms des deux îles situées au nord du Japon (1), parce que autrement il en résulterait une grande confusion; les noms de *Sakhalin* et d'*Ieso* méritent la préférence sur tous les autres, étant les plus anciens et les plus connus des géographes. *Ieso* surtout est certainement le plus ancien. Les Japonais seuls ont introduit le nom de *Matsmaï* pour faire oublier le premier (2).

La discipline japonaise conserve toute son activité à cette extrémité de l'empire. Nous ne pûmes engager l'officier à accepter le petit pré-

(1) Il n'était pas encore démontré, à l'époque de notre séjour à la partie septentrionale d'Ieso, que la terre plus au nord est non pas une île, mais une presqu'île.

(2) Broughton lui a donné le nom d'*Insu*.

1865.
Mai.

sent que l'ambassadeur lui offrit. Il refusa également de boire un verre de *saki* japonais, boisson favorite de ses compatriotes. L'emploi de cet officier est de veiller sur le commerce que quelques marchands japonais font avec les Aïnos. Il paraît cependant que ce commerce est bien peu important, puisque les Aïnos ne peuvent fournir que du poisson sec et quelques pelleteries grossières de renards et de loups, qu'ils échangent pour des pipes, du tabac, des meubles de bois vernis et du riz. Je ne crois pas que les Aïnos fassent grand usage de cette dernière denrée, leur nourriture principale étant le poisson.

Les marchands ne restent ici que pendant l'été : l'officier a la permission de se retirer en hiver à Matsmaï, où demeure sa famille. Cela me parut d'autant plus vraisemblable, que la maison où il habitait ne valait pas mieux que celle d'un Aïno, dans laquelle on cherche en vain la propreté et la commodité de celles du Japon. Cet officier nous parla beaucoup de Laxman, qu'il avait connu personnellement, et dont il faisait un grand éloge. Il savait aussi quelques mots russes que Laxman lui avait appris. Après avoir bu une tasse de thé, il la renversa, comme nous, pour indiquer qu'on n'en veut pas davantage. Mais comme personne de nous n'y avait fait attention, il nous fit re-

Je me suis
e d'Aniva,
us lesquels
la côte oc-
akhalin et
ent incon-
de la côte
t *Tchoka* ,
ale la nom-
tie septen-
essaire que
noms des
(1), parce
rande con-
eso méritent
ant les plus
aphes. *Ieso*
en. Les Ja-
e *Matsmaï*

e toute sou-
re. Nous ne
le petit pré-

l'époque de
Ieso, que la
ais une pres-

1805.

marquer qu'il connaissait cet usage des Russes. Il employa le peu de mots de notre langue dont il se souvenait, à nous faire subir un examen pour se convaincre que nous étions effectivement des Russes, car il parut en douter jusqu'au moment où nous eûmes satisfait sa curiosité. Il nous prenait pour des Anglais ou des Suédois, parce que personne de nous ne portait ses cheveux en queue comme Laxman et ses compagnons. Il est vrai que cette circonstance devait frapper un habitant du Japon, où, depuis mille ans peut-être, la mode d'arranger ses cheveux n'a pas changé. Une révolution opérée dans notre coiffure en douze ans, était bien propre à étonner extrêmement cet officier. Il nous parla aussi d'un vaisseau russe arrivé à Nangasaky, pour y ramener cinq Japonais qui avaient fait naufrage sur la côte du Kamtchatka. Il sentait d'autant plus le mérite de cette action, que c'était pour la seconde fois que les Russes avaient traité si généreusement ses compatriotes. Mais lorsque nous lui eûmes dit que c'était notre vaisseau qui avait transporté les Japonais à Nangasaky, d'où nous n'étions partis que depuis trois semaines, il fut saisi de surprise, et parut concevoir des inquiétudes. Il nous renouvela son instante prière de mettre à la voile le plus tôt possible. Il nous représenta le danger de notre mouillage, où les terribles

1805.
Mai.

typhons sont très-fréquens au printemps et en été, et ajouta plusieurs autres motifs aussi peu fondés. Il répéta surtout plusieurs fois ses nombreux *boums! boums!* qui arriveraient bientôt de Matsmaï pour nous couler à fond. Comme je n'avais pas le dessein de m'arrêter plus longtemps ici, puisqu'un plus long séjour dans cette saison ne pouvaît nous apprendre rien de plus, et ne promettait aucune découverte à nos naturalistes, je l'assurai que je partirais certainement le lendemain, si le temps était assez clair pour que je pusse apercevoir la terre qui nous était opposée; et nous nous séparâmes les meilleurs amis du monde.

Nous eûmes, pendant toute la journée, des visites continuelles, tant des marchands japonais que des Aïnos, qui nous apportaient des harengs secs en échange de vieux habits et de boutons. Il faut que les boutons aient un grand prix chez eux, ou que leurs harengs en aient un bien médiocre, puisqu'ils nous donnaient, pour un bouton de laiton, cinquante et jusqu'à cent harengs secs, les plus beaux que j'eusse jamais vus. De leur côté, les marchands japonais offraient à vendre des pipes, des coupes vernies, et surtout des livres avec des figures obscènes, la principale, ou peut-être leur seule lecture: car sans doute ils ne les avaient pas apportés de Mats-

1805.
Mai.

maï pour en faire commerce dans ce coin éloigné.

La baie Romanzoff, sur la côte N. d'Ileso, est formée à l'O. par la pointe la plus septentrionale de cette île et par le cap Soya. Ces deux caps sont situés du N. E. $\frac{1}{4}$ E. $\frac{1}{2}$ E. au S. O. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ O. à 14 milles de distance l'un de l'autre. La partie méridionale de cette grande baie offre un enfoncement au sud, qui fait une baie particulière, dont le cap Romanzoff est la pointe S. O., et un autre, à $4 \frac{1}{2}$ milles de distance, est sa pointe N. E. Nous mouillâmes à l'entrée de cette petite baie par $10 \frac{1}{2}$ brasses, fond excellent d'argile ferme et de sable fin. La profondeur du mouillage diminuait, peu à peu, de $10 \frac{1}{2}$ à 7 brasses dans la direction du S. S. E., profondeur que l'on trouve encore à près de 2 milles de la terre, mais qui, à 1 mille environ, se réduit à $4 \frac{1}{2}$, et enfin à 8 ou 10 pieds, à 20 brasses du rivage. Le fond est partout le même. Nous sommes restés dans cette baie trop peu de temps, pour pouvoir dire quelque chose de précis sur les marées; mais l'inspection du rivage nous fit connaître qu'elles doivent être assez considérables. La brume, qui fut constante durant notre mouillage, nous empêcha également de faire des observations sur la déclinaison de l'aiguille :

mais on peut la regarder comme nulle, d'après les observations qui avaient précédé notre arrivée, et celles que nous fîmes, peu de temps après, dans le *Détroit de La Pérouse*. La latitude de notre mouillage était de $45^{\circ} 24' 45''$, et la longitude de $218^{\circ} 20' 00''$. Le cap Romanzoff est par $45^{\circ} 25' 50''$ N. et $218^{\circ} 25' 30''$ O. ; le cap Soya, par $45^{\circ} 31' 15''$ N. et $218^{\circ} 09' 00''$ O.

1805.
Mai.

Le 13 mai, à 6 heures du matin, le brouillard se dissipa; et nous laissa voir distinctement Sakhalin (1), ou le Karafouto des Japonais, que nous avions vis-à-vis de nous. Quoique le vent soufflât toujours du N. E. et assez frais, nous n'en mîmes pas moins à la voile. Je gouvernai au N. N. O. Nous découvrîmes bientôt le *pic de Langle*, nom que je conserve, sans effacer pourtant le nom de *Rio-Chery* (2). La Pérouse

15.

(1) M. Klapproth prétend que le nom de *Sakhalin* est inexact; que le vrai nom est *Tchoka*, puisque c'est celui que lui donnent les habitans du pays.

(2) Broughton nomme cette île *île du Pic*, *Peaked island*, ajoutant cependant que son nom propre est Timochi, comme Tichi est celui de l'île au nord, d'après ce que lui dit un habitant qui était venu de la première île à bord de son vaisseau. L'officier japonais et plusieurs Aïnos nous assurèrent unanimement que les noms de ces deux îles étaient chez eux Rii-Chery et Refoun-Chery. Les lieutenans Khvostoff et Davidoff les ont connues sous les noms de Rio-Chery et Refoun-Chery : elles sont

1805.
Mai.

devait juger que ce pic, par sa hauteur et sa position, appartenait à Ieso; et si nous n'eussions pas passé entre Ieso et l'île où il se trouve, nous eussions pu facilement, surtout à quelque distance, tomber dans la même erreur (1).

Le pic de Langle est par $45^{\circ} 11' 00''$ N., et $218^{\circ} 47' 45''$ O. Cette détermination repose non-seulement sur des observations astronomiques répétées, mais encore sur une grande quantité d'angles mesurés pendant tout le temps que nous avons pu le voir. La carte de La Pérouse le place à $45^{\circ} 23'$ N. et $217^{\circ} 50'$ O. de Greenwich. Le rédacteur du voyage le fixe,

nommées Rii-Chery et Refounisary sur les cartes japonaises. La petite différence dans ces noms vient sans doute de la prononciation et de la manière de l'entendre. J'ai donné la préférence à Rio-Chery et Refoun-Chery, parce que les lieutenans Khvostoff et Davidoff ont débarqué sur ces îles.

(1) Un passage du Voyage de Broughton fait voir encore combien il est facile d'être induit en erreur. Il avait dirigé sa route à l'ouest du pic de Langle, qui l'avait empêché de voir une petite partie de la côte d'Ieso, entre 45° et $45^{\circ} 15'$ de latitude; d'où il conclut que la partie septentrionale d'Ieso formait une île. Une carte japonaise (semblable sans doute à la nôtre), sur laquelle l'île Chica ou Karafouto se trouve placée au nord d'Ieso, confirma Broughton dans son opinion, qu'on aurait bien pu admettre, si nous n'eussions pas rangé cette même côte d'Ieso à la distance au plus de $2\frac{1}{2}$ à 3 milles.

dans une note, à $45^{\circ} 15' N.$ Tous deux se trompent : car, d'après les rumbes du journal de La Pérouse, réunis avec la vraie longitude corrigée par Dagelet, le pic de Langle doit se trouver par $45^{\circ} 10' 48'' N.$ et $218^{\circ} 38' 10'' O.$ Cette détermination ne diffère conséquemment de la nôtre que de $12''$ en latitude et $9 \frac{1}{4}$ en longitude. La *Connaissance des Temps* indique encore une autre latitude et une autre longitude, savoir : $45^{\circ} 20' N.$ et $159^{\circ} 42' E.$ de Paris, ou $217^{\circ} 58' O.$ de Greenwich. La position fautive de ce pic remarquable, sur les cartes, m'a prouvé la nécessité de marquer sa latitude et sa longitude véritables dans mon journal de route : car un hydrographe tomberait encore dans de nouvelles erreurs, s'il voulait impunément les faire dériver d'observations de rumbes et d'estimations de distances. C'est d'ailleurs un travail désagréable et souvent ingrat, quand les rumbes ne sont pas observés avec exactitude, ou qu'il s'est glissé dans les tables des fautes d'impression ou de copiste, accidens qu'il est rarement possible d'éviter. En ayant fait souvent l'expérience, je n'ai jamais laissé échapper l'occasion de marquer sur-le-champ la latitude et la longitude de chaque point. C'est ainsi que l'a pratiqué Vancouver, que tout marin doit se faire un devoir d'imiter : car ce grand navigateur est un modèle de clarté et d'exactitude. Il égale,

1805.
Mai.

à cet égard, Cook et King, ses maîtres. On doit donc admettre comme vraies toutes les déterminations rapportées dans mon journal, quand même elles différeraient un peu de celles des cartes, ce qui n'arrivera cependant que très-rarement; et, dans ce cas, la différence sera certainement peu considérable; car ces cartes ont été dressées sous mes yeux, et je n'ai pas manqué de les confronter, à plusieurs reprises, avec mon journal.

A 7 heures, la pointe N. E. de l'île Refoun-Chery nous restait exactement à l'O., à la distance de 20 à 25 milles, et celle du S. au S. 70° O. Cette île, que nous avons déjà aperçue dans le brouillard, le 11 mai, est d'une grandeur considérable. Elevée dans son centre, elle s'abaisse de chaque côté (1). Elle est au N. E. $\frac{1}{4}$ N. de l'île Rio-Chery. La Pérouse doit avoir vu Refoun-Chery, quoiqu'à une assez grande distance. C'est peut-être la terre qu'il a nommée *Cap Guibert*. J'ai conservé ce nom à la pointe N. E. de cette île. D'après nos observations, elle est par 45° 27' 45" N., et 218° 56' 00" O.

(1) Broughton, qui l'a rangée plus près que nous, lui donne une étendue de 12 milles dans la direction du N. $\frac{1}{4}$ E. au S. $\frac{1}{4}$ O. : il y a découvert des habitations comme à Rio-Chery.

1805.
Mai.

Nous franchîmes le détroit de La Pérouse avec un vent variable du N., N. E. et E. S. E., notre brassiage augmentait en quelques endroits jusqu'à 50 brasses, et diminuait ensuite jusqu'à 28 du côté d'Ieso. Le fond était de sable fin, tandis que plus près de Sakhalin il était de corail et de petits cailloux. A 3 $\frac{1}{4}$ heures nous découvriâmes au N., à la pointe S. O. de Sakhalin, un petit rocher rond, dont La Pérouse ne fait pas mention; il est à peu de distance de la terre. A 5 heures, nous eûmes connaissance de l'île Monneron de La Pérouse au N. O., et de la roche *la Dangereuse*. Ce nom est très-bien appliqué, car cette roche est presque à la surface de l'eau. Nous vîmes aussi le petit rocher dont La Pérouse fait mention, et qui est à l'extrémité de la pointe du cap Crillon. A 6 heures, le vent étant devenu très-faible, je virai de bord au sud : pendant toute la nuit nous eûmes alternativement du calme et un vent de S. O. faible. Les sondes rapportaient de 55 à 28 brasses, fond de roches, avec du corail et de petits cailloux. Le courant portait à l'E. Au point du jour nous vîmes distinctement les côtes d'Ieso qui se prolongeaient au S. et à l'E. Nous n'étions éloignés de terre que de 8 à 9 milles au plus. Depuis le cap Soya, la côte court directement à l'E. jusqu'à une grande baie, d'où elle se dirige au S. Nous apercevions la côte N. E.

On doit
es déter-
l, quand
elles des
ue très-
nce sera
es cartes
n'ai pas
reprises,

Refoun-
à la dis-
S. au S.
aperçue
ne gran-
entre, elle
au N. E.
loit avoir
z grande
l a nom-
nom à la
observa-
218° 56'

que nous,
rection du
habitations

1805,
Mai.

d'Ieso jusqu'à un cap, auquel se rattache une chaîne de hautes montagnes couvertes de neige, parmi lesquelles s'élève un pic d'une grandeur considérable. Ce cap est par $45^{\circ} 21' N.$ et $217^{\circ} 48' O.$ Détermination que je n'ose donner comme très-exacte, la brume nous ayant empêché de voir ce cap bien distinctement. Je l'ai nommé cap Schaep, pour conserver le souvenir du compagnon du capitaine Vries, qui est déjà presque oublié.

Je me dirigeai vers la baie d'Aniva. Quoique cette baie et celle qui porte le nom de *Patience* aient été déjà visitées par les Hollandais, je désirais cependant commencer, par les caps Crillon et Aniva, qui ont été déterminés astronomiquement par La Pérouse, la reconnaissance de l'île de Sakhalin. Malgré l'habileté que les navigateurs Hollandais ont montrée dans le dix-septième siècle, et malgré les louanges méritées que leur donne La Pérouse, je me flattais néanmoins de rendre un service important à la géographie, en relevant en détail ces deux grandes baies et en fixant leur étendue avec toute la précision possible. On verra bientôt que le capitaine Vries a commis des erreurs graves, et par conséquent que le temps que nous avons mis à cette reconnaissance a été très-bien employé.

A 9 heures du matin, la roche *la Dange-*

1805.
Mai.

reuse nous restait à l'O., nous la doublâmes à la distance de $2 \frac{1}{2}$ milles. La sonde rapporta 25 brasses fond de roche avec de petits cailloux. Une troupe nombreuse de phoques se tenait sur cet écueil et poussait des mugissemens affreux qu'on entendait du vaisseau. Cette roche dangereuse se trouve, d'après nos observations, par $45^{\circ} 47' 15''$ N., et $217^{\circ} 51' 15''$ O.; à 10 milles S. 48° E. du cap Crillon, détermination qui diffère très-peu de celle de La Pérouse. A 10 heures 18 minutes, le cap Crillon nous restait à l'O., et le cap Aniva, que nous avions aperçu au point du jour, au N. 79° E. A 11 heures 58 minutes, il nous restait à l'E.; la latitude à midi était de $46^{\circ} 03' 58''$. Le temps étant très-clair et l'horizon très-net, il ne peut y avoir 10 secondes d'erreur. Je donnerai la position du cap Aniva lorsque nous sortirons de la baie de ce nom, où nous aurons l'occasion de la déterminer de nouveau avec la même précision. Quant au cap Crillon, sa latitude, d'après nos observations, est de $45^{\circ} 54' 15''$, et sa longitude de $218^{\circ} 02' 04''$. Dans le voyage de La Pérouse et sur la carte, il est placé par $45^{\circ} 57' 00''$ N., et $240^{\circ} 54' 00''$ E. de Paris. Mais dans la table des corrections du chronomètre n° 19, par Dagelet, que j'ai déjà citée à l'occasion du pic de Langle et de l'île Tsus, la différence de la longitude corrigée avec celle de

Dange-

1805.
Mai.

la carte au 11 août 1787, est de — 46' 21" (1). Conséquemment la longitude du cap Crillon serait de $140^{\circ} 54' - 25' 21'' = 139^{\circ} 48' 39''$ à l'E. de Paris, ou $21^{\circ} 51' 21''$ O. de Greenwich. Elle se trouve ainsi de $10 \frac{1}{2}$ minutes plus à l'est que la nôtre, absolument comme pour le pic de Langle.

La côte occidentale de la baie d'Aniva est généralement très-montagneuse. En plusieurs endroits elle était encore couverte de neige, notamment une montagne plate, qui s'élevait au-dessus des autres; elle est dans la direction de la côte, qui se prolonge à peu près au N. N. E., rocailleuse, escarpée, et coupée par quelques ouvertures, qui ne méritent pas le nom de baies. La profondeur de la mer, à 7 à 8 milles de la terre, à la distance où nous étions, était de 25 à 35 brasses, fond de roche. On apercevait aussi toute la côte orientale de la baie, mais peu distinctement, à cause de l'éloignement. Depuis le cap Aniva la côte se dirige d'abord directement au N., puis dans un petit nombre d'endroits à l'O., jusqu'à une pointe de terre, et ensuite jusqu'à l'extrémité de

(1) La longitude vraie du 11 août 1787, suivant la table de corrections pour le n^o 19, est $139^{\circ} 38' 39''$. Suivant la carte, le point de midi du 11 est $140^{\circ} 24'$. La différence par conséquent est de 45' 21".

46' 21" (1).
cap Crillon
48' 39" à
Greenwick.
plus à l'est
pour le pic

L'Aniva est
en plusieurs
de neige,
s'élevait au-
direction de
au N. N. E.,
par quel-
pas le nom
er, à 7 à 8
nous étions,
roche. On
ntale de la
use de l'é-
côte se di-
is dans un
usqu'à une
extrémité de

7, suivant la
39° 38' 39".
140° 24'. La

la baie; elle court du N. au S. Cette pointe est probablement la même que les Hollandais ont nommée Tamary-Aniva. J'ai conservé ce nom de même que celui de Salm-Bay, ou baie des Saumons, dont Tamary-Aniva forme la pointe S. E. Nous avions vis-à-vis de nous un bâtiment japonais, que nous avions déjà vu le matin; mais lorsque nous n'en étions plus qu'à une encablure, il changea de route et se dirigea vers la côte orientale, où les Japonais ont un établissement plus grand que celui de la baie des Saumons.

A 4 heures, nous aperçûmes au N. un pic, que je pris pour le pic Bernizet de La Pérouse. A 6 heures, nous eûmes connaissance du fond de la baie. La profondeur commença à diminuer de 30 à 7 $\frac{1}{2}$ brasses, fond de vase molle et verte. Nous laissâmes tomber l'ancre à 8 heures, en face d'un petit village (1), près duquel un bâtiment japonais à un mât était amaré. Le pic Bernizet nous restait alors au N. 5° E., et Tamary-Aniva au S. 80° E. Nous étions à 2 milles de la terre la plus prochaine.

Le lendemain matin, à 10 heures, j'allai avec l'ambassadeur à bord du vaisseau japonais, où nous fûmes fort bien reçus; on nous y

1805.
Mai.

15.

(1) C'est un établissement japonais, comme nous l'apprîmes ensuite.

1805.
Mai.

régala de saky, de pain, de riz, et de tabac. Les Japonais témoignaient un grand désir d'échanger contre du drap quelques bagatelles qu'ils nous montraient; mais ils craignaient leurs officiers, nous dirent-ils, qui demeureraient à terre, et qui, s'ils étaient instruits de ce trafic, leur feraient infailliblement sauter la tête. Le capitaine du bâtiment nous raconta qu'il était venu d'Osacca, avec une cargaison composée de riz et de sel, et qu'il avait pris ici en échange des pelleteries dont il nous montra quelques échantillons, et surtout du poisson. En effet, tout son bâtiment était rempli de poissons secs, rangés dans le fond du navire comme dans un tonneau et recouverts de sel.

J'avais le plus vif désir d'apprendre de cet homme quelques détails sur Karafouto, et je l'interrogeai en conséquence. Il me répondit que cette île, qui est très-grande, est nommée Karafouto par les Japonais, mais que les naturels du pays, qu'il désigna aussi sous le nom d'Aïnos, la nommaient *Sandan*. Ainsi, les noms de Karafouto et Sandan n'indiquent qu'une seule et même île. Il avoua qu'il n'en connaissait pas la partie septentrionale, mais qu'il avait ouï dire qu'elle était séparée d'une grande terre par un canal si peu profond, que son bâtiment n'y pourrait passer, quoiqu'il ne tirât que 8 à 9 pieds d'eau. Il entendait sans

1804.
Mai.

doute par là le canal de la Tartarie, qui, suivant la supposition de La Pérouse, n'est pas navigable. Nous croyons nous être convaincus depuis qu'il n'existe plus ; mais il doit avoir existé antérieurement et ainsi avoir donné lieu à l'idée que les Japonais s'en sont faite.

Les officiers que le gouvernement japonais entretient ici, aussi bien qu'à la pointe septentrionale d'Ieso, ne paraissent chargés que de surveiller le commerce des Japonais avec les Aïnos ; méthode qui mériterait d'être imitée partout ; car, dès que rien n'arrête les marchands, ils ne mettent ordinairement aucunes bornes à leurs exactions et à leur tyrannie. Si cependant j'en dois croire ce que m'a dit un patron de vaisseau japonais, le séjour des officiers ici n'a pas un but si louable. Je rencontrai à mon retour au Kamtchatka cet homme dont le vaisseau avait échoué, en octobre 1804, sur Poromouchir, une des Kouriles. Il paraissait très-intelligent, et devait d'autant mieux connaître ce commerce, qu'il s'en occupait. Il me dit que le commerce avec Karafouto était de la plus haute importance pour les habitans du nord du Japon, puisque les poissons qu'on y apporte de cette île forment une partie essentielle de leur nourriture ; qu'il avait été précédemment libre, mais que depuis plusieurs années le gouvernement japonais s'en était emparé et

1805.
Mai.

en avait fait un monopole impérial. Quoique, d'après les principes des Japonais, il ne soit pas permis aux sujets de critiquer les mesures du gouvernement, même les plus injustes et les plus oppressives, ce marin m'assurait cependant que ce monopole avait causé beaucoup de mécontentement chez les habitans du nord du Japon, parce que le gouvernement fait vendre à un prix très-haut les poissons, qui sont pour eux une denrée de première nécessité, et dont les employés préposés à la vente savent aussi tirer leur profit. Il faut que l'établissement de Karafouto soit assez récent, car les logemens des officiers, et particulièrement les magasins, étaient neufs, quelques-uns même n'étaient pas encore achevés.

Nous ne reçûmes point de visites des Aïnos, comme à la baie Romanzoff, et nous fûmes entièrement déçus dans nos espérances de nous approvisionner de poissons pour plusieurs jours, dans cette baie où ils sont tellement abondans, notamment les saumons, que les Hollandais lui en ont donné le nom. Au point du jour, le lieutenant Ratmanoff et le docteur Langsdorff partirent pour Tamary-Aniva, afin d'examiner la partie orientale de cette baie, et particulièrement l'endroit où nous avons vu entrer le bâtiment japonais qui avait navigué devant nous dans l'après midi. Nous allâmes à terre pour faire une

visite aux Japonais à leur comptoir ; mais la violence du ressac empêcha nos canots d'aborder. Nous fûmes donc obligés de nous confier, deux à deux, à un Aïno, qui se présenta obligeamment, avec son petit bateau, pour nous transporter au-delà des brisans, non sans risque d'être bien mouillés. Le terrain près du rivage était, comme à la baie Romanzoff, couvert d'herbes et de roseaux qui croissent dans un sol humide. Nous vîmes, près d'une petite rivière dont la largeur, à son embouchure, n'était que de 7 à 8 toises, un bourbier de feuilles pourries qui avait au moins un pied de profondeur. Le printemps était aussi peu avancé qu'à lesso.

L'établissement japonais est sur les deux rives de la rivière : il consiste en quelques maisons et huit magasins, la plupart neufs, et presque tous remplis de poissons, de sel et de riz. Les officiers japonais parurent très-effrayés de notre visite, et ne répondirent qu'en tremblant à quelques questions que leur adressa l'ambassadeur. Ils avaient rassemblé près d'eux une vingtaine de Japonais et plus de cinquante Aïnos, apparemment dans la crainte d'une attaque : mais dès qu'ils s'aperçurent que nous n'avions aucune vue hostile, toute la troupe se dispersa. Il y avait dans la rivière dix grands bateaux plats ; et, à juger par la quantité de marchan-

1805.
Mai.

dises dans les magasins, le commerce de cet établissement seul doit employer annuellement dix à douze navires de 100 à 120 tonneaux, de la grandeur de ceux dont les Japonais se servent ordinairement pour le cabotage le long de leurs côtes.

Le lieutenant Ratmanoff avait trouvé, à Tamary-Aniva, un autre établissement qui, d'après son rapport, doit être plus considérable, et qui paraît être le siège principal du commerce japonais. Il y trouva plus de cent maisons d'Aïnos, et plus de trois cents personnes occupées à nétoyer et à sécher le poisson. Cinq navires mâtés, outre le grand bâtiment que nous y avons vu entrer, mouillaient dans le port, qui est petit, mais beaucoup plus sûr que l'ancrage de la baie des Saumons. Les maisons et les magasins des Japonais étaient situés dans une belle vallée, arrosée par une petite rivière d'une eau limpide. Les officiers qui s'y trouvaient étaient d'un rang supérieur à ceux de la baie des Saumons. Ceux-ci ne portaient qu'une épée, tandis que les autres en portaient deux; privilège dont les militaires seuls, jouissent au Japon. Ils reçurent nos officiers avec beaucoup de politesse, et les régalerent d'excellent riz, de poissons et de saky, sans paraître du tout effrayés ou embarrassés de cette visite.

1805.
Mai.

Nous vîmes quelques cabanes, d'Aïnos dans le voisinage de l'établissement de la baie des Saumons; elles étaient construites d'écorces d'arbres, terminées en pointe comme les tentes de nos soldats. Deux de ces cabanes, entièrement couvertes de nattes japonaises, étaient habitées par des femmes. Dans un climat si rude, des maisons aussi misérables ne peuvent être que temporaires : les habitations d'hiver sont probablement plus reculées dans les terres; plusieurs sentiers conduisaient dans l'intérieur du pays, que l'on ne quitte peut-être que pour la pêche; et alors on construit ces cabanes dans le voisinage de la baie.

La latitude de notre mouillage était de $46^{\circ} 41' 15''$, et la longitude de $217^{\circ} 28' 00''$. Le comptoir japonais, à l'embouchure de la rivière, nous restait, au N. 49° O., à la distance de $2 \frac{1}{2}$ milles. Ainsi, la latitude de l'embouchure de la rivière est de $46^{\circ} 45' 00''$. Sur la *Carte des Découvertes du Castricom* (1), elle se trouve de $47^{\circ} 55' 00''$. Cette différence de $52'$ est une erreur presque incroyable. Tamary-Aniva est, d'après nos observations, par $46^{\circ} 56' 20''$ N. et $217^{\circ} 08' 25''$ O. Les sondes ne

(1) C'est à la complaisance de M. Leclerc à Paris, que je dois la communication de cette carte, pour laquelle je lui renouvelle ici l'assurance de ma reconnaissance.

1865.
Mai.

sont pas indiquées avec plus d'exactitude sur la carte hollandaise : elles diminuent régulièrement jusqu'à 4 brasses. Le fond est généralement de vase ferme, mêlée de sable fin. Cependant, de 12 à 4 brasses, cette vase est plus molle et de couleur verte. A l'entrée de la baie, près du cap Aniva, le fond est de roche, avec de petits cailloux. Le brassage est, au reste, le même des deux côtés de la baie. Elle s'étend du N. au S. : c'est pourquoi la baie des Saumons, qui est dans l'endroit le plus enfoncé de la grande baie, est peu sûre, étant absolument ouverte aux vents du sud, qui sont les vents dominans. Le ressac, qui est très-fort, met aussi un grand obstacle au débarquement. Je crois cependant que, de mer haute, le débarquement est plus facile et sans danger ; car on voit les bateaux plats des Japonais traverser les brisans en tout temps et à toute heure. Pendant les deux jours de notre mouillage, une petite brise de terre soufflait pendant la nuit, et la plage était alors tranquille. Mais, dès 7 heures du matin, le vent passait au sud et restait assez frais pendant toute la journée. Nous ne pûmes assigner avec exactitude le temps de la plus haute et de la plus basse marée. Je crois cependant ne pas me tromper beaucoup, en le plaçant à 4 $\frac{1}{2}$ heures de la nouvelle et la pleine lune.

1865.
Mai.

Le port de Tamarj - Aniva , relevé par le lieutenant Ratmanoff , est un peu à l'abri du vent de sud , mais trop petit pour qu'un vaisseau d'une certaine grandeur puisse y mouiller sûrement : peut-être en aurais-je trouvé un meilleur dans le voisinage du cap Aniva ; mais un vent fort , accompagné d'une brume épaisse , m'empêcha d'explorer toute la côte orientale avec l'exactitude nécessaire. Dans le cas où il s'y trouverait un bon port , il me semble qu'il serait très-avantageux à une nation active d'y former un établissement ; il servirait d'entrepôt pour des marchandises européennes , au moyen desquelles il serait facile de lier des relations de commerce avec les Japonais , les Coréens et les Chinois. Les marchands de ces nations ne manqueraient pas d'y venir pour échanger leurs marchandises contre celles des Européens , et contre les productions du pays , telles que le poisson et les pelleteries , qui sont ici très-communes , et dont ils ont un besoin indispensable. Le Kamtchatka même pourrait facilement se procurer ici des denrées européennes ; il est vrai qu'il serait obligé de les payer en argent : car , si l'on excepte quelques peaux de zibeline , ce pays ne produit rien qui puisse se vendre ici. On ne voit , dans aucun parage de ces mers , autant de baleines ; elles sont si nombreuses dans la petite baie des

1805.
Mai.

Saumons, que nous ne pouvions aller à terre qu'avec beaucoup de précautions. Notre vaisseau, tant à l'entrée qu'à la sortie de la baie, en fut constamment entouré. La baie Patience en offrait encore, s'il est possible, une plus grande quantité. Il paraît que les Japonais ne s'occupent pas encore de cette pêche, qui pourrait devenir une branche de commerce très-avantageuse pour eux, surtout si le caehalot s'y trouve (1). Ces deux objets seraient très-recherchés au Japon : l'un, par la grande consommation de bougies qu'on y fait ; l'autre, comme partie importante de la petite pharmacie que tout Japonais porte avec lui : car, ainsi que les Turcs, qu'ils surpassent encore en sensualité, ils regardent l'ambre comme un puissant aphrodisiaque (2).

Derrière la baie des Saumons s'ouvre une grande vallée, arrosée par une rivière, sur les bords de laquelle, comme nous l'avons dit, le comptoir des Japonais est bâti. Les forêts des deux côtés de la baie sont composées de pins de

(1) *Physeter macrocephalus*. Lin.

(2) Kämpfer, dans sa dissertation sur l'ambre, donne à ce sujet une recette qui lui avait été communiquée par un médecin distingué du Japon. Voyez la *Description du Japon*, 2^e vol., page 46 du supplément

1865.
Mai.

la plus grande beauté, dont les Japonais tirent d'excellens bois de construction pour leurs maisons. Sans doute qu'ils s'en servent aussi pour leur marine, et particulièrement pour leurs bateaux plats de transport. Les rivages offrent des huîtres et des écrevisses en abondance. Le gibier n'y a jamais été troublé dans son repos : les Aïnos ni les Japonais, leurs maîtres, ne paraissent pas avoir de fusils, car ils n'auraient sûrement pas manqué de nous les montrer, comme ils firent de leurs piques, pour nous imposer du respect. Quant au poisson, il y est si commun, que les deux comptoirs japonais emploient, à nétoyer et sécher celui qu'ils expédient dans leur pays, plus de 400 Aïnos, qui n'ont pas eux-mêmes d'autre nourriture. La manière de pêcher prouve aussi cette abondance, puisque l'on n'emploie point de filets : ils puisent le poisson avec des seaux pendant le reflux. Le produit de cette pêche est si important et si nécessaire aux Japonais des classes inférieures, que les défenses les plus sévères du gouvernement ne pourraient les empêcher de venir le chercher à la baie d'Aniva, n'importe la puissance à laquelle elle appartiendrait : ils l'obtiendraient même peut-être à meilleur marché des Européens que de leurs avides banios.

La prise de possession d'Aniva n'exposerait

ler à terre
Notre vais-
de la baie,
ie Patience
; une plus
Japonais ne
e, qui pour-
merce très-
cahalot s'y
ent très-re-
grande con-
it; l'autre,
petite phar-
ec lui : car,
sent encore
e comme un
'ouvre une
ère, sur les
vons dit, le
s forêts des
es de pins de

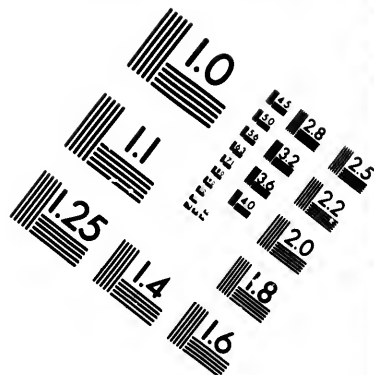
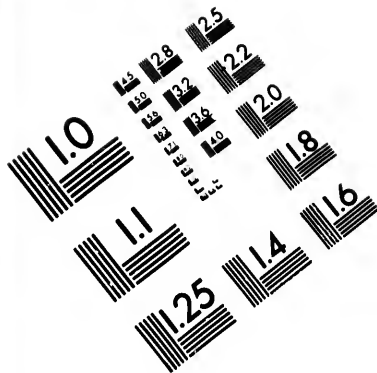
ambre, dont
muniquée par
a *Description*

1805.
Mai.

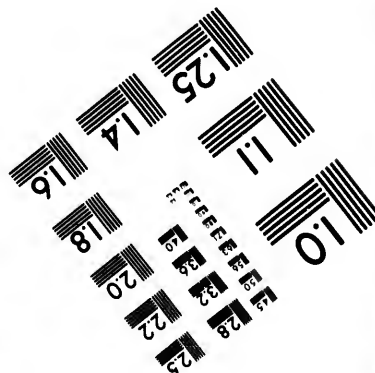
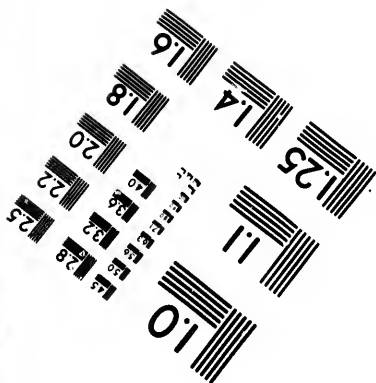
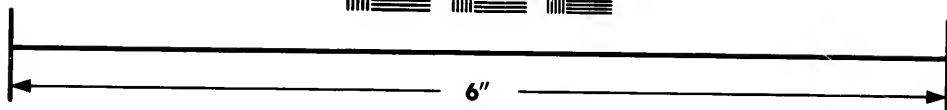
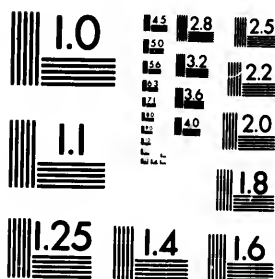
à aucun danger : car, privés d'armes de toute espèce, les Japonais qui y sont établis n'auraient pas la moindre idée de résistance. Le gouvernement essaierait encore moins de la reprendre ; parce que, incertain du succès de l'entreprise, il ne voudrait point, par une tentative malheureuse, compromettre l'opinion de sa puissance et de son infailibilité parmi ses sujets. Cet échec attirerait sur lui des suites plus fâcheuses que la perte de tout Ieso. En supposant même qu'il voulût faire tous ses efforts pour reconquérir un lieu dont il n'aurait jamais pensé à s'emparer, s'il y eût trouvé le moindre danger, il n'en aurait pas les moyens. Dépourvu de vaisseaux de guerre et d'artillerie, il ne gagnerait pas même un pouce de terrain sur les faibles Aïnos, si ceux-ci opposaient la moindre résistance. Deux cutters de 16 canons et une soixantaine d'hommes suffiraient, par un bon vent, pour couler à fond toute la flotte japonaise, quand elle aurait 10,000 hommes à bord. Ainsi, la prise de possession d'Aniva ne serait point un coup téméraire. Je suis convaincu que cette conquête ne coûterait pas une goutte de sang, et qu'il n'y aurait pas plus de danger à s'y maintenir. Les Japonais n'entretiennent aucunes troupes dans la partie septentrionale d'Ieso, et peut-être très-peu dans la méridionale. La plus grande partie de cette île étant

inculte et traversée par de hautes montagnes, on conçoit combien il leur serait difficile d'envoyer une armée de Matsmaï à l'extrémité septentrionale d'Ieso. Cette difficulté n'est cependant pas insurmontable sous un monarque absolu, dont la volonté suffit pour faire exécuter une pareille entreprise : mais c'est dans le transport d'une armée d'Ieso à Aniva, que l'orgueil du despotisme échouerait : car le moindre vaisseau de guerre européen suffirait pour détruire leur plus terrible flotte japonaise ; et sur terre, une batterie de 12 canons, servie par cent artilleurs, empêcherait le plus gros corps de troupes de débarquer. On peut, je le sais, qualifier ce projet d'injuste ; mais les prétentions des Japonais sont-elles plus fondées que celles d'une puissance européenne quelconque ? La plus forte objection que l'on pourrait m'adresser, est que cette prise de possession aurait lieu sans le consentement des Aïnos, véritables propriétaires de Sakhalin. J'avoue franchement que je ne sais pas si les Aïnos gagneraient au change ; car il me paraît qu'ils sont traités, par les Japonais, avec beaucoup d'humanité et de douceur ; mais ce serait au gouvernement qui occuperait ce pays à prendre des mesures pour que les Aïnos ne fussent pas privés de leur liberté, et n'eussent aucun sujet de se plaindre du changement de





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

15 2.8
16 3.2
17 3.6
18 4.0
19 4.5
20 5.0
21 5.6
22 6.3
23 7.1
24 8.0
25 9.0
26 10.0
27 11.2
28 12.5
29 14.0
30 16.0
31 18.0
32 20.0
33 22.5
34 25.0
35 28.0
36 31.5
37 36.0
38 40.0
39 45.0
40 50.0
41 56.0
42 63.0
43 71.0
44 80.0
45 90.0
46 100.0
47 112.0
48 125.0
49 140.0
50 160.0
51 180.0
52 200.0
53 225.0
54 250.0
55 280.0
56 315.0
57 360.0
58 400.0
59 450.0
60 500.0
61 560.0
62 630.0
63 710.0
64 800.0
65 900.0
66 1000.0

10
11
12
13
14
15
16
17
18
19
20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
33
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60
61
62
63
64
65
66
67
68
69
70
71
72
73
74
75
76
77
78
79
80
81
82
83
84
85
86
87
88
89
90
91
92
93
94
95
96
97
98
99
100

1805.
Mai.

maître. D'ailleurs, l'humanité, et la politique s'accordent à l'exiger.

Le phénomène d'un établissement européen sur l'île Sakhalin, le seul moyen peut-être de prendre part au commerce du Japon, ne pouvant être très-reculé, j'ai cru bien faire de montrer en peu de mots la possibilité de l'entreprise. Les Espagnols des Philippines et les Anglais des Indes pourraient l'exécuter avec facilité ; mais, nulle nation ne pourrait le réaliser plus aisément que les Russes, en partant du Kamtchatka, ou de la partie septentrionale de la Sibérie, si le défaut de communication régulière par mer entre la Russie européenne et ses possessions dans le nord de l'Asie, et surtout le manque d'hommes, qui n'est nulle part plus frappant qu'en Sibérie et au Kamtchatka, n'y mettaient un obstacle insurmontable (1).

Avant de quitter la baie d'Aniva, je communiquerai au lecteur mes observations, bien incomplètes sans doute, sur les habitans primitifs d'Ieso et de la partie méridionale de Sakha-

(1) J'ai appris à mon retour en Europe que M. de Resanoff, pendant son séjour à Kodiak, avait ordonné une expédition contre les possessions septentrionales du Japon ; mais cette expédition n'avait aucun but durable, puisque, d'après ses instructions, elle devait se borner à la ruine des établissemens japonais dans la baie d'Aniva et à la pointe septentrionale d'Ieso.

lin. Ce peuple, ignoré des Européens, mérite bien qu'on trace quelques traits de son portrait.

J'ai déjà dit que les habitans d'Ieso s'appellent eux-mêmes *Aïnos*; ils occupent aussi la partie méridionale de Sakhalin. Leur taille, leur physionomie, leur langage, leur manière de s'habiller, tout prouve qu'ils ont une origine commune, et qu'ils ne forment qu'une seule nation. C'est ce qui explique comment le capitaine du vaisseau le *Castricom*, ayant manqué le détroit de La Pérouse, put croire, à Aniva, et à Atkis, qu'il était toujours sur la même île. Si ce que je vais dire des Aïnos se rapporte également aux habitans d'Iesc et à ceux de la partie méridionale de Sakhalin, c'est sans doute le même peuple que, depuis Spangberg, on nomme Kouriliens ou Kouriliens velus.

Les Aïnos ont presque généralement la même taille, qui est depuis cinq pieds deux pouces jusqu'à cinq pieds quatre pouces au plus (1). Ils ont le teint brun foncé et presque noir, la barbe épaisse et touffue, les cheveux noirs et hérissés, plats et pendant en arrière. Ce qui leur donne, si l'on excepte la barbe, quelque ressemblance avec les Kamtchadales, quoique leurs traits soient plus réguliers. Les femmes

(1) Pieds et pouces de France.

1805.
Mai.

sont laides : leur teint aussi foncé que celui des hommes , leurs cheveux noirs peignés sur le visage ; leurs lèvres peintes en bleu et leurs mains tatouées, cet ensemble , joint à un habillement sale, ne contribue pas à les rendre agréables. Ce tableau s'applique au moins à celles que nous avons eu occasion de voir à la pointe septentrionale d'Ieso. Celles que nous aperçûmes à la baie d'Aniva étaient jeunes, et la vivacité de leurs yeux diminuait un peu leur laideur, mais elles ne me parurent pas moins rebutantes. Au reste , je dois leur rendre la justice d'ajouter qu'elles sont très-sages et très-modestés, et sur ce point elles offrent un contraste frappant avec les Noukahiviennes et les Taitiennés. Leur modestie allait même jusqu'à la timidité et à la crainte , causées peut-être par la jalousie de leurs maris et la vigilance de leurs pères. Elles ne quittèrent pas un seul instant, pendant tout le temps que nous fûmes à terre, les cabanes où elles étaient rassemblées, et témoignèrent le plus grand embarras, lorsque le docteur Tilésius dessina les portraits de quelques-unes d'elles.

Le trait principal du caractère d'un Aïno est la bonté ; elle brille dans tous ses traits et se manifeste dans toutes ses actions. Son air, ses gestes mêmes annoncent une espèce de noble simplicité. L'avidité, si générale parmi les sau-

vages, habitans de l'Océan oriental, lui est absolument étrangère. Ceux de la baie Romanzoff nous apportaient généreusement du poisson, et nous l'abandonnaient sans demander la moindre chose en échange; ils ne voulaient pas même recevoir les présens que nous leur offrions, quel que plaisir qu'ils parussent leur faire, jusqu'à ce que, par nos signes plusieurs fois répétées, nous leur eussions fait comprendre qu'ils étaient absolument pour eux. Nous n'eûmes pas occasion de reconnaître ces vertus dans les habitans de la baie des Saumons; aucun ne vint à bord, parce que sans doute les Japonais le leur avaient défendu.

L'habillement des Aïnos consiste en général en peaux de chiens et de phoques. J'en ai cependant vu plusieurs qui portaient une autre sorte d'habit, tout-à-fait semblable au parkis des Kamtchadales, qui n'est proprement qu'une chemise large, mise par-dessus les autres vêtemens. Les habitans d'Aniva portaient tous des pelisses, leurs bottes même étaient de peaux de phoques. Les femmes étaient vêtues des mêmes espèces de peaux. A la baie de Romanzoff, au contraire, nous ne vîmes que deux habitans en pelisses, l'une de peaux d'ours, et l'autre de peaux de chien; tous les autres étaient vêtus d'une toile jaune grossière, tissue d'écorce d'arbre, comme nous nous en som-

1855.
Mai.

mes assurés dans leurs maisons. Cet habit était chez quelques-uns bordé de drap bleu ; ils avaient sous cet habit un autre vêtement plus léger, d'une étoffe de coton mince, qu'ils achètent probablement des Japonais. Ils ne portaient pas de bottes, comme à la baie d'Aniva, et n'avaient que de simples pantoufles japonaises de paille ; j'en vis très-peu qui couvrirent leurs jambes jusqu'aux mollets, d'une sorte de demi-bas fait de la même étoffe jaune que leur surtout. Cette grande différence dans l'habillement des Aïnos d'Ieso et de Sakhalin, semble indiquer que ceux-ci jouissent de plus d'aisance. Effectivement, ils avaient l'air plus content et plus gai. Je ne puis décider si cet air de satisfaction venait de ce qu'ils sont plus riches en pelleteries et en poisson, qu'ils vendent avantageusement aux Japonais, ou bien de ce qu'ils sont plus indépendans. Je n'en vis aucun en bonnet fourré, la plupart allaient tête nue ; d'autres la couvraient d'un chapeau de paille dont le milieu s'élevait en pointe. Quoique j'en aie rencontré plusieurs avec la tête à demi-rasée, probablement à l'imitation des Japonais, je ne pense pas que l'usage du pays soit de se couper les cheveux. Les femmes, même les plus jeunes, ne parent leur tête d'aucun ornement, mais toutes teignent leurs lèvres en bleu, ainsi que je l'ai déjà dit, mode qui produit un

effet choquant pour les yeux d'un Européen accoutumés aux lèvres couleur de rose. Les hommes portent la plupart des pendants d'oreille, qui sont de simples anneaux de laiton. Un jeune homme m'en vendit une paire en argent, auxquels pendaient deux grosses perles fausses (1). Il y attachait un si grand prix, que ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'il se décida à s'en défaire. Deux fois il se repentit de son marché, et reprit ses bijoux en en demandant chaque fois un plus haut prix. Un vieil habit, deux mouchoirs de coton et une plaque de fer blanc furent les trésors qui finirent par le décider. Au reste, les vieux habits et les boutons étaient les objets que les Aïnos désiraient le plus, et contre lesquels ils troquaient leurs pipes et d'autres bagatelles, qui n'avaient d'autre mérite pour nous que de leur avoir appartenu.

Les cabanes que nous vîmes à Aniva ne servaient probablement d'habitation, comme je l'ai déjà dit, que pendant l'été, tandis que celles de la baie Romanzoff me parurent habitées l'été et l'hiver. Les deux que nous avons visitées, et près desquelles se trouvaient des hangars pour sécher les poissons, consistaient

(1) La Pérouse avait vu une paire de semblables pendants d'oreilles à un habitant de la baie de Langle.

1805.
Mai.

uniquement en une grande chambre qui, avec une petite division à la partie antérieure, occupait toute l'étendue de la maison : elles me parurent d'ailleurs construites peu solidement. Si la neige ne couvre pas entièrement les maisons, comme au Kamtchatka, je ne comprends pas comment on peut y résister au froid, qui doit être très-rigoureux en hiver, puisqu'au milieu même de mai, le thermomètre ne s'élevait encore qu'à 3 degrés au-dessus de zéro. Au milieu de cette chambre, il y avait un grand foyer, autour duquel la famille entière, composée de huit à dix personnes, était assise. Un grand lit, couvert d'une natte japonaise, plusieurs coffres et des vases, formaient l'aménagement; les autres petits meubles étaient des ouvrages du Japon, la plupart vernis. L'intérieur de ces maisons annonçait, chez les habitans, un certain degré d'aisance qu'on ne voit point chez les Kamtchadales ni chez les Aléoutes, et encore moins parmi les malheureux insulaires de Kodiak. Leur immense provision de poissons séchés produit au premier abord une impression désagréable; mais il faut réfléchir que leur existence en dépend, puisque ces poissons paraissent faire leur unique nourriture. C'est pour la commodité de la pêche que leurs maisons sont la plupart dispersées sur les bords de la mer. On ne découvre au-

cune trace d'agriculture, ni même de jardinage, point de volaille ni d'animaux domestiques, excepté des chiens, dont ils ont une grande quantité. Le lieutenant Goloyatcheff trouva à la baie de Mordvinoff, sur la côte occidentale de la baie Patience, plus de cinquante chiens dans un seul endroit. Les Aïnos s'en servent probablement dans leurs voyages d'hiver; car nous avons vu, à la baie d'Aniva, un traîneau absolument semblable aux nartes kamtchadales; enfin la peau des chiens est un objet très-important pour leur habillement. Nous fûmes frappés de voir, à la pointe septentrionale d'Ieso, les habitans préférer pour leur boisson l'eau de neige à celle de la rivière qui se décharge dans la baie, quoique l'eau en soit très-bonne. Il est possible que la crainte du froid en hiver, pour aller puiser l'eau à la rivière, qui est un peu éloignée de leurs habitations, les ait tellement accoutumés à l'eau de neige, qu'ils la préfèrent à toute autre aussi long-temps qu'ils peuvent s'en procurer. Un autre usage, qui paraît général parmi eux, est d'élever dans chaque maison un jeune ours qui a sa place dans un coin de la chambre, et qui n'en est pas l'habitant le plus tranquille. C'est au moins ce que nous avons trouvé, sans exception, dans toutes les habitations que nous avons visitées. Un de nos officiers, désirant

1805.
Mai.

acquérir un de ces jeunes ours, ôffrit de donner en échange un surtout de drap ; mais quoique le drap soit d'une très-grande valeur aux yeux d'un Aïnos , puisque les Japonais ne peuvent lui en fournir , le propriétaire de l'ours ne voulut pas se séparer de son animal chéri.

Il y aurait de la témérité à vouloir donner des détails sur la forme du gouvernement et la religion des Aïnos , puisque notre séjour a été trop court pour que nous pussions faire des recherches suffisantes. Cependant ce peuple est si peu nombreux que l'on peut croire que leur gouvernement est patriarcal. Etant allés rendre visite à une famille de la baie de Romanzoff , composée d'environ dix personnes , nous y vîmes régner la plus heureuse harmonie ou une égalité presque parfaite. Quoique nous nous y fussions arrêtés pendant quelques heures , il nous fut presque impossible de reconnaître le chef de la famille , tant les plus âgés affectaient peu des airs de supériorité envers les jeunes. Je distribuai donc mes présens également à tout le monde , ce qui parut faire plaisir ; car personne , même le plus âgé , n'observa qu'en proportion des autres je lui donnais trop peu. Au contraire , ils me firent remarquer une petite fille d'environ huit ans , que j'avais oubliée et qui reçut aussitôt sa part. Cette union , cette concorde et la tranquillité

que l'on trouve chez eux donnent l'idée la plus avantageuse de ce peuple ; on ne les entend ni parler haut ni rire avec excès , encore moins se disputer entre eux. Ces qualités rares , la bonté , la bienveillance avec lesquelles ils nous ont accueillis , la joie qui se répandait sur tous les visages lorsqu'ils étendaient pour nous des nattes autour du feu , l'empressement qu'ils mirent à lancer , sans en être priés , leurs canots à l'eau pour nous conduire à notre chaloupe ; enfin , leur discrétion qui les portait à ne rien demander et à recevoir ce qu'on leur donnait sans examen , en quoi ils se distinguent beaucoup des habitans de la côte occidentale de Sakhalin dont La Pérouse ne put pas louer la modération ; toutes ces qualités , dis-je , qu'ils doivent non pas à une civilisation perfectionnée , mais à leur heureux naturel , me font regarder les Aïnos comme le meilleur de tous les peuples que j'aie jamais vus.

J'ai déjà remarqué combien les Aïnos sont en petit nombre particulièrement à Ieso , nous ne comptâmes que huit maisons sur la pointe septentrionale de cette île : ce qui , à dix personnes pour chaque habitation , fait quatre-vingts en tout pour ce canton. On peut croire que les Aïnos n'habitent pas l'intérieur du pays. Le poisson faisant uniquement leur nourriture , ils doivent se placer au bord de la mer :

1805.
Mai,

Le nombre des Aïnos que nous trouvâmes à la baie des Saumons et à Tamary-Aniva était d'environ trois cents ; mais nous étions dans la saison de la pêche : et comme les Japonais viennent principalement prendre leur chargement de poissons dans ces endroits, ils forcent apparemment les Aïnos des baies voisines à s'y rendre pour aider à préparer cette grande provision. Les cabanes temporaires que nous vîmes dans le voisinage du comptoir semblent confirmer cette conjecture.

Les plus anciennes relations que l'on a d'Ieso peignent les habitans de cette île comme des hommes velus. Les Chinois, sans doute le premier peuple qui en ait eu connaissance, la décrivent comme un grand pays rempli d'habitans sauvages, velus par tout le corps et avec une barbe si longue, que, pour boire, ils sont obligés de la soulever. Cette description fut confirmée par les Hollandais dans la relation de leur expédition sous les ordres du capitaine Vries en 1643, ainsi que par les Russes qui y vinrent avec Spangberg en 1739. Cependant, malgré tant de témoignages unanimes, je suis très-disposé, d'après mes observations, à traiter ce fait de fabuleux. Le jésuite Jérôme de Angelis ou des Anges, le premier Européen qui visita Ieso en 1620, ne parle que de la barbe touffue des indigènes ; il ne dit pas un mot du corps velu.

1805.
Mai.

Le long séjour qu'il fit parmi les Aïnos l'avait mis à portée d'être bien mieux instruit à cet égard, que les Hollandais, les Russes et les Chinois qui n'avaient vu ce peuple qu'en passant, et certainement il n'eût pas manqué de citer un phénomène aussi remarquable. Nous examinâmes quelques hommes à la pointe septentrionale d'Ieso, et à l'exception de la barbe touffue et des poils du visage, nous ne découvrîmes rien qui pût donner quelque vraisemblance à ce conté. Je fis aussi examiner la poitrine, les bras et les jambes de plusieurs Aïnos de la baie d'Aniva, et nous nous convainquîmes que les Aïnos en général n'ont pas le corps plus velu que beaucoup d'Européens. Il est vrai que le lieutenant Golovatcheff vit à la baie de Mordvinoff un petit garçon de six ans dont tout le corps était couvert de poils ; mais lorsqu'il examina le père et plusieurs autres hommes faits, il ne les trouva pas plus velus que les Européens. Je ne prétends pas néanmoins infirmer absolument le témoignage des voyageurs anciens et modernes, dont je ne conteste pas la bonne foi ; cependant il me semble qu'on a exagéré beaucoup cette particularité physique des Aïnos.

 CHAPITRE XVI.

 DÉPART DE LA BAIE D'ANIVA. — ARRIVÉE
 AU KAMTCHATKA.

La *Nadiejeda* quitte la baie des Saumons. — Description du cap Aniva. — Nous entrons dans le golfe Patience. — Reconnaissance de la baie Mordvinoff. — Description des Aïnos qui l'habitent. — Continuation de la reconnaissance du golfe. — Les monts Spenberg et le pic Bernizet. — Nous parvenons à l'extrémité du golfe. — Nous y mouillons. — Remarques sur cette partie de Sakhalin. — Différence de sa position, d'après les anciennes déterminations hollandaises. — La *Nadiejeda* sort du golfe Patience. — Nous découvrons les écueils de Roben Eyland. — Grands espaces couverts de glace à la côte orientale de Sakhalin. — Nous sommes forcés de discontinuer la reconnaissance de cette île. — Nous faisons route pour le Kamtchatka. — Nous traversons les Kouriles par un nouveau parallèle. — Découverte d'un écueil. — Situation dangereuse du vaisseau. — Nous sommes forcés de retourner vers la mer d'Okhotsk. — Arrivée au port Saint-Pierre-Saint-Paul. — Mesures de précaution contre la contagion de la petite vérole qui s'était déclarée sur le vaisseau.

1805.
 Mai.
 16.

Nous appareillâmes de la baie des Saumons le jeudi 16 mai, à 6 heures du matin, par un

ven
 sor
 dev
 obl
 le v
 bru
 très
 nou
 auto
 qués
 nous
 soir,
 en p
 nous
 dirig
 épais
 mais
 alors
 la te
 Le
 form
 de h
 abais
 donn
 gran
 fond
 d'éc
 5 à 8
 qu'il

vent frais de S. S. E. : le jusant favorisa notre sortie. A 9 heures, le vent passa au S. O., et devint si impétueux à midi, que nous fûmes obligés de prendre des ris dans les huniers : le vent diminua un peu vers 4 heures ; mais la brume était si épaisse que, quoique nous fussions très-près de la côte orientale de la baie d'Aniva, nous ne pouvions apercevoir que les montagnes autour du cap de ce nom. Les rochers, indiqués sur les cartes sous le nom de *Pyramides*, nous échappèrent entièrement. A 8 heures du soir, nous avons doublé le cap Aniva. Je mis en panne pendant la nuit : au point du jour, nous avions ce cap au N. E. $\frac{1}{4}$ N. A peine avais-je dirigé ma route de ce côté, qu'un brouillard épais m'obligea de mettre de nouveau en panne ; mais il se dissipa au bout d'une heure et demie : alors je continuai à cingler à toutes voiles vers la terre.

Le cap Aniva est très-reconnaissable par sa forme ; mais il l'est encore plus par une chaîne de hautes montagnes qui courent au nord : un abaissement entre ce cap et les montagnes lui donne la forme d'une selle. Ce cap n'est qu'un grand rocher, dont le sommet est fendu profondément, et qui d'ailleurs est entièrement net d'écueils. Nous le doublâmes à la distance de 5 à 8 milles, sans en remarquer aucun. Pendant qu'il nous restait au N. et au N. N. E., nous

1805.

Mai.

17.

ARRIVÉE

escription
Patience.
Description
ion de la
berg et le
é du golfe.
ette partie
Après les
La Nadie-
uvrons les
aces cou-
n.— Nous
issance de
chatka.—
veau pa-
on dange-
retourner
nt-Pierre-
e la con-
ée sur le

aumons
par un

1805.
Mai.

étions sur 75 brasses, fond de vase. Nous avons déterminé sa latitude en deux jours différens. Le 14 mai, nous l'avions à l'E., peu de momens avant la culmination du soleil; le 17, il nous restait presque à l'O. Quant à sa longitude, elle a été également observée et calculée de la manière la plus rigoureuse. La bonté de nos chronomètres ne laissa rien à désirer à cet égard. Nous reconnûmes, avec le docteur Horner, après notre arrivée au Kamtchaka, que, pendant toute notre traversée du Japon à cette presque île, l'erreur de nos chronomètres a été très-petite; elle ne s'éleva, ce jour même, qu'à 6 minutes de degré. Le cap Aniva se trouve ainsi par $46^{\circ} 2' 20''$ N. et $216^{\circ} 29' 40''$ O. (1).

A peine fîmes-nous dans le parallèle du cap Aniva, que le vent favorable nous abandonna. Il survint un calme qui, pendant 24 heures, alterna avec un vent de nord faible. A midi, le cap nous restait au S. 81° O. Nous avions en même temps un autre cap en vue, qui nous restait au N. 3° O. Je l'ai nommé *Cap Loevenœrn*, en l'honneur de mon digne ami, le commo-

(1) La carte du Voyage de La Pérouse place le cap Aniva par $46^{\circ} 3' N.$ et le $215^{\circ} 36' O.$ Si cette carte eût été dressée d'après les corrections de Dagelet, la longitude aurait été $216^{\circ} 31' 15''$, qui ne différait alors de la nôtre que d'une minute et demie.

1805.
Mai.

dore de la marine danoise. La côte occidentale du golfe Patience se dirige au N. N. E. jusqu'à ce cap : elle présente une suite de hautes montagnes boisées, et son rivage des masses de rochers escarpés, où l'on ne découvre aucune ouverture, excepté un enfoncement médiocre, qui forme une baie ouverte, et une autre plus au nord, dont le cap Loewenœrn est la pointe méridionale. Ce cap est par $46^{\circ} 23' 10''$ N., étant de 10 milles plus à l'E. que le cap Aniva. Sa longitude doit être $216^{\circ} 20' 00''$. Le cap Loewenœrn est un rocher escarpé, qui se distingue, par sa couleur jaune, des autres rochers de la côte. Près de ce point, elle court un peu plus à l'O ; elle est également formée d'une chaîne de montagnes peu élevées, qui sont encore, dans cette saison, couvertes de neige en divers endroits. Un grand nombre de baleines et de phoques jouaient autour du vaisseau. A 7 heures du soir, nous vîmes partir du rivage et venir vers nous un grand bateau dans lequel étaient six personnes : à mi-chemin, elles prirent le parti de s'en retourner, après s'être arrêtées sans doute pour se consulter. Nous étions à 7 milles de la terre, la sonde rapportant 65 brasses, fond de vase mince. La déclinaison de l'aiguille, qui, à la sortie de la baie Aniva, était de $1^{\circ} 11'$ E., était, à l'entrée du golfe Patience, de $1^{\circ} 43'$; et, à un degré

1805.
Mai.

seulement plus au nord, elle passa de nouveau à 1 01' O. ; mais cette variation doit être attribuée à nos boussoles ; car nous avons remarqué que , depuis Nangasaky jusqu'à l'E. du cap Patience , la déclinaison avait été tantôt orientale d'un à 2 degrés, et tantôt occidentale également d'un à 2 degrés.

18. Le 18 mai à midi, il s'éleva un petit vent de S. O. qui nous permit de cingler au N. O. $\frac{1}{4}$ N. vers une pointe de terre qui s'avance beaucoup à l'E. , et forme l'extrémité de la côte au N. O. Derrière cette pointe s'élève une montagne arrondie, d'où une chaîne de hautes montagnes couvertes de neige court au N. A mesure que nous approchions, nous acquérions la conviction qu'il existait une baie profonde entre la pointe de terre et la montagne arrondie. Je me proposai de la relever le lendemain. En conséquence, je mis en panne, et, à 4 heures du matin, je me dirigeai sur la pointe méridionale, qui est d'une médiocre hauteur et couverte de pins. Une terre basse, ressemblant à une île, se montre à l'entrée de la baie, et forme son extrémité septentrionale. A 7 heures, nous n'étions plus qu'à un demi-mille de la pointe méridionale, qui est certainement le cap Tonym des Hollandais. La profondeur diminuait peu à peu de 50 à 18 brasses ; mais le fond continuait à être de roche. Nous découvrîmes aussi
- 19.

dans ce moment des écueils qui s'étendaient du cap vers le nord : tout cela n'annonçait pas un bon mouillage dans la baie. Il était possible cependant que, dans l'enfoncement au sud, le fond devînt meilleur : en conséquence, après m'être éloigné à un mille et demi du cap Tonnyn, je mis en travers à l'entrée de la baie, et envoyai le lieutenant Golovatcheff, dans un canot armé, pour la reconnaître. Il revint à une heure, et me rapporta que partout où il avait sondé, il avait trouvé fond de roche. Il est pourtant à présumer qu'à la côte N. de la baie où la terre est basse, on doit trouver un bon ancrage : la qualité du fond hors de la baie où nous avons jeté la sonde, rend cette conjecture très-probable.

M. Golovatcheff trouva de l'eau douce en plusieurs endroits, et du bois en abondance, tant à la côte S. que dans la vallée au N. Il aperçut plusieurs habitations, mais la plupart vides (1). Il ne vit en tout que six à sept Aïnos, avec quelques femmes et des enfans, qui ne montrèrent ni crainte ni frayeur. Dès qu'il eut mis le pied dans une maison où on l'invita à entrer, un homme de la compagnie, qui lui parut être le

(1) Les propriétaires étaient probablement à la baie des Saumons et à Aniva, occupés à préparer la provision de poissons.

1805.
Mai.

maître du logis, se prosterna et prononça, avec beaucoup de dignité, un discours qui dura plus de dix minutes; après quoi il étendit une natte et le pria de s'y reposer. Ces gens étaient entièrement habillés de peaux de phoques, et portaient en dessous un autre vêtement d'étoffe de coton fine très-propre. Les Aïnos de cette baie lui parurent mieux vêtus non-seulement que ceux d'Ieso, mais même que ceux de la baie d'Aniva. Il crut aussi remarquer en eux cet air plus libre et plus satisfait que l'indépendance et le bien-être peuvent seuls donner. Il trouva les femmes moins laides, au moins leur teint lui parut plus clair; ce qui peut provenir de ce que leurs maisons sont plus propres et de ce qu'elles s'occupent de travaux moins rudes. Du reste, ces Aïnos ressemblent entièrement, par la taille, la physionomie et le langage, à ceux de la baie d'Aniva et de Romanzoff. Quelques mots qu'il avait écrits, comparés à ceux que M. de Resanoff avait rassemblés à la baie d'Aniva, nous convinrent de l'identité du langage : l'occupation ordinaire de ces Aïnos paraît être, indépendamment de la pêche, la chasse des phoques, dont les restes sont épars autour de leurs maisons. L'huile de poisson et les pelleteries sont les principaux articles de leur commerce avec les Japonais. Il y a apparence qu'ils les portent directement par terre à Aniva; car la distance

de leur baie au comptoir japonais, à Tamary-Aniva, n'est que de 20 milles, et à celui de la baie des Saumons d'environ 55 milles. Tous les meubles et les ustensiles de ménage que M. Golovatcheff vit, en grande quantité, dans leurs maisons, étaient des ouvrages du Japon, tous vernis, même les vases où ils conservent l'eau qu'ils boivent. Cette baie, que j'ai nommée *Mordvinoff*, est par $46^{\circ} 48' 00''$ N. et $216^{\circ} 46'$ O.; le cap Tonym, par $46^{\circ} 50' 00''$ et $216^{\circ} 27' 00''$ O.

Après avoir hissé le canot à bord, je mis, à 2 heures après midi, toutes les voiles dehors, et je fis route parallèlement à la côte qui court au N. $\frac{1}{4}$ O. A l'exception de la partie septentrionale de la baie de Mordvinoff, qui est une terre basse, la côte n'offre encore ici qu'une chaîne de montagnes couvertes de neige. Elle se termine par une pointe haute, que j'ai nommée *Cap Sinavin*. Il est par $47^{\circ} 16' 30''$ N. et $217^{\circ} 00' 30''$ O. Au-delà de ce cap, la côte s'abaisse et tourne beaucoup à l'O. Une suite de hautes montagnes, dans la direction du S. O. au N. E., qui doit être aussi celle de la côte du nord, me faisant soupçonner qu'il s'y trouve un port, dont je désirais constater l'existence, je gouvernai vers la terre. Le temps était brumeux; mais, à 5 milles de la côte, nous la vîmes suffisamment pour nous convaincre qu'elle ne présentait aucune ouverture, et formait une baie large et

1805.

Mai.

1805.
Mai.

peu profonde : nous remarquâmes un endroit qui, par son peu de largeur ainsi que par le peu d'élévation du terrain et des montagnes des deux côtés, nous parut être l'embouchure d'un fleuve. Comme la brume continuait, et que le vent commençait à souffler assez fort du S. E., nous virâmes de bord, à 7 $\frac{1}{2}$ heures, à l'E. N. E. Nous étions alors sur 40 brasses, fond de vase. Cette profondeur, au lieu d'augmenter à mesure que nous nous éloignions de terre, diminua au contraire, et ce ne fut que le lendemain matin, et lorsque nous étions déjà à plus de 15 milles de la côte, que les sondes rapportèrent 57 brasses. La montagne à l'extrémité S. O. de la chaîne dont j'ai parlé, et qui traverse la grande vallée du S. O. au N. E., me parut être le Spenberg des Hollandais. Elle est haute et arrondie : sa latitude est de $47^{\circ} 33'$, et sa longitude de $217^{\circ} 40'$. L'extrémité N. O. de la même chaîne est par $47^{\circ} 43' N.$ La *Carte des Découvertes des Hollandais* place le Spenberg par $47^{\circ} 40' N.$, par $47^{\circ} \frac{1}{2}$ de latitude. Sakhalin n'ayant pas plus de 30 milles de largeur, il est très-vraisemblable que la plus haute montagne de la chaîne, c'est-à-dire le Spenberg, est le même que le pic Bernizet de La Pérouse. La carte de ce navigateur place ce pic par $47^{\circ} 25' N.$ et $217^{\circ} 38' 40'' O.$ de Greenwich, d'après la table de corrections de Dagelet.

1805.
Mai.
20.

Le lendemain matin, le vent étant modéré et le temps clair, je repris ma route vers la terre. A 6 heures, nous avions, au S. O., le Spenberg, et au N. O. $\frac{1}{4}$ N., une pointe élevée dont, à 8 heures, nous n'étions éloignés que de 5 milles, et qui alors nous restait encore au N. O. $\frac{1}{4}$ N. J'ai nommé cette pointe *Cap Mouloffsky* (1) : sa latitude est de $47^{\circ} 57' 45''$, et sa longitude de $217^{\circ} 16' 00''$. Depuis ce cap, la terre se dirige au N. $\frac{1}{4}$ E. ; c'est un amas de hautes montagnes, séparées par de profondes vallées, et qui se termine, au bord de la mer, par des rochers escarpés. Nous prolongions cette côte à la distance de 5 milles au plus, sur une profondeur de 30 à 45 brasses, fond de vase épaisse. Nous remarquâmes en plusieurs endroits des ouvertures, qui sont sans doute des anses, dans lesquelles il se trouve peut-être de bons mouillages. Si le vent assez frais n'eût pas soufflé directement vers la côte, je n'aurais pas man-

(1) Consacré à la mémoire du brave capitaine Mouloffsky, qui périt d'une mort glorieuse, à l'âge de vingt-sept ans, à la bataille de Bornholm. Il commandait le vaisseau le *Mstislaff*, de 74 canons, sur lequel je servais. J'ai eu le malheur d'être témoin de ses derniers momens. Ce digne marin devait être le chef d'un voyage de découverte projeté il y a dix-huit ans, et que cette détestable guerre a empêché d'effectuer.

1805.
Mai.

qué d'examiner une de ces anses, qui paraissait la plus grande, et qui est par $48^{\circ} 10' N$. Le pays offrait un coup d'œil bien plus agréable que toutes les terres plus au sud que nous avions vues depuis notre départ du Japon. Des falaises blanches, adossées à des montagnes de toutes les formes, et couvertes d'une superbe verdure, des vallées bien boisées, donnaient l'idée la plus favorable de cette partie de Sakhalin.

Nous remarquâmes, plus avant dans les terres, plusieurs rangées de montagnes qui se prolongeaient du nord au sud. La plus reculée, qui doit être celle du centre de la partie méridionale de Sakhalin, est d'une hauteur considérable ; elle était entièrement couverte de neige : ses plus hautes cimes se cachaient dans les nuages. A 11 heures, ne pouvant doubler la pointe la plus septentrionale de la terre que nous avions en vue, je fis virer de bord. Ce cap est formé par une montagne, ou plutôt par la croupe de montagne qui se termine à pic du côté de la mer, dans la direction du nord au sud : il est de même reconnaissable par sa position isolée. A la distance de 12 à 15 milles, on aperçoit un autre groupe, qui paraît composé de quatre montagnes. La côte, entre ces deux élévations, est basse, à l'exception d'un pic médiocre. J'ai nommé ce cap *Dabrymple*, d'après le célèbre

hydrographe anglais de ce nom. Il est par $48^{\circ} 21' 00''$ N. et $217^{\circ} 10' 00''$ O. Au moment où nous virâmes de bord, il nous restait au N. $\frac{1}{4}$ E. : nous avions en même temps au N. N. O. une montagne qui se distinguait moins par sa hauteur que par son sommet aplati et ses deux flancs coupés verticalement jusqu'à la base ; elle est par $48^{\circ} 15'$ N.

Nous louvoyâmes pendant le reste du jour et toute la nuit. Le vent, qui avait soufflé constamment de l'E. N. E., tomba tellement dans la matinée, que nous pouvions à peine gouverner le vaisseau : le ciel d'ailleurs était couvert et chargé. Le soir, nous eûmes de la neige, et le thermomètre descendit à zéro.

A 5 heures après midi, le cap Dalrymple nous restait à l'O. De ce point, la côte court directement au N. Je gouvernai, dans cette direction, jusqu'au soir, puis je restai en panne toute la nuit, sur 30 brasses, à 10 milles de la terre. Nous ne pouvions encore découvrir les limites de la baie, quoique, d'après les cartes hollandaises, nous eussions dû avoir atteint déjà le parallèle de l'extrémité du golfe Patience. A 4 heures du matin, nous mîmes toutes les voiles dehors, et je fis route vers la terre, qui était couverte d'une brume épaisse. Nous avions au N. N. O. une terre qui s'avance beaucoup à l'E., et que nous avions prise la veille pour

1865.
Mai.

21.

1805.
Mai.

une île. Ce cap, après lequel la côte court encore au N. en inclinant un peu à l'O., est par $48^{\circ} 52' 30''$ N. et $216^{\circ} 58' 30''$ O. Je l'ai nommé *Cap Soïmonoff*, en mémoire d'un officier de marine d'un grand mérite, sous le règne de Pierre le Grand. Enfin, à 10 heures, nous eûmes connaissance, au N. E., d'une terre hérissée de hautes montagnes couvertes de neige, et nous pensâmes alors que nous approchions de l'extrémité de la baie. Les sondes commencèrent à diminuer un peu. A midi, nous observâmes $48^{\circ} 59' 21''$ de latitude et $216^{\circ} 51'$ de longitude. La sonde rapporta 18 brasses, fond de vase verte. Comme nous n'apercevions encore aucune terre dans le fond, je ne renonçai pas à l'espérance de trouver un passage, croyant être bien sûr que le capitaine Vries n'avait pas examiné toute la baie. Sa latitude défectueuse, et les sondes indiquées sur sa carte, qui ne vont pas au-dessous de 32 brasses, me semblaient le prouver suffisamment. Mais je fus bientôt détrompé; car, à 2 heures, nous découvrîmes au N. une terre basse et une côte plate, couverte d'arbres, qui tournait du N. N. O. jusqu'à l'E. N. E. De hautes montagnes, couvertes de neige, se montraient plus loin dans les terres, à l'exception d'un seul endroit où le terrain, tout-à-fait plat, s'étendait au N. à perte de vue. Je continuai à

gouverner au N. N. O. ; et j'approchai jusqu'à 5 milles de terre, sur 8 brasses, fond de vase. Une grande quantité de troncs d'arbres, et la diminution de la salure de l'eau, que M. Horner trouva être de 2 grains plus légère que celle de la baie d'Aniva, nous indiquaient suffisamment l'embouchure d'un grand fleuve ; désirant d'en déterminer la position, nous fîmes le tour de la baie, en changeant graduellement notre route du N. N. O. à l'E. $\frac{1}{4}$ S. Nous découvrîmes deux embouchures, dont la plus septentrionale, qui est la plus grande, nous restait, à 5 heures, au N. 72° O. L'embouchure de ce fleuve, auquel j'ai donné le nom de *Néva*, a plus d'un demi-mille de largeur. Elle est par $49^{\circ} 14' 40''$ N. et $216^{\circ} 58'$ O.

Je continuai de gouverner à l'E. $\frac{1}{4}$ S. le long de la côte septentrionale de la baie, mon intention étant d'atteindre à son extrémité orientale, et de retourner de là au sud, toujours en serrant la côte, si nous ne trouvions pas un bon mouillage à la pointe N. E. de la baie. Nous étions sur $7^{\circ} \frac{1}{4}$ à 9 brasses. A 7 heures du soir, nous eûmes connaissance de cette extrémité orientale d'où la côte paraissait se diriger au S. Dans ce moment, le vent devint tellement faible, qu'à 8 heures nous laissâmes tomber l'ancre, sur 11 brasses, fond de vase. A 4 heures du matin, un vent faible, commençant à souffler du S., je fis lever

1865.
Mai.

L'ancre aussitôt; mais, à 7 heures, un calme m'obligea encore de mouiller à 3 milles de notre premier ancrage. Les sondes donnaient, entre ces deux pointes, de 11 à 8 $\frac{1}{2}$ brasses, fond variable, tantôt de roche, tantôt de vase. Nous remarquâmes que, plus à l'E., la côte N. de la baie devenait très-montagneuse et le rivage plus escarpé. Nous étions à 4 milles environ de la côte la plus prochaine. Nous ne découvrîmes aucune trace d'habitation dans toute cette partie de Sakhalin. Comme le calme semblait devoir durer toute la journée, le lieutenant Ratmanoff prit un canot pour aller reconnaître la partie la plus orientale de la baie, et examiner la terre. Il revint à 5 heures après midi, au moment où nous mettions à la voile par un vent de N. E. : il avait trouvé l'embouchure d'une rivière qui n'avait que 15 brasses de largeur et 7 pieds de profondeur. Il remonta cette rivière à 5 milles, et la trouva très-poissonneuse. Les bois près de ses bords étaient remplis de gibier. Il n'aperçut aucune habitation; mais il vit, près de la rivière, quelques endroits où l'on avait fait du feu. Il aperçut aussitôt trois Aïnos, habillés de peaux de phoques; il leur fit signe d'approcher; ils s'éloignèrent dès qu'ils l'eurent vu. Le terrain était couvert, sur divers points, d'une boue épaisse de 5 à 6 pieds, et en d'autres d'une

ter
sin
enc
me
dim
bra
dro
ava
prof
n'ap
vais
para
plus
Rob
Patie
nent
secon
gitud
déclin
entre
Cor
meux
le ma
pour s
jet de
toute
Robbe
toure
ayant

terre grasse et noire. Les arbres, la plupart résineux, étaient rabougris. La neige paraissait encore en divers endroits, et les arbres commençaient à peine à bourgeonner. Le brassage diminuait graduellement depuis 9 jusqu'à 4 brasses, à partir de notre mouillage en allant droit au nord, direction que M. Ratmanoff avait d'abord suivie : il trouva encore la même profondeur à la distance d'un demi-mille. Il n'aperçut, du côté de l'E., aucune anse où un vaisseau puisse rester avec quelque sûreté. Il paraît que les Hollandais n'y trouvèrent pas non plus de mouillage, excepté celui qui est entre Robben-Eyland et la partie orientale de la baie Patience, où les sondes, selon leur carte, donnent au-delà de 30 brasses. La latitude de notre second mouillage était de $49^{\circ} 13' 53''$, et la longitude de $216^{\circ} 11' 30''$. Nous avons trouvé la déclinaison de l'aiguille, par une moyenne, entre plusieurs observations, de $0^{\circ} 38'$ à l'E.

Comme le temps continuait à être très-brumeux, que le baromètre était descendu depuis le matin, et que le vent se trouvait favorable pour sortir de la baie, je renonçai à mon projet de pénétrer plus avant à l'E., et de relever toute la partie orientale de la baie jusqu'à Robben-Eyland. La limite des rochers qui entourent Robben-Eyland et le cap Patience ayant été déterminée avec précision, il ne ré-

1805.
Mai.

1805.
Mai.

sultera , pour la géographie et la navigation , aucun préjudice de ce que j'ai été obligé de laisser incomplète la reconnaissance du canal entre Robben-Eyland et le cap Patience ; car on ne sera jamais obligé d'y passer. Cette partie de la baie a dû d'ailleurs être mieux examinée que les autres, puisque le vaisseau *le Castricom* y a mouillé quelquefois, et par conséquent sa position relative a dû être exactement déterminée. Je fis donc route au sud.

D'après nos observations, l'extrémité septentrionale du golfe Patience est située par $49^{\circ} 19'$ N. ; la carte hollandaise le place par $49^{\circ} 0$. Les Hollandais y ont tracé encore une autre baie au N. E. par $49^{\circ} 25'$ N. : mais je suis convaincu que cette prétendue baie n'existe pas ; car nous avons vu distinctement que la côte septentrionale se dirige à l'E. $\frac{1}{4}$ S. , puis au S. Pendant les trois jours que nous avons parcouru cette baie, la latitude calculée s'accorda exactement avec celle qui fut observée.

Convaincu que la situation de Robben-Eyland et des récifs de rochers qui l'entourent n'était pas indiquée avec exactitude sur les cartes, et voyant que la nuit était très-obscur et orageuse, je fis route au S. S. O., sous les huniers, les ris pris. Les sondes qui, depuis 9 heures, avaient été en augmentant régulièrement de 9 à 27 brasses, commencèrent à diminuer ; ce

qui me fit soupçonner que, malgré notre bordée à l'O., nous devons cependant nous trouver à l'E. de Robben-Eyland : je changeai donc de direction après minuit, et gouvernai au S. O. jusqu'au point du jour. Je mis alors le cap au S. E. $\frac{1}{4}$ E., dans l'espérance de découvrir les roches, dont il était très-important de déterminer le gisement. Le vent diminua de force, et le temps s'éclaircit. Le soleil parut un peu avant midi, et nous observâmes $48^{\circ} 25' 50''$ de latitude. Il pourrait se trouver une ou deux minutes d'erreur dans cette estime, les bornes de notre horizon étant incertaines. A midi et demi, nous aperçûmes, à 3 ou tout au plus à 4 milles de distance, les rochers dangereux qui entourent Robben-Eyland, et sur lesquels les vagues brisaient. Le récif s'étendait du N. N. O. $\frac{1}{2}$ O. au N. $\frac{1}{4}$ E. Nous vîmes aussi au N. la mer couverte de glaces, sous lesquelles le récif se prolongeait probablement, et contribuait sans doute à les arrêter dans cette direction. On apercevait aussi quelques brisans à l'E., qui s'étendaient à perte de vue. Nous avions 39 brasses, fond de vase. Après m'être bien assuré du gisement et de l'étendue de ce récif, je virai de bord au S. : le temps devint alors si brumeux, que nous le perdîmes de vue à l'instant. Les sondes diminuaient graduellement; et après avoir fait 6 milles au S. S. E., la sonde ne rapportait plus

1805.
Mai.

24.

1805.
Mai.

que 35 brasses. Nous avons reconnu, le 10 juillet précédent, la partie la plus au N. E. de ces dangereux écueils; nous venions maintenant d'en examiner la partie la plus au S. O. : ainsi, nous pouvons dire que leur gisement et leur étendue sont bien déterminés. La pointe N. E. se trouve, d'après nos observations, par $48^{\circ} 36' N.$ et $215^{\circ} 27' O.$ La partie que l'on peut regarder comme la pointe S. O., est par $48^{\circ} 28' N.$ et $215^{\circ} 50' O.$; de sorte que l'étendue de ce récif est environ de 35 milles. Les cartes hollandaises placent la pointe S. O. par $48^{\circ} 24' N.$; la carte d'Arrowsmith et celles de La Pérouse, par $48^{\circ} 05'$, et $213^{\circ} 54' O.$: conséquemment leur latitude est marquée d'un tiers de degré trop au sud, et leur longitude de deux degrés trop à l'ouest.

25.

A mesure que nous avançons au S. E., les sondes augmentèrent jusqu'à 70 brasses. Au point du jour, nous gouvernâmes à l'E. sous les huniers les ris pris, parce que le vent soufflait avec violence du N. N. E., avec une mer très-grosse de l'E. Le temps était couvert et nébuleux, il s'éclaircit vers midi, et nous permit de faire nos observations. Notre latitude s'est trouvée de $47^{\circ} 39' 04''$, et notre longitude de $215^{\circ} 15' 52''$, d'après la table de corrections de nos chronomètres faite au Kamtchatka. Le vent faiblit tellement, que nous

pûmes défaire les ris de nos huniers, et mettre dehors les voiles de perroquet; le soir, il cessa entièrement: mais, après ce calme, il s'éleva dans la nuit un petit vent de l'O., au moyen duquel je fis route au N. pour aller reconnaître le cap Patience. Une sonde de 150 brasses ne rapportait point de fond. A 7 heures, nous vîmes de la glace; dans l'O. et le N. O., elle formait une seule masse compacte; mais du N. E. à l'E. S. E., les glaçons étaient partagés, et diminuaient de grosseur à mesure qu'ils s'étendaient au sud. Ces glaces m'obligèrent de changer ma route jusqu'à l'E. $\frac{1}{4}$ S. Après avoir doublé toutes ces glaces, je repris ma route au N. A midi, nous rencontrâmes de nouvelles glaces qui nous forcèrent encore de gouverner à l'E.: nous entendîmes, pendant toute la nuit, le bruit des lames qui brisaient sur les glaces autour de nous; nous diminuâmes en conséquence de voiles. Le matin, nous découvrîmes au N. O. une grande quantité de glaces, et, pour les éviter, nous fûmes obligés de gouverner au S. E. Comme je devais m'attendre à en rencontrer davantage en avançant au N., puisque, dès le 48° degré, elles rendent la navigation dangereuse, je résolus de suspendre la reconnaissance ultérieure de Sakhalin, et de faire voile, sans délai, pour le Kamtchatka, où M. de Resanoff désirait d'arriver le plutôt

1805.
Mai.

possible ; me proposant de revenir au cap Patience. En conséquence, après avoir doublé toutes les glaces, je fis route vers les Kouriles, dont je voulais couper la chaîne sous le parallèle de 48 degrés, dans l'espérance de déterminer la position de quelques îles du milieu de cet archipel. Les quatre premières, celle de Roïkoké, qui passe pour la onzième, et dont le capitaine Sarytcheff a eu connaissance, à en juger au moins par sa carte ; et enfin celles qui forment le détroit de la Boussole, étaient les seules dont les positions avaient été déterminées. Il était donc utile de remplir cette lacune ; mais, n'ayant pas le temps de m'occuper particulièrement de cette reconnaissance, il fallait que l'occasion se présentât d'en déterminer la position en passant.

28.

Le 28 mai, nous éprouvâmes un coup de vent d'O. N. O., qui, vers le soir, devint une véritable tempête. Comme, d'après mon estime, je n'étais qu'à une petite distance des Kouriles, je mis en panne sous un seul hunier les ris pris, et les voiles de tempête ; les lames étaient hautes et irrégulières. A minuit, le vent s'adoucit un peu et passa au N. O. Au point du

29.

jour, nous vîmes la terre au S. E. et à l'E. N. E. ; mais la brume nous la cacha aussitôt. Le vent était si modéré, que nous pûmes mettre toutes nos voiles dehors. A 8 heures, nous aperçûmes,

1805.
Mai.

à l'E. N. E., un pic très-haut et peu éloigné. Alors, je dirigeai ma route entre cette île et la terre que nous avons vue le matin au S. E., qui devait être Matoua, c'est-à-dire la douzième Kourile. Le passage entre ces deux îles, d'après la description des Kouriles par Pallas, doit être très-sûr et avoir 50 milles de largeur. Il n'a que 20 milles environ sur la carte de Sarytcheff. Notre latitude, observée à midi, était $48^{\circ} 02' 00''$ et la longitude $207^{\circ} 07' 24''$. Le pic nous restait alors au N. 71° E., à la distance de 10 à 12 milles. Il forme un des points les plus reconnaissables de cette chaîne. Je l'ai nommé *pic Sarytcheff*, en l'honneur de l'amiral de ce nom. Après quelques heures de calme, pendant lesquels un courant très-fort, entre ces îles, nous poussait rapidement à l'O., nous eûmes un vent faible du S., qui nous força de laisser le pic Sarytcheff au S. O. La carte de Sarytcheff indique encore, entre cette île et sa voisine au N., un détroit de 55 milles, auquel Pallas, dans sa description, en donne jusqu'à 70 de largeur. Mais nous trouvâmes bientôt qu'elle était inexactement marquée, et qu'on ne devait naviguer, dans le voisinage de ces îles, qu'avec les plus grandes précautions. A midi le vent, qui, jusqu'à ce moment, s'était à peine fait sentir, fraîchit un peu : mais la nuit étant obscure, je mis en travers. On ne pouvait distin-

1805.
Mai.

50.

guer que le pic Sarytcheff, qui nous restait au S. E., à 15 milles environ de distance. M'étant avancé jusqu'à 8 milles de l'île Roïkoké, je fis jeter la sonde ; mais on ne trouva point de fond avec une ligne de 150 brasses. A 5 heures du matin, le jour commençant à paraître, je mis toutes les voiles dehors, et gouvernai à l'E. N. E. Le vent soufflait du S. S. E., accompagné de neige et avec de violentes rafales. Une demi-heure après, nous vîmes tout à coup la terre devant nous. C'était une île élevée, de peu d'étendue. Sa pointe, du S. O., se distingue par une colline isolée sur le rivage, et l'extrémité N. O. par une sorte de terrasse escarpée, qui se termine en pointe basse. Nous doublâmes cette île à 2 milles au plus de distance. Les lames brisaient avec violence contre les rochers qui formaient ses côtes : elles semblaient rendre le débarquement impossible. Une multitude d'oiseaux volaient autour de cette île, et paraissaient en être les seuls habitans. Elle est la dixième des Kouriles, et son nom doit être *Moussir*, selon la description de Pallas. Elle est par $48^{\circ} 16' 20''$ N. et $206^{\circ} 45' 00''$ O., à la distance de 8 milles de Roïkoké. Comme nous faisons route à l'E. $\frac{1}{4}$ N., à l'E. N. E. et au N. E. $\frac{1}{4}$ E., par un vent frais de S. E., qui nous faisait filer 5 nœuds par heure, je croyais ne plus rencontrer d'île : mais, à notre surprise extrême,

1805.
Mai.

nous découvrîmes, à 11 heures, quatre îlots, dont l'un s'élevait à peine au-dessus de l'eau. Nous les rangeâmes à 2 milles de distance, et, à midi, ils nous restaient à l'O. Le vent soufflait avec beaucoup de force de l'E., avec une brume épaisse. Comme il nous portait directement vers la terre, dont la rencontre inopinée de ce groupe de rochers devait nous faire craindre les approches, je fis virer de bord au S. S. E. : mais le courant portait avec tant de violence au N. O., qu'il nous rejetait continuellement sur les îlots. Cependant, comme la mer était tranquille et le vent très-fort, et que nous filions 8 nœuds en serrant le vent au plus près, je ne désespérais pas de les doubler ; mais, après des efforts réitérés pendant six heures, nous en reconnûmes l'impossibilité. Nous découvrîmes au N. E., à travers le brouillard, une île haute dont nous étions très-proche. Le clapotage des lames, occasioné par la rapidité des courans, nous faisait craindre le voisinage de quelque écueil. Quoique les sondes ne rapportassent pas de fond à 150 brasses, le baromètre était brusquement descendu à 28 pouces 7 lignes : d'autres pronostics annonçaient une tempête. Il ne nous restait d'autre parti à prendre, que de chercher à nous échapper dans la mer d'Okhotsk. Je fis en conséquence amener toutes les voiles, et à 6 $\frac{1}{2}$ heures,

1805.
Mai.

je fis route au S. O., à l'O. S. O., à l'O. et à l'O. $\frac{1}{4}$ N., sous les huniers, tous les ris pris, par un temps si obscur, qu'on ne voyait pas à 50 toises de distance, et par une tempête qui nous faisait filer 8 à 9 nœuds. Ce fut un grand bonheur pour nous de ne pas être jetés sur un écueil : car le vaisseau et l'équipage eussent infailliblement péri, sans que personne eût pu se sauver. N'osant me fier aux cartes de cet archipel, je ne pouvais diriger ma route vers la mer d'Okhotsk que par conjectures. Je gouvernai donc jusqu'à une heure après minuit à l'O. et à l'O. $\frac{1}{4}$ N., puis je serrai le vent. A 3 heures du matin, nous eûmes une tempête violente du N. N. E., accompagnée d'une tourmente de neige. Le thermomètre descendit jusqu'à $1 \frac{1}{2}$ degré au-dessous de zéro. A 10 heures du matin, la tempête s'apaisa, le ciel s'éclaircit, et nous pûmes même observer la latitude et la longitude. Cette opération nous fit reconnaître un petit courant qui portait au N. O.; il en résulte que les courans, quelque forts qu'ils soient entre les Kouriles, se compensent mutuellement; ce qui suppose un changement régulier de flux et reflux. J'ai nommé *Falle* le groupe de roches que nous avons découvert; il est entre les îles Ikarma et Moussir, et à peu près à 15 milles au S. E. $\frac{1}{4}$ E. de Tchirinkotan. La brume ne nous permit pas de déterminer exactement sa position par des

observations; je crois cependant ne pas m'en écarter beaucoup en le plaçant par $48^{\circ} 50' N.$ et $206^{\circ} 16' O.$

1805.
Juin.

Le temps paraissant s'embellir, et le vent s'étant fixé au N. O., je mis toutes les voiles dehors, et je fis route au N. E. Le lendemain matin, un brouillard épais nous déroba la vue du pic d'Onékotan. Vers midi, nous découvrîmes une terre au N., qui ne nous laissa plus d'espérance, le vent étant entièrement N. et faible, de couper les Kouriles entre Poroumouchir et Onétokan, comme je me l'étais proposé. Nous étions à 2 milles à peu près de la terre lorsque nous eûmes calme plat. Le vaisseau était si fortement entraîné au S. O., que nous fûmes obligé de le faire remorquer par deux canots, et à nous éloigner un peu de la terre : nous étions alors sur 30 brasses, fond de sable fin. A 4 heures et demie, il s'éleva un vent frais du N. N. O., qui me décida à passer entre Onékotan et Kharamoukotan. D'après Pallas, le détroit qui sépare ces deux îles a 6 verstes, ou 3 milles et demi de largeur. Nous avions alors Mankanrouchi au N. $\frac{1}{4}$ O., la pointe méridionale d'Onékotan au S. $18^{\circ} E.$, et sa pointe septentrionale au N. $55^{\circ} E.$, dans le brouillard. A 6 heures, Kharamoukotan se montra au S., et, bientôt après, l'île Chiachkotan au S. $42^{\circ} O.$ Il y a sur ces deux îles des

1805.
Juin.

pics élevés qui les font reconnaître à une grande distance. A 8 heures du soir, nous étions dans le canal, poussés par un vent frais, et, à 10 heures, nous avons débouqué. Je fis alors route à l'E. Ce détroit a 8 milles de largeur, les côtes sont sûres; mais les courans y sont si forts, que, par un vent faible, le passage pourrait être dangereux. Au reste, il est facile de l'éviter, puisque la plupart des détroits entre les îles de cet archipel étant également sûrs, il ne s'agit que de choisir celui dans lequel la direction du vent promet le trajet le plus prompt et le plus facile.

Le lendemain matin, je me dirigeai au N. E. A 7 heures, nous eûmes connaissance de la partie méridionale de Poromouchir, qui est une terre haute, alors entièrement couverte de neige. A midi, nous étions par $49^{\circ} 19' N.$ Le pic de Kharamoukotan, situé par $49^{\circ} 8' N.$ et $205^{\circ} 20' 50'' O.$, nous restait alors au S. $87^{\circ} O.$, la pointe S. d'Onékotan au N. $85^{\circ} O.$, et sa pointe N. au N. $62^{\circ} O.$, la pointe S. de Poromouchir au N. $50^{\circ} O.$ La déclinaison de l'aiguille était ce matin de $5^{\circ} 1'$ à l'E. Les capitaines King et Sarytcheff ont aussi trouvé dans ces parages, mais un peu plus au nord, la déclinaison entre 4 et 5 degrés. Nos observations de la veille ne l'avaient donnée que de $1^{\circ} 27'$ à l'E.

Pendant toute la nuit, le vent souffla avec

force et alternativement de l'O. et du N. O. Le matin, la brume nous empêcha de voir les côtes du Kamtchatka. A midi, nous avons $50^{\circ} 38'$ de latitude et $202^{\circ} 2' 50''$ de longitude. A 2 heures, nous aperçûmes la côte du Kamtchatka, qui s'étendait du N. 45° O. au N. 60° O. du compas. A 4 heures, on découvrit au N. 46° O., au-dessus des nuages, un pic qui n'est pas le seul sur cette côte. Celui-ci, qui est le plus haut et le plus méridional, est indiqué sur nos cartes par ces mots : *Montagne déterminée d'après les relèvemens*. Je lui ai donné sur les miennes un nom plus convenable, en le nommant pic *Kocheleff*, en l'honneur du digne gouverneur actuel du Kamtchatka. Il est par $51^{\circ} 22' 10''$ N. et $203^{\circ} 1' 39''$ O. A 6 heures, nous eûmes connaissance, mais peu distinctement encore, de l'île Choumchou, de celle d'Alayit, qui est très-haute, et du cap Lopatka. Nous prîmes alors plusieurs distances de la lune au soleil, qui nous donnèrent, pour la longitude, $202^{\circ} 9' 30''$. Le pic Kocheleff nous restait au N. 61° O. A 8 heures du soir, le cap Lopatka nous restait au S. $86^{\circ} 30'$ O., et le pic d'Alayit au S. $83^{\circ} 30'$ O. A 9 heures, la hauteur méridienne de la lune nous donna $50^{\circ} 57'$ de latitude. Nous poursuivîmes, pendant la nuit, notre route au N. $\frac{1}{4}$ E., le long de la

1805.
Juiu.
5.

1805.
Juin.

côte, que nous ne perdîmes pas de vue un seul instant.

i.

Le lendemain matin, à huit heures, le cap Lopatka nous restait au S. $60^{\circ} 30'$ O., et le pic Avatcha au N. $11^{\circ} 30''$ E., sur la même ligne que le cap Povorotnoy. Nous étions sur 150 brasses, fond de sable fin, à la distance de 7 milles de la terre la plus proche. Nous pouvions voir distinctement la baie dans laquelle, selon le capitaine King, une rivière se décharge. L'aspect des terres voisines paraissait l'indiquer. En général, on aperçoit sur toute cette côte, surtout au sud du cap Povorotnoy, plusieurs anses, dont quelques-unes sont très-spacieuses et pourraient offrir un bon mouillage, si elles n'étaient pas entièrement ouvertes aux vents d'est. A midi, nous étions par $51^{\circ} 55' 20''$ de latitude et $201^{\circ} 24' 30''$ de longitude, à la distance d'un peu plus de 6 milles de la terre. Le cap Povorotnoy nous restait alors au N. $5^{\circ} 50'$ E., et le pic Avatcha au N. $8^{\circ} 50'$ E. Nous apercevions aussi très-distinctement tous les autres pics au N. et au S. de la baie d'Avatcha, la côte, depuis le cap Povorotnoy jusqu'à l'entrée de la baie, et le Chipunskoï-Noss au N. E. Le capitaine King a nommé notre cap Povorotnoy cap *Gavarca*. Je me suis informé de ce nom au Kamtchatka : il y était

absolument inconnu. On nomme ce cap, en Russe, *Povorotnoy* (1), parce que la côte du Kamtchatka, après avoir couru au N. E., depuis Lopatka, fait un coude à ce cap, et se dirige au nord jusqu'à l'entrée de la baie d'Avatcha. Il est composé de trois pointes saillantes; celle qui est le vrai Povorotnoy se distingue par un rocher conique, situé à une petite distance de la terre. Sa latitude, d'après nos observations, est de $52^{\circ} 23' 25''$, et sa longitude de $201^{\circ} 11' 50''$. Une haute montagne au nord, un peu à l'ouest de ce cap, porte aussi le nom de Povorotnoy.

Nous eûmes alternativement, pendant toute la nuit, un vent de sud faible et un brouillard épais. Le lendemain, à midi, la brume se dissipa, et nous découvrîmes l'entrée au N. N. O., à 6 milles de distance au plus. Mais comme le vent continuait à souffler faiblement du S. E., nous ne pûmes mouiller qu'à 6 heures du soir dans le port de Saint-Pierre-Saint-Paul, quarante-huit jours après notre départ de Nangasaky.

L'ambassadeur débarqua aussitôt avec sa suite et les huit soldats composant sa garde d'honneur. Je fis aussi porter à terre et mettre dans le magasin du gouvernement, le sel et

1805.
Juin.

5.

(1) Povorotnoy, en russe, veut dire *qui tourne*.

1805.
Juin.

une partie du riz, que l'équipage avait reçu en présent de l'empereur du Japon. Puis ayant refait ma provision d'eau et de bois, je quittai le port le 16 juin, et mouillai dans la baie d'Avatcha, afin d'être prêt à profiter du premier bon vent pour mettre en mer et aller compléter la reconnaissance de Sakhalin. Des événemens imprévus me forcèrent de prolonger mon séjour, comme on le verra dans le chapitre suivant. Mais je dois, auparavant, rapporter une circonstance qui m'a donné beaucoup de soucis. Peu de jours après notre départ de Nangasaky, la petite vérole se déclara chez un des soldats qui avait demeuré à terre avec l'ambassadeur. Il était natif du Kamtchatka; j'avais lieu de craindre que plusieurs des personnes qui se trouvaient à bord, n'eussent pas eu la petite vérole ou n'eussent point été inoculés. A la difficulté de traiter cette maladie à bord d'un vaisseau, se joignait encore la frayeur de porter la contagion au Kamtchatka, et de la répandre, malgré nos précautions, parmi les indigènes, qui, la plupart, n'avaient point encore eu cette funeste maladie. Heureusement qu'après l'examen le plus rigoureux, j'acquis la conviction que tout le monde à bord avait eu la petite vérole, excepté deux matelots, qui n'en étaient pas certains. Pour s'en assurer, on les inocula avec

la matière variolique du malade, qui fut reconnue excellente ; et comme il ne se manifesta aucune éruption, on en conclut qu'ils avaient aussi eu la petite vérole. Quoique les boutons du soldat fussent entièrement secs depuis quelques semaines, lorsque nous arrivâmes au Kamtchatka, et que le docteur Espenberg ne craignît plus qu'il infectât personne, il n'était pas moins nécessaire de prendre les mesures de précaution les plus sévères. En conséquence, je fis jeter à la mer, quelques jours avant notre arrivée, les habits, le linge, le hamac et les couvertures ; enfin, tout ce qui appartenait au convalescent. Je fis passer par les fumigations, selon la méthode de Smyth, tout le bagage de ceux qui devaient quitter le vaisseau au Kamtchatka. Tous les hamacs de l'équipage furent lavés à l'eau douce, chauffée et mêlée de savon ; les vêtemens, ainsi que les couvertures de lit, furent aérés tous les jours. On ne permit aucune communication avec les habitans pendant tout le temps de notre séjour à Saint-Pierre-Saint-Paul. Les soldats débarqués furent même obligés de faire une quarantaine de trois semaines. Ces précautions paraîtront peut-être exagérées ; mais si l'on se rappelle la triste époque de 1767, à laquelle la petite vérole, apportée d'Okhotsk, fit périr des milliers de Kamtchadales, on jugera qu'il était de notre

1805.
Juin.

1805.
Juin.

devoir de ne négliger aucune mesure de prudence. Comme le Kamtchatka est exposé à gagner cette affreuse maladie, à l'arrivée de chaque vaisseau, l'humanité exige qu'on y introduise incessamment la vaccine.

No

No

Pa

tra

As

Co

riv

CHAPITRE XVII.

SÉJOUR DANS LE PORT DE SAINT - PIERRE -
SAINT - PAUL.

Nouvelles des vaisseaux de la Compagnie d'Amérique. — Triste situation de leurs équipages. — Description du navire la *Maria*. — Promüchlenikes, ou chasseurs. — Propositions pour améliorer leur sort. — Les lieutenans Kkvostoff et Davidoff, premiers officiers de la marine impériale, employés par la Compagnie. — Avantages qu'elle a retirés de cette mesure. — Annonce de la prochaine arrivée du gouverneur à Saint-Pierre-Saint-Paul. — Départ de M. de Resanoff. — Arrivée du gouverneur. — Dangers qu'il avait courus sur l'Avatcha. — Relation succincte de son voyage à Ichighinsk. — Rendez-vous avec le chef des Tchouktchis. — Bal à Saint-Pierre-Saint-Paul. — La *Nadjedja* part du Kamtchatka pour terminer la reconnaissance des côtes de Sakhalin.

Nous trouvâmes, au port Saint-Pierre-Saint-Paul, deux navires, la *Feodosia*, bâtiment de transport impérial, commandé par le pilote Astafieff, et la *Maria*, qui appartenait à la Compagnie Américaine. La *Feodosia* était arrivée d'Okhotsk au mois d'octobre de l'année

1865.

Juin.

1805.
Juin.

précédente , avec des provisions pour le bataillon et les habitans russes du Kamtchatka. C'était un bâtiment tout neuf , et le premier que l'on eût armé en brig dans cette mer , où l'on ne connaissait auparavant que des galiotes. La *Maria* était également neuve et armée en brig , mais moins bien construite et moins bien grée que la *Feodosia*. Elle avait éprouvé , au moment de son départ d'Okhotsk , une voie d'eau si considérable , qu'on la jugea hors d'état de faire la traversée jusqu'à Kodiak , où elle devait aller , et on la conduisit au Kantchatka. Elle y était arrivée au mois de septembre dernier , quelques jours après notre départ pour le Japon. La *Maria* était commandée par M. Machin , lieutenant dans la marine impériale , que la Compagnie avait pris depuis peu de temps à son service , avec trois autres lieutenans , MM. Soukin , Karpinskoy et Borissoff. Ces trois derniers étaient partis d'Okhotsk pour Kodiak , sur le vaisseau de la Compagnie l'*Elisabeth* , quelques semaines avant M. Machin ; mais ils n'avaient pas été plus heureux , ayant été obligés de relâcher à Ounalachka , et d'y passer l'hiver. Privés d'habitation salubre et de nourriture saine , ainsi que de tout ce qui aurait pu adoucir pour eux la rigueur de la saison , ils eurent encore la douleur de voir le scorbut se répandre dans leur équipage , et

emp
but
vais
dans
de r
équi
qu'il
nom
d'Ok
nent
exce
d'An

Le
rapp
des r
ment
bient
embr
de ce
sur le
core
voeux
agens

(1)
un mé
s'adon
vages
le mot

emporter leurs huit meilleurs matelots. Le scorbut est malheureusement si ordinaire sur les vaisseaux de la Compagnie d'Amérique, que dans la plupart des voyages, il périt beaucoup de monde de cette horrible maladie, dont les équipages ne sont pas exempts, lors même qu'ils restent à terre. Il suffit de comparer le nombre des hommes qui vont annuellement d'Okhotsk à Kodiak, avec ceux qui en reviennent, pour se convaincre que la mortalité est excessive sur les îles et sur la terre ferme d'Amérique.

Les promüchlenikes (1), éblouis par des rapports trompeurs, sur la facilité d'acquérir des richesses en Amérique, se laissent aisément prendre à cet appât; mais ils déplorent bientôt la fatalité de leur sort, qui leur a fait embrasser un genre de vie si pénible. Très-peu de ces malheureux ont le bonheur de revenir sur les terres de l'empire russe, et moins encore celui de revoir l'Europe, objet de leurs vœux. Les artisans habiles ou les gens à qui les agens de la Compagnie trouvent de l'avantage

(1) On nomme promuchlenik tout homme qui exerce un métier quelconque; mais comme ceux dont je parle s'adonnent uniquement à la chasse des animaux sauvages dont les fourrures sont recherchées, on a traduit le mot russe par celui de chasseur.

1805.
Juin.

à confier une partie de leur autorité sans bornes, sont les seuls qui mènent une vie supportable dans les îles et en Amérique. Mais ces subordonnés deviennent bientôt les tyrans des pauvres Koniagues et des Aléoutes, qui gémissent sous leur joug impitoyable.

Je n'ai pas été à Kodiak, à Ounalachka, ni à Sitka : mais si j'en juge par les faits dont j'ai été témoin à bord de la *Maria*, et par les récits de personnes dignes de foi, il n'y a pas dans l'univers de séjour plus triste et plus misérable, que celui des possessions de la Compagnie (1).

(1) Mon jugement sur la conduite des agens de la Compagnie paraîtra peut-être trop sévère ; mais quiconque en aura été témoin, conviendra que mes expressions ne sont pas trop fortes : elles le seraient bien davantage, si je publiais mes remarques telles que je les ai écrites, sur les lieux mêmes, d'après mes sensations. Au reste, j'aime mieux m'exposer au mécontentement de plusieurs personnes, pour qui j'ai d'ailleurs la plus grande considération, que de passer ces faits sous silence. Tout homme impartial se persuadera facilement que ma critique ne tombe que sur quelques agens subalternes, et nullement sur les directeurs de la Compagnie d'Amérique. Je veux uniquement prouver combien cette classe de gens, parmi lesquels on choisit communément les agens de la Compagnie, est portée à abuser du pouvoir qui lui est confié. Ces subalternes, étant très-loin de leurs chefs, ont la facilité de soustraire à la connaissance de la direction leurs actions les plus in-

On fuirait même le pays le plus favorisé de la nature, si l'on devait y être soumis à la volonté arbitraire et effrénée d'un seul homme, souvent très-immoral et très-cruel, sans pouvoir en attendre la moindre apparence de justice. Il est difficile de croire qu'un homme civilisé, doué de quelque sentiment, se détermine à choisir, pour son séjour, Noukahiva ou Tongatabou, dont le climat est cependant si beau, et où les vivres sont abondans. Que sont cependant Sitka, Kodiak et Ounalachka, en comparaison de ces îles? L'huile de poisson et la chair des phoques, y forment la nourriture la plus délicate; tout doit y obéir au sceptre de fer des agens de la Compagnie d'Amérique. La sûreté des personnes et des propriétés ne peuvent exister dans un pays où les lois sont

fâmes, ou au moins de les pallier de manière à les faire paraître sous un jour moins punissable. Il est, je crois, impossible de guérir ce mal, si profondément enraciné, autrement qu'en apportant plus de prudence et de circonspection au choix de ces agens, en exerçant une surveillance sévère et en infligeant des punitions promptes et exemplaires, s'il est nécessaire. Au surplus, la direction, trop éclairée pour ne pas s'intéresser à la prospérité de ses possessions et au bien-être de ses sujets, a pris, depuis peu de temps, pour arrêter les désordres de ses agens, diverses mesures qui prouvent la vérité de tout ce que j'ai avancé.

1805.
Juin.

inconnues. A Kodiak et dans les possessions de la Compagnie, il n'y a pas de tribunaux. L'agent principal règne en despote absolu sur un pays qui s'étend du 57 au 61° degré de latitude, et du 150 au 190° degré de longitude. La diminution progressive des insulaires, d'année en année, et la pitoyable existence des Russes qui se trouvent dans ces îles et sur le continent de l'Amérique, prouvent incontestablement, que depuis le premier établissement des Russes dans ces lieux, jusqu'à ce jour, les possessions de la Compagnie ont été administrées par des gens dont l'activité n'a eu d'autre motif, que les profits de cette société, et très-souvent même, l'intérêt particulier de quelques-uns de ses agens subalternes.

M. le lieutenant Davidoff a recueilli des observations très-importantes, pendant le séjour qu'il a fait à Kodiak, aux îles Aléoutiennes et en Amérique. Il m'en a communiqué une partie, relative aux rapports des insulaires avec leurs conquérans. L'intention de M. Davidoff étant de publier ces remarques, aussitôt après son retour de Saint-Pétersbourg (1), tout

(1) On sait que cet habile officier a eu le malheur de se noyer dans la Néva, en 1809, avec son compagnon de voyage, le lieutenant Khvostoff. Le manuscrit de son voyage est entre les mains de l'amiral Chichkoff.

le monde sera à portée de voir, dans cet intéressant ouvrage, la manière dont les agens de la Compagnie traitent les habitans de ces îles, qui leur sont soumis : mais pour montrer jusqu'à quel point la cupidité, dans ces lieux éloignés, peut étouffer tous les sentimens, et avec quelle indifférence les Russes mêmes sont traités par leurs propres compatriotes, je raconterai ici, en peu de mots, le sort des soixante-dix Russes que j'ai vus à bord de la *Maria*.

Un navire de 150 tonneaux, comme la *Maria*, est trop petit pour soixante-dix hommes d'équipage, indépendamment du capitaine, des officiers, des agens de la Compagnie et d'autres passagers, quand même il ne contiendrait pas de cargaison. Or, la *Maria* était encombrée de marchandises. Les malades, au nombre de vingt, avaient à peine assez de place pour jouir de la moindre commodité; il ne restait, par conséquent, pas un pouce d'espace sous le pont, pour plus d'un cinquième des personnes; elles étaient obligées, ou de coucher sur le pont même, ce qui est très-nuisible à la santé, dans le climat du Kamtchatka et de Kodiak, ou bien de s'étendre, à la lettre, les uns sur les autres; personne n'avait de hamac; chacun couchait où il pouvait, avec ses vêtemens. Il faut joindre, à ces inconvéniens, un dénuement complet d'habillemens. On ne voyait que des

1805
Juin.

sions de
ix. L'a-
sur un
latitude,
e. La di-
année en
usses qui
tinent de
ent, que
Russes
sessions
s par des
otif, que
souvent
es-uns de

neilli des
nt le sé-
léoutien-
muniqué
nsulaires
e M. Da-
, aussitôt
(1), tout

malheur de
compagnon
crit de son
ff.

1805.
Juin.

haillons et la plus dégoûtante malpropreté. Un très-petit nombre d'hommes avaient des chemises ; la plupart portaient des pelisses crasseuses, malgré la chaleur du mois de juin ; presque tous avaient de longues barbes, et ne se lavaient jamais ni le visage ni les mains.

Nous visitâmes les malades ; dans quel état révoltant nous les trouvâmes ! la plupart étaient couverts d'ulcères scorbutiques et vénériens négligés, qui paraissaient incurables, quoiqu'ils fussent à terre depuis dix mois, et qu'ils y eussent reçu tous les secours possibles des chirurgiens de Saint-Pierre-Saint-Paul. Ils allaient maintenant, après une traversée longue et pénible, arriver dans un pays où, s'il y a un homme de l'art, c'est tout au plus un ignorant praticien. Je m'informai de la nourriture des malades à bord ; on me montra deux barils de viande salée, qui leur étaient destinés ; je demandai à en voir un morceau, mais à l'ouverture du baril, il se répandit une puanteur si horrible, que je fus contraint de quitter aussitôt la place. Ainsi donc, ces deux barils de viande salée corrompue, et quelques sacs de biscuit noir moisi, composent toute la nourriture destinée à vingt malades, pour les fortifier. Puisque c'était les vivres réservés aux malades, on sera sans doute curieux de connaître ceux qui sustentaient les hommes en bonne santé : ils

consistaient en huile de poisson, en chair de phoque, et surtout en poissons secs ; encore la provision de ce dernier objet était-elle très-mince : au lieu de biscuit, on délivrait, non pas chaque jour, mais de temps en temps, un mélange de farine de seigle et d'eau, nommé bourdouk dans le langage des promuchleniks. Jamais on ne distribue d'eau-de-vie, quelque salubre qu'elle soit dans ces parages froids et brumeux.

Quand même les aventuriers engagés au service de la Compagnie comme promuchleniks, seraient les plus mauvais sujets du monde, elle n'en est pas moins obligée de prendre soin de leur santé et de leur existence. Ils ont, il est vrai, vendu leurs services, mais ils n'ont pas eu l'intention de se livrer comme victimes de la faim et des plus terribles maladies. Ce ne sont pas des malfaiteurs ; s'ils ont commis des délits, ils en ont été punis, et ne doivent pas l'être deux fois ; la seconde fois plus durement que la première. En supposant même que les promuchleniks soient des scélérats, dont il est avantageux pour la Russie d'être débarrassée, n'est-ce pas une plus grande cruauté, de laisser opprimer et tourmenter, par ces mêmes scélérats, les malheureux Américains ? Un Russe, quel qu'il soit, fût-il même l'esclave le plus dépendant d'un agent de la Compagnie, peut

1800.
Juin.

1805.

Juin.

à son tour tyranniser impunément les indigènes. S'il était avéré que tous les misérables qui s'engagent comme promüchlenikes au service de la Compagnie, sont des malfaiteurs, ne serait-il pas aussi avantageux pour la Sibérie si mal peuplée, qu'utile à la Compagnie, de défendre expressément de transporter ces promüchlenikes d'Okhotsk en Amérique? Si l'on entretient la navigation entre la Mer Baltique, les îles de l'Océan oriental et la côte nord-ouest d'Amérique, dont le premier essai a, je l'espère, suffisamment prouvé l'utilité, il conviendrait de permettre à la Compagnie d'engager des habitans de la côte de la Mer Baltique, pour son commerce de pelletteries en Amérique. Ces hommes, dont il faudrait faire un bon choix, deviendraient, pendant la traversée, d'habiles matelots; si au contraire ils se comportaient mal, les commandans des vaisseaux auraient ordre de les ramener en Europe, afin d'empêcher, autant que ce serait possible, les pauvres habitans des îles et des côtes d'Amérique d'être maltraités par des hommes pervers, qui deviennent facilement des tyrans. Si toutes ces précautions ne suffisaient pas, au moins ces mesures, dont le but tendrait au bien de ces peuplades infortunées, parviendraient-elles un jour à leur connaissance; les vues philanthropiques du gouvernement seraient appréciées, exciteraient leur

com
me
que
per
raie
fort
vais
actu
met
on
vent
dent
avoi
com
très-
dans
leur
vien
Com
été a
nées,
qu'is
passe
de le
cour
triste
traire
Saint
elle l

confiance, et lui gagneraient leur attachement, meilleure garantie de ces possessions éloignées, que la rigueur et la force : il faudrait de plus permettre, aux promüchlenikes qui souhaiteraient de revenir dans leur patrie avec la petite fortune qu'ils auraient acquise, de profiter des vaisseaux qui retournent en Russie. Dans l'état actuel des choses, il n'est pas rare que l'on mette des obstacles à leur départ, ou bien, si on les conduit à Okhotsk, ils y perdent souvent la plus grande partie de ce qu'ils possèdent, car ils ne peuvent quitter cette ville sans avoir terminé leur compte avec les agens. Or, comme ceux-ci les retiennent ordinairement très-long-temps, l'oisiveté les jette bientôt dans la débauche ; alors, non-seulement il ne leur reste plus rien à recevoir, mais ils deviennent de nouveau débiteurs des agens de la Compagnie. Ainsi ces malheureux, après avoir été absens de leur patrie pendant plusieurs années, prêts à y rentrer avec les petites épargnes qu'ils avaient péniblement amassées, pour y passer le reste de leurs jours en repos, auprès de leur famille, se voient forcés, par leurs courtes débauches à Okhotsk, de reprendre tristement le chemin de Kodiak. Si au contraire ils pouvaient être conduits par mer à Saint-Pétersbourg, avec leur petite fortune, elle leur serait assurée ; leur retour s'effectue-

1805.

Juin.

1805.
Juin.

rait d'ailleurs plus promptement , et leurs réclamations sur la Compagnie seraient réglées à Saint-Pétersbourg , où on les paierait. Ces résultats en encourageraient d'autres , et l'on ne manquerait jamais d'aventuriers disposés à s'embarquer pour l'Amérique.

La vie que mène un matelot, ou un chasseur, à bord des navires, au service de la Compagnie d'Amérique , est , comme je l'ai déjà remarqué, plus misérable qu'on ne peut l'imaginer. Privé d'habillemens, de linge et de toute espèce d'agrément, il n'obtient pas même une nourriture saine ; aussi les plus robustes y succombent : ils manquent souvent d'eau à boire. Les barriques n'ayant que de cercles de bois , ne durent pas long-temps : l'eau fuit ; il en résulte que, dans la dernière partie de la traversée, l'équipage souffre beaucoup du manque d'eau. Pendant notre relâche à Saint-Pierre-Saint-Paul, nous y vîmes arriver un petit navire parti d'Ounalachka depuis cinq semaines, et à qui, dans les huit derniers jours, il ne restait presque plus d'eau ; à son arrivée, toute la provision était réduite à dix ou douze stofs.

Ce n'est pas seulement à bord que le promüchlenike est si misérable, sa situation à terre n'est pas moins déplorable. Les matelots de *la Maria* , qui ont passé l'hiver au Kamtchatka,

furent obligés, faute d'autres logemens, de se retirer dans des *iourtes* ou habitations souterraines. La nourriture n'est pas non plus meilleure ni plus saine à terre qu'à la mer. Les *promüchlenikes* n'ont pas même de sel pour assaisonner leurs chétifs alimens. Ils ont du pain ; mais le transport de la farine est si difficile, que souvent ils n'en reçoivent pas assez pour se sustenter : à terre, ils ne manquent pas d'eau-de-vie ; malheureusement l'excès qu'ils en font alors contribue à détruire leur santé ; et sa privation en mer leur est préjudiciable. A terre on les excite, de toute manière, à se livrer à l'ivrognerie : il leur est permis de boire à crédit ; ce qui leur fait bientôt contracter tant de dettes, qu'ils ne peuvent plus se soustraire au joug qu'on leur impose. Je ne conçois pas pourquoi on ne permet pas la vente de l'eau-de-vie en mer : pourvu que le commandant du vaisseau déterminât la portion que chacun aurait droit d'acheter dans un jour, les deux parties y trouveraient également leur avantage. Cette ivrognerie continuelle à terre pendant huit à neuf mois d'hiver, la vie oisive, le séjour des *iourtes*, le plus malsain qu'on puisse imaginer ; enfin une nourriture insalubre engendrent le scorbut et détruisent les santés les plus robustes. Des cinq *promüchlenikes* que nous avons amenés de Cronstadt au Kam-

1805.
Juin.

1805.
Jain.

tchatka , et que nous avons laissés très-bien portans, nous en trouvâmes, à notre retour du Japon, quatre qui étaient atteints du scorbut au plus haut degré, quoiqu'ils eussent demeuré dix mois à terre ; tandis que, dans tout mon équipage, il ne se trouvait pas un seul homme malade. Cependant ces promüchlenikes étaient des gens sobres et qui se conduisaient bien : tous regrettaient amèrement d'être venus dans ce pays, et seraient volontiers retournés en Russie avec nous. Or, s'il est si pénible de passer l'hiver au Kamtchatka, que ne doit-on pas souffrir à Ounalacha, à Kodiak et à Sitka, où l'on a bien plus à souffrir du climat !

Les lieutenans Khvostoff et Davidoff partirent sur *la Maria*, pour aller à Kodiak, et y prendre le commandement de deux bâtimens qu'on devait y construire. Ces deux habiles officiers de la marine impériale étaient les premiers que la Compagnie d'Amérique eût pris à son service en 1802. Ils avaient d'abord fait la traversée d'Okhotsk à Kodiak sans s'arrêter nulle part ; et quoiqu'ils n'eussent quitté Okhotsk qu'à la fin d'août, ils étaient cependant arrivés le 14 novembre, voyage dont la promptitude était sans exemple : car auparavant on n'y employait jamais moins de deux à trois ans. L'année suivante, ils revinrent également à Okhotsk en une seule campagne ; ce qui n'était

de même jamais arrivé, et y amenèrent une cargaison estimée deux millions de roubles; puis ils retournèrent, par terre, à Saint-Pétersbourg, où leur arrivée causa une joie d'autant plus vive, que plusieurs vaisseaux, conduits par des marins ignorans, avaient été entièrement perdus. Après deux mois de séjour à Saint-Pétersbourg, MM. Khvostoff et Davidoff reprirent le chemin d'Okhotsk, pour passer à Kodiak. C'est dans cette seconde traversée, sur *la Maria*, qu'ils furent forcés de relâcher au port Saint-Pierre-Saint-Paul, et d'y passer l'hiver. Ils se préparaient à partir pour le lieu de leur destination. M. de Resanoff nous quitta pour s'embarquer, avec eux, sur *la Maria*, ainsi que le docteur Langsdorff.

Le 16 juin, nous passâmes dans la baie d'Avatcha, pour y prendre du bois et de l'eau dont on est plus à portée qu'au port Saint-Pierre-Saint-Paul. Le 21, nous étions prêts à mettre à la voile, lorsqu'on s'aperçut que nos chaudières, ayant besoin de réparations, il fallait les envoyer à terre. Je ne regrettai pas beaucoup le retard que nous causait cet incident, parce qu'il survint plusieurs circonstances qui m'obligèrent d'attendre le gouverneur du Kamtchatka, dont on annonçait la venue prochaine. Le 23, le courrier que nous lui avions expédié nous rapporta la nouvelle

1805.
Juin.

16.

21.

23.

1805.

Juin.

24.

25.

qu'il arriverait certainement le lendemain. *La Maria* fit voile dans la nuit du 24 juin, par un vent si favorable, que, le 25, à 6 heures du matin, elle était déjà hors de la baie.

30.

Le 30 juin, à 3 heures du matin, le vent étant favorable, je levai l'ancre pour mettre en mer. L'arrivée du gouverneur paraissait fort douteuse, puisqu'il s'était déjà écoulé cinq jours depuis celui qu'il avait fixé : je ne voulais pas perdre la saison convenable pour aller reprendre ma reconnaissance des côtes de Sakhalin aussitôt que ce serait possible : mais le vent changea à 5 heures, et nous obligea de mouiller vis-à-vis de la baie Rakovyna.

Juillet.

1.

Le 1^{er} juillet, à 10 heures du matin, le vent, qui avait soufflé presque constamment du sud durant les derniers jours, tourna enfin au nord. Je me préparai aussitôt à mettre en mer ; mais à peine les voiles étaient-elles déployées, qu'il retourna au sud. Ce contre-temps était extrêmement désagréable. Nous en fûmes bien dédommagés, à 5 heures, par l'arrivée du gouverneur. Je m'empressai d'aller à la ville. La fonte générale des neiges avait tellement gonflé les rivières, que le gouverneur en avait éprouvé, dans sa route, des retards extraordinaires. Son voyage de Nijney-Kamtchatsk au port Saint-Pierre-Saint-Paul avait été extrêmement pénible, et il avait couru des dangers imminens.

Nijney - Kamtchatsk est éloigné de près de 700 verstes de Saint-Pierre-Saint-Paul. La plus grande partie de cette distance jusqu'à Verkhnoy, ne peut se parcourir qu'en bateau, sur le fleuve de Kamtchatka. Il faut au moins dix jours pour le remonter. On reste pendant tout ce temps étendu dans un misérable bateau, poussé jour et nuit par des Kamtchadales, armés de grandes perches, qui se tiennent près des bords, et se relèvent à chaque ostrog. Si du moins on pouvait faire ce voyage dans une embarcation commode, où, indépendamment d'une chambre, il y aurait assez de place pour une cuisine et des provisions de toute espèce, ainsi qu'on en voit à la Chine, au Japon, à Surinam et dans plusieurs autres endroits, il serait plus facile de supporter l'ennui d'une route de huit à dix jours, pendant lesquels rien ne vient dissiper les plus tristes réflexions. Outre la position pénible que l'on est forcé de garder dans le bateau pendant un si long temps, on est encore exposé, à chaque instant, surtout dans la nuit, à chavirer dans la rivière et à se noyer, soit par un coup de vent, soit par le choc des troncs d'arbres que le fleuve charie en grande quantité : c'est ce qui arriva au gouverneur à son retour de Nijney. Il ne dut son salut qu'au dévouement d'un de ses compagnons de voyage, qui, en courant lui-même le

1804.
Juillet.

1805.
Juillet.

plus grand danger, le tira par les cheveux sur le rivage.

Il faut toute l'activité et le zèle infatigable de M. Kocheleff pour entreprendre souvent de pareils voyages. Il venait d'arriver d'Ichighinsk, ville de son gouvernement, éloignée de 1500 verstes de Nijney-Kamtchatsk. Mené en traîneau attelé de chiens, son voyage avait été plus prompt que par eau, mais accompagné d'autant de peines et de dangers. Il avait visité cette partie éloignée de sa province pour apaiser les Tchouktchis, à qui les Russes avaient donné des sujets de mécontentement. C'est le seul peuple du nord de la Sibérie qui ne se soit pas soumis entièrement à la Russie, quoiqu'il reconnaisse sa souveraineté et lui paie tribut. Les Tchouktchis avaient envoyé prier le gouverneur de vouloir bien venir, en personne, écouter leurs plaintes. Comme il avait promis de se rendre à leurs vœux cet hiver même, plusieurs d'entre eux étaient venus au-devant de lui jusqu'à Kamennoi (1), par où il devait passer. M. Kocheleff nous raconta son entrevue avec les chefs de cette nation guerrière. Ce récit, fait sans prétention, me toucha profon-

(1) Petit bourg à peu de distance d'Ichighinsk, où les Russes, les Tchouktchis et les Koriaks se rassemblent annuellement pour leur commerce.

dém
sion
sens
cet e
T
natio
chef
tend
qui p
ciatio
nonc
gnité
Tcho
geaie
neur
de leu
fonda
à vivi
Il ajo
nir à
lui-m
Tcho
« ler
« C'e
« Dep
« plu
« nou
« ten
plaint

dément; il doit produire également une impression agréable sur tout homme doué d'un cœur sensible, surtout en réfléchissant en quel lieu cet événement s'est passé.

1805.
Juillet.

Tchetchro-Touma, chef principal de toute la nation des Tchouktchis, accompagné de vingt chefs inférieurs et d'une suite nombreuse, attendait le gouverneur à Kamunnoï. Ce fut lui qui porta constamment la parole dans la négociation. Après une harangue courte, mais prononcée avec beaucoup de bienséance et de dignité. Il exposa toutes les violences que les Tchouktchis avaient souffertes et qui l'obligeaient d'adresser leurs plaintes au gouverneur; il le pria en même temps, avec instance, de leur accorder sa protection, sur laquelle ils fondaient toute leur espérance de continuer à vivre en bonne intelligence avec les Russes. Il ajouta que ce seul motif l'avait porté à venir à Kamunnoï, pour parler au gouverneur lui-même, et l'inviter à être le protecteur des Tchouktchis: « Nous avons, dit-il, entendu parler de ta sévérité, mais aussi de ton équité. « C'est ta réputation qui nous amène vers toi. « Depuis deux ans nous t'attendons avec la « plus vive impatience : enfin, tu es arrivé ; « nous te voyons ; nous sommes certains maintenant que tu nous rendras justice. » Les plaintes des Tchouktchis s'élevaient particulièrement

1805.
Juillet.

rement contre des chasseurs de la Compagnie d'Amérique, qui les avaient inquiétés de toutes les manières, et s'étaient surtout permis toute sorte de tromperies dans leur commerce d'échange avec eux. Ils se plaignaient aussi de quelques officiers de justice du district d'Ichiga.

« Il ne nous serait pas difficile, continua-t-il, « d'égorger ces Russes dans une seule nuit; « mais nous ne voulons pas rendre les Russes « nos ennemis; nous préférons de nous en rap- « porter à ta justice, qui est en si grande répu- « tation parmi nous. » Le gouverneur, ayant examiné avec soin tous les griefs, et trouvé les plaintes des Tchouktchis fondées, leur donna une satisfaction entière. Alors les chefs, Tchetchro-Touma à leur tête, vinrent remercier le gouverneur, et le prier d'accepter quelques fourrures précieuses. Le gouverneur écouta avec plaisir les expressions de leur reconnaissance; mais il refusa absolument de recevoir leur présent, excepté quelques bagatelles, qu'il ne prit que pour ne pas chagriner le bon et respectable Touma. Il leur fit distribuer de l'eau-de-vie, du tabac, des couteaux, de la toile, du drap et d'autres objets qui leur plaisent. Cette conduite, quoique très-naturelle dans M. Kocheff, n'en excita pas moins l'étonnement des Tchouktchis. « Il n'y a point de Russe, s'écria « le bon Touma avec admiration, qui ne se

1865-
Juillet.

« croie autorisé à exiger de nous des présents,
« et, au moindre refus, à nous insulter, et
« souvent même à nous piller ! mais toi, qui
« es le plus grand de tous ceux qui comman-
« dent dans ce pays, tu ne veux pas recevoir
« ce que nous t'offrons, quoique ce soit de
« bien bon cœur ; tu fais plus : tu nous fais
« des présents précieux. Jamais nous n'avons
« vu, jamais nous n'avons entendu rien de
« pareil ! » Ensuite il tira un poignard dont
la pointe était cassée : « Vois, continua-t-il,
« vois, grand général, j'ai promis à mon on-
« cle, dont je suis le successeur au comman-
« dement, de ne jamais aiguïser la pointe de
« ce poignard contre les Russes ! Je réitère
« solennellement cette promesse : jamais cette
« pointe ne sera aiguïcée contre tes compa-
« triotes ! Instruis-en ton empereur. »

Le général Kocheleff ayant un jour invité Tchetchro-Touina à un repas, cette invitation fut un nouveau sujet d'étonnement ; et malgré le sentiment de fierté que Touma avait exprimé dans son discours, il hésita à l'accepter : il répondit qu'on lui faisait trop d'honneur ; que le général n'était pas seulement un trop grand seigneur relativement à lui, mais que lui-même n'était pas chrétien, et que sa nation était méprisée des Russes, parce qu'elle ne portait pas la croix. Le général lui répliqua que rien ne

1805.
Juillet.

lui ferait plus de plaisir, que d'être assis à la même table, avec le chef principal d'une aussi brave nation que les Tchouktchis, et que, pour la religion, il pensait qu'un honnête homme, qui n'était pas chrétien, méritait plus d'estime qu'un mauvais chrétien. Ces expressions du général causèrent une joie inexprimable au brave Touma : il racontait ce qu'il avait entendu à chacun de ses compagnons en particulier, et le répétait à tous. Tous écoutèrent son récit avec des signes non équivoques de joie et d'étonnement. En prenant congé du gouverneur, ils le supplièrent de revenir les voir l'hiver suivant ; comme il leur représenta l'impossibilité de les satisfaire, ils le prièrent d'envoyer au moins son frère à sa place, car ils étaient persuadés qu'il était aussi bon que lui. Ils avaient parfaitement raison. Ce jeune homme, qui a fait avec nous la campagne du Japon, possède toutes les excellentes qualités qui rendent son frère aîné l'objet de l'amour et de l'estime de tous les habitans de la province qu'il administre (1).

(1) Le jeune Kocheleff alla effectivement chez les Tchouktchis pendant l'hiver qui suivit. A son retour, il m'envoya le récit de son voyage par une lettre écrite de Nijney-Kamtchatsk en juin 1806 ; elle était accompagnée d'une collection de raretés du pays, et d'un voca-

L
crer
après
lend
à ter
arran
seau
au ne
lisser
et dès
baie.

Le
plusier
Comp
envers
de l'il
compa
gnie. J
chapit
par fe
qui pa
gémis

bulaire
douleur
tchatka

1865.
Juillet.

Le gouverneur eut la bonté de nous consacrer tout son temps. Il vint à bord aussitôt après son arrivée, et resta avec nous jusqu'au lendemain après midi. Nous l'accompagnâmes à terre, pour prendre part à un bal qu'on avait arrangé pour nous, et nous revînmes au vaisseau à une heure du matin. Le vent avait passé au nord; je ne balançai pas un instant à faire hisser les embarcations à bord; on leva l'ancre, et dès 4 heures du matin, nous étions hors de la baie.

SUPPLÉMENT ÉCRIT EN 1821.

Le chapitre que l'on vient de lire renferme plusieurs reproches adressés aux agens de la Compagnie d'Amérique, sur leur conduite, tant envers les habitans des îles Aléoutiennes et de l'île de Kodiak, qu'envers leurs propres compatriotes attachés au service de la Compagnie. Je suis persuadé que quiconque a lu ce chapitre, ainsi que les relations publiées depuis par feu M. Davidoff et par M. de Langsdorff, qui parlent aussi de l'oppression sous laquelle gémissent les Aléoutes et les Koniagues, ou

bulaire de la langue des Tchouktchis. J'ajouterai avec douleur que cet aimable jeune homme est mort au Kamtchatka en 1807.

1805.

les habitans de l'île Kodiak, demandera si la situation de ces peuples infortunés n'a pas changé. Je puis dire, avec un sentiment de plaisir, que des mesures ont été prises pour mettre un frein au pouvoir arbitraire des êtres inhumains, à la discrétion desquels se trouvaient les malheureux insulaires, dont j'ai le premier dépeint les angoisses. Davidoff, M. de Langsdorff, et le capitaine Lisianskoy, ont plus tard confirmé ces détails horribles; c'est ce que n'ont pu me pardonner quelques employés de la Compagnie d'Amérique : je m'y étois attendu de leur part. Il n'en a pas été de même des directeurs de la Compagnie, puisque mes remarques, bien loin de contenir aucun reproche contre eux, ne sont pour eux que de simples avertissemens d'avoir un oeil plus attentif sur leurs employés. En effet, les procédés odieux des agens qui ont fait le sujet de mes plaintes, tiennent en quelque sorte à la nature même de leur emploi. Des hommes qui auraient reçu une meilleure éducation, et auraient eu un caractère plus doux que n'est ordinairement celui des chasseurs russes, se seraient difficilement bornés à user modérément du pouvoir arbitraire qu'ils exercent. L'histoire ne manque pas d'exemples de ce genre; plus de la moitié du monde est placée entre ses chefs et leurs agens; le grand éloignement de

l'auto
qui po
causes
des K
des né
à la re
estimé
avertis
rent, c
en Am
circon
ne pre
Aléout

Cepe
m'a att
entière
raient
auprès
justifier
chise e
rais no
même
suader
son vér
sent qu
révelan
concito
tent l'in
que je p

L'autorité suprême, joint au penchant naturel qui porte l'homme à l'arbitraire, telles sont les causes qui rendent la situation des Aléoutes et des Koniagues non moins déplorable que celle des nègres esclaves. Je crois donc avoir droit à la reconnaissance des directeurs, connus et estimés comme des hommes équitables, en les avertissant, sans détour, du risque qu'ils courent, de perdre entièrement leurs possessions en Amérique, s'ils ne procèdent avec plus de circonspection au choix de leurs agens, et s'ils ne prennent des mesures pour conserver les Aléoutes et les Koniagues.

Pendant ma sincérité dans cette occasion m'a attiré l'inimitié de plusieurs personnes qui, entièrement étrangères à la Compagnie, auraient dû être absolument impartiales : c'est auprès de ces personnes que je désire me justifier. Leur mécontentement de ma franchise est dicté par des motifs que je regarderais non-seulement comme excusables, mais même comme louables, si je pouvais me persuader qu'elles ont considéré ce sujet sous son véritable point de vue. Ces personnes pensent que je n'ai pas agi en vrai patriote, en révélant hautement que quelques-uns de mes concitoyens ont commis des actions qui excitent l'indignation des amis de l'humanité. Quoique je puisse dire hardiment que je ne le cède

1875.

à personne en amour et en attachement pour mon souverain, et en désir de voir la gloire de mon pays s'étendre, je ne puis partager le sentiment qui fait consister le patriotisme à trouver excellent, sans exception, tout ce qui se fait dans son pays. Si quand mon devoir m'ordonnait de parler, j'avais passé sous silence les abus les plus crians; abus dont la publication n'a pas déplu à un monarque vraiment philanthrope, oui alors on pourrait m'adresser le reproche de ne pas aimer mon pays. Je crois que faire du bien en s'exposant à la haine d'une corporation puissante, et au danger encore plus grand, de se perdre dans l'opinion des personnes qu'on estime, c'est avoir plus de patriotisme qu'en restant froid et indifférent. Un monarque, et surtout un monarque tel que nous avons le bonheur de le posséder, qui, par mille actions a montré au monde combien il a à cœur d'adoucir les souffrances de l'humanité, ne doit s'attendre qu'à être servi avec répugnance par les hommes qui voient tout d'un œil indifférent. D'ailleurs, existe-t-il, sur la terre, un pays, quelque petit qu'il soit, où de temps en temps des abus ne se soient glissés? La gloire d'un pays a-t-elle jamais souffert, de ce que quelques-uns de ses habitans ont été, avec raison, accusés d'avoir commis des fautes et même des crimes. Si jamais

qu
ho
les
gu
em
des
ses
m'i
mis
Am
sou
sile
d'un
nom
d'un
jour
cipe
vers
expl
pour
reme
mes
péter
meur
sont
croie
que
tées
jugé

quelque chose a pu faire rejailir la moindre honte sur le nom russe, c'étaient certainement les fautes de quelques employés de la Compagnie d'Amérique, êtres rudes et grossiers qui, entraînés par les circonstances, se sont permis des actions qui révoltent tout homme ami de ses semblables. S'il m'était échu en partage de m'instruire de l'oppression sous laquelle gémissent les insulaires soumis à la Compagnie Américaine, et d'être même témoin de leurs souffrances, c'est alors que, si j'avais gardé le silence, seulement par le motif qu'il n'est pas d'un patriote de découvrir les fautes d'un petit nombre d'agens féroces, qui font le malheur d'un peuple, dont le nombre diminue de jour en jour; c'est alors, dis-je, que d'après mes principes, je me croirais coupable de trahison envers l'humanité souffrante. Je me suis déjà expliqué dans le chapitre qui précède; j'ai dit pourquoi je ne me suis pas contenté, pour remédier à ces abus crians, de communiquer mes remarques seulement aux autorités compétentes. Des représentations de ce genre demeurent ordinairement sans effet, quand elles sont soumises à l'examen de personnes qui croient qu'un changement quelconque ne peut que nuire à leurs intérêts; elles sont trop portées à les regarder comme dictées par le préjugé et la partialité. Je conviens que souvent

1805.

elles peuvent avoir raison; mais d'un autre côté, n'est-il pas permis de croire que les autorités compétentes, auxquelles on s'adresse, ne sont pas non plus exemptes de préjugés? Alors ne vaut-il pas mieux s'en remettre, pour de pareilles observations, à la décision du public? Or, c'était ici le cas. En effet, devais-je parler le premier en faveur des malheureux habitans des îles Aléoutiennes et de Kodiak? Les registres de la Compagnie d'Amérique ne devaient-ils pas contenir une notice de la population à l'époque de l'occupation de ces îles, et à celle de ma relation? La comparaison de ces listes suffisait pour démontrer si les insulaires ont été traités avec humanité, et la cause de leur incroyable diminution. Cependant, jusqu'à la publication de mon voyage et de ceux de MM. Davidoff, Lisianskoy et de Langsdorff, on n'a rien fait pour découvrir les causes de cette dépopulation, et pour prendre des mesures en conséquence. Depuis que ces divers écrits ont paru, on a fait quelque chose; je saisis avec joie cette occasion de le faire connaître, et avec d'autant plus de plaisir, que c'est une nouvelle preuve de la tendre sollicitude de notre excellent monarque pour le bien de ses sujets les plus éloignés, et de la gratitude que tout sujet russe doit témoigner à la Providence, de vivre sous le sceptre d'un tel souverain.

la
du
Alé
vern
impa
seme
de l
cas
des
com
obvie
choix
la ma
fréga
de sep
ment
la Co
projet
minist
vant c
les ag
d'une
Ce pla
taine
pagné
est par
M. Ma
conna

Les nombreux détails qui, depuis le retour de la *Nadiejeda*, sont parvenus à la connaissance du public, sur la malheureuse situation des Aléoutes et des Koniagues, ont porté le gouvernement à faire examiner, par un homme impartial, la situation des différens établissemens des îles Aléoutiennes de Kodiak, et de la côte nord-ouest de l'Amérique : dans le cas où le tableau de la malheureuse situation des insulaires n'aurait pas été exagéré, ce commissaire devait prendre des mesures pour obvier au mal. On ne pouvait faire un meilleur choix que celui de M. Golovnin, capitaine de la marine royale, qui partit en 1817, sur la frégate le *Kamtchatka*. A son retour, au mois de septembre 1819, il a présenté au gouvernement un rapport sur l'état des possessions de la Compagnie d'Amérique, et y a joint le projet d'une nouvelle organisation pour l'administration de ces colonies; projet qui, suivant ce que j'en ai appris, proposait de placer les agens de la Compagnie sous le contrôle d'une personne nommée par le gouvernement. Ce plan a été adopté, et M. Maravieff, capitaine de la marine impériale, qui avait accompagné M. Golovnin dans son voyage à Kodiak, est parti pour le mettre à exécution. Comme M. Maravieff, que je n'ai pas le bonheur de connaître personnellement, jouit de la réputation

1855.

tion d'un très-honnête homme, je ne doute pas que les procédés arbitraires des agens de la Compagnie n'aient un terme, lorsque les Aléoutes se trouveront sous la protection d'une autorité supérieure. On ne peut que ressentir une joie bien vive de ces changemens, dont l'idée fait le plus grand honneur à M. Golovnin. Aura-t-on par là entièrement remédié au mal? J'avoue que j'ai des doutes sur ce point, et l'on ne trouvera pas mauvais, je l'espère, que je les soumette à l'examen d'un public éclairé, qui peut décider si mes vues sont justes.

Il est incontestable que la surveillance ou le contrôle fait partie d'une administration bien réglée; les excellens effets en sont manifestes dans les deux pays du monde peut-être les mieux administrés, l'Angleterre et le Japon. C'est là que le contrôle dans l'administration a atteint la perfection; jamais il n'y manque son but. Mais, à la prodigieuse distance de Kodiak au siège du gouvernement russe, ne peut-on pas douter de l'efficacité de ce contrôle? L'expérience apprend qu'à un si grand éloignement il ne faut pas s'attendre non plus à ce que les employés de la couronne séparent entièrement leurs intérêts de ceux des personnes qu'ils contrôlent, et à ce qu'ils le fassent uniquement pour devenir les bienfaiteurs d'une classe d'hommes opprimés. Il est bien plus croyable qu'un in-

térêt commun contribuera à réunir les agens de la Compagnie et leurs contrôleurs, et que le cri de la nature sera bientôt étouffé chez ces derniers. D'ailleurs, quels sont les hommes que les contrôleurs doivent prendre sous leur protection, et contre qui doivent-ils les défendre? Ils doivent, au préjudice de leurs propres intérêts, défendre et protéger une race d'hommes presque éteinte, et regardée comme à demi-sauvage, contre des gens qui sont leurs propres compatriotes; qui, sous le masque du patriotisme, prétendent que, si l'on veut changer le système établi, c'est-à-dire délivrer les Aléoutes et les Koniagues des travaux qui leur sont imposés, et ne plus les employer comme auparavant, la Compagnie sera ruinée de fond en comble; et qu'ainsi une philanthropie malentendue doit céder à des raisons d'État plus importantes. J'examinerai plus tard la justesse de cette assertion, que j'ai souvent entendue répéter; maintenant, je me borne à démontrer que, quoique la réforme ne puisse que produire d'abord de bons effets, cependant ces effets ne peuvent être de longue durée: car on ne peut fonder cette espérance que sur un heureux hasard, que le contrôle sera exercé suivant les idées de MM. Golovnin et Rikord. Mais peut-on compter que les successeurs du capitaine Maravieff auront d'aussi bonnes in-

1805.

tentions que lui ? S'il n'en est pas ainsi , les pauvres insulaires retomberont dans leur situation précédente ; ils n'auront été momentanément mieux traités , que pour sentir d'autant plus vivement toute l'étendue de leur malheur. Ainsi , l'institution d'une autorité supérieure dans les colonies de la Compagnie , fera qu'à l'avenir les intérêts du gouvernement seront tellement liés à ceux de la Compagnie , qu'il pourra passer pour être le possesseur et l'administrateur des colonies ; et si les employés du gouvernement enfreignent leurs devoirs , ne sera-t-il pas plus facile aux employés de la Compagnie , en liaison avec eux , de soustraire leurs fautes à la connaissance du public ?

Je ne connais pas les instructions qui ont été remises à l'employé du gouvernement , et j'ignore par conséquent quels sont les rapports des contrôleurs avec les contrôlés ; mais le commerce est incompatible avec le contrôle : car si l'employé du gouvernement doit se borner à défendre les Koniagues et les Aléoutes contre les violences des promuchleniks , l'on n'obtiendra certainement plus de loutres ; les traitemens rigoureux que l'on fait éprouver aux insulaires , pouvant seuls les obliger à prendre ces animaux ; et dès que ces hommes ne seront plus contraints , le commerce des pelleteries doit prendre une toute autre face.

D'après les détails contenus dans le *Voyage de Davidoff* sur le traitement des Koniagues, il est évident que, dans quelque temps, ceux-ci seront extirpés, comme le sont déjà les Aléoutes, dont il ne reste plus qu'un petit nombre sur toute la chaîne des îles. Il s'agit donc de savoir si la prise des loutres de mer par les Koniagues doit cesser, ou si ce peuple ne doit plus exister ? Si l'on pense que les Koniagues ne sont pas plus maltraités que les Nègres esclaves dans les Indes occidentales, on se trompe beaucoup. Ils travaillent, comme eux, du matin au soir ; c'est tout ce qu'ils ont de commun avec eux : car les Nègres possèdent souvent quelque chose ; et quoique ce soit peu important, du moins la propriété leur en est assurée : ils jouissent aussi de la consolation d'avoir leur famille autour d'eux. Les Koniagues, au contraire, n'ont rien en propre, ni ne peuvent toujours avoir leur famille autour d'eux. Les Koniagues, lorsque leur esclavage commença, se flattaient de l'espérance d'être délivrés de leurs oppresseurs dès que la race des loutres de mer serait extirpée, ils ont été dans l'erreur. En effet, les loutres de mer ont été détruites sur les côtes de l'île Kodiak, et on ne les trouve plus que sur les côtes de l'Amérique ; mais les agens de la Compagnie ne veulent pas les acheter des naturels du pays : ils envoient

1805.

annuellement les malheureux Koniagues, dans ces contrées, à une distance de 1000 à 1500 verstes, pour y prendre des loutres de mer.

Voici, d'après la relation de Davidoff, comment ces expéditions sont organisées. On choisit les jeunes gens les plus robustes ; il n'est pas rare qu'un convoi, qui consiste souvent en cent baïdars ou canots, et même plus, devienne la proie des flots. Les familles de ceux qui ont péri, déjà assez malheureuses, tombent dans l'excès de la misère par la perte de celui qui pouvait adoucir leurs souffrances. Si les infortunés pêcheurs de loutres échappent, avec leurs frêles bateaux, à la fureur des flots, ils ne peuvent toujours éviter la cruauté des Indiens-Américains, qui les surprennent et les égorgent. Depuis que Davidoff et M. de Langsdorff ont écrit, ces expéditions sont devenues plus funestes pour les insulaires. On a d'abord loué les Koniagues aux vaisseaux marchands américains ; et depuis que la Compagnie a formé un établissement sur la côte de la Nouvelle-Albion, on y a transporté ces malheureux, afin d'y cultiver du grain pour les besoins de Kodiak et d'Ounalachka. Ainsi ces expéditions, qui autrefois laissaient du moins aux Koniagues l'espérance de retourner en automne vers leurs familles, les tiennent maintenant dans un esclavage perpétuel. D'après le nouvel ordre des

ch
m
en
be
ter
les
tou
plo
éga
ces
à m
Or
règ
L
que
que
sou
nem
pou
gran
ne
que
déli
tinu
de
l'Ar
qu'a
de
67°

choses, de telles expéditions n'auront plus lieu : mais les avantages que les agens de la Compagnie en retirent sont trop grands pour laisser tomber entièrement un tel système , puisque l'existence du commerce des loutres en dépend ; et les agens de la Compagnie feront certainement tous les efforts possibles pour engager l'employé du gouvernement à être indulgent à leur égard. Une représentation pressante, sur la nécessité d'une seule exception, pourra l'engager à ne pas suivre ses instructions à la rigueur. Or, si l'on admet une fois l'exception d'une règle , cette exception devient la règle.

Les observateurs les plus indifférens ont pensé que l'on devrait prendre quelques mesures, et que les agens de la Compagnie devraient être soumis au contrôle d'un employé du gouvernement , comme le seul remède à employer pour empêcher le mal de devenir encore plus grand ; mais je suis persuadé que les Koniagues ne seront délivrés de l'oppression que pour quelques années ; parce qu'il est difficile de les délivrer du joug des promuchleniks et de continuer en même temps à prendre les loutres de mer. Cependant, comme toute la côte de l'Amérique, depuis le détroit de Behring jusqu'au nouvel établissement russe, sur la côte de la Nouvelle-Albion, c'est-à-dire depuis le 67° deg. $\frac{1}{2}$ jusqu'au 58° deg. $\frac{1}{2}$ de latitude, est

1805.

ouverte aux agens de la Compagnie , cet immense espace offre un tel développement au commerce des pelleteries, que la Compagnie d'Amérique en aura toujours le monopole, sans posséder les îles Aléoutiennes et Kodiak. Les Koniagues ne devant plus être employés à pêcher les loutres de mer sur la côte de l'Amérique, on ne souffrira plus ces expéditions, qui entraîneraient infailliblement l'entière destruction de ce peuple : alors la possession de Kodiak n'est plus d'aucune importance pour la Compagnie, cette île ne produisant pas assez de grain pour fournir à la subsistance du petit nombre de Russes qui y sont établis. La possession des îles Aléoutiennes lui est aussi peu nécessaire pour la continuation du commerce des pelleteries.

D'après ces considérations, je proposerais à la Compagnie d'abandonner ses établissemens sur ces îles et sur Kodiak, et de se borner aux côtes de l'Amérique, c'est-à-dire à un espace de 50 deg. de latitude; étendue qui doit suffire pour contenter le possesseur le plus ambitieux et le plus avide. La Compagnie alors n'emploierait plus les voies de la violence envers les malheureux Koniagues pour prendre les loutres de mer, mais elle *achèterait* ces peaux des naturels du pays; comme font les Anglais et les Américains. Je m'attends bien à être traité

de p
de t
auc
est u
être
pète
effet
téger
prom
des a
mais
le de
soit a
cice d
à Kod
aucun
rantie
sévère
anime
Qu'on
qu'on
chand
les ra
verra
ront ;
profit
vage d
par le

de philanthrope et d'homme enthousiaste rempli de préjugés ; je sais bien qu'on ne prêtera aucune attention à ma proposition. L'égoïsme est une maladie trop invétérée pour pouvoir être guérie par la saine raison. Mais, je le répète, le contrôle le plus sévère, quelque bon effet qu'il produise d'abord, ne pourra protéger les Aléoutes et les Koniagues contre les promuchleniks. Je conviens qu'on empêchera des atrocités, que des scélérats seront bannis, mais peu à peu les anciens abus reprendront le dessus, et il n'est guère possible qu'il en soit autrement, puisqu'il n'existe aucun exercice de la justice dans les îles Aléoutiennes et à Kodiak ; que les habitans de ces îles n'ont aucune propriété, ou du moins aucune garantie de ce qu'ils possèdent ; et qu'une justice sévère, jointe à cette garantie, peuvent seules animer l'industrie et répandre le bonheur. Qu'on abandonne ces peuples à leur sort, qu'on veille seulement à ce qu'aucun marchand européen ne s'établisse chez eux pour les ramener sous le joug de l'esclavage, on verra avec quelle promptitude ils se rétabliront ; la population s'accroîtra, et la perte du profit actuel que la Compagnie tire de l'esclavage des Koniagues sera richement compensée par le retour d'un commerce avantageux. Les

1805.

Aléoutes, aussi bien que les Koniagues, sont trop accoutumés aux marchandises européennes pour pouvoir s'en passer, et pour ne pas continuer à échanger, contre ces objets, les fruits d'une industrie exempte de contrainte.

REC

La Na
cevo
la N
Patie
du p
— C
mètr
lune
sont
obse
sancu
Tiara
la ter
l'extr
descr
vons
nous
de ce
de Sa
Nous
oppos
lin de
bord.
Proxi
— No
dans

La po
avons

CHAPITRE XVIII.

RECONNAISSANCE DE LA CÔTE ORIENTALE
DE SAKHALIN.

La *Nadiejeda* part de la baie d'Avatcha. — Nous apercevons les Kouriles. — Nous passons par le détroit de la *Nadiejeda*. — Tempête dans le voisinage du cap Patience. — Arrivée à la côte de Sakhalin. — Aspect du pays. — Situation et description du cap Patience. — Comparaison de la longitude d'après les chronomètres et d'après les observations des distances de la lune. — Erreur considérable dont ces observations sont susceptibles. — Instrumens les plus propres aux observations en mer. — Continuation de la reconnaissance des terres au nord du cap Patience. — Mont *Tiara*. — Bas fonds dangereux à quelque distance de la terre. — Brume continuelle. — Nous parvenons à l'extrémité septentrionale de Sakhalin. — Situation et description des caps *Elisabeth* et *Maria*. — Nous trouvons une colonie de Tartares dans une baie à laquelle nous donnons le nom de baie du Nord. — Description de cette baie. — Reconnaissance de la côte nord-ouest de Sakhalin. — Elle n'est qu'une suite de dunes. — Nous découvrons la côte de la Tartarie qui lui est opposée. — Nous atteignons le canal qui sépare Sakhalin de la Tartarie. — Nous sommes forcés de virer de bord. — Courans très-forts dans le voisinage du canal. — Proximité probable de l'embouchure du fleuve *Amour*. — Nous mouillons, à la pointe nord-ouest de Sakhalin, dans une baie que nous nommons baie de la *Nadiejeda*.

La position du groupe de rochers que nous avons découvert en traversant les Kouriles,

1865.
Juillet.

1805.
Juillet,

n'ayant pu être bien déterminée à cause du mauvais temps, je désirais la reconnaître avec exactitude. Je dirigeai donc ma route de manière à couper cet archipel par $48^{\circ} 50'$ de latitude. Avant d'atteindre le parallèle de ces îles, je me tins aussi près que je pus de la terre, afin de compléter la carte des côtes du Kamtchatka par des angles et des relèvemens nouveaux ; et je puis me flatter que cette carte sera trouvée exacte pour l'espace compris entre le cap Lopatka et Chipounskoy-Noss, à l'exception peut-être d'une petite partie près du cap Lopatka, que le brouillard ne nous permit de voir que pendant quelques minutes.

9. Après une brume qui dura quatre jours, et qui ne s'éclaircit ensuite que pour quelques heures vers le milieu du jour, nous découvrîmes, le 9, à 9 heures du matin, le pic méridional de l'île Onékotan, et le pic de Kharamoukotan. Le premier, au N. 26° O., et le second, au N. 30° O. A la distance d'environ 70 milles, une couche épaisse de brume s'étendait du N. O. au S. O. Si je n'avais pas été certain qu'il n'existait aucune terre de ce côté, on aurait pu croire que l'on en voyait une, tant l'apparence était trompeuse. A midi nous nous trouvâmes par $48^{\circ} 10'$ de latitude, et $204^{\circ} 34' 50''$ de longitude. Ces observations nous firent connaître, dans les dernières 24 heures.

un cou
d'un m
mon pr
se trou
côtes,
au S. 83
ce qui n
vions tr
nière ca
peut être
de ce pi
Nous av
Kharamo
au N. 24
kotan, a
Moussir,
nément é
qu'elle ne
Roïkoké ;
pour être
étions de
leva un b
et le lend
de l'E. S
très-désag
îles dange
nous pouv
signalés. I
sans pouv

un courant au S. O. $\frac{1}{2}$ S., dont la force était d'un mille par heure. Ce courant fit manquer mon projet de relever les écueils qui devaient se trouver 20 milles plus au nord. Nous aperçûmes, un peu après midi, le pic Sarytcheff, au S. 85° O. ; à 3 heures il nous restait à l'O., ce qui met sa latitude à $48^{\circ} 05' 30''$. Nous l'avions trouvée de $48^{\circ} 06' 30''$ dans notre dernière campagne. La moyenne de $48^{\circ} 06' 00''$, peut être regardée comme la vraie latitude de ce pic. Sa longitude est de $206^{\circ} 47' 30''$. Nous avons, dans le même temps, les îles Kharamoukotan, au N. 15° O. ; Chiachkotan, au N. 24° O. ; Ikarma, au N. 48° O., et Tchirin-kotan, au N. 53° O. Nous ne vîmes pas l'île Moussir, que nous avons découverte inopinément dans notre dernière campagne, quoiqu'elle ne soit qu'à une petite distance de l'île Roïkoké ; mais elle est trop petite et trop basse pour être aperçue de l'éloignement où nous étions de cet archipel. A 6 heures du soir il s'éleva un brouillard épais, qui dura toute la nuit et le lendemain matin, le vent souffla bon frais de P. E. S. E. et de P. E. Notre position devint très-désagréable, car dans le voisinage de ces îles dangereuses, où les courans sont si violens, nous pouvions être jetés sur les écueils que j'ai signalés. Nous entendions le bruit des lames, sans pouvoir décider s'il venait de brisans, ou

1805.
Juillet.

1805.
Juillet.

du choc de deux courans opposés : c'était la seconde nuit que nous passions dans cette situation inquiétante. Le brouillard était si épais, que notre horizon s'étendait à peine à 10 brasses. Nous nous bornions à courir des bordées avec peu de voiles, et nous sondions continuellement : mais sonder est une précaution assez inutile près de ces îles, puisqu'à 50 brasses de la terre, une ligne de 150 brasses ne trouve point de fond. Enfin, le 11 juillet, à 4 heures du matin, le brouillard se dissipa heureusement. Nous découvrîmes les îles Ikarma, Tehirinkotan, Moussir et Raïkoké ; mais le pic Sarytcheff nous restait caché. La déclinaison de l'aimant était de 3° 12' à l'E. Le vent étant favorable, je résolus de passer entre Matoua et Rachoua. J'espérais pouvoir découvrir plusieurs autres des Kouriles méridionales, d'autant plus que l'horizon s'était entièrement éclairci. Nous vîmes en effet Matoua, Rachoua et une partie de Kétoï, c'est-à-dire, la 14° et la 15°. La dernière porte le nom *Marikan*, sur les cartes françaises et anglaises.

A huit heures, nous avions franchi le canal entre Matoua et Rachoua : nous fîmes alors route à l'ouest. Ce détroit, auquel j'ai donné le nom de la *Nadiejeda*, est un des meilleurs de cette chaîne d'îles. Il a 16 milles de largeur, et n'offre aucun danger. Nous y trouvâmes un

fort cor-
ressem-
couver-

Dans
du Kar-
loch, c-
demi,
férence
let. Nou-
détermi-
méthod-
la longi-
lequel n-
reux do-
pensatio-
quefois
calculée
même c-
faire tri-
rant, or-
contre l-
longitud-
seule co-
toujours
voyages
La br-
ques heu-
un passa-
nouveau

fort courant, qui porte à l'O. : le bruit des lames ressemblait à celui des brisans; la mer était couverte d'oiseaux de mer.

1805.
Juillet.

Dans les premiers jours, après notre départ du Kamtchatka, le calcul, d'après la table de loch, donnait une différence d'un degré et demi, de la vraie longitude; mais cette différence n'était plus que de 6 minutes le 4 juillet. Nous avons donc été assez heureux pour déterminer, presque sans erreur, d'après la méthode incertaine de la marche du vaisseau, la longitude des Kouriles, par le parallèle sous lequel nous les avons coupées; ce hasard heureux doit pourtant être assez rare, car si la compensation de l'effet des courans produit quelquefois un accord étonnant entre la longitude, calculée d'après la table et la vraie longitude même dans une longue traversée, ce qui peut faire triompher un moment le navigateur ignorant, on ne doit pas en tirer un argument contre la nouvelle méthode de déterminer les longitudes, et en conclure qu'elle n'est pas la seule certaine. L'officier instruit la préférera toujours, et ne la négligera pas même dans les voyages les plus courts.

La brume, qui s'était dissipée pendant quelques heures, comme pour nous laisser trouver un passage sûr entre les Kouriles, s'épaissit de nouveau, et dura 24 heures sans interruption.

1865.
Juillet.
17.

Le vent, qui soufflait grand frais de l'E., passa, ensuite au S. O., et enfin, le 13 juillet, au N. O.; il chassa le brouillard et ramena le temps serain. Nous observâmes à midi, de ce même jour, $48^{\circ} 21' 28''$ de latitude, et $212^{\circ} 32' 43''$ de longitude. Nous courions directement sur le cap Patience, où notre reconnaissance avait été interrompue, et où nous voulions la reprendre. En approchant de ce cap, je fis sonder assidûment sans trouver de fond. Ce ne fut que le 15 juillet, à 10 heures du matin, qu'étant par $48^{\circ} 27' N.$, et $214^{\circ} 55' O.$, la sonde rapporta 77 brasses, fond de sable grossier, et 3 milles plus au N., 72 brasses, fond de roche. Nous étions alors à 23 milles de distance du cap Patience et de Robben-Eyland. Une quantité immense de phoques et d'oiseaux de mer entourèrent le vaisseau pendant toute la matinée; nous en conclûmes, que si le temps avait été plus clair, nous aurions certainement vu la terre : mais il était si sombre, que notre horizon ne s'étendait qu'à 10 ou 12 milles au plus. Etant, d'après mon estime, au S. du cap Patience, je gouvernai directement au N.; mais une brume épaisse, qui s'éleva à 5 heures après midi, nous força de mettre en travers à 5 heures. Nous devions être alors par $48^{\circ} 50' N.$; la sonde rapportait 100 brasses, fond de roche. La brume se dissipa le lendemain; je vou-

1865.
Juillet.

lais profiter de ce moment favorable et aller à la recherche de la terre, avant la tempête dont nous menaçait la chute du baromètre, lorsque notre patience fut mise à de nouvelles épreuves. Le ciel se couvrit, la pluie tomba par torrens, et le vent devint si fort, qu'il fallut prendre tous les ris dans les hunes. A midi la tempête éclata; elle fut dans sa plus grande violence à 5 heures du soir; elle déchira nos huniers, et nous restâmes avec un foc et les voiles de tempête. Durant cette tourmente, le vent commença à souffler du N. E., passa peu à peu au N., puis au N. O.; elle nous chassa à 50 milles de la côte. Le baromètre, qui était tombé à 28 pouces 9 lignes, commença vers minuit à remonter. La tempête s'apaisa, et le lendemain le temps fut très-beau. Après quelques heures de calme, le vent sauta au S. J'en profitai pour naviguer à toutes voiles vers la terre; nous la découvrîmes enfin à 8 heures du soir, au coucher du soleil, assez imparfaitement, puisqu'elle était enveloppée par le brouillard. Elle s'étendait du S. O. à l'O. S. O. Cette dernière partie était assez haute et unie, et se distinguait du reste par un abaissement au N. et au S. Nous étions sur 65 brasses, fond de vase, à la distance d'environ 10 milles de la terre. Comme nous n'avions pas vu la pointe méridionale du cap Patience

1805.
Juillet.

bien terminée, nous courûmes toute la nuit des bordées au sud. La profondeur augmenta jusqu'à 100 brasses, fond de vase.

18. Au point du jour nous reconnûmes, à l'O., le plateau élevé que nous avons vu la veille, et au S. 170° O., le cap Patience. Le vent qui soufflait bon frais du S., me faisait espérer de pouvoir relever exactement cette partie de la côte dans la journée même; en conséquence je m'en étais déjà approché à la distance de 5 milles au plus; mais une brume épaisse, et le vent qui passa peu à peu à l'E., nous obligea de nous éloigner pour attendre un temps plus favorable. Le brassiage augmentait un peu. A 6 milles à l'E. du plateau élevé, nous avons 60 brasses, et à 2 milles plus à l'E., les sondes rapportaient 75 brasses, fond de roche. La brume continua alternativement avec la pluie jusqu'au
19. lendemain matin à 10 heures; quand elle s'éclaircit, nous nous rapprochâmes de la terre par un vent de l'O. faible, et à 11 heures nous reconnûmes, pour la seconde fois, les côtes de Sakhalin. L'observation méridienne nous donna 49° N., et $214^{\circ} 42'$ O. A 3 heures après midi, nous vîmes le cap Patience à l'O. S. O., et Robben-Eyland, au S. O. $\frac{1}{2}$ S.

Le cap Patience, situé d'après nos observations par $48^{\circ} 52'$ N., et $215^{\circ} 13' 45''$ O., est très-bas, et formé, par une double colline

ob
sa
trè
se p
apla
sert
son
rem
par
avio
récif
nos r
au S.
déjà
Ap
portan
route
tion,
occide
d'une
haut d
me dir
j'eusse
parait
environ
recut le
N. Il n'
y ait so
tentrion

obtuse. Une langue de terre plate s'étend de sa base assez loin au S. ; la terre est également très-basse au N. La première terre élevée qui se présente dans cette direction, est la colline aplatie, située par $48^{\circ} 57'$ de latitude. Elle sert à faire reconnaître le cap Patience, que son peu d'élévation ne permet pas d'abord de remarquer. Le milieu de Robben-Eyland est par $48^{\circ} 32' 15''$ N., et $215^{\circ} 37' 00''$ O. Nous en avons vu dans notre dernière campagne les récifs de l'ouest; mais la glace mit alors fin à nos recherches. Quant aux limites au N. E. et au S. O. de ce récif qui entoure l'île, je les ai déjà indiquées dans le XVI^e chapitre.

Après avoir déterminé ces deux points importants de la partie S. E. de Sakhalin, je fis route au N. le long de la côte, dont la direction, depuis la colline aplatie, est un peu plus occidentale. Nous eûmes alors connaissance d'une ouverture si profonde, que, même du haut des mâts, on n'en voyait pas le fond. Je me dirigeai donc à l'O. N. O. jusqu'à ce que j'eusse acquis la conviction que l'île ne se séparait pas ici en deux parties. Cette baie, étant environnée de tous côtés de terres basses, reçut le nom de *Baie Plate*. Elle est par $49^{\circ} 5'$ N. Il n'est pas probable qu'une grande rivière y ait son embouchure. Depuis l'extrémité septentrionale de cette baie, le pays s'élève in-

1865.
Juillet.

1805.
Juillet.

sensiblement au N. Nous ne découvrîmes aucun objet assez remarquable pour faciliter notre relèvement de cette côte.

20.

Le vent ayant passé, pendant la nuit du 20 juillet, au S. S. O., je me dirigeai vers la terre, dont nous étions encore éloignés d'environ 10 milles. A cette distance, nos sondes rapportaient de 75 à 80 brasses, fond de roche. A 4 heures, étant parfaitement orientés, nous gouvernâmes au N. O. par un très-beau temps qui nous fit d'autant plus de plaisir, que nous en avions été privés depuis long-temps. Nous pouvions espérer d'être exempts de brume tant que le vent de S. S. O. durerait; car nous avions observé qu'elle ne venait généralement que par les vents d'E. ou de S. E. La côte qui se prolongeait au N. 190° O., depuis la pointe septentrionale de la baie Plate jusqu'à 49° 50' de latitude, offrait la même uniformité que la veille: on apercevait néanmoins dans l'intérieur plusieurs rangées de montagnes, la plupart très-hantes; les rivages étaient escarpés et de couleur blanche. Un bon port est peut-être caché entre deux collines assez avancées, dont la plus méridionale paraissait isolée. Quoique nous n'en fussions pas très-éloignés, un brouillard épais, qui régnait entre les deux collines, nous ôta la possibilité de nous en assurer. La disposition du terrain donne

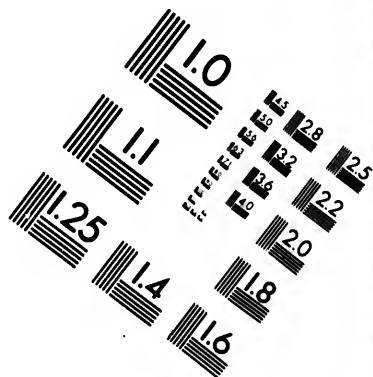
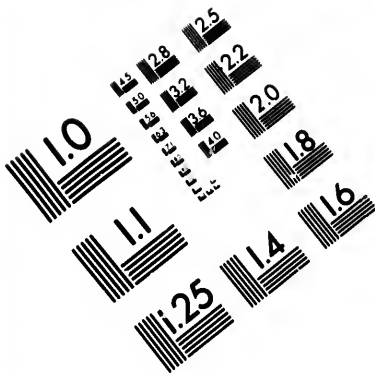
lie
en
cet
plo
do
pré
un
côt
d'ex
d'au
sans
tude
mill
N. c
Bill
lieut
A
lève
nous
je pe
astro
pale
mètr
vingt
seco
Kam
derni
poch
tant

1865.
Juillet.

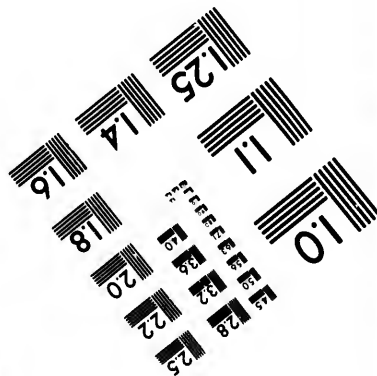
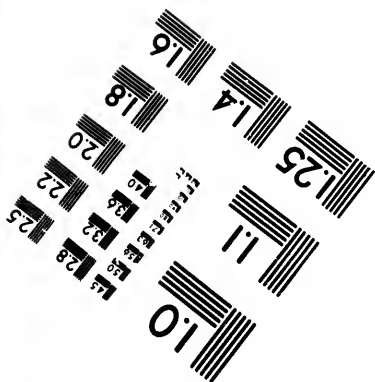
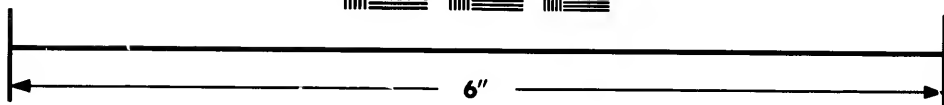
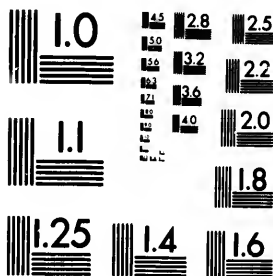
lien de présumer qu'une petite rivière a là son embouchure. J'aurais volontiers relevé toute cette partie ; mais je ne pus me résoudre à employer à cette recherche , dont le résultat était douteux , un temps si beau , et d'autant plus précieux , que nous n'en avons pas encore eu un pareil depuis que nous étions près de ces côtes embrumées , et que nous avons peu d'espérance qu'il durât. Mais afin de mettre d'autres navigateurs en état de trouver ce point sans beaucoup de peine , j'observe que sa latitude est $49^{\circ} 29'$, et sa longitude $215^{\circ} 58'$, à 7 milles au S. S. O. d'un cap qui est par $49^{\circ} 55'$ N. et $215^{\circ} 34' 15''$ O. , et que j'ai nommé *cap Billingshausen* , du nom de mon cinquième lieutenant.

Avant de continuer la relation de notre relevement de la côte orientale de Sakhalin , que nous avons les premiers visitée , il est à propos , je pense , de rendre compte des déterminations astronomiques qui ont servi de base principale à la carte de cette côte. Nos deux chronomètres , le n° 128 d'Arnold et celui de Pennington , ne différaient entre eux que de 5 secondes de temps , depuis notre départ du Kamtchatka , où nous avons laissé , à notre dernière relâche , le petit chronomètre de poche d'Arnold , n° 1856. Il était très-important de connaître si cet accord ne venait pas





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

LE 28
E 32
E 36
E 40
E 45
E 50
E 56
E 63
E 71
E 80
E 90
E 100
E 112
E 125

10
E 112
E 125

1805.
Juillet.

d'une erreur commune, comme à l'époque de notre traversée des îles Washington aux îles Sandwich ; nous attendions donc avec impatience un jour serein, propre à nous en assurer par de bonnes observations de la lune. Le 17 juillet nous permit de prendre six suites de distances de la lune au soleil. La moyenne des miennes indiqua pour nos chronomètres une erreur de $21' 50''$, et celle de M. Horner $27' 45''$ trop à l'O. Une erreur aussi considérable nous paraissant impossible, nous soupçonnâmes qu'il s'était glissé quelque faute dans les tables de la lune de ce jour. En conséquence, M. Horner calcula la longitude de la lune par les tables de Burg, et y découvrit une erreur de 57 secondes, qui emportait avec elle un changement de $28' 45''$ dans la longitude géographique. Ainsi l'erreur de nos chronomètres se réduisait à $7' 15''$, d'après nos observations, et seulement à $1'$ trop à l'est, d'après celles de M. Horner. Le 19 juillet, nous prîmes encore, par un temps très-serein, dix suites de distances lunaires, chacune, comme à l'ordinaire, de 5 à 6 distances ; elles nous donnèrent une nouvelle différence de près de $20'$ entre nos observations et nos chronomètres. Les tables de la lune devaient donc contenir encore, pour ce jour-là, une erreur considérable. M. Horner les calcula d'après les

tabl
san
fait
près
mèt
et,
l'est
M.
les
dans
15'
des
seco
juille
breu
calcu
jour
demi
réelle
M. H
petite
Qu
indiq
reur
bien
en m
En g
qu'il
de di

tables de Burg, et trouva, dans la *Connaissance des Temps*, une erreur de $+ 40''$, qui fait une différence de $19'$ en longitude. D'après ses observations, l'erreur des chronomètres n'était donc que de $15''$ de degrés, et, d'après les miennes, de $3' 12''$ trop à l'est. Le 20 juillet, nous mesurâmes encore, M. Horner et moi, cinq suites de distances : les miennes indiquèrent une erreur de $9' 49''$ dans les chronomètres, et celles de M. Horner $15' 30''$ trop à l'est. Le 21 juillet, les erreurs des chronomètres se réduisirent à quelques secondes. Mais comme les observations du 19 juillet ont été les meilleures et les plus nombreuses, et comme la distance de la lune a été calculée d'après les tables de Burg pour ce jour-là, je regarde l'erreur d'une minute et demie en degrés dans les chronomètres comme réelle, étant la moyenne des observations de M. Horner et des miennes. Cette erreur est si petite, qu'on peut la regarder comme nulle.

Quoique les observations de trois jours aient indiqué constamment à l'est les minutes d'erreur de nos chronomètres, elles pouvaient aussi bien être à l'ouest; car les observations faites en mer sont sujettes à beaucoup d'incertitude. En général, je suis persuadé que toutes les fois qu'il ne se trouve pas plus d'un quart de degré de différence entre les chronomètres et les dis-

1805.
Juillet.

1805.
Juillet.

tances lunaires (bien entendu que les chronomètres sont bien réglés, et qu'on s'est assuré, par des comparaisons journalières, de la régularité de leur marche), on doit donner la préférence aux chronomètres pour la détermination des longitudes, et n'en suspecter la justesse que dans les cas où les différences seraient trop grandes. L'air trouble, l'agitation du vaisseau, l'ébranlement des instrumens par les coups de vent, une attitude du corps incommode et mal assurée, jointe aux défauts des sextans ordinaires, occasionent facilement une erreur de 20 secondes dans les distances mesurées. Si l'on ajoute encore qu'il peut se glisser des erreurs dans les calculs et dans les longitudes de la lune ; erreurs qui, d'après notre expérience, se rencontrent dans les meilleures éphémérides, et qui vont quelquefois jusqu'à une minute au degré, on conviendra que des observations, même assez bonnes, peuvent produire une erreur de trois quarts de degré dans la longitude ; et c'est ce que prouvent non-seulement nos journaux, mais encore ceux de Cook et de La Pérouse, deux des navigateurs les plus habiles et les plus expérimentés qui nous aient précédés. Il faut avouer, d'un autre côté, que les calculs par les distances de la lune au soleil ont un grand avantage sur les chronomètres, lorsque les observations sont faites à différens

1805.
Juillet.

temps et dans des circonstances différentes, et qu'elles offrent constamment le même résultat, surtout si on y emploie de très-bons instrumens munis d'excellens verres ; si l'on profite du temps le plus favorable ; enfin, si l'on peut se procurer les longitudes de la lune par les excellentes tables de Burg. Dans ce cas, il est possible que l'incertitude de 15 minutes se réduise à la moitié et même à 5 minutes : alors on peut, avec raison, même en pleine mer, donner une nouvelle marche au chronomètre, et fixer un nouveau point de départ pour ses longitudes.

De tous les instrumens dont on se sert pour faire ces observations en mer, un bon sextant est, à mon avis, le meilleur et le plus commode ; je le préfère au cercle entier, quoique celui-ci ait le grand avantage de faire disparaître les erreurs de divisions par leur répétition multipliée. Mais cet avantage perd une très-grande partie de son prix, lorsque l'on considère la difficulté de manier un instrument, toujours pesant par sa nature, quelle que soit la légèreté relative que le constructeur ait pu lui donner ; et l'inconvénient des cercles, tels que celui de Mendoza, qui obligent de visser et dévisser alternativement trois vis à chaque opération, ce qui peut aisément déranger le cercle mobile de quelques secondes ; en sorte que chaque

1805.
Juillet.

fois on perd en exactitude ce que l'on en obtient par la somme totale des angles ; si l'on considère de plus que l'inconvénient de la réfraction, souvent fautive du grand miroir, est commun au cercle et au sextant ; que les erreurs du sextant peuvent être déterminées à quelques secondes près ; que, dans le cercle, le rayon et le télescope perdent de leur grandeur ; que si, dans une suite d'observations, faites avec cet instrument, il s'en trouve d'essentiellement mauvaises, soit par l'effet des nuages, soit par d'autres causes, on ne peut les rejeter, on se convaincra que, dans ce cas comme dans bien d'autres, une idée excellente en théorie ne l'est plus dans la pratique. Aussi M. Horner et moi, qui étions d'abord enchantés de cet instrument, dont les perfectionnements et les défauts avaient été souvent l'objet de nos entretiens, nous avons fini par trouver qu'un bon sextant est beaucoup meilleur en mer ; et dès ce moment nous n'avons plus fait usage de notre cercle entier, en convenant cependant que, sur terre, où l'on doit chercher à atteindre la plus grande exactitude à une demi-seconde près, on doit employer de préférence cet instrument ; mais il faut qu'il soit construit de manière à être plus commode que celui de Troughton, que nous avons acheté en 1805.

ten
côté
fon
des
taie
Nou
can
de r
que
pect
quit
pas s
sait l
fait d
Les a
de la
rema
pure
blai
des s
nous
créat
un co
qu'av
relève
est un
somm
l'avon

1865.
Juillet.

Nous fîmes route au N. par le plus beau temps du monde, en prolongeant toujours la côte à la distance de 6 à 10 milles, sur un fond de 70 à 80 brasses. Sakhalin nous offrait des points de vue plus beaux que ceux qui s'étaient présentés à nos regards depuis deux mois. Nous n'avions aperçu, pendant notre dernière campagne, le long de ses côtes méridionales, de même que dans la baie Patience et à Ieso, que des montagnes couvertes de neige. L'aspect des Kouriles arides que nous venions de quitter n'était pas plus attrayant. Il n'est donc pas surprenant que la simple verdure qui tapisait les collines des côtes de Sakhalin, nous ait fait célébrer hautement les beautés de cette île. Les arbres n'étaient pas très-hauts, et sur le bord de la mer l'on ne voyait que des buissons. Nous remarquâmes, en plusieurs endroits, des coupures dans lesquelles de petits ruisseaux semblaient couler vers la mer, et qui présentaient des situations agréables pour y demeurer; mais nous n'aperçûmes pas le moindre vestige de créature humaine. L'intérieur du pays offrait un coup d'œil uniforme, et nous ne trouvions qu'avec peine un point propre à faciliter nos relèvemens. Le plus remarquable de ces points est une montagne plate et assez haute, dont le sommet porte trois pitons; c'est pourquoi nous l'avons nommé *Mont Tiara*. Il est par 50° 05'

1865.
Juillet.

N. et $216^{\circ} 25' O.$ Depuis le cap Billingshausen jusqu'au parallèle de cette montagne, la côte court au N. $50^{\circ} O.$

Le 20 juillet nous étions, à midi, par $49^{\circ} 57' N.$ et $215^{\circ} 44' O.$, ayant au N. $50^{\circ} O.$ une pointe de terre qui s'avance au N., et que j'ai nommée *Cap Rinnik*; elle est par $50^{\circ} 11' 30'' N.$ et $215^{\circ} 57' 00'' O.$ Nous étions, à 7 milles de distance de la côte, sur 60 brasses.

Le vent, qui nous avait été si favorable le matin, passa alors au N. O., et souffla grand frais, avec de fortes rafales : nous courûmes des bordées, qui nous approchèrent plusieurs fois de la côte jusqu'à 5 milles et même 2 milles et demie; distance où nous ne trouvions que 40 brasses. Une forte houle, qui vint subitement du nord vers les 6 heures, par un vent modéré, me parut l'avant-coureur d'une tempête; le baromètre venait de baisser de 29 p. 55 l. à 29 p. 15 l. : effectivement, à 8 heures, le vent souffla avec violence du N.; mais, à 11 heures, il avait déjà perdu de son impétuosité. Cette bourrasque fut suivie d'un brouillard épais, quoique le vent restât toujours au N.

21. Au point du jour, je ralliai la terre, dont nous ne pûmes nous approcher que lentement, à cause de la force du vent de nord qui nous était contraire; à midi, le mont Tiara nous restait au N. $75^{\circ} O.$, et le cap Rinnik au N.

46° O. Nous avions à l'O. l'embouchure d'une petite rivière ou une petite baie. Nous étions alors à environ 9 milles de la terre. Notre latitude observée était de 49° 56' 55", et la longitude de 215° 42'. Un courant continu et assez fort du S. E. que nous rencontrâmes dans la journée, me fit croire, mal à propos, que la partie septentrionale de Sakhalin était divisée, au 51° ou 52° degré de latitude, par un canal dont la direction devait être du N. O. au S. E.

Après nous être approchés jusqu'à 5 ou 6 milles du cap Rimnik, je mis en panne. Au point du jour, il nous restait au N. O. $\frac{1}{2}$ O. Au lieu de trouver derrière ce cap une grande ouverture, ou du moins un changement remarquable dans la direction de la côte, comme nous le faisait supposer une montagne située au N. O., nous vîmes que, de cette pointe, elle continuait à s'étendre au N. $\frac{1}{2}$ O. : elle était d'ailleurs si basse, qu'on ne pouvait l'apercevoir qu'à une petite distance. Ce terrain bas qui se prolonge assez avant dans l'intérieur, surprend d'autant plus, que, de chaque côté, au nord et au sud, l'île est montagneuse. On aperçoit ici des vallées magnifiques, couvertes des plus riches pâturages, et bordées par des montagnes bien boisées. Malgré l'aspect fertile de cette contrée, on n'y voyait cependant aucune trace de culture. Les baleines et les phoques se montraient

1865.
Juillet.

22.

1805.
Juillet.

en divers endroits près de la côte, et une multitude d'oiseaux entourait le vaisseau. A midi, le cap Rimnik nous restait à l'O. N. O., et une haute montagne plate au N. 48° O. Nous étions par 50° 09' 04" N. et 215° 52' 40" O. A 1 heure après midi, nous nous trouvions à peine à 2 milles de la terre, sur 22 brasses. Après avoir viré de bord, nous fûmes surpris par le calme, qui dura jusqu'à 3 heures du matin. Il s'éleva alors un vent du S. S. E. faible ; j'en profitai pour faire route au N. N. O. parallèlement à la côte, de manière à ne pas nous en éloigner de plus de 4 à 5 milles, afin qu'aucun de ses points ne nous échappât. Le ressac était très-fort tout le long du rivage ; le bruit en venait jusqu'à nous. La petite distance où nous étions de la côte, nous permit de voir distinctement qu'il ne s'y trouve pas la plus petite ouverture. A midi, étant à 3 $\frac{1}{2}$ milles de la terre, sur 27 brasses, fond de vase fine, nous avions 50° 22' 24" de latitude et 215° 53' de longitude. Un cap élevé, très-plat, et s'abaissant peu à peu, est par 50° 48' N. et 216° 06' 45" O. ; il nous restait au N. 18° 50' O. : je l'ai nommé *Cap Ratmannoff*, d'après le lieutenant de la *Nadiejeda*.

Nous continuâmes de naviguer au N., à l'aide d'un vent de l'E. faible. A chaque instant, nous apercevions une nouvelle chaîne de montagnes ; mais aucune ne se distinguait des autres, ni par

sa
me
cou
tan
bra
con
app
vue
larg
peu
ven
m'é
temp
au l
déce
baie
terra
cher
se tr
viro
50" l
Ratm
par u
très-l
ment
pende
que d
noff,
8° O.

sa forme, ni par sa hauteur. Les rivages de la mer étaient généralement très-escarpés et de couleur jaune. A 3 heures après midi, à la distance de 8 milles de terre, nous étions sur 26 brasses, fond de roche. Cette profondeur, peu considérable, et la nature du fond, me firent appréhender que, du cap qui terminait notre vue au nord, le récif ne s'étendît très-loin au large, comme au cap Patience. Cette crainte, peu fondée peut-être, jointe à la brume et au vent d'E., me détermina, au déclin du jour, à m'éloigner de la terre. A 6 heures du soir, le temps s'éclaircit. Le cap Ratmanoff nous restait au N. 55° O., à 14 milles de distance. Nous découvrîmes en même temps à l'O. une petite baie, qui, si l'on en juge par la situation du terrain, doit offrir un bon port. Un gros rocher, qui est très-propre à la faire reconnaître, se trouve au milieu de son entrée, qui a environ 1 mille de largeur. Elle est par 50° 36' 50" N. et 216° 08' 00" O. A 7 heures, le cap Ratmanoff se montra entièrement; il se termine par une langue de terre aplatie qui s'avance très-loin en mer. Nous apercevions distinctement la continuation de la côte au N. O.; cependant elle se dirigeait beaucoup plus à l'O. que depuis le cap Rimnik jusqu'au cap Ratmanoff, intervalle dans lequel elle courait au N. 8° O.; tandis qu'au-delà de ce dernier cap elle

1805.
Juillet.

se prolongeait au N. 50° O. La terre la plus éloignée que nous découvrions nous restait, à 8 heures du soir, au N. 54° O., et le cap Ratmanoff au N. 45° O. : nous étions alors à 9 à 10 milles de distance de la côte, sur 57 brasses.

Le courant étant venu du sud, depuis plusieurs jours, avec une force d'environ 1 mille à l'heure, je continuai à naviguer au nord, avec peu de voiles, pendant la nuit. A 1 heure après minuit, étant, suivant mon estime, par le travers du cap Ratmanoff, je mis en panne. Au point du jour, je naviguai directement à l'O., quoique la brume m'empêchat de voir la terre. A 7 heures, nous étions enveloppés par un brouillard très-épais; et comme la sonde ne rapportait plus que 55 brasses, je m'arrêtai. Le vent soufflait bon frais du S. E. A 10 heures, le brouillard commença à se dissiper, sans cependant abandonner la terre. Espérant de la découvrir bientôt, et ne voulant pas perdre le moment d'un éclairci, je gouvernai, avec très-peu de voiles, droit à l'O., vers la côte, qui, à juger par notre brassage de 48 brasses, ne devait pas être éloignée de plus de 6 à 7 milles. A 11 heures, nous en aperçûmes les rivages sablonneux, et nous ne tardâmes pas à entendre le bruit du ressac; mais la côte, ainsi que les hautes montagnes de l'intérieur, restaient cachées par la brume, qui avait mis si souvent

no
plu
de
me
sole
No
qui
som
enti
don
long
dire
nom
d'ap
gna
la c
cette
17' 00
A 3 l
je go
procl
distin
uniss
mout
de ce
encor
oblige
mettre
une fa
H

1865.
Juillet.

notre patience à l'épreuve. Nous étions tout au plus à 3 milles de la terre, sur 25 brasses, fond de sable et de coquilles. Je fis virer de bord et mettre le cap à l'E., dans l'espérance que le soleil à midi romprait enfin le sortilège fatal. Nous n'apercevions que le cap Ratmanoff et celui qui est plus au nord, vu la veille, ainsi que les sommets des montagnes de l'intérieur, placées entre ces deux pointes. Notre observation nous donna $51^{\circ} 5' 57''$ de latitude et $216^{\circ} 06' 30''$ de longitude. Le cap Ratmanoff nous restait alors directement au S. et l'autre au S. 55° O. J'ai nommé celui-ci *Cap Delisle de la Crocyere*, d'après l'astronome de ce nom, qui accompagna le capitaine Tchirikoff dans son voyage à la côte d'Amérique en 1741, et mourut dans cette expédition. Il est par $51^{\circ} 00' 30''$ N. et $216^{\circ} 17' 00''$ O. Le brouillard ne quittait pas la terre. A 3 heures, il commença à s'élever, et aussitôt je gouvernai vers la côte, dont nous nous approchâmes jusqu'à 3 milles. Nous pûmes alors distinguer les rives basses et sablonneuses qui unissaient les caps Ratmanoff et Delisle, et les montagnes situées plus loin : mais les contours de cette partie de la côte ne pouvaient pas encore se distinguer nettement ; ce qui nous obligea de serrer de nouveau les voiles et de mettre en panne. Nous conservions cependant une faible espérance d'apercevoir plus distinc-

1805.
Juillet.

tement cette côte au coucher du soleil : mais elle ne se réalisa pas ; le brouillard devint au contraire plus épais et le vent plus fort. Une grosse houle de l'E. nous annonçait une tempête ; elle ne se fit pas long-temps attendre. Notre position devenait très-dangereuse. Je fis prendre deux ris dans les huniers, et je gouvernai ainsi, et sous les basses voiles, aussi près que je le pus, à l'E. $\frac{1}{4}$ N. et à l'E. N. E.

21. Le mauvais temps et la brume durèrent, sans interruption, du 24 au 29, et, pendant tout ce temps, nous n'aperçûmes la terre que très-rarement et à la dérobée. La sonde était notre seul guide : et quelle confiance pouvait-elle nous inspirer sur une côte qui nous était entièrement inconnue ! De combien d'inquiétudes nous aurions été soulagés, si nous eussions su que cette côte était libre de bas-fonds, d'écueils cachés et d'ilots, si communs à une certaine distance de terre !

23. Le 28, le temps nous permit de nous rapprocher encore une fois de la terre, dont un vent de N. O. très-fort nous avait chassés la veille jusqu'à 35 milles de distance. Un peu avant le coucher du soleil, nous distinguions déjà le cap Delisle et les hautes montagnes qui sont dans son voisinage. C'est ici que se termine la partie montagneuse de Sakhalin ; car, à l'exception de deux collines de médiocre grandeur qui s'étendent au nord à une petite distance du cap

D
te
fo
La
sa
so
de
Sak
de
les
tou
L
être
de q
O. fa
reco
14' 4
n'étie
fond
côte
route
au N.
d'aus
nous
milles
l'idée
l'une s
pérais
sentait

Delisle, on ne voit plus au-delà ni montagne, ni terre haute. Toute la côte est unie et couverte de forêts : le rivage est généralement sablonneux. La Pérouse observe aussi, dans sa reconnaissance de la côte occidentale de Sakhalin, que, sous le parallèle du 51° degré, il n'avait vu que des dunes de sable. Si l'on fait réflexion que Sakhalin n'a pas ici plus de 50 milles de largeur de l'E. à l'O., on concevra aisément qu'entre les 51° et 52° degrés, il ne doit se trouver, dans toute cette largeur, que des dunes de sable.

1805.
Juillet.

Le 29 juillet, le temps commença enfin à être de nouveau plus favorable. Après un calme de quelques heures, il s'éleva un vent du S. S. O. faible, qui nous permit de continuer notre reconnaissance. A midi, nous étions par $51^{\circ} 14' 44''$ N., et $216^{\circ} 07'$ O. A 3 heures, nous n'étions qu'à 7 milles de la terre sur 30 brasses fond de vase. Nous suivîmes la direction de la côte qui se prolongeait au N., et nous fîmes route au N. N. O., au N. $\frac{1}{4}$ O.; au N., et enfin au N. $\frac{1}{2}$ E., parallèlement à la terre, et la serrant d'aussi près qu'il était possible; ensorte que nous n'en étions souvent éloignés que de 3 milles. Comme je ne renonçais pas encore à l'idée que Sakhalin se divisait en deux parties; l'une septentrionale, l'autre méridionale, j'espérais que chaque nouvelle pointe qui se présentait à mes regards serait la dernière de la

29.

1865.
Juillet.

partie méridionale ; mais je ne tardai pas à être détrompé.

A 4 heures après midi, nous découvrîmes, au N. O., une terre haute, qui s'élevait comme une île au milieu de cette mer de sable : plus avant dans les terres, tout était couvert de bois impénétrables. Il me semblait probable que cette terre montagneuse au N. O. était la même que celle où est situé le cap Boutin de La Pérouse. A 8 heures du soir, nous aperçûmes une pointe qui nous paraissait terminer la côte sablonneuse, nous l'avions au N. 40° O. : elle est par 51° 53' 00" N., et 216° 46' 30" O. On la reconnaît facilement à une montagne, ou plutôt à une colline arrondie. Je l'ai nommée *Pointe des Dunes*. Il y a derrière cette pointe une baie assez profonde. Au point du jour la pointe des Dunes nous restait au S. O. $\frac{1}{2}$ S. à environ 20 milles de distance. Comme je désirais examiner l'enfoncement derrière la pointe, dans l'espérance de découvrir une séparation, je gouvernai au S. O. ; mais le vent passa bientôt à ce point, et m'obligea de faire route à l'O. N. O. Dans l'intervalle, nous nous étions approchés assez de la terre pour voir le rivage plat de l'intérieur de la baie. Un espace d'une étendue assez considérable qui nous restait à 8 heures au N. O., semblait offrir le passage présumé ; du haut des mâts on ne dé-

couvrait point de terre. Nous étions alors à environ 10 milles de distance de la côte sur 17 brasses. Je me dirigeai aussitôt de ce côté, mais au bout d'une heure de navigation, nous découvrîmes le fond de la baie.

1805.
Juillet.

A midi, nous avions au N. O. cinq collines ondulées qui se suivaient et qui, dans cette plaine à perte de vue, présentaient l'apparence d'une chaîne d'îles au milieu de la mer.

Cette côte, comme celle du sud, s'élève à peine au-dessus du niveau de la mer. On n'y voit que du sable; mais l'intérieur est couvert d'arbustes si serrés; qu'ils paraissent impénétrables. A midi, nos observations nous donnèrent $52^{\circ} 17' 29''$ minutes de latitude, et $216^{\circ} 41'$ de longitude. Nous étions à $5 \frac{1}{2}$ milles de la terre, sur 15 brasses. La déclinaison de l'aiguille, qui n'avait pas varié de plus d'un degré, tantôt à l'est, tantôt à l'ouest, depuis que nous étions en vue des côtes, fut de $57' O$.

Comme nous avions remarqué une diminution successive dans les sondes depuis midi, nous crûmes devoir nous éloigner de la côte dans la même proportion; ensorte qu'à 5 heures du soir nous en étions déjà à 9 milles, où la profondeur n'était plus que de 10 brasses. On sondait sans relâche des deux côtés du bâtiment. Tout à coup l'on ne trouva plus que 8 brasses, un instant après on cria 5, et à la sonde suivante $4 \frac{1}{2}$ des

1805.
Juillet.

deux côtés. Je fis virer de bord à l'E. S. E. Nous restâmes sur 4 brasses et demie pendant quelques minutes; mais la profondeur ne tarda pas à augmenter de nouveau. Ce bas-fond, le seul que nous ayons rencontré sur cette côte peu profonde, aurait pu devenir dangereux, si nous eussions été moins attentifs à faire sonder; car en un seul coup de sonde nous passâmes de 8 à 5 brasses. Ce bas-fond est situé par $52^{\circ} 30' N.$, et $216^{\circ} 31' O.$, à la distance de 10 milles de la terre, et s'étend probablement à plusieurs milles au N. et au S. Cinq suites de distances de la lune que nous prîmes dans les circonstances les plus favorables, et un peu avant de tomber sur le bas-fond, nous donnèrent pour longitude, réduite à midi, $216^{\circ} 39' 10''$. C'était exactement la même que celle qu'indiquaient nos chronomètres. La côte, qui depuis la pointe des Dunes, court directement au N., forme une pointe qui s'avance à l'E., sous le parallèle du bas-fond que nous avons découvert. Cependant elle continue à se diriger au nord, et a la même apparence que celle que nous avons vue précédemment. J'ai donné à cette pointe remarquable par sa proximité du bas-fond le nom de *cap des Bas-Fonds*. Il est situé par le $52^{\circ} 32' 50'' N.$, et $216^{\circ} 45' 30'' O.$ On le reconnaît facilement à une colline de hauteur médiocre, qui sur un terrain aussi plat

mériterait le nom de montagne, et forme un point assez remarquable.

1865.
Juillet.

Lorsque j'eus reconnu que cette côte de sable, si ennuyeuse par son uniformité, se prolongeait de plus en plus au nord, je perdis l'espérance de trouver la séparation dont je m'étais cru si assuré. Au coucher du soleil, la plus au nord de deux collines nous restait directement à l'O. J'estimai qu'elle se trouvait par $52^{\circ} 42' 30''$ N. On ne distinguait aucun objet remarquable plus loin au nord. La côte à perte de vue n'offrit partout qu'un rivage bas et sablonneux. A 9 heures je mis en panne.

30.

Nous avions en deux jours reconnu avec exactitude, sur une longueur de près de 80 milles, cette côte inculte et inhospitalière. Heureusement que le temps qui était très-beau nous avait permis de la rallier de près, car on la perdait souvent de vue à la distance de 6 à 7 milles. Après deux jours sereins, nous eûmes des indices de mauvais temps qui ne tardèrent pas à se confirmer, et à un calme, accompagné d'une brume épaisse, qui dura toute la journée, succéda dans la nuit du 1^{er} août un vent impétueux de l'est. Nous n'étions que sur 26 brasses, ce qui n'annonçait pas une grande distance de la côte. Je fis en conséquence déployer autant de voiles que les mâts pouvaient en porter, afin de quitter cette po-

Août.

1.

1805.

Août.

2.

sition dangereuse. A midi, nous étions sur 50 brasses, et le soir les sondes rapportèrent 80 brasses. Le vent tomba pendant la nuit, et le 2 août au matin il passa au N. J'en profitai pour faire route à l'O., directement sur la terre dont nous eûmes connaissance à deux heures après midi. Elle était peu élevée, beaucoup plus cependant que celle que nous avions vue au sud. Une plaine basse et sablonneuse s'étendait à perte de vue au N. Une petite montagne conique terminait l'horizon, et à deux heures, peu de temps après que la terre se fut montrée, elle nous restait au N. $68^{\circ} 0'$. Nous étions alors à 9 milles de la côte la plus voisine, sur 38 brasses. L'observation méridienne nous avait donné $55^{\circ} 28' 04''$ de latitude, et $216^{\circ} 18'$ de longitude, ce qui nous plaçait à 45 milles plus au nord que la colline vue le 30 juillet à $52^{\circ} 42' 50''$ de latitude. Il fallait nécessairement y revenir pour y rattacher nos angles. Je l'ai en conséquence nommée *Colline de Liaison*. Mais avant de me diriger de ce côté, je fis route à l'O., vers une pointe assez saillante, derrière laquelle on pourrait croire qu'il se trouvait une baie spacieuse. Comme il était fort important pour moi de découvrir un bon port à l'extrémité septentrionale de Sakhalin, je voulais m'assurer de l'existence de cette baie. A 3 heures et demie nous vîmes, à notre grand

1805.
Août.

déplaisir, que cette prétendue baie n'était qu'une plage composée de bancs de sable contre lesquels la mer brisait avec force. Je mis donc le cap au S. O. : la côte s'étendait jusqu'au S. $\frac{1}{4}$ O. et continuait à être basse et plate. On y remarquait plusieurs pointes entre lesquelles il y avait des enfoncemens et des terres basses, qui de loin ressemblaient à des baies; mais comme nous n'en étions éloignés que de 5 milles, il nous était facile de nous convaincre du contraire. Le ressac était très-fort tout le long de ces rivages. En plusieurs endroits, des langues de terre étroites s'avançaient beaucoup dans la mer, et la profondeur diminuait aussitôt dans leur voisinage. Ce qui nous obligea souvent de faire route du S. O. au S. E. $\frac{1}{4}$ S., et de nous éloigner de 6 à 7 milles, sans cependant perdre de vue aucun point de la côte. Notre marche fut si prompte à l'aide d'un vent modéré du N. et d'un fort courant du S., que je ne perdis pas l'espérance de revoir avant le coucher du soleil la colline de Liaison. A 5 heures après midi nous découvrîmes, au S. O. $\frac{1}{2}$ O., à une grande distance dans les terres, quelques hauteurs assez considérables; à sept heures il en parut d'autres plus au S., ainsi qu'une pointe de terre, d'où la côte tournait un peu plus à l'O. J'ai donné à cette pointe le nom de *Wurst*, d'après le conseiller d'Etat,

1805.
Août.

mon ami. Elle est par $52^{\circ} 57' 30''$ N. ; et $216^{\circ} 42' 50''$ O. A 8 heures, nous vîmes distinctement la colline de Liaison. Ce point était devenu extrêmement intéressant pour moi, parce que je craignais de laisser une lacune sur ma carte.

3. Nous eûmes pendant toute la nuit et le jour suivant du calme et une brume épaisse. Le temps s'éclaircit cependant pour quelques momens à midi, et nous permit de prendre la hauteur méridienne. Nos observations nous donnèrent $52^{\circ} 56' 05''$ de latitude, et $215^{\circ} 45'$ de longitude. Elles indiquèrent en même temps un courant de 21 milles directement au sud.

- Un vent de sud faible s'éleva à l'approche de la nuit. Comme nous avons déjà relevé la côte jusqu'à $53^{\circ} 30'$ de latitude, nous pouvions en profiter pour retourner au nord, malgré la brume qui ne discontinuait pas. Je gouvernai donc au N. N. O. et au N. O. $\frac{1}{4}$ N. avec peu de voiles. La brume s'étant dissipée le 4 août un peu avant midi, nous obtînmes des hauteurs, pour déterminer la latitude à $53^{\circ} 44' 25''$ et la longitude à $216^{\circ} 12'$. Nos observations indiquèrent un courant de 10 milles au N. E. $\frac{1}{4}$ N., qui nous avait entraînés plus loin que je n'imaginai du dernier point que nous avons vu au nord. Pour le regagner je virai de bord au S. O. A 2 heures nous eûmes connaissance de la terre,

et à 4 heures nous n'en étions plus qu'à 7 milles, sur 37 brasses. Nous reconnûmes bientôt tous les objets que nous avions vus le 2 août. La petite montagne conique, qui terminait alors notre horizon au N., nous restait maintenant à l'O. S. O., et la pointe de terre derrière laquelle j'avais cru trouver une baie, au S. O., la côte au nord de la montagne conique, conservait le même aspect. C'était une plaine médiocrement élevée, bordée par un rivage bas et sablonneux. Plusieurs pointes s'avançaient en mer; mais elles étaient toutes liées entre elles, quoiqu'à une certaine distance on eût pu y soupçonner des enfoncemens, à l'exception d'un seul endroit derrière la pointe la plus avancée, où la côte s'enfonce considérablement sans laisser apercevoir de continuation de terres; peut-être est-ce l'embouchure d'un fleuve. La pointe qui rend cet endroit facile à reconnaître, est par $53^{\circ} 40' N.$, et $216^{\circ} 53' O.$ Je lui donnai le nom du général Klokatcheff, mon ami.

A 4 heures, ayant fait route au N. O. et au N. O. $\frac{1}{2}$ N., nous découvrîmes de nouvelles terres basses. A 5 heures, nous fûmes forcés de mettre en travers, à cause d'un brouillard épais qui nous cachait toute la terre, et même de pousser au large. Bientôt après, le vent souffla grand frais du S. S. O., et passa, avec la même force,

1805.
Août.

1805.
Août.

3.

à l'E. S. E., avec une brume épaisse qui dura quatre jours. Pendant ce temps, nous restions bord sur bord, sans nous éloigner de la côte de plus de 18 ou 20 milles, sur 70 brasses. Le 8 août, dès 4 heures du matin, la brume commença à se dissiper, et, à 5 heures, nous vîmes la terre qui s'étendait du S. O. au N. O. : nous nous trouvâmes tout à coup comme transportés dans une nouvelle contrée. Au lieu d'une côte plate et sablonneuse, le long de laquelle nous courions depuis plus de quinze jours, nous vîmes une terre haute et montagneuse, avec un petit nombre d'ouvertures. Les rivages étaient généralement escarpés, et, en plusieurs endroits, composés de rochers semblables à de la craie. Nous avions au N. O. un gros cap, d'où la côte se dirigeait plus à l'O. : j'ai nommé ce cap *Lœvenstern*, du nom du troisième lieutenant de mon vaisseau. Sa latitude est de $54^{\circ} 3' 15''$, et sa longitude de $216^{\circ} 47' 30''$. Un gros rocher se trouve en avant de ce cap.

Comme il y avait une lacune entre cette partie de la côte et celle que nous avions relevée avant la brume, il fallut retourner au S. pour retrouver le dernier point que nous avions déterminé ; mais nous n'en étions guère éloignés de plus de 20 milles. Le vent soufflait bon frais du S. E., et le temps était sombre et nébuleux. Il fallut parcourir environ 18 milles au S. O., avant de

reconnaître la terre que nous avions vue le 5 d'août. Elle parut à 8 heures. Je repris aussitôt le cap au N., à la distance de 5 milles au plus de la terre; nous étions sur 25 brasses. Nous eûmes connaissance du cap Lœvenstern, et successivement de quatre autres caps, dans chacun desquels je croyais reconnaître le cap septentrional de Sakhalin. Il y a près du rivage, au S. du cap Lœvenstern, une vallée riante, environnée en grande partie de hautes montagnes, et où vraisemblablement une rivière a son embouchure. Nous découvrîmes deux habitations dans cette belle vallée; c'étaient les premières que nous apercevions sur la côte orientale de Sakhalin. On voyait, dans un autre endroit peu éloigné, un enfoncement entre deux pointes liées entre elles par une terre basse: nous perdions ainsi, à mesure que nous avançons, l'espérance de rencontrer un port. L'aspect de Sakhalin, au N. du cap Lœvenstern jusqu'à l'extrémité de l'île, est plus triste; nulle trace de végétation, partout une masse presque uniforme de granit noir, tacheté de blanc, que les Anglais appelleraient une *Côte de Fer*. A 5 milles de terre, la sonde rapportait 30 brasses, fond de roche. Nous prolongeâmes cette côte, dont la direction est au N. 35° O., entre le cap Lœvenstern et le cap le plus au nord: nous découvrîmes enfin, à 10 heures du matin, ce

1865.
Août.

1805.
Août.

cap si désiré, à la distance d'environ 25 milles, sans pouvoir encore déterminer sa latitude. A 11 heures, le ciel se couvrit de nuages; il tomba des torrens de pluie, et nous perdîmes entièrement la terre de vue, quoique nous n'en fussions qu'à 3 milles. Nous étions alors sur 35 brasses, fond de sable. Nous remarquâmes un grand changement dans la couleur de l'eau, elle était d'un jaune sale, et M. Horner la trouva de 8 grains plus légère que celle qu'il avait pesée la veille. On ne pouvait en attribuer la cause qu'au fleuve Amour, dont l'embouchure se trouve à environ un degré et demi plus au sud. A 1 heure après midi, le ciel s'éclaircit. Le cap septentrional de Sakhalin nous restait directement à l'O. et le cap Lœvenstern au S. 5° E. Nous étions sur 55 brasses, fond de roche. Nous doublâmes le cap septentrional, par un temps sombre et nébuleux, avec un vent de S. E. très-fort. A 3 $\frac{1}{2}$ heures après midi, il nous restait déjà au S. Nous eûmes alors connaissance d'une terre haute qui courait au S. O. à perte de vue. Le temps obscur nous empêcha de voir distinctement l'extrémité au N. Elle paraissait former, avec le cap septentrional de Sakhalin, une grande baie. La terre au S. O. était également haute, mais moins montagneuse. Un coup de vent très-fort de l'E. S. E. m'obligea de mettre en travers sous

les huniers, tous les ris pris. Cependant, ayant remarqué que le courant nous entraînait vers la terre, et que la sonde diminuait de plus en plus, je crus devoir m'éloigner pendant la nuit.

Le 9 d'août, au point du jour, le temps étant sombre et le vent soufflant modérément de l'E., nous mîmes toutes les voiles dehors, et cinglâmes au S. O. Je croyois que le cap septentrional de Sakhalin était dans cette direction; mais la côte, que nous ne vîmes qu'à 9 heures, était la même que nous avions vue la veille, dans le brouillard, au S. O. du cap septentrional. Nous découvriâmes celui-ci à 10 heures, au S. 52° E. : nous avions en même temps le cap du nord-ouest au S. 5° O. Nous étions à 18 milles de l'un et de l'autre, sur 35 brasses, fond de sable.

J'ai donné aux deux caps qui forment la côte septentrionale de Sakhalin, les noms d'*Elisabeth* et *Marie*, noms chers aux Russes, et dont j'aurais volontiers honoré des lieux plus beaux et plus riants. Le cap Elisabeth, qui est par 54° 24' 30" de latitude et 217° 13' 30" de longitude, est une masse de rochers très-haute, qui fait l'extrémité d'une chaîne de montagnes, et facile à reconnaître par une quantité de monts aigus, ou plutôt de rochers nus, sur lesquels on ne voit ni bois, ni verdure. Il s'abaisse insensiblement du côté de la mer. On aperçoit sur sa pente une sorte de piton ou de petit

1865.
Août.

9.

1805.
Août.

pic, et, à son extrémité la plus basse, un rocher très-haut, environné d'un grand nombre d'autres plus petits. Lorsqu'on a ce cap à l'O., on lui trouve une grande ressemblance avec la pointe méridionale du Kamtchatka; mais le cap Lopatka est plus haut. A l'O. du cap Elisabeth, on voit une autre pointe qui forme une petite baie, ou plutôt un simple enfoncement entièrement ouvert.

Le cap Marie, par $54^{\circ} 17' 30''$ de latitude et $217^{\circ} 42' 15''$ de longitude, est moins élevé que le cap Elisabeth. Il consiste en une chaîne de collines, presque toutes de la même hauteur, ce qui lui donne l'apparence d'une plaine unie. Il s'abaisse doucement vers la mer, et se termine par un escarpement d'où un banc de rochers très-dangereux s'étend au N. E. La force des brisans, dans cette direction, annonce que ces rochers se prolongent au loin sous l'eau; et comme les courans près de ce cap sont si forts qu'on ne peut les vaincre qu'avec un vent très-frais, il faut se garder d'en approcher de trop près; car, dans ce cas, un vent subit de N. O. pourrait mettre un vaisseau dans le plus grand danger. Il faut réfléchir aussi que ces bancs de rochers s'étendent peut-être à une beaucoup plus grande distance que nous n'avons eu l'occasion de le vérifier.

Entre les caps Elisabeth et Marie, on voit une

grande baie d'une profondeur considérable, et autour de laquelle la terre est généralement assez haute; en quelques endroits pourtant elle est si basse, que nous nous imaginions y trouver un bon port qui se dérobaît à notre vue. Nous nous avançâmes donc pour le reconnaître; mais nous reconnûmes bientôt notre erreur. Un rivage très-bas formait une côte continue; cependant nous découvrîmes, au S. O., au pied des montagnes, une jolie vallée où se trouvait un village: nous y comptâmes vingt-sept maisons: trente-cinq personnes étaient assises près du rivage; c'étaient les premiers habitans de Sakhalin, que nous apercevions depuis notre départ de la baie Patience. J'envoyai M. Lœvenstern à terre, pour recueillir des informations: comme il était possible que des Tartares de la côte opposée fussent établis en cet endroit, je lui donnai ordre de ne pas s'écarter du rivage, et de se rembarquer au moindre mouvement suspect. MM. Horner et Tilésius l'accompagnèrent. En les attendant, nous courûmes des bordées. A un mille et demi de la terre, les sondes avaient diminué très-régulièrement jusqu'à 7 brasses: à 11 brasses, le fond était encore rocailleux; mais en nous rapprochant de la côte, nous le trouvâmes de sable fin. Le canot aborda, au bout d'une demi-heure, vis-à-vis du village. La proximité où nous étions

1805.
Août.

1805.
Août.

nous mettait à même d'observer ce qui se passait. La réception que l'on fit à nos gens nous parut sinon hostile, du moins très-peu amicale. Le canot revint au bout de deux heures. Voici ce qu'il m'apprit.

Dès que le canot s'approcha du rivage, trois hommes, qui, d'après leur habillement, parurent des chefs, vinrent à sa rencontre; ils tenaient, chacun à la main, une peau de renard qu'ils agitaient en l'air, en criant tous à la fois et si haut, que nous les entendions à bord. Cependant nos compagnons descendirent à terre, et on les embrassa avec une grande cordialité. Les insulaires avaient néanmoins l'air de vouloir les empêcher d'avancer. Au même instant, tous les habitans du village arrivèrent; et comme ils étaient tous armés de poignards et les chefs de sabres, cet accueil parut suspect. En conséquence, M. de Lœvenstern se rembarqua aussitôt, suivant mes ordres. Il alla ensuite attérir à une autre partie de la baie un peu plus au nord. Derrière une petite hauteur peu éloignée, il trouva un lac qui paraissait s'étendre au loin. Quoique M. Lœvenstern n'eût vu qu'un moment les habitans de cette baie, il reconnut bientôt qu'ils étaient d'une race différente des Aïnos. La plupart étaient, comme ceux-ci, vêtus de parkys; mais les chefs portaient des habits de soie bariolés: plusieurs autres avaient

aussi des surtouts de soie de couleurs très-mélangées. Il paraissait certain que ces gens étaient des Tartares, et nous en eûmes la preuve quelques jours après, lorsque nous fîmes plus ample connaissance avec eux.

1865.
Août.

Si jamais la Russie pensait à faire un établissement à la partie septentrionale de Sakhalin, cette baie serait le seul endroit convenable. Quoiqu'elle soit très-ouverte, elle me semble cependant avoir beaucoup d'avantage sur les baies de Ténériffe et de Madère, où des flottes considérables mouillent en sûreté pendant certaines saisons de l'année. La profondeur, qui, à la distance de 1 $\frac{1}{2}$ mille de la terre, est, comme je l'ai dit, de 9 brasses sur un fond de sable fin, diminue si insensiblement, qu'à la distance d'une demi-encablure elle est encore de 3 brasses sur un fond excellent. Cette baie doit être très-sûre en été, saison dans laquelle les vents de nord sont rares. Je n'ai remarqué aucuns brisans dans toute la baie; notre canot y aborda avec la même facilité qu'il aurait pu le faire dans le port le mieux fermé. Nous n'avons jamais eu non plus de vent constant du nord, pendant tout le temps que nous avons mis à relever Sakhalin, et excepté le 2 août, les vents régnans étaient S. E. et S. O. Enfin, dans le cas où l'on verrait approcher une tempête du N. ou du N. E., il ne serait pas difficile de sortir,

1805.
Août.

en louvoyant, puisque la baie est très-spacieuse.

La vallée où se trouve le village serait très-convenable pour un établissement. Les environs sont très-agréables; le sol est tapissé partout d'un très-beau gazon et de la plus riche végétation; les collines et les montagnes sont couvertes de sapins magnifiques. Un lac considérable, dans lequel se jettent plusieurs ruisseaux, n'est pas éloigné. Ainsi on aurait de l'eau et du bois en abondance. La distance par terre, de la petite baie à la côte opposée de Sakhalin, n'est pas de plus de 5 milles. Un autre petit village est près du cap Marie, habité sans doute aussi par des Tartares. On doit les regarder comme des étrangers qui ont chassé ou peut-être extirpé les Aïnos, habitans indigènes. Nous vîmes plusieurs rennes qui paissaient près du bord de la mer, entre les deux villages. Il n'est pas douteux que ce pays ne puisse être cultivé avec succès.

Cette baie, que je nommerai la *Baie du Nord*, est formée par le cap Elisabeth à l'E., et le cap Marie à l'O., à la distance de 18 milles l'un de l'autre, dans la direction du N. E. au S. 65° O. La vallée où le plus grand village est situé se trouve dans la partie de la baie la plus enfoncée par 54° 15' 45'' N., et 217° 23' O., environ 9 milles plus au sud que le cap Elisabeth. Cet

endroit, vu d'une certaine distance avant qu'on découvre les maisons, est reconnaissable parce qu'il semble présenter deux îles entre lesquelles nous espérions trouver un bon port. D'après nos observations, faites près du cap Marie, le temps de la haute mer aux nouvelles et pleines lunes est à peu près à deux heures. Je soupçonne que l'eau n'y monte pas très-haut.

J'aurais d'autant plus volontiers laissé tomber l'ancre dans cette baie pour l'examiner plus en détail, que M. de Loewenstern avait été forcé d'abréger sa visite. Mais, après une longue attente, nous avions enfin un beau temps : espérant qu'il continuerait au moins pendant quelques jours, je ne voulais pas perdre l'occasion précieuse de poursuivre la reconnaissance de la partie nord-ouest de Sakhalin, où je me flattais toujours de découvrir un port sûr et commode, dans lequel je me proposais de mouiller pendant quelque temps.

Dès que M. de Loewenstern fut revenu à bord, nous mîmes toutes les voiles dehors pour doubler le cap Marie. Dès que nous fûmes hors de la baie, la sonde augmenta peu à peu de 8 à 16 brasses, et à l'approche du cap Marie elle rapporta tout à coup 48 brasses. Nous étions alors à 6 ou 7 milles de distance de la terre. A 8 heures du soir, le gouvernail refusait le service, quoique le vent fût favorable

1865.
Août.

1805.
Août.

10.

et soufflât bon frais. La cause en était due à un fort courant, qui se dirigeait à l'O. S. O., et qui, vers deux heures, passa à l'E. N. E. Le vent continuait à souffler grand frais, et cependant nous ne pouvions gouverner le vaisseau, et nous étions entièrement abandonnés au courant. Désirant en connaître la force, je fis descendre à dix heures un canot, qui jeta l'ancre à côté du vaisseau; nous trouvâmes que la rapidité du courant était de $2 \frac{1}{2}$ milles à l'heure. Une autre méthode employée donna le même résultat. Sa force augmenta encore pendant la nuit, et à midi nous mouillâmes sur 35 brasses, fond de sable fin. Le cap Elisabeth nous restait alors au S. 79° E. du compas, le cap Marie au S. 51° E., et un nouveau cap à la côte N. O., que j'ai nommé cap Horner, au S. 28° E. Notre latitude observée était de $54^{\circ} 30' 02''$, et notre longitude, corrigée d'après les chronomètres, de $217^{\circ} 55'$. A 2 heures, il s'éleva un vent frais du N. E., avec lequel je me dirigeai aussitôt sur le cap Marie. A 8 heures du soir nous l'avions à l'O. $\frac{1}{2}$ N. Le vent passa pendant la nuit au S. E., où il se maintint le lendemain, soufflant grand frais avec une pluie continuelle: le soleil ne se montra pas un seul instant. Ce mauvais temps nous força de louvoyer dans le canal qui sépare Sakhalin de la Tartarie, dont nous ne

11.

distinguions pas les côtes. Nous avions 22 à 27 brasses; les courans étaient toujours très-forts. Le vent diminua pendant la nuit, et le gouvernail refusa aussitôt d'obéir. Nous restâmes ainsi jusqu'à 10 heures du matin abandonnés au courant, et quoiqu'il s'élevât dans ce moment un vent de N. O. assez frais, il nous fut impossible de le refouler; il fallut gouverner au S. E. $\frac{1}{2}$ S. au lieu de l'E. N. E. Nous parvînmes cependant à 5 heures après midi à prendre cette bordée. En considérant la position des terres, je me figurais qu'il devait se trouver une baie sûre derrière le cap Horner. Cette espérance me fit avancer jusqu'à un mille et demi de la terre. Nous trouvâmes en effet une baie; mais si elle était suffisamment à l'abri des vents, elle manquait de profondeur. J'y mouillai le 14 août, après avoir cherché inutilement un port tel que je le souhaitais.

A midi, nous étions par $54^{\circ} 04' 10''$ N., et $217^{\circ} 51' 30''$ O., 32 milles plus au nord que n'indiquait la table de loch. Nous avions directement à l'E. un pic assez haut, situé au milieu du pays, et au S. de cette montagne une autre plus haute et divisée en deux parties. Le cap Marie nous restait au N. 28° E., et la terre la plus méridionale qui s'offrit à nos yeux à l'E. S. E. Le pic auquel j'ai donné le nom d'*Espenberg*, est par $54^{\circ} 04' 10''$ N., et $217^{\circ} 10'$ O.

1865.

Août.

12.

1805.
Août.

Pendant que nous naviguions dans le canal, M. Horner fit plusieurs expériences sur la pesanteur spécifique de l'eau. Il trouva qu'elle ne pesait que 78 grains; ce qui étant 12 grains de moins que l'eau de mer dans les latitudes moyennes, et 14 grains de plus que l'eau de rivière, nous en conclûmes que nous approchions de plus en plus de l'embouchure du fleuve Amour. Nous ralliâmes la côte à la distance d'un mille et demi à 2 milles, afin que rien ne pût nous échapper. Les sondes continuaient à se soutenir entre 14 et 16 brasses.

La partie du nord-ouest de Sakhalin offrait un aspect plus agréable que celle du sud-ouest. Des montagnes couvertes de bois jusqu'au sommet sont entrecoupées de vallées, dont l'herbe touffue, annonce un sol très-propre à la culture. Le rivage presque partout escarpé et généralement de couleur jaune, ressemble à un mur élevé par l'art pour entourer le pays. Il est interrompu en quelques endroits par des terres basses, où sont ordinairement des maisons, ou tout au moins des indices d'habitations voisines, tels que des canots, des perches pour sécher le poisson, et autres appareils semblables. L'établissement le plus au sud est un grand village situé plus avant dans les terres, et dont les maisons sont fort bien bâties. Nous avons même aperçu des champs dont la cul-

ture annonçait une nation plus civilisée que les Aïnos. La limite entre la terre haute et la terre basse, dans cette partie du nord-ouest, se trouve sous le même parallèle que dans la partie du nord-est; elle se distingue également par quelques montagnes dont nous avons eu connaissance en naviguant de l'autre côté, et que nous reconnûmes parfaitement. Au-delà de cette limite, on ne voyait qu'un rivage bas et sablonneux, qui se prolongeait au S. S. O., à perte de vue, et sur lesquels s'élevaient quelques îles isolées, semblables à celles que nous avions vues sur la côte orientale. Leur aspect était néanmoins pittoresque, l'irrégularité de leur position et la différence de leurs formes et de leurs hauteurs leur donnaient l'aspect des ruines d'une grande ville. Près de ce rivage bas la mer était peu profonde. Nous n'étions plus que sur $8\frac{1}{2}$, et 8 brasses : vers le soir nous eûmes un vent frais du N. N. O., qui portait directement dans le canal; mais comme le rivage s'inclinait de plus en plus à l'O., et qu'il aurait fallu naviguer au S. O. pour suivre dans ce canal une direction parallèle à la côte, je crus prudent de tenir le vent et de faire route à l'O. en travers du canal. On voyait sur une pointe éloignée dont nous avons eu connaissance avant la nuit, une colline haute, que sa position au milieu d'une mer de sable rendait

1865. très-remarquable, et un peu plus loin un haut
Août. rocher pyramidal.

15. Au point du jour, je mis toutes les voiles dehors, et je gouvernai d'abord au S. E. pour reconnaître la terre que nous avons dans cette direction; à 8 heures, je virai de bord au S. $\frac{1}{4}$ O. Nous vîmes alors distinctement, quoique à une certaine distance, la côte sablonneuse que nous avons aperçue la veille; et, bientôt après, nous reconnûmes qu'elle se prolongeait à l'O. A 11 heures nous découvrîmes, entre le S. O. $\frac{1}{4}$ O. et l'O., une terre montagneuse que le brouillard nous avait cachée jusqu'alors, et qui devait être la côte de Tactarie. Entre la pointe de cette côte, la plus éloignée, derrière laquelle on voyait encore deux montagnes de hauteur médiocre, et la côte de Sakhalin, se trouvait une ouverture large de 5 milles au plus, qui paraissait être le canal qui conduit à l'embouchure du fleuve Amour. Je dirigeai aussitôt ma route de ce côté; mais à peine étions-nous à 5 milles du milieu de l'ouverture, que nos sondes ne rapportèrent que 6 brasses. N'osant pas m'aventurer plus loin avec *la Nadiejeda*, je mis en travers, et j'ordonnai à M. Romberg, un de mes lieutenants, d'aller, avec un canot, d'abord à la pointe de Sakhalin, jusqu'à ce qu'il ne trouvât que 5 brasses d'eau; puis de l'autre côté du canal

au cap situé sur la côte de Tartarie, et de sonder le canal dans toute sa largeur. M. Romberg revint à 6 heures du soir, rappelé par un coup de canon que je fis tirer, parce que nous l'avions perdu de vue depuis deux heures. Il m'apprit qu'un fort courant du sud avait rendu sa navigation si pénible, qu'il n'avait pas voulu s'avancer jusqu'à ce qu'il ne trouvât plus que 5 brasses, afin d'avoir le temps de sonder dans le canal; que cependant il était parvenu à 4 brasses, à peu près à mi-chemin entre le vaisseau et la pointe de Sakhalin, c'est-à-dire à $2\frac{1}{2}$ milles de l'un et de l'autre; ensuite il s'était dirigé vers la pointe de Tartarie. Le brassiage n'avait pas d'abord varié beaucoup; mais, à la fin, il n'avait plus trouvé que $3\frac{1}{2}$ brasses, et alors il était revenu au signal qu'on lui avait fait. Il rapporta un seau plein de l'eau puisée au milieu du canal, au point le plus éloigné où il était allé. Cette eau était très-douce, ne pesait qu'un grain de plus que celle que l'on boit à Saint-Pierre-Saint-Paul, et se trouvait aussi légère que l'eau de Nangasaky; l'eau même que l'on puisait à côté du vaisseau était bonne à boire. Pendant tout le temps que nous restâmes à l'entrée du canal, le courant venait du S. et du S. S. E. avec beaucoup de force; ce qui me fit penser que nous étions près de l'embouchure du fleuve Amour.

1805
Août.

J'ai nommé les deux pointes qui forment le canal, d'après le second et le troisième lieutenant de mon vaisseau : la plus à l'ouest, sur la côte de la Tartarie, par $55^{\circ} 26' 50''$ N. et $218^{\circ} 15' 15''$ O., cap *Romberg*, et la plus à l'est, sur la côte de Sakhalin, par $55^{\circ} 30' 15''$ N. et $218^{\circ} 5'$ O., cap *Golovatcheff*.

Dès qu'on eut hissé le canot à bord, je me dirigeai sur la côte de Tartarie. Au coucher du soleil, nous n'en étions plus qu'à 6 milles de distance, sur 9 à 10 brasses. Nous découvrîmes, un peu au nord du cap Romberg, deux petites îles d'où une terre avancée basse s'étendait au N. O., dans la même direction que la côte : on voyait à quelques endroits des abaissemens qui nous firent soupçonner que cette terre avancée pouvait être une chaîne de petites îles, ou peut-être une grande île séparée par un canal de la terre qui était derrière.

A 8 heures, je mis en panne sur $9\frac{1}{2}$ brasses, ayant le cap Golovatcheff au S. 55° O., le cap Romberg au S. 5° O., et la pointe nord de la côte de Tartarie au N. 55° O. J'ai nommé cette pointe, qui est par $55^{\circ} 58'$ N. et $218^{\circ} 54'$ O., *Cap Khabaroff*, en l'honneur d'un Russe habile et entreprenant qui, en 1649, hasarda, à ses propres frais et avec très-peu de ressources, l'entreprise dangereuse de compléter la découverte du fleuve Amour.

1805.
Août.

Le vent ayant passé au S. E. pendant la nuit, je mis toutes les voiles dehors pour sortir du canal en prolongeant la Tartarie : mais le courant venait du sud avec tant de force, que, quoique le vent soufflât grand frais, nous ne pûmes faire route au N. O., et encore moins à l'O. S. O., comme c'était mon intention. Nous l'essayâmes inutilement pendant deux heures consécutives; cependant le vaisseau aurait dû filer au moins sept nœuds par la force du vent et la quantité des voiles. A 6 heures enfin, ne pouvant vaincre la violence du courant pour gagner l'ouest, je me dirigeai au N. E. $\frac{1}{4}$ E. pour gagner la pointe nord-ouest de Sakhalin, et aller mouiller dans la baie devant laquelle nous avions passé, et où nous avons vu un grand village. Je voulais faire connaissance plus particulièrement avec les Tartares qui l'habitaient, et qui se sont arrogés la possession de la partie septentrionale de Sakhalin.

 CHAPITRE XIX.

RETOUR AU KAMTCHATKA.

Séjour à la baie de la Nadiejeda. — Elle est habitée par des Tartares. — Leur méfiance. — Leurs mœurs et leurs usages. — Leurs maisons. — Calcul approximatif du nombre de Tartares établis à la pointe septentrionale de Sakhalin. — Longitude géographique de la baie de la Nadiejeda. — Nous faisons voile, pour la seconde fois, vers la côte de Tartarie, sans pouvoir l'apercevoir. — Conjectures sur sa direction. — Impossibilité de la relever, depuis l'Amour jusqu'aux frontières de la Russie. — Nécessité de faire faire cette reconnaissance en partant du port d'Oudinsk. — Motifs de penser que Sakhalin et la Tartarie ne sont pas séparés par un canal. — Confirmation de cette opinion par le capitaine Broughton. — Continuation de notre traversée de Sakhalin au Kamtchatka. — Ile Saint-Jonas. — Erreurs sur sa position. — Brume constante et tempête. — Nous coupons les Kouriles. — Nous mouillons dans la baie d'Avacha.

1805.
Août.

LE jour étant trop avancé pour descendre à terre, je me contentai d'envoyer un canot à la pêche; il revint, deux heures après, si chargé de poissons, que l'équipage put s'en nourrir

pendant trois jours. Les poissons étaient presque tous du genre du saumon, et tout-à-fait semblables à ceux qui sont si communs au Kamtchatka, où ils portent le nom de *tchevitch*. Pendant la nuit, nous eûmes un vent frais du S. S. E., avec une pluie abondante. Le vaisseau chassa de quelques brasses sur ses ancres, à cause du mauvais fond de la baie, que j'avais fait sonder partout, dans le vain espoir d'y trouver un ancrage meilleur. Le vent mollit heureusement vers minuit.

J'expédiai dès le matin deux canots : l'un pour pêcher, l'autre pour ramasser du bois épars sur le rivage, notre provision touchant à sa fin. A 8 heures, j'allai moi-même à terre avec tous les officiers. Comme notre intention était d'y faire une promenade de délassement dont nous étions privés depuis si long-temps, nous n'abordâmes pas au village, mais à un mille de distance, à un endroit situé vis-à-vis du vaisseau, et qui paraissait être l'embouchure d'un ruisseau. Nous fûmes trompés dans notre espérance de jouir d'une agréable promenade. Des broussailles impénétrables bordaient partout le rivage ; l'impossibilité de traverser ces halliers touffus nous força de gagner le village, en marchant jusqu'à mi-jambes dans le sable mouvant.

Nous avons été accostés, avant d'être des-

1805.
Août.

14.

1805.
Août.

endus à terre et à peu de distance du rivage, par un grand bateau contenant dix hommes, qui, à notre approche, se levèrent tous, nous saluèrent en s'inclinant, et nous firent signe de venir à terre. Leur manière de nous inviter était la même que nous avions déjà vue pratiquer à la pointe nord de Sakhalin. Ils avaient en main des peaux de renards qu'ils agitaient en l'air en montrant le rivage, et s'inclinant chaque fois très-profondément. Mais lorsqu'ils s'aperçurent que notre projet était d'aborder, ils s'empressèrent de retourner à terre après leur cérémonie, y arrivèrent avant nous, et tirèrent aussitôt leur embarcation sur le rivage. Notre entrevue fut très-amicale. On s'embrassa cordialement, et notre pantomime exprimait au mieux que nous voulions être amis. Je crois pourtant qu'il y avait plus de sincérité de notre côté que du leur; car nous remarquâmes bientôt que notre visite les embarrassait beaucoup. Je fus très-surpris de ne trouver ici aucun Aïno, qui sont certainement les habitans indigènes de Sakhalin. Au lieu d'Aïnos, nous trouvions une race d'hommes entièrement semblable aux Tartares. Leur bateau attira d'abord notre attention. Nous fûmes bientôt convaincus qu'ils ne nous regardaient nullement comme des amis; qu'ils ne feignaient d'être contents que par prudence et par crainte, car leur ba-

1865.
Août.

teau contenait une grande quantité d'armes, telles que piques, flèches et sabres, mais aucune arme à feu; ce qui prouve qu'ils ne les connaissaient pas : autrement ils n'auraient pas manqué de s'en pourvoir, puisqu'ils ne s'étaient présentés que dans la vue de défendre leur colonie contre nous. Leur bateau était très-grand, quoique sans mât et sans voile. Nous prîmes alors le chemin du village, sans nous inquiéter de toutes les peines qu'ils prenaient pour nous en empêcher. Voyant enfin qu'elles étaient inutiles, ils coururent tous à leur bateau, le poussèrent au large, et s'éloignèrent avec précipitation.

A notre arrivée au village nous trouvâmes, à quelques centaines de pas des habitations, une vingtaine d'hommes rassemblés, parmi lesquels nous reconnûmes ceux qui étaient venus en bateau au-devant de nous. Un d'eux était vêtu d'un magnifique habit de soie à fleurs, et dont la coupe était entièrement à la Chinoise. Le reste de son habillement ne répondait pas à ce bel extérieur. C'était sans doute le chef de cette colonie. Pour gagner ses bonnes grâces, je lui fis présent d'une pièce de drap couleur orange, qui parut lui plaire beaucoup. Je distribuai aussi à ses compagnons quelques bagatelles, telles que couteaux, aiguilles, mouchoirs et autres objets pareils. Je crus alors

1805.
Août.

les avoir convaincus que nous étions venus en amis, et avoir fait cesser leur méfiance. Nous fîmes donc mine d'aller à leurs maisons; mais la scène changea aussitôt : ils nous barrèrent le chemin, et témoignèrent la plus grande répugnance à nous laisser avancer. Nous fîmes semblant d'abord de ne pas nous en apercevoir, et continuâmes lentement notre marche, accompagnés de tout notre monde. Alors ils se rassemblèrent en masse, poussèrent de grands cris, et manifestèrent leur crainte et leur effroi, sans cependant nous suivre. Ne voulant donner à ces hommes méfiants aucune raison de mécontentement, je retournai aussitôt à eux; et, prenant le chef par la main, je cherchai à lui faire comprendre que nous étions venus sans le moindre projet hostile. Pour lui prouver en outre mes intentions amicales et le tranquilliser, je déposai mon épée. Je lui témoignai de plus que nous ne voulions pas entrer dans les maisons. Puis je le pris une seconde fois par la main, et le persuadai, ainsi que ses compagnons, de venir avec nous. Ils tinrent alors conseil, et résolurent de céder à notre demande et de nous accompagner. Leur premier dessein de rester en arrière, lorsque, malgré leur répugnance, nous prenions le chemin du village, me paraissait en contradiction avec leur air alarmé et effrayé; je ne pouvais me l'expliquer

qu'en supposant qu'en notre absence ils voulaient détruire notre canot, sur lequel ils tournaient souvent les yeux, et ensuite exercer leur vengeance contre nous. Ce canot n'était gardé que par deux matelots, et avait été halé à terre à cause du ressac. Il leur aurait donc été facile d'exécuter ce projet. Au reste, toute la troupe ne resta pas avec nous ; une grande partie courut au village pour nous y précéder, et prit un chemin plus court, parmi des broussailles, où nous ne pouvions pas les suivre. Nous arrivâmes enfin. La première maison appartenait au chef ; il s'était placé devant avec toute sa suite, en nous faisant entendre qu'elle était à lui. Deux hommes robustes se tenaient en outre à la porte comme gardes du palais de leur maître, et nous faisaient connaître, par leurs gestes, qu'ils ne nous laisseraient pas entrer. Je l'avais promis d'ailleurs ; mais nous fûmes semblant d'être très-indifférens sur ce point, malgré notre vive curiosité de connaître l'intérieur de leurs habitations, leur genre de vie et leurs familles. Après avoir distribué de nouveaux présens, nous allâmes dans le village, que nous parcourûmes jusqu'à son extrémité. Afin de tranquilliser le reste des habitans, je priai le chef de nous accompagner ; il y consentit, et nous marchâmes ainsi en nous tenant par la main. Cette marque d'une grande amitié entre

1805.
Août.

nous n'était donnée, de sa part, qu'à contre-cœur ; car il s'arrêtait à chaque pas, en me témoignant, d'un air fâché, son désir de nous voir rebrousser chemin. Un nouveau présent de drap lui rendit sa bonne humeur, et j'eus lieu de croire qu'il était enfin convaincu de nos dispositions pacifiques. S'il lui restait encore quelque crainte, c'était de nous voir pousser la curiosité trop loin.

Nous parvînmes à l'extrémité du village par un sentier d'environ trois cents toises de longueur, presque entièrement caché par une herbe très-haute. Rien ne nous frappa dans cette promenade, que quelques maisons que nous apercevions à une certaine distance, et qui nous parurent mieux construites que les autres ; elles avaient des cheminées. Nous en prîmes le chemin. La première était vide, nous pûmes y entrer. Plusieurs indices nous firent penser que les propriétaires ne l'avaient probablement quittée que depuis peu de temps. Il y avait par exemple, aux deux coins de la pièce d'entrée, un foyer en pierre, au-dessus duquel était fixé un grand croc de fer, servant sans doute à suspendre la marmite. Je ne voulus pas aller plus avant, et nous retournâmes à la maison du chef, devant laquelle une grande quantité d'hommes s'était rassemblée, pour troquer avec nous des bagatelles qui étaient des ra-

retés pour nous. Le chef même s'abassa jus-
qu'à nous vendre son magnifique habit de soie
pour une pièce de drap de cinq archines ou trois
aunes de longueur. Mais pour nous donner
une haute idée de sa dignité et peut-être
aussi de sa richesse, il entra aussitôt dans
sa maison, et revint un quart-d'heure après,
paré d'un habit de soie rouge parsemé de
fleurs d'or. Il est probable qu'il n'aurait pas
refusé de vendre encore cet habit, s'il eût
trouvé un amateur. L'avidité semblait être un
trait saillant de son caractère. Il nous en donna
une preuve frappante. Quoiqu'il eût reçu plu-
sieurs présens qui devaient être d'un grand
prix pour lui, il ne voulut pas nous céder,
sans que nous les eussions payés, quelques
poissons secs qui nous paraissaient bien pré-
parés, et dont nous voulions goûter, et il ne
les laissa sortir de ses mains qu'après avoir
reçu d'avance le prix dont on était convenu. Le
drap et le tabac étaient ce que tous estimaient
le plus, surtout le tabac pour lequel ils étaient
prêts à donner tout ce qu'ils avaient. Malheu-
reusement nous n'en étions pas pourvus. Les
rameurs de ma chaloupe, qui avaient du tabac
pour leur usage, firent des marchés très-avan-
tagés; l'un de nous avait donné un mouchoir
de soie pour un chapeau de paille, dont le
seul mérite consistait à être une curiosité de

1805.
Août.

1805

Août.

Sakhalin. Le Tartare qui avait acquis ce mouchoir, valant au moins deux roubles, le revendit aussitôt pour quelques feuilles de tabac.

A 10 heures et demie, le vent commençant à fraîchir, je m'empressai de retourner à bord. Notre curiosité avait été satisfaite en partie, et notre ignorance de la langue ne nous permettait pas d'en apprendre beaucoup plus, par une plus longue visite, surtout l'entrée des habitations nous étant interdite.

La partie septentrionale de Sakhalin n'est donc pas habitée par son peuple indigène. La douceur et la bonté des Aïnos a probablement contribué à les en faire chasser par les Tartares leurs voisins, qui des bords de l'Amour sont venus à Sakhalin, en passant l'isthme par lequel cette terre est jointe au continent, depuis un temps qui n'est peut-être pas très-éloigné. Un sort semblable menace les Aïnos de la partie méridionale, où les Japonais regardent le pays comme leur propriété et les habitans comme leurs sujets. La colonie de la baie d'Aniva est, au reste, soumise aux ordres du gouvernement japonais, tandis que la cour de Péking ignore probablement l'émigration de ses sujets de Tartarie à Sakhalin. Ainsi s'éteint imperceptiblement un peuple qui, il y a deux siècles, habitait peut-être les îles de Sakhalin, d'Ieso, et la plus grande partie des Kouriles.

Il
si
fo
re
Sa
je
Aï
I
tro
déc
pre
con
de
cha
port
visit
heur
Ce
de p
de p
diak
étaie
porta
très-
Chin
leur
ches.
et att
culot

Il s'est vu enlever successivement ses possessions par des voisins plus belliqueux et plus forts que lui. Ce peuple indigène paraît entièrement extirpé dans la partie septentrionale de Sakhalin ; car je n'ai vu à la baie de la Nadiejeda qu'un seul homme qui m'ait paru être un Aïno.

1805.
Août.

La race des Tartares, habitans actuels, est trop connue pour qu'il soit nécessaire de les décrire. Cependant, comme nous sommes les premiers Européens qui aient abordé cette contrée, et qu'il est possible que l'émigration de ce peuple à Sakhalin ait apporté quelques changemens dans ses mœurs primitives, je rapporterai ce que j'ai pu remarquer dans une visite qui n'a pas duré beaucoup plus de deux heures.

Ces Tartares étaient vêtus soit d'un parky de peaux de chiens, soit d'un habit de boyaux de poissons que l'on nomme *kamleyka* à Kodiak et aux îles Aléoutiennes. Leurs bottes étaient généralement de peaux de phoques. Ils portaient sur la tête un chapeau de paille plat, très-ressemblant aux chapeaux de paille des Chinois ; leurs cheveux tressés à la chinoise leur descendaient jusqu'au-dessous des hanches. Leur chemise était de toile de coton bleue et attachée par deux boutons de laiton ; leurs culottes longues et larges étaient de toile gros-

1805.
Août.

sière. Le chef était habillé aussi simplement et aussi salement que les autres, si l'on en excepte sa robe de soie. On ne lui témoignait pas beaucoup de respect, et l'on semblait vivre avec lui sur le pied d'une assez grande égalité. Il était au reste le seul qui portât une barbe pointue; tous les autres étaient rasés. Je n'ai remarqué chez eux aucune sorte d'ornemens.

Ces gens paraissent ne se nourrir que de poissons; car nous ne vîmes partout que de l'herbe très-haute, et pas la moindre trace de culture. Les grandes plaines qui avoisinent leurs villages y seraient cependant très-propres. Nous ne remarquâmes pas non plus de jardins, quoique les Chinois et même les Tartares mangent beaucoup d'herbes potagères. Ainsi, ces Tartares manquent entièrement de nourriture végétale : ils ont quelques chiens. Nous n'aperçûmes d'ailleurs ni animaux, ni oiseaux domestiques. En revanche il y avait près de chaque maison plusieurs balagans pour faire sécher du poisson, qui y est apprêté avec beaucoup de soin. Ces Tartares surpassent certainement les Kamtchadales dans cette opération; mais je n'avois jamais vu au Kamtchatka une énorme quantité de petits vers, dont la terre était couverte à près d'un pouce d'épaisseur, dans le voisinage de tous les balagans; l'aspect en est aussi désa-

gréable que dégoûtant. Quant aux chiens de ces Tartares, ils servent à leur fournir l'habillement, et probablement aussi à les voiturer en hiver, si j'en juge par leur nombre et par les traîneaux que j'ai vus, et dont l'un était tout semblable aux nartes des Kamtchadales, mais un peu plus grand. Leurs maisons sont fort grandes; toutes, excepté celles de l'extrémité du village où il s'en trouvait une vide, étaient bâties sur des pieux, élevés de quatre à cinq pieds au-dessus du sol. Cette espèce de remise sous la maison formait le logement des chiens. Un escalier de sept à huit marches conduit à une galerie d'environ dix pieds de largeur, qui ne règne que sur le devant de la maison. Au milieu de cette galerie est la porte du vestibule qui occupe plus de la moitié du bâtiment. Je ne vis aucune espèce de meuble dans cette espèce d'antichambre. La maison du chef était aussi la seule dont la porte ne fût pas barricadée; elle était gardée par deux sentinelles, qui ne purent pas nous empêcher de jeter un coup d'œil dans l'antichambre. Nous n'y vîmes que des murs nus, et vis-à-vis de l'entrée une porte qui est sans doute celle de l'appartement des femmes, qu'ils ont soustraites à nos regards avec le plus grand soin. Nous n'en aperçûmes en effet pas d'autre qu'une petite fille de trois à quatre ans, qu'un homme

1805.
Août.

1805.
Août.

tenait dans ses bras. La crainte extrême qu'ils avaient que nous ne voulussions nous approcher trop près de leurs femmes, fut donc la cause de leur répugnance à recevoir notre visite, et leur fit probablement aussi barricader leurs portes et leurs fenêtres. On voyait bien que ces barricades avaient été l'affaire de quelques minutes : elles ne se composaient que de planches rassemblées à la hâte et soutenues seulement par des bâtons mis en travers. Les maisons ont tout à l'entour de petites ouvertures qui servent de fenêtres ; elles étaient aussi fermées par des planches clouées.

La population de ce village, consistant en seize à dix-huit maisons, pouvait s'élever au plus à soixante ou soixante-dix personnes ; car nous ne vîmes que vingt à vingt-cinq hommes faits, et l'on peut croire qu'ils s'étaient tous montrés, soit par curiosité, soit pour défendre leurs propriétés. Le village de la Baie du Nord était beaucoup plus considérable, tant par le nombre de maisons que par celui des hommes richement habillés qui vinrent au-devant du lieutenant Loewenstern. Si l'on estime leur nombre au double, c'est-à-dire à cent quarante, qu'on y en ajoute cinquante pour un autre petit village à la Baie du Nord, et cent encore pour un village que nous avons aperçu à quelque distance à la côte nord-ouest ; enfin, si l'on en compte

cinc
en c
pula
aller
cepe
la re
C
est u
sûre
foud
on y
et l'o
Mais
visité
15'' c
A u
à bor
au ch
du su
Tarta
cepen
sa dir
m'asse
plus d
elle co
tourne
croya
en sup
cée qu

cinquante de plus pour quelques maisons isolées en divers endroits, on trouvera que toute la population des Tartares émigrés à Sakhalin peut aller à 400 personnes, nombre que je regarde cependant plutôt au-dessous qu'au-dessus de la réalité.

Cette baie, que j'ai nommée *de la Nadiejeda*, est un peu trop ouverte, et par conséquent peu sûre pour le mouillage, surtout à cause de son fond qui est généralement de roche. Au reste, on y peut faire du bois et de l'eau avec facilité, et l'on y trouve aussi du poisson en abondance. Mais à cause de sa position, elle sera rarement visitée par les navigateurs. Elle est par $54^{\circ} 10' 15''$ de latitude et $217^{\circ} 52' 36''$ de longitude.

A une heure après midi, nous fûmes de retour à bord. Je mis sur-le-champ à la voile. J'ai dit, au chapitre précédent, que le courant violent du sud m'avait empêché de relever la côte de Tartarie qui était vis-à-vis de nous. Je mettais cependant beaucoup d'importance à connaître sa direction, et je désirais particulièrement de m'assurer si, depuis le cap Khabarof, pointe la plus éloignée que nous avons vue au nord, elle continuait à courir au nord-ouest, ou si elle tourne brusquement à l'ouest comme je le croyais et comme les cartes la représentent, en supposant pourtant que la terre basse avancée que nous avons vue au nord du cap Rom-

1865.

Aout.

1805.
Août.

berg, soit l'île qui, sur les cartes, suit la direction de la terre ferme, et a ainsi la figure d'une demi-lune.

Je fis en conséquence route au S. O. $\frac{1}{4}$ O. par un vent frais de S. S. E., qui nous faisait filer $6\frac{1}{2}$ à 7 noeuds au moins par heure. A 7 heures nous avions déjà parcouru 50 milles. L'horizon était si clair du S. au N. O., qu'on aurait pu découvrir une terre un peu haute à 26 ou 50 milles de distance. Cependant on ne voyait rien, même du haut du mât, quoique le cap Khabaroff ne dût pas être éloigné de plus de douze milles au S. O. Cette circonstance nous indiquait un fort courant au nord; les observations du lendemain le confirmèrent. Nous étions en effet à 55 milles au nord de notre estime. Il s'ensuivait que le courant nous avait entraînés avec plus de force en dedans qu'en dehors du canal, lorsque nous eûmes gagné le large. Ainsi notre distance du cap Khabaroff était non pas de 12 milles, mais peut-être du double et plus. Ce plus grand éloignement, joint à un léger brouillard qui couvrait la terre haute, fut sans doute cause que nous ne l'aperçûmes pas. Mais si depuis le cap Khabaroff la côte eût conservé sa direction au N. O., seulement 9 à 10 milles plus loin, nous en aurions été tellement rapprochés, malgré le courant, qu'elle n'aurait pu nous échapper. C'était donc une preuve in-

co
rig
ne
con
ter
lus
à l'
le n
pro
rapp
plus
dent
c'éta
depu
direc
regar
de la
placé
de no
rer q
beau
ou S.
qui re
tincte
quoiq
proch
Que
recher
toute

1805.
Août.

contestable que du cap Khabaroff elle se dirigeât à l'O. et peut-être aussi à l'O. S. O. Il ne nous restait plus qu'une demi-heure de jour, conséquemment plus d'espérance de voir la terre. Mais avant de quitter le canal, je voulus encore employer une heure à faire route à l'O., pour juger à peu près par le plus ou le moins de profondeur de la mer, si nous approchions de la terre. A 7 heures, la sonde rapportait 28 brasses; à 8 heures, à 7 milles plus à l'O. 55, fond de sable. Il était donc évident que nous nous éloignons de la terre; c'était aussi une nouvelle preuve que la côte depuis le cap Khabaroff ne conserve plus sa direction précédente. Avant l'obscurité, je fis regarder avec la plus grande attention du côté de la terre, l'on ne découvrit rien. Le matelot placé au haut du mât crut voir quelque chose de noir au S. O.; cependant il ne put pas assurer que ce fût la terre. Alors je me repentis beaucoup de n'avoir pas continué notre route ou S. O. $\frac{1}{4}$ O. pendant la demi-heure de jour qui restait. Nous eussions peut-être vu plus distinctement de ce côté la terre et sa direction, quoiqu'il ne nous eût pas été possible d'en approcher à plus de 5 milles et demi.

Quelque envie que j'eusse de continuer mes recherches dans le canal, et de prolonger toute la côte de Tartarie, depuis l'embouchure

1805
Août.

de l'Amour jusqu'aux frontières de la Russie, ce qui m'aurait mis à même de rectifier la géographie de cette partie de l'Asie, il fallut absolument renoncer à cette entreprise. A mon dernier départ du Kamtchatka, il m'avait été expressément recommandé de ne m'approcher dans aucun cas de la partie de la côte de Tartarie qui est soumise à la Chine, afin de ne pas éveiller chez ce gouvernement défiant et craintif des soupçons qui pourraient donner lieu à une rupture, dont le premier effet serait d'arrêter sur-le-champ le commerce de Kiakhta, si avantageux à la Russie (1). Nous ne pouvions souhaiter d'occasion plus favorable de faire ces recherches : on aurait trouvé probablement un mouillage sûr entre les deux îles voisines du cap Romberg. Je ne doute pas non plus qu'il n'y ait un bon port dans le canal qui sépare du continent l'île basse demi-circulaire, dont l'existence me paraît très-vraisemblable. De là, j'aurais pu arranger une expédition pour l'embouchure du fleuve Amour et la côte de Tartarie ; mais ces îles ne sont point inhabitées (2), comme nous nous en som-

(1) Je ne savais rien alors de l'ambassade du comte Goloffkin à Péking, parti déjà de Saint-Pétersbourg ; je n'en fus instruit qu'à mon retour de Sakhalin.

(2) Nous vîmes du feu en deux endroits pendant la nuit que nous passâmes dans leur voisinage.

1805.
Août.

mes convaincus, et au bout de quelques jours, il n'aurait pas été possible de cacher de quelle nation nous étions. On sait que les Chinois entretiennent à l'embouchure de l'Amour, de la possession duquel ils sont très-jaloux, des bateaux armés; et quoique leur discipline ne soit pas aussi sévère que celle des Japonais, il ne faudrait pas moins s'attendre qu'on aurait expédié à Péking un rapport circonstancié de votre visite. Je ne pouvais donc mouiller dans cet endroit, et c'était cependant le seul où le vaisseau pût rester quelque temps avec sûreté. Je n'expose avec détail les motifs qui m'ont empêché de continuer mes recherches plus loin au sud, que parce qu'on pourrait facilement m'en faire un reproche. Il est des géographes qui rendent rarement justice aux navigateurs, même à ceux qui, par enthousiasme pour la science, ne craignent pas de s'exposer aux plus grands dangers : on a été jusqu'à trouver mauvais que La Pérouse n'ait pas examiné le canal entre Sakhalin et la Tartarie, parce que l'on a oublié qu'il dit expressément que sa chaloupe n'était pas pontée, et qu'une tentative semblable est trop dangereuse pour une embarcation sans pont; la saison était d'ailleurs trop avancée, et le vent du sud si opiniâtre, que, si heureusement un coup de vent du nord, qui dura deux jours, ne l'eût

1805.
Août.

porté hors de cette mer étroite, il eût été très-douteux qu'il eût pu gagner le Kamtchatka dans cette même année. Si donc on a pu imputer à crime de n'avoir pas fait davantage à ce navigateur qui a rendu tant de services à la géographie dans cette mer brumeuse, à quoi ne devons-nous pas nous attendre !

Le journal de La Pérouse laissant quelque incertitude sur l'existence d'un canal entre Sakhalin et la Tartarie, un de mes plans favoris avait été de lever tous les doutes à cet égard. Comme ce n'était pas avec un navire tirant 16 pieds et demi d'eau que je pouvais effectuer cette recherche, j'avais profité de notre long séjour à Nangasaky, et de la bonne disposition du gouvernement japonais, pour mettre ma chaloupe, qui était très-bien construite, en si bon état, qu'on eût pu, sans danger, s'y embarquer sur la mer orageuse d'Okhotsk, pour aller au Kamtchatka, dans le cas où un accident nous séparerait. Je l'avais donc fait ponter, doubler en cuivre, munir de voiles et d'un grément neufs, et généralement de tout ce qui était nécessaire pour une semblable expédition. Le lieutenant Ratmanoff y avait mis d'autant plus de zèle et de soin, que je lui avais confié mon projet, et s'était, avec joie, chargé de l'exécuter. Je voulais encore lui associer le lieutenant Billingshausen, officier très-habile et

tr
m
ve
re
la
du
au
l'en
au
ind
pro
étai
cro
de
pour
tend
mair
navi
bien
mêm
cuter
cause
à not
criva
de Ta
Ap
Sakha
n'exis
tarie
I

très-instruit, qui aurait été muni d'un chronomètre, d'un sextant et de tout l'appareil convenable pour déterminer astronomiquement et relever, avec exactitude, non-seulement toute la côte nord-ouest de Sakhalin, à commencer du port d'où l'expédition devait partir, mais aussi la côte opposée de la Tartarie jusqu'à l'embouchure de l'Amour : dans le cas où l'on aurait effectivement découvert un canal, j'avais indiqué la baie de Castries pour compléter la provision d'eau et s'y reposer deux jours. Tel était mon plan, fondé sur la certitude que je croyais avoir de trouver, à la pointe nord-ouest de Sakhalin, un port dans lequel le vaisseau pourrait rester mouillé sûrement, pour y attendre la chaloupe pendant deux à trois semaines. Mais on a vu, par le récit de notre navigation le long des côtes de Sakhalin, combien mon attente fut trompée. Au reste, quand même ce port eût existé, je n'aurais pu exécuter que la plus petite partie de mon plan, à cause de l'instruction écrite qui me fut remise à notre départ du Kamtchatka, et qui me prescrivait de n'approcher, en aucun cas, des côtes de Tartarie.

Après avoir terminé ma reconnaissance de Sakhalin, j'étais pleinement convaincu qu'il n'existe aucun passage entre cette île et la Tartarie au sud de l'Amour : ainsi, la détermina-

1805.
Août.

tion de ce point ne pouvait être importante que pour confirmer mes conjectures relativement à la jonction de Sakhalin avec la Tartarie; conjectures que je partageais avec le plus grand nombre de mes compagnons de voyage en état de juger cet objet : cependant, il me semble que des recherches dans cette partie ne seraient pas inutiles, puisqu'il reste encore un espace de 80 à 100 milles qui n'a pas été exploré, et que la position de l'embouchure de l'Amour, comprise dans cet espace, n'est pas encore déterminée avec exactitude. Au reste, cette reconnaissance, aussi importante pour la politique de la Russie que pour la géographie, pourrait très-facilement avoir lieu par une expédition qui partirait du port d'Oudinsk, et s'effectuer, avec succès et sans danger, si on la confiait à un officier tout à la fois prudent et entreprenant, et possédant à fond l'astronomie nautique.

Ayant déjà plusieurs fois énoncé bien positivement mon opinion qu'il n'existe pas de passage entre Sakhalin et la Tartarie, et ce point pouvant rester encore long-temps en discussion, je vais exposer, en peu de mots, les raisons sur lesquelles je me fonde; elles reposent uniquement sur les observations que La Pérouse a faites au sud et nous au nord du point qui unit ces deux pays. La Pérouse avait espéré de trouver un canal par lequel il

1805.
Août.

pourrait passer dans la mer d'Okhotsk. Cette découverte, qui eût beaucoup abrégé sa route pour aller au Kamtchatka, eût été d'ailleurs très-intéressante, puisque la connaissance des côtes qu'il a eu le bonheur de prolonger le premier, avait été jusque-là purement hypothétique. Il pénétra donc au nord aussi loin que la grandeur de son vaisseau put le permettre; mais plus il avança, plus il vit les terres se rapprocher et les sondes diminuer en proportion, de quelques brasses par milles. Ce qui le confirmait dans l'idée qu'il se trouvait dans une baie et non dans le voisinage d'un détroit, c'est qu'il ne remarquait aucun courant, qui se serait certainement manifesté, s'il eût existé un canal, même d'une très-petite étendue, qui eût réuni la mer d'Okhotsk avec le golfe de Tartarie : enfin, il laissa tomber l'ancre sur 9 brasses. Il se fût sans doute avancé plus loin, s'il eût osé s'aventurer, dans une mer aussi peu profonde, par un vent violent de sud qui y souffle invariablement durant l'été, et soulève les lames à une hauteur prodigieuse. Il se contenta d'envoyer deux canots pour sonder. Celui qui alla au nord ayant avancé à 3 milles, ne trouva plus que 6 brasses, et revint. Il est fort à regretter qu'on n'ait pas publié le résultat des expériences sur la pesanteur spécifique de l'eau, que les savans des deux vaisseaux

1805.
Août.

n'ont sans doute pas manqué de faire. La différence spécifique, nulle ou très-petite, jointe à la tranquillité constante de l'eau, aurait été une preuve incontestable qu'il n'existe pas de passage dans cette partie ; ce que confirment les informations prises par La Pérouse pendant son séjour à la baie de Castries, toutes imparfaites qu'elles sont, à cause de son ignorance de la langue.

Dès que La Pérouse eut dessiné aux habitans l'île de Sakhalin et la côte de Tartarie qui lui est opposée, en laissant un canal entre les deux, ceux-ci se saisirent aussitôt du crayon, tracèrent un trait entre deux, et lui firent entendre qu'un banc de sable, couvert de plantes marines, réunissait les deux terres, et qu'ils avaient transporté leur canot par-dessus. La Pérouse tira de ce rapport, ainsi que de la diminution régulière des sondes et de la tranquillité complète de l'eau, la conclusion très-juste que Sakhalin tenait réellement à la Tartarie, ou que le canal qui les sépare était très-étroit, et avait au plus quelques pieds de profondeur. S'il ne donne pas son opinion d'une manière très-positive, il faut l'attribuer à sa modestie, qui le portait à ne pas prononcer affirmativement sur un point qu'il ne pouvait appuyer sur des faits, quoiqu'il en fût suffisamment convaincu. On continue, en conséquence, à représenter Sakhalin comme une île, et à nommer

Canal, ou *Manche de Tartarie*, la mer entre Sakhalin et la côte opposée ; tandis que l'on doit appeler Sakhalin une *presqu'île*, et le canal un *golfe*, dès que la réunion des deux terres est suffisamment établie. Les observations que nous avons faites 100 milles plus au nord, ne laissent plus de doute à cet égard. A peine nous fûmes-nous approchés du cap septentrional de Sakhalin, que nous trouvâmes une grande différence dans la pesanteur de l'eau. On objectera peut-être que cette différence pouvait provenir d'une rivière qui se décharge dans le voisinage. Mais comme je m'étais avancé, autant qu'il était possible, vers la côte nord-ouest de Sakhalin, dans l'espérance d'y découvrir un port, je n'aurais pas manqué de découvrir le moindre ruisseau qui s'y serait trouvé. Le fleuve d'Amour en était seul cause. La couleur de l'eau était d'un jaune sale. Après avoir doublé la pointe nord de Sakhalin et rangé sa côte nord-ouest, l'eau était de plus en plus légère : enfin, dans le voisinage du canal qui, au nord de l'Amour, sépare Sakhalin de la Tartarie, l'eau puisée le long du vaisseau s'est trouvée parfaitement douce et de la même pesanteur que celle que nous buvions à bord. S'il existait le moindre canal au sud de l'Amour, les vents du sud, qui, d'après l'expérience de La Pérouse, règnent continuellement

1805.
Août.

1805.
Août.

dans ces parages pendant l'été, feraient refouler une telle quantité d'eau dans le bassin où ce fleuve se décharge, qu'après s'être écoulée, dans la mer d'Okhotsk, par le canal que nous avons découvert, il serait impossible qu'elle perdît toute sa salure, après s'être réunie aux eaux de l'Amour. Mais comme nous n'avons pu découvrir la moindre particule saline dans l'eau que nous y avons examinée, il en résulte la preuve qu'il n'existe pas de passage entre Sakhalin et le continent au sud de l'Amour; d'ailleurs les courans du sud dont j'ai parlé auraient beaucoup moins de force, si l'eau de l'Amour se perdait dans différentes directions.

Après avoir rédigé ces remarques sur les lieux mêmes, quelle joie j'ai éprouvée à mon arrivée à la Chine, en trouvant, dans la *Relation du Voyage du capitaine Broughton*, publiée pendant mon absence, des argumens à l'appui de mon opinion sur la réunion de Sakhalin avec la Tartarie! Ce navigateur, au moyen d'un petit navire qui ne tirait pas plus de 9 pieds d'eau, s'est avancé à 8 milles plus au nord que La Pérouse, jusqu'à ce qu'il ne trouvât plus que 2 brasses de fond, dans une baie de 3 à 4 milles d'étendue, qu'il fit soigneusement reconnaître par un canot. Elle était partout environnée d'une terre basse parsemée de colines de sable, sans le moindre indice d'un

1805.

Août

canal. Broughton était donc parvenu à l'extrémité du grand golfe de Tartarie. Il est par conséquent démontré que Sakhalin est uni à la Tartarie par un isthme très-bas, et ainsi n'est qu'une presqu'île. Toutefois il est possible, et même très-vraisemblable qu'anciennement, et peut-être même à une époque peu éloignée, Sakhalin était isolé du continent, comme les cartes chinoises le représentent. Les sables de l'Amour auront comblé peu à peu l'intervalle qui séparait cette île de la Tartarie.

Le 15 août au soir, je changeai de route et me dirigeai au N. N. E. A mon départ de Saint-Petersbourg, on m'avait recommandé particulièrement le relèvement des îles Chantar, situées par 55° de latitude et à 60 milles environ à l'E. du port d'Oudinsk. On n'en connaissait ni le nombre, ni la position relative. J'avais pris la ferme résolution, en quittant le Kamtchatka, de me livrer à cette reconnaissance aussitôt que celle de Sakhalin serait terminée : j'aurais pu même encore achever celle-ci avant la saison des tempêtes, si je n'avais été obligé de me trouver à Canton dans les premiers jours de novembre, pour ne pas faire attendre trop long-temps *la Néva*, qui devait s'y rendre avec un chargement de pelleteries, mettre les affaires en train et les terminer avant la fin de la mousson du nord-est. Cette circonstance me fit renoncer

1805.
Août.

à la recherche des îles Chantar, pour me rendre en diligence au Kamtchatka, où je voulais arriver dans les derniers jours de ce mois, prévoyant bien que je serais dans le cas d'y faire un séjour de quatre à cinq semaines : mais, pour que cette traversée ne fût pas entièrement inutile à la géographie, je voulais déterminer quelques points de la côte occidentale du Kamtchatka, entre les 56° N. et Bolcheretzka, ne connaissant encore aucun relèvement astronomique de cette côte au nord de Bolcheretzka. Ce fut donc vers cette partie que je me dirigeai.

A 10 heures du soir, le vent qui avait soufflé pendant tout le jour avec force du S. S. E., devint plus violent; la tempête dura toute la nuit et le lendemain. A midi, le soleil ayant paru, nous observâmes 55° 24' de latitude. Cette observation nous fit connaître un courant qui, depuis notre mouillage, avait parcouru 55 milles en 22 heures. Le vent diminua un peu vers le soir, en continuant néanmoins à souffler grand frais pendant toute la nuit. A 2 heures après minuit, nous eûmes tout-à-coup connaissance au nord d'une terre, que son peu d'étendue nous fit regarder comme une île. Je mis aussitôt en travers; mais, n'en étant pas très-près, nous louvoyâmes à petites voiles pour nous approcher et examiner ce que je prenais pour une découverte; c'était l'île Jonas que la

1855.
Aout.

carte de Sarytcheff place 5 degrés plus à l'est. Le matelot qui, le premier, avait vu cette île, reçut néanmoins la récompense destinée à celui qui découvrirait une terre nouvelle. Au point du jour nous reconnûmes que cette île est un gros rocher. Il ne me restait plus qu'à déterminer sa position qui peut être très-dangereuse dans une tempête ou par une de ces brumes si fréquentes et de si longue durée dans la mer d'Okhotsk. Le jour était sombre, et je désespérais de pouvoir faire une seule observation, lorsqu'à 10 heures le soleil parut heureusement; nous pûmes encore le saisir à midi à travers les nuages. M. Horner observa de plus la hauteur, d'après la culmination du soleil, et trouva la latitude concordante à une demi-minute près, avec celle qu'il avait calculée d'après la hauteur méridienne du soleil. L'île nous restait à midi au N. 52° O. à la distance de 7 à 8 milles. Nous distinguions bien les lames qui brisaient sur les rochers qui l'entouraient. Je continuai jusqu'à 2 heures à faire route au N. E. L'île nous restait alors directement à l'O. Je la perdîs bientôt de vue, trop convaincu que ce n'était que l'île Jonas de Billings. Je me consolais cependant en pensant que, puisque j'avais trouvé une erreur de près de trois degrés dans sa position, je pourrais passer pour le second navigateur qui en avait fait la décou-

1805.
Août.

verte, ce qui ne peut avoir d'importance que par la position de cet écueil dans une mer où il est très-dangereux. Quant au calcul de sa longitude, j'espère qu'on le regardera comme assez juste, puisqu'après une absence de deux mois du port de Saint-Pierre Saint-Paul, le grand chronomètre d'Arnold ne différait que de 13', et celui de Pennington de 26' trop à l'ouest. La vraie position de cette île est par 56° 25' 30'' de latitude, et 216° 44' 15'' de longitude. La carte de l'amiral Sarytcheff la place par 56° 32' N. (1), et 146° 12' E., ou 215° 48' O. de Greenwich. Il y a donc, d'après nos observations, une différence de 6 $\frac{1}{2}$ ' dans la latitude, et 2° 56' dans la longitude. Quand je vis que l'île Jonas est au sud d'Okhotsk sur la carte de Sarytcheff, je soupçonnai une erreur dans la longitude de cette ville. Billings découvrit l'île Jonas trois jours après son départ d'Okhotsk; or il est impossible que le calcul du loch produise en trois jours une erreur de 3 degrés: l'erreur fut reconnue. Suivant la carte, Okhotsk est par 145° 10' de longitude E. de Greenwich. L'académicien Krasilnikoff la détermina, en 1741, à 143° 12' 30''. Comme sa détermination du port Saint-Pierre Saint-Paul

(1) Elle est marquée, dans le journal, 56° 55', par une faute d'impression sans doute.

1805.
Août.

ne diffère que de quelques secondes de celles que King et Wales en ont données, on peut bien admettre que celle de Krasilnikoff est exacte, et que la différence de près de deux degrés entre sa détermination et celle de Billings dans la longitude d'Okhotsk doit être attribuée à une erreur du nouvel astronome. Si au contraire on suppose que la longitude d'Okhotsk donnée par Billings est plus juste que celle qu'admet l'Académie, et repose réellement sur des observations astronomiques, il s'ensuivrait que notre île pourrait être une nouvelle découverte.

L'île Jonas n'est qu'une masse de rochers nus, d'environ 2 milles de circuit et de 200 toises de hauteur; elle est partout, excepté à l'ouest, entourée de roches détachées, contre lesquelles les flots brisent avec violence, et qui s'étendent peut-être assez loin sous l'eau. Etant à la distance d'environ 12 milles, au N. de cette île, nos sondes indiquaient 15 brasses; mais lorsque nous l'eûmes à l'O., à environ 10 milles, une ligne de 120 brasses ne rapporta pas de fond. La profondeur de la mer près de cette île est probablement moins considérable au nord que dans les autres directions : car l'amiral Sarytcheff rapporte, dans la relation de son voyage, que lorsqu'elle lui restait à 15 milles au S. $\frac{1}{4}$ O., la sonde ne rapporta que 27 brasses.

Le vent soufflait depuis plusieurs jours de l'E.,

ce que
mer où
l de sa
comme
de deux
Paul, le
rait que
' trop à
t par 56°
e longi-
la place
5° 48' O.
observa-
latitude,
vis que
carte de
dans la
uvrit l'île
Okhotsk;
och pro-
degrés :
rte, Ok-
e E. de
off la dé-
omme sa
aint-Paul

° 55', par

1805.
Août.

20.

de l'E. N. E. et du N. E. , et la brume était continue. Si elle s'éclaircissait pour quelques heures, il survenait un temps sombre et une pluie abondante. Ces vents d'E. opiniâtres me forcèrent de faire route au S. , et m'ôtèrent ainsi l'espérance de parvenir à la côte occidentale du Kamtchatka dans le parallèle des 54° et 55° degrés. Le 20 d'août, nous eûmes à midi un éclairci qui nous permit de faire des observations dont nous étions privés depuis plusieurs jours; elles nous donnèrent pour latitude 53° 20' et pour longitude 211° 20', 9 milles plus au sud, et 40' plus à l'est que n'indiquait la table de loch. Le vent sauta alors au N. O. ; il ne tint pas, il revint bientôt au S. E. , et ramena la brume et la pluie. Ce mauvais temps commença aussi à accompagner les vents d'ouest , pourtant avec moins de régularité.

Nous eûmes enfin un vent d'O. N. O. , faible d'abord, mais qui fraîchit peu à peu. Cependant la brume conservait son épaisseur. Le baromètre était tombé à 28 pouces 9 lignes. Cet abaissement semblait annoncer une tempête; toutefois nous avons déjà éprouvé que, dans cette mer affreuse, non-seulement le baromètre est en général très-bas; mais aussi que le mercure peut baisser beaucoup sans qu'une tempête s'ensuive. Ce fait se présenta de nouveau aujourd'hui. Je voulais cette fois couper

les
tan
sau
que
que
ilot
Em
dire
nou
épai
impa
ter :
lieu
le vo
cisé
Le
plus
tance
à sui
vers
beau
quait
ramol
kanro
si enn
que je
min a
vais e
du bea

les Kouriles entre Kharamokotan et Chiachkotan, espérant en même temps prendre connaissance de Tchirinkotan, sur la latitude de laquelle il restait encore une incertitude de quelques minutes, ainsi que sur celle des quatre îlots de roche que j'ai nommés *les Falles* ou les Embûches. Nous gouvernâmes donc dans cette direction; mais le soleil ne se montrait pas : nous étions constamment enveloppés de brumes épaisses, et nous attendions avec la plus grande impatience un jour assez clair pour nous orienter : car nous ne pouvions nous flatter, au milieu des courans violens qui se font sentir dans le voisinage des Kouriles, de nous trouver précisément au point déterminé par nos calculs.

Le 26, après avoir passé 24 heures dans les plus vives inquiétudes, incertains de la distance où nous étions des Kouriles et de la route à suivre, nous eûmes la satisfaction de voir vers midi la brume se dissiper. Nous étions beaucoup plus au nord que le loch ne l'indiquait, et au lieu de nous trouver près de Kharamokotan, nous avions en vue Chirinky, Mankanrouchy et Alayit. Je l'avoue, nous étions si ennuyés d'errer dans une brume continuelle, que je ne pus me résoudre à rebrousser chemin au sud, pour reprendre la route que j'avais eu d'abord intention de suivre. Je profitai du beau temps et du vent favorable pour cou-

1805.

Août.

26.

1805.
Août.

per cette chaîne dangereuse avant d'être enveloppé par une nouvelle brume. Je gouvernai donc entre Poromouchir et Chirinky d'un côté, et Onékotan et Mankanrouchy de l'autre, passage le plus large et le plus sûr de tous ceux qui traversent la chaîne et le seul que fréquentent les navires marchands russes. Notre observation méridienne nous donna $50^{\circ} 04' 52''$ N., et $204^{\circ} 57' 21''$ O. Mankanrouchy nous restait alors au S 49 O.; Alayit au N. 25° E., et une pointe de la côte méridionale de Poromouchir au S. E. : sa latitude est de $50^{\circ} 05' 50''$. Nous l'avions d'abord prise mal à propos pour le cap méridional de cette île, qui, d'après nos observations, est par $50^{\circ} 00' 50''$ N., et $204^{\circ} 55' 46''$ O. Je l'ai nommé cap *Vasiliëff*. La terre qui en est voisine est très-montagneuse, comme est en général toute la partie septentrionale de Poromouchir; mais elle s'abaisse peu à peu et se termine au cap Vasiliëff en une plage longue et sablonneuse qui s'étend assez loin au sud. Cette pointe extrême a pu échapper, par son peu d'élévation, au capitaine King. Car il place la pointe méridionale à $49^{\circ} 58'$ de latitude. A 1 heure 20' elle nous restait à l'E. vrai à 9 milles de distance, et à 5 heures et demie au nord vrai, à 5 milles de distance; ce qui nous fournit l'occasion la plus favorable de déterminer sa longitude avec la plus grande

ex
n'
di
ba
so
plu
être
culi
dion
surr
gran
com
tifiq
et 20
l'O.
nord
plus
n'en
blé le
et ran
de ve
mauv
souffé
d'Okl
long
Vasili
sur un
de ter
mine

exactitude. La partie sud-ouest de Poromouchir n'est pas si montagneuse que la partie méridionale; elle offre une alternative de terrains bas et de montagnes médiocres. Les rivages sont rocailleux et escarpés; on y voyait en plusieurs endroits de la neige, tombée peut-être depuis peu. Deux pics distinguent particulièrement la côte sud-ouest; le plus méridional est passablement haut; mais celui qui surmonte la pointe assez élevée est d'une très-grande hauteur. Je l'ai nommé pic *Fuss*, nom connu honorablement dans les annales scientifiques de la Russie. Il est par 50° 15' 10" N., et 204° 49' 30" O. Nous n'avons rien pu voir à l'O. de la pointe sud-ouest jusqu'à la pointe nord; mais nous avons relevé avec d'autant plus d'exactitude la côte sud-est, que nous n'en étions pas très-éloignés. Après avoir doublé le cap Vasilieff, je changeai de direction et rangeai la côte. Nous essayâmes des coups de vent violens qui nous firent apercevoir le mauvais état de nos agrès. Ils avaient plus souffert pendant notre navigation dans la mer d'Okhotsk, que durant un temps trois fois plus long sous un ciel moins rude. Depuis le cap Vasilieff la côte se prolonge jusqu'au N. E. $\frac{1}{4}$ N. sur une étendue de 19 milles jusqu'à une pointe de terre assez haute, dont l'extrémité se termine en une langue de terre aplatie. La côte,

1865.

Août.

1805.

Août.

d'abord plate comme la pointe méridionale, s'élève ensuite graduellement et va former une chaîne de montagnes de hauteur médiocre, sur lesquelles on apercevait encore de la neige qui en divers endroits sans doute ne se fond pas, puisque sous ce rude climat l'été ne dure que pendant les mois de juillet et d'août. Quoique l'aspect de la côte sud-est de l'île soit généralement montagneux, il s'y trouve cependant des vallées qui paraissent très-susceptibles de culture; mais on n'en découvre nulle part aucune trace. Rien n'indique non plus qu'elle soit habitée.

La pointe sud-est et une autre située par $50^{\circ} 19' 10''$ N., et $204^{\circ} 14'$ O. forment une grande baie qui s'enfonce à plus de 5 milles dans les terres. Nous y aperçûmes le long de la côte escarpée une ouverture profonde dans laquelle se trouve peut-être un bon port. Depuis la pointe septentrionale de cette baie, la côte se dirige au N. 48° E. jusqu'à la pointe orientale, qui est par $50^{\circ} 28'$ N., et $205^{\circ} 51'$ O. On la reconnaît à une haute montagne qui en est voisine. Une autre montagne plus haute se trouve dans la même direction, mais un peu plus au N. Toute cette côte est montagneuse et le rivage en est escarpé. Sa direction est au N. N. E., depuis la pointe orientale jusqu'à la plus septentrionale. Nous n'avons pu voir bien distinc-

ten
clu
nor
ou
Nou
poi
leva
du
sur
chi
orie
un c
nous
s'élé
pour
du m
jour
point
nom
sus C
septe
ligne
alors
Ch
Sa po
gue c
triona
nence
l'île.

1805.
Août.

tement cette dernière, parce que l'île Choumchou, en s'avancant, forme avec la côte nord-est de Poromouchir un détroit d'un mille ou d'un mille et demi de largeur tout au plus. Nous eûmes connaissance, le lendemain, de la pointe septentrionale de Poromouchir qui s'élevait au-dessus de Choumchou. A 8 heures du soir nous n'étions pas à 5 milles de terre, sur 35 brasses, fond de roche. L'île Mankanrouchi nous restait alors au S. 76° O., et la pointe orientale de Poromouchir au N. 50° E. Après un calme de quelques heures, pendant lequel nous fûmes fortement poussés vers la terre, il s'éleva un vent frais de N. O. dont je profitai pour m'éloigner pendant la nuit. A 4 heures du matin je repris ma route au N. Au point du jour nous découvrâmes au N. le pic de la pointe méridionale du Kamtchatka, que j'ai nommé pic *Kocheleff*, et à 8 heures, par dessus Choumchou, l'île d'Alayit avec la pointe septentrionale de Poromouchir sur une même ligne au N. 66° O. Le pic *Kocheleff* nous restait alors au N. 2° 30' E.

27.

Choumchou est une île généralement basse. Sa pointe méridionale se termine par une langue de terre plate, ainsi que sa pointe septentrionale, à l'exception de quelques petites éminences, les seules que l'on aperçoive sur toute l'île. Un peu avant midi, le cap *Lopatka* s'of-

1805.
Août.

frit à notre vue. Il est aussi bas et aussi plat que Choumchou ; à laquelle il est peut-être lié ; car le canal qui les sépare est rempli de bas-fonds , sur lesquels de petites embarcations ont cependant passé , à cause de la proximité de la terre , objet essentiel pour les anciens navigateurs de cette mer ; mais la quantité d'accidens et de naufrages qui en sont résultés a engagé le gouvernement du Kamtchatka à interdire absolument le passage de ce détroit.

A midi , la pointe orientale de Poromouchir nous restait au N. 80° O. , l'île d'Alayit au N. 78° O. , la pointe méridionale de Choumchou au N. 89° O. , la pointe nord-ouest au N. 62° O. Dans cette position , éloignés de 22 milles de la terre la plus prochaine , c'est-à-dire de Choumchou , nos observations nous donnèrent $50^{\circ} 38'$ de latitude et $205^{\circ} 42''$ de longitude.

Nous avons trouvé aujourd'hui la déclinaison de l'aiguille de $5^{\circ} 6' 30''$ à l'E. ; mais elle doit être de $5^{\circ} 29' 45''$, en prenant la moyenne entre l'observation d'hier et celle de ce jour.

Dans notre traversée du Kamtchatka à Sakhalin , nous avons conclu , d'après nos observations et nos angles , la latitude du cap Lopatka à $51^{\circ} 5'$; mais n'ayant pas vu alors ce cap bien distinctement , nous soupçonnâmes quelque erreur dans cette détermination , d'autant plus que le capitaine King le place par 51°

et l'amiral Sarytcheff par $50^{\circ} 56'$. J'avais donc le projet de m'approcher cette fois aussi près que je le pourrais de ce cap, et le vent qui soufflait grand frais de l'O. nous permettait de faire route au N. ; à 3 heures après midi, le ciel se couvrit, et la terre fut enveloppée d'une brume épaisse. D'après mon estime, nous étions par 51° N. Voyant mon plan déconcerté, je gouvernai au N. N. E. A 4 heures, j'étais près d'une terre ; je virai de bord au N. E. Nous avons alors le cap Kocheleff au N. 55° O. Pendant la nuit, le vent souffla grand frais de l'O. : le ciel était serein ; nous n'en avons pas vu un si pur depuis notre départ du Kamtchatka. Au point du jour, nous découvrîmes le cap Povorotnoy au N. 7° O., à la distance de 22 à 24 milles. Le volcan nous restait au N. $1^{\circ} 50'$ E., et Chipounskoï-Noss au N. 50° E. A 11 heures, nous fûmes pris par un calme qui dura jusqu'à 8 heures du soir, ce qui mit notre patience à la plus grande épreuve ; car nous ne doutions pas qu'une quantité de lettres et de nouvelles de nos amis ne nous attendissent à Saint-Pierre-Saint-Paul ; non-seulement des lettres par la poste ordinaire, mais encore les réponses à celles que nous avons expédiées quand nous partîmes pour le Japon l'année dernière ; et que je présumais avoir été apportées par un courrier parti de Saint-Pétersbourg

1857.
Août.

1805.
Août.

29.

depuis quelques mois. Nos conversations ne roulaient plus que sur les nouvelles intéressantes que nous allions apprendre sur les affaires politiques de l'Europe, qui, depuis deux ans que nous en étions privés, devaient être d'une grande importance. Tout retard nous était donc doublement désagréable, surtout à une si petite distance. Enfin nous mouillâmes, le 29 août, à 8 heures du soir, dans la baie d'Avatcha, et le lendemain, à 5 heures après midi, nous jetâmes l'ancre dans le port de Saint-Pierre-Saint-Paul, huit semaines après en être partis. Il s'était passé rarement un jour sans que nous fussions mouillés par la pluie ou le brouillard, et cependant nous n'avions aucun malade à bord, malgré le manque de provisions fraîches et de remèdes anti-scorbutiques, dont il ne nous restait absolument rien.

Not
pand
le te
fût é

CHAPITRE XX.

DERNIER SÉJOUR AU PORT SAINT-PIERRE-
SAINT-PAUL.

L'apparition de la *Nadiejeda* cause une grande frayeur à Saint-Pierre-Saint-Paul. — Arrivée d'un bâtiment de transport d'Okhotsk. — Les vivres qu'il apportait sont la plupart gâtés. — Méthode employée ordinairement à Okhotsk pour saler la viande et transporter le biscuit. — Arrivée d'un navire de la Compagnie d'Amérique venant d'Ounalachka. — Nous recevons des nouvelles de la *Néva*. — Le lieutenant Kocheleff arrive de Nijeney-Kamtchatsk, et fait fournir tout ce qui nous est nécessaire. — Les officiers de la *Nadiejeda* érigent un monument à la mémoire du capitaine Clerke et de l'astronome Delisle de la Croyère. — Fuite des Japonais naufragés. — Ivachkin. — Les frères Verechtchaghin. — En sortant de la baie d'Avatcha, la *Nadiejeda* donne sur un banc de sable. — Nous quittons le Kamtchatka. — Observations astronomiques et nautiques dans le port Saint-Pierre-Saint-Paul.

NOTRE arrivée à Saint-Pierre-Saint-Paul répandit cette fois une grande frayeur. Quoique le terme de notre absence, fixé à deux mois, fût écoulé, et qu'on dût par conséquent nous

1805.
Août.

1805.
Août.

attendre à tout instant, il paraissait peu vraisemblable aux officiers et à la plupart des habitans, que nous puissions être si punctuels; de sorte que lorsqu'ils aperçurent notre vaisseau, personne ne voulut croire que ce fût la *Nadiejeda*; et comme on n'attendait aucun bâtiment de cette grandeur, on conclut aussitôt que c'était un ennemi; plusieurs familles commençaient déjà à fuir avec leurs effets dans les montagnes voisines. Cette terreur panique troubla tellement l'esprit des habitans, qu'elle leur ôta l'usage de la réflexion. Ils supposaient qu'une frégate ennemie avait fait la moitié du tour du monde, pour venir s'emparer d'un petit bourg, dont toute la richesse consiste en quelques poissons secs, qui ne pourraient approvisionner ce vaisseau que pour quinze jours, plutôt que de penser que le bâtiment qui arrivait était la *Nadiejeda*. Quoique les dernières nouvelles, qui n'avaient que six mois de date, eussent appris que la Russie était en paix avec toutes les puissances, on ne commença cependant à se tranquilliser, qu'après que le soldat de garde, près de l'entrée du port, eût assuré que ce terrible vaisseau était la *Nadiejeda*, qu'il l'avait très-bien reconnue par sa forme et surtout par son mât d'artimon, très-court en proportion des autres. En qualité d'ancien compagnon de Billings, il avait la ré-

puta
ses,
N
le p
de t
sion
fusse
sem
lettr
très
la m
fort
Kou
pour
on a
l'em
côte
de la
voir
il n'e
Kam
La t
faire
Nous
perd
caus
nous
n'eû
temp

putation de se connaître en ces sortes de choses, et son récit fut accueilli avec joie.

Nous ne trouvâmes pas un seul navire dans le port. Le paquebot d'Okhotsk, ni le vaisseau de transport, qui devait m'apporter des provisions, n'étaient pas encore arrivés, quoiqu'ils fussent attendus de jour en jour depuis six semaines. Notre espérance de recevoir des lettres fut donc cruellement déçue. Nous étions très-inquiets du retard du paquebot. Comme la navigation dans toute la mer d'Okhotsk est fort dangereuse, particulièrement entre les Kouriles, et qu'il faut au moins six semaines pour venir d'Okhotsk à Saint-Pierre-Saint-Paul, on avait donné ordre au paquebot d'attérir à l'embouchure de la Vorofskaia, rivière de la côte occidentale du Kamtchatka, par $54^{\circ} 15'$ de latitude. Cet endroit est très-propre à recevoir de petits navires; il y a 7 à 8 pieds d'eau: il n'est éloigné que de 10 verstes de Verkhnoy-Kamtchatsk, siège futur du gouvernement. La traversée d'Okhotsk à Vorofskaia peut se faire en quatre jours avec un vent favorable. Nous pensions donc que le paquebot était perdu, avec toutes les lettres qui devaient nous causer tant de plaisir. Ce malheur présumé nous affecta tous. Heureusement que nous n'eûmes pas lieu de nous en affliger longtemps.

1805.
Septembre.
2.

Le 2 de septembre, au matin, je fus informé qu'un bâtiment à deux mâts venait de mouiller dans la baie. J'y envoyai sur-le-champ un officier, qui revint à bord deux heures après, avec le lieutenant Steinheil, commandant de l'*Okhotsk*, navire de transport. Il nous apportait nos lettres, que nous attendions avec tant d'impatience, et qui allaient jusqu'au 1^{er} mars de cette année. Un chasseur, que le comte Romanzoff avait expédié de Saint-Pétersbourg, et qui était arrivé à Okhotsk en soixante-deux jours, m'apporta des lettres du 30 avril, dont le contenu contribua beaucoup à augmenter ma joie. Je trouvai dans ces lettres, qui étaient des réponses à celles que j'avais écrites à notre départ du Japon, le plus beau dédommagement des divers désagrémens que j'avais essuyés pendant ce voyage. Indépendamment des lettres flatteuses du ministre de la marine, il s'en trouvait deux de la propre main de l'empereur; l'une m'exprimait, en termes pleins de bonté, la parfaite satisfaction de Sa Majesté; et l'autre, avec les mêmes expressions, m'annonçait une récompense qui surpassait de beaucoup mon attente. Je fus profondément touché de cette preuve de la satisfaction du meilleur des monarques, sur l'heureux achèvement de la première partie de notre voyage. La seconde partie de notre navigation, la plus importante,

la p
et la
de
reun
Ce d
quie
avan
ce s
par
l'hor
pas.
trava
rier
latio
nous
aussi
d'obj
voyer
Peu
n'aier
les so
sait u
const
transp
vateh
venir
tion. S
toutef
consé

1805.
Septembre.

la plus utile, et en même temps la plus pénible et la plus dangereuse, étant également terminée de manière à mériter l'approbation de l'empereur, je me sentais au comble du bonheur. Ce qui restait à faire, ne me causait plus d'inquiétude ; s'il nous arrive quelque accident avant notre retour en Russie, me disais-je, ce sera dans des mers connues et fréquentées par les vaisseaux de toutes les nations : ainsi l'honneur de notre navigation n'en souffrira pas. Mais pour ne pas exposer les fruits de nos travaux à périr, je résolus d'envoyer un courrier à Saint-Pétersbourg, avec une courte relation de nos découvertes, et les cartes que nous en avions dressées. M. Tilesius prépara aussi une collection considérable de dessins d'objets d'histoire naturelle, qu'il voulait envoyer à l'Académie, par la même occasion. Peu s'en est fallu que ces choses précieuses n'aient éprouvé la destinée à laquelle je voulais les soustraire. Comme M. Steinheil me paraissait un habile officier, et son vaisseau bien construit, je lui confiai nos paquets, pour les transporter à Okhotsk. Il partit de la baie d'Avatcha le 20 septembre, mais il fut obligé de revenir au Kamtchatka, sans atteindre sa destination. Son vaisseau toucha près de Bolcheretzka, toutefois, on l'en tira heureusement. La seule conséquence désagréable de ce naufrage, fut

1805,
Septembre.

le retard qu'éprouvèrent nos dépêches : il fallut les expédier du Kamtchatka par la poste d'hiver, et leur faire parcourir la longue route d'Ichiga. C'est pourquoi, au lieu d'arriver à Saint-Pétersbourg au commencement de décembre, elles n'y parvinrent que six mois plus tard.

Tous les agrès de la *Nadiejeda* avaient tellement souffert pendant notre navigation le long des côtes brumeuses de Sakhalin, qu'ils avaient besoin d'une réparation complète. On dégréa donc le vaisseau, pour pouvoir employer tous les bras à la fois, et les différens ouvrages furent terminés avec une activité et une célérité peu communes. Le moment de notre départ pour la Russie approchait, chaque minute gagnée accélérât notre retour dans notre patrie, il ne fallait pas d'autre motif d'encouragement. Je fis tout décharger jusqu'au lest; tant pour raccommoder les pièces à eau que pour ajouter 6000 pouds à notre lest, en remplacement du fer que nous laissons ici. Pour éviter un travail long et pénible, j'avais à notre retour du Japon, donné commission de nous préparer 70 toises cubes de bois; il était nécessaire de nous en approvisionner au Kamtchatka pour tout le voyage, parce qu'il est très-cher à la Chine et encore plus à Sainte-Hélène et au cap de Bonne-Espérance. Ce bois avait eu le temps de

bie
éta
par
je
ten
mer
et j
une
Je
app
qual
mais
à Ca
de la
pour
quel
deux
mêm
pren
fussie
les sa
ues.
jeter
avec
la co
m'a
les sa
sel: s
d'aut

bien sécher, et il fut porté à bord en très-bon état. En revanche, sachant combien le transport par terre au Kamtchatka est pénible et coûteux, je ne voulus conserver de tout ce qui appartenait au vaisseau, que ce qui seroit absolument nécessaire pour aller jusqu'à Cronstadt, et je résolus de laisser tout le reste, notamment une ancre avec un cable tout neuf.

Je ne pris qu'une très-petite partie des vivres apportées d'Okhotsk ; ils étaient de si mauvaise qualité, que j'aurais volontiers tout abandonné, mais j'ignorais si nous pourrions nous procurer à Canton des provisions suffisantes pour le reste de la traversée. Je pris donc des viandes salées pour trois mois, du biscuit pour quatre, et quelques pouds de beurre : laissant ainsi les deux tiers de ce qui m'était destiné. J'étais même persuadé que la petite quantité que je prenais serait entièrement gâtée avant que nous fussions dans le cas d'en faire usage. En effet, les salaisons se conservèrent à peine six semaines. Arrivés à Canton, nous fûmes obligés de jeter tout à la mer ; la viande avait été salée avec beaucoup de négligence et les barils qui la contenaient ne valaient absolument rien. On m'a raconté qu'à Okhotsk, on employait dans les salaisons l'eau de la mer pour épargner le sel : si le fait est vrai, il ne faut pas chercher d'autre cause de la prompte corruption de la

1805.
Septembre.

1805.
Septembre.

viande. Le biscuit ne se gâte pas moins facilement, à peine arrivés à Canton, les cochons mêmes ne voulaient plus du nôtre. J'en ai rapporté quelques barriques à Cronstadt pour servir d'échantillon. La manière dont on le transporte d'Okhotsk au Kamtchatka, est la principale cause de sa prompte détérioration : on l'entasse de force dans des outres de cuir, ce qui en réduit la plus grande partie en poudre; d'ailleurs, comme on mouille l'outre, pour la rendre plus souple, afin de la coudre plus facilement et d'augmenter son volume, le biscuit qui touche le cuir se gâte aisément, et corrompt le reste: il en est de même du gruau, l'humidité de l'outre s'y introduit, il se pourrit. J'avais pris quelques outres de gruau russe, pour varier un peu la nourriture de l'équipage qui commençait à se dégoûter du riz du Japon: mais quand je voulus en faire usage, il était entièrement gâté. Je ne conçois pas le motif qui a fait adopter à Okhotsk cette manière de transporter le biscuit et le gruau, car elle ne diminue nullement les frais de transports. Une outre coûte à Okhotsk deux roubles et demi, et ne peut servir qu'une fois; dès qu'elle est coupée on ne peut plus en faire usage. Une barrique neuve de bois de sapin ne coûte au contraire que cinq roubles, et pourrait servir pendant plusieurs années: or, comme elle contient autant que trois outres.

on
qua
out
des
peu
le t
fect
il es
les
tcha
je l'e
dans
l'em
vais.
nièr
Pier
vaill
kout
tout
aura
le qu
qu'il
ment
au K
pour
traite
Une s
nous
Le

1865.
Septembre.

on gagnerait deux roubles et demi par barrique, quand même on ne s'en servirait qu'une fois. Des outres sont très-convenables pour le transport des provisions jusqu'à Okhotsk, parce que l'on ne peut se servir des voitures d'Irkoutsk à Okhotsk, le transport des marchandises ne pouvant s'effectuer qu'à dos de cheval et de rennes. Mais il est bizarre d'employer aussi cette méthode sur les navires de transport d'Okhotsk au Kamtchatka. Le beurre était si mauvais, que quoique je l'eusse fait laver, saler de nouveau et mettre dans des barils, on ne put pas en manger; je l'employai au lieu de suif, pour espalmer le vaisseau. Au reste quand on sait de quelle manière ce beurre est préparé et transporté à Saint-Pierre-Saint-Paul, on n'est plus étonné qu'il ne vaille absolument rien. Il avait été apporté d'Irkoutsk, sans sel, dans des paniers; il était donc tout simple qu'il fût devenu rance et amer. Il aurait bien mieux valu ne nous en envoyer que le quart de ce que nous avons demandé, pourvu qu'il eût été de bonne qualité, et soigneusement tassé dans de petits pots dont on fait usage au Kamtchatka. Ces détails suffisent, je pense, pour donner une idée de la manière dont se traitent ici les affaires plus ou moins importantes. Une somme de 15000 roubles fut dépensée pour nous, sans aucune utilité.

Le 21 septembre, le *Constantin*, petit navire

1805.
Septembre.

de la Compagnie d'Amérique, arriva au port de Saint-Pierre-Saint-Paul; il était expédié d'Ounalachka à Okhotsk et conduit par Potopof, pilote de la marine impériale. Le manque d'eau l'avait forcé de relâcher. Il repartit au bout de huit jours; mais nous sûmes depuis, qu'une tempête l'avait contraint de revenir à Saint-Pierre-Saint-Paul, et d'y passer l'hiver. Un approvisionnement d'eau insuffisant avait donc retardé de neuf mois l'arrivée de ce vaisseau à sa destination.

Ce pilote Potopof nous apprit qu'à Sitka la *Néva* avait soutenu un combat sanglant contre les Sauvages, il y avait eu quelques morts et plusieurs blessés. Nous nous félicitâmes, à cette occasion, d'avoir été chargés d'une mission plus pénible, il est vrai, mais aussi plus intéressante et vraisemblablement beaucoup plus utile que celle de faire la guerre aux Sauvages.

Aussitôt après notre arrivée à Saint-Pierre-Saint-Paul, j'avais expédié un courrier à Nijney-Kamtchatsk. Je n'osais me flatter de voir encore le gouverneur, puisque, sans doute, ses affaires ne lui permettraient pas d'entreprendre, deux fois dans la même année, un voyage si pénible et si dangereux. Je ne le désirais même pas; parce que nous avions appris qu'il avait failli à périr en remontant le Kamtchatka, et n'avait échappé que par un miracle : mais j'attendais

1865.
Septembre.

son frère, notre ancien compagnon de voyage. Il arriva en effet, au bout de quatre semaines, à la joie générale, amenant avec lui le major Friderici, qui, pendant notre dernière absence, avait fait un voyage à Nijeney avec le gouverneur. M. Kocheleff avait plein pouvoir, de la part de son frère, pour nous aider en tout ; mais le pouvoir le plus étendu nous eût été peu utile sans son zèle actif. Tout fut mis en mouvement pour nous procurer les productions que le pays pouvait fournir. On avait fait partir de Verkhnoï six gros bœufs, assez à temps pour qu'ils pussent se remettre des fatigues de la route, dans les prairies grasses de Pétropavlosk, avant d'être embarqués. On avait aussi salé une grande quantité de poissons, et rempli plusieurs tonneaux d'ail sauvage. On avait cuit du biscuit, qui venait d'autant plus à propos, que celui d'Okhotsk ne pouvait servir que dans un cas de nécessité urgente. Nous reçûmes encore une bonne provision de pommes de terre, de même qu'une sorte d'herbe potagère, quoiqu'en moindre quantité, parce qu'il fallait la faire venir de 500 verstes de distance : en un mot, à peine manifestations-nous le désir d'une chose, qu'on prenait les mesures les plus promptes pour nous satisfaire. Jamais je n'oublierai l'ardeur à

1805.
Septembre.

nous obliger que témoignait cet aimable jeune homme.

Comme il était aisé de prévoir que les travaux de *la Nadiejeda* nous tiendraient au moins quatre ou cinq semaines, nos officiers formèrent le projet de rétablir le monument sépulcral du capitaine Clerke. On sait, par les relations de Cook et de La Pérouse, que ce navigateur a été enterré à Saint-Pierre-Saint-Paul, au pied d'un grand arbre, auquel fut attachée une planche, avec une inscription contenant l'époque de sa mort, son grade, son âge et l'objet de l'expédition dans laquelle il succomba. Nous trouvâmes, à l'entrée de la maison du major Kroupskoï, l'écusson peint par Weber, peintre de *la Résolution*. On ignorait comment cette peinture se trouvait là. Le capitaine King l'avait fait placer dans l'église de Paratounga (1); qui ne subsiste plus depuis quelques années, il était donc heureux que cet écusson ne fût pas perdu. La Pérouse ayant trouvé la planche attachée à l'arbre tombant de vétusté, fit

(1) On bâtissait alors une église, mais avec beaucoup de lenteur. La peinture originale, faite par Weber, fut remise par le commandant de Petropavlosk, pour être replacée dans cette église, d'après sa première destination.

copier l'inscription sur une plaque de cuivre, en ajoutant qu'il l'avait réparée.

1805.
Septembre.

La Pérouse fit clouer cette plaque sur un monument en bois qu'il avait fait élever. Nous la retrouvâmes, quoiqu'elle eût été plus d'une fois enlevée. Mais le monument ne semblait pas devoir durer long-temps, l'arbre étant à moitié mort; il était donc nécessaire de consacrer au compagnon du capitaine Cook un sépulcre plus durable. On trouva aussi, en creusant à quelques pas du tombeau de Clerke, le cercueil de Delisle de la Croÿère, après l'avoir cherché long-temps inutilement. La mémoire de ces deux hommes, célèbres dans l'histoire de la navigation, et qui ont l'un et l'autre terminé leurs jours à une extrémité de la terre la plus âpre et la plus rude, pouvait être perpétuée par un même monument. On éleva, près de l'arbre, sur un piédestal solide en bois, une pyramide, sur un côté de laquelle on plaça la plaque de La Pérouse; et sur le troisième côté opposé, une copie des armoiries de Clerke, faite par M. Tilésius. Le second côté fut destiné à l'inscription suivante en russe :

« Au premier voyage des Russes autour du monde, sous les ordres du capitaine Krusenstern, les officiers de la *Nadiejeda* ont érigé ce monument au capitaine anglais Clerke, le 15 septembre 1805. »

1805.
septembre.

Enfin on inscrivit, sur le quatrième côté tourné vers le sud :

« Ici reposent les cendres de Delisle de la Croÿère ,
astronome français , de l'expédition du commandant
Behring, en l'année 1771. »

M. Ratmanoff dirigea la construction : il fallait tout son zèle et toute son activité pour vaincre les difficultés sans nombre que l'on rencontre au Kamtchatka pour la moindre bâtisse. J'aurais été blâmable si, de mon côté, je n'avais pas concouru de mon mieux à cette louable entreprise. Je m'empressai de fournir tous les ouvriers et les matériaux qui se trouvaient à bord, et nous eûmes le plaisir de voir l'ouvrage achevé avant notre départ. On creusa tout autour un fossé profond ; et pour le garantir d'accidens qui pourraient l'endommager, on l'entoura d'une balustrade élevée, fermée avec une porte, dont on confia la clef au commandant de Pétropavlosk.

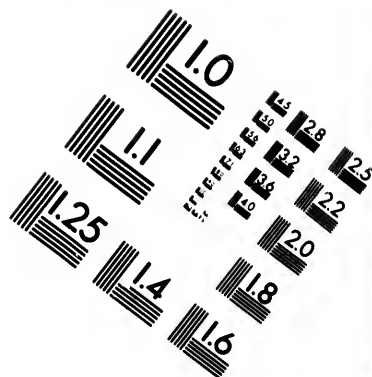
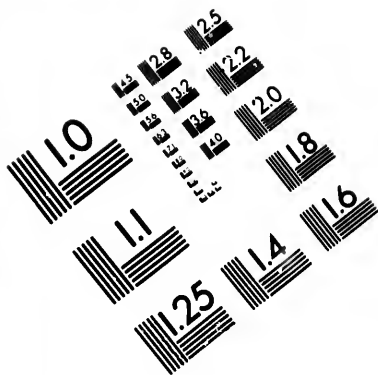
Nous ne trouvâmes plus à Pétropavlosk les Japonais que le prêtre Verechtchaghin y avait amenés, après leur naufrage, sur l'une des Kouriles. Ils s'étaient enfuis clandestinement dans leur canot qu'ils avaient sauvé. On avait cependant expédié à leur poursuite un baïdar armé, qui ne put les atteindre. Cette entreprise hardie est remarquable par le courage extra-

o
ce
un
pr
pe
Ja
sou
sév
M.
dan
s'éta
fraic
Resa
ils a
preu
Resa
envo
utiles
Verk
de ce
répug
jouir
perspe
distrib
tité de
vernet
route.
que qu
permiss

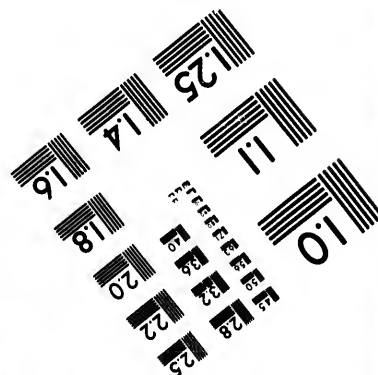
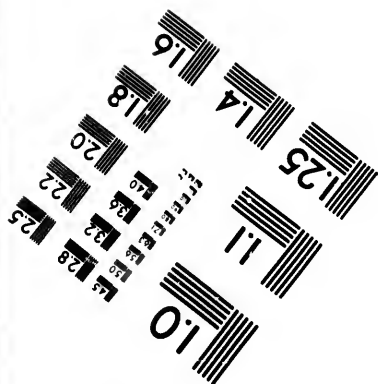
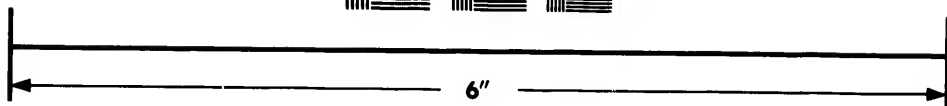
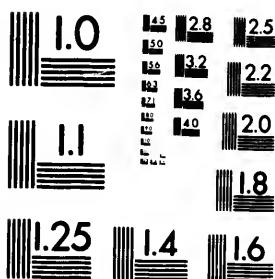
1803.
Septembre.

ordinaire qu'elle suppose dans ceux qui l'ont conçue, pour tenter un si long voyage dans un frêle bateau découvert, sans la moindre provision d'eau, et sans autres vivres qu'un peu de riz. D'un autre côté, quelle adresse ces Japonais ont employée pour écarter tous les soupçons et se soustraire à une surveillance sévère ! Ils avaient demandé plusieurs fois, à M. de Resanoff, la permission de retourner dans leur patrie avec le bateau sur lequel ils s'étaient sauvés de leur naufrage, et qu'ils s'offraient à mettre en état de tenir la mer. M. de Resanoff avait ajourné leur demande. Comme ils avaient donné, pendant leur séjour, des preuves d'un esprit industrieux et actif, M. de Resanoff avait d'abord formé le projet de les envoyer à Kodiak, où ils auraient pu être très-utiles : mais on résolut ensuite de les établir à Verkhmoï-Kamtchatsk. Quand on les instruisit de cette résolution, ils ne marquèrent aucune répugnance, et eurent même l'air de se réjouir de leur changement de situation et de la perspective nouvelle qu'il leur offrait. On leur distribua les vêtemens nécessaires et la quantité de riz suffisante pour leur voyage. Le gouverneur y ajouta du thé et de l'argent pour la route. Le jour du départ était déjà fixé, lorsque quelques-uns d'entre eux demandèrent la permission de se faire baptiser. Ils donnèrent





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25
28
32
36
40

10
18

1805.
Septembre.

pour raison que, destinés à passer leurs jours en Russie sans aucune espérance de retourner au Japon, il était plus avantageux pour eux d'embrasser la religion chrétienne. Cette demande leur fut accordée et le jour de la cérémonie arrêté. On ne pouvait donc concevoir aucun soupçon; et quand même on leur aurait supposé le projet de s'enfuir, l'exécution en eût paru impossible. Ils osèrent la tenter cependant. La veille de leur départ ils avaient, à l'ordinaire, été à la pêche : ils furent de retour au coucher du soleil, tirèrent leur bateau à terre, et allèrent se coucher. Le lendemain matin, ils étaient disparus. On n'en revenait pas de surprise : ils ignoraient probablement que, de toutes les îles Kouriles, Poromouchir et Onékotan, sont les seules où l'on trouve de l'eau. Ils n'avaient d'ailleurs avec eux ni baril, ni aucun vaisseau pour en conserver pendant quelques jours, s'ils en trouvaient. Pussent-ils aborder heureusement dans leur patrie! Le courage qu'ils ont montré mérite d'être couronné du succès le plus complet (1).

Le nom d'Ivachkin est trop connu par les Voyages de Cook et de La Pérouse pour que j'aie

(1) Khvostoff apprit, pendant son expédition à la baie d'Aniva, qu'ils étaient heureusement arrivés dans leur patrie.

à craindre de fatiguer le lecteur en disant quelques mots de cet infortuné qui a vieilli au milieu des frimas du Kamtchatka. Il est âgé maintenant (en 1805) de 86 ans, et ce n'est qu'au moment où l'empereur actuel monta sur le trône qu'il obtint sa liberté. Dans l'ivresse de sa joie, il voulait retourner sur-le-champ dans sa ville natale. L'empereur lui avait assigné en même temps une somme convenable pour son voyage ; mais au moment de se mettre en route la résolution lui manqua. L'envie lui en revint encore pendant notre relâche, car il nous exprima une fois le désir de retourner avec nous à Saint-Pétersbourg ; mais il changea encore de sentiment. Il n'est pas, au reste, vraisemblable qu'il pût supporter un si long voyage, soit par mer, soit par terre. Il réside actuellement à Verkhnoï-Kamtchatsk, où, par la clémence de l'empereur et les bontés du gouverneur, il terminera tranquillement le peu de temps qu'il lui reste encore à vivre.

Accusé d'avoir pris part à une conjuration contre l'impératrice Elisabeth, il fut dégradé de sa noblesse et de son rang, condamné au knout et exilé en Sibérie. Il ne nie pas d'avoir été dur et brutal ; mais il proteste encore aujourd'hui, sur ce qu'il y a de plus sacré, qu'il n'a pas eu la moindre part à la prétendue conjuration. On dit que c'est sur les plaintes des

1805.
Septembre.

1805.
Septembre.

Yakoutes, sur lesquels on lui avait confié une sorte d'inspection, qu'il fut relégué au Kamtchatka. On va même jusqu'à l'accuser d'un meurtre, commis par emportement : c'est peut-être ce qui avait empêché l'impératrice Catherine de lui faire grâce, quoique la manière dont on parle de lui dans le voyage de Cook eût dû lui obtenir quelques égards.

Je ne puis me dispenser de parler de la famille de Verechtchaghin, connue par les voyages de Cook et de La Pérouse. Quoique d'origine kamtchadale, les deux frères ont fait le plus grand honneur à leur état. L'aîné, ce digne ecclésiastique qui gagna l'estime des Anglais, et dont le capitaine King fait souvent mention avec éloge, mourut presque aussitôt après le départ des vaisseaux la *Résolution* et la *Découverte*. Son frère lui succéda dans sa place ; il l'a remplie à son tour pendant vingt ans avec l'approbation générale. A notre première relâche au Kamtchatka, il était absent, occupé dans les Kouriles à la conversion des insulaires. Comme il mourut peu de temps après son retour, je ne l'ai pas connu ; je fis une visite à sa veuve qui se souvenait très-bien des vaisseaux anglais et français. Son fils, qui était marguillier à Saint-Pierre-Saint-Paul, eut le malheur de se noyer dans la rivière d'Avatcha. Il reste encore un Verechtchaghin qui occupe aussi une

place de marguillier à Verkhnoï-Kamtchatsk. Le village de Paratounka où demeurait la famille de Verechtchaghin, et qui a acquis quelque célébrité par le voyage de Cook, n'est plus aujourd'hui habité que par des ours. En 1779 on y comptait encore trente-six personnes qui sont toutes mortes dans la dernière épidémie de 1800 et 1801.

1805.
Septembre.

Le 4 octobre, le vaisseau étant prêt à mettre à la voile, je le fis remorquer de grand matin dans la baie. Le vent était favorable, j'avais résolu d'appareiller l'après-midi. Nos bons amis dînèrent avec nous pour la dernière fois. Nous éprouvions une peine véritable de quitter ces hommes excellens qui nous avaient comblé d'amitiés, surtout M. Kocheleff. Nous regrettions de laisser des hommes aussi bien élevés, aussi probes et aussi équitables que M. Kocheleff et son frère, dans un pays où l'on ne sait apprécier aucune de ces qualités; éloignés de leurs amis et de leurs parens, ils sont entourés de gens qui, bien loin d'être dignes de tels chefs, ne pensent qu'à leur rendre la vie amère, à flétrir leur réputation, et à les dénigrer. Rien ne m'aurait fait plus de plaisir que de ramener avec moi le jeune Kocheleff; nous souhaitons tous bien vivement qu'il pût faire le voyage avec nous, car tous nous le chérissions tendrement; mais le gouverneur ne pouvait lui accorder

Octobre.

1805.
Octobre.

cette permission : d'ailleurs il aurait eu bien de la peine à s'en séparer, puisqu'il aurait perdu sa seule société et son plus actif coopérateur pour son administration.

A 2 heures après midi nous levâmes l'ancre. Le ciel s'était couvert, il commençait même à neiger ; mais comme on pouvait voir encore distinctement tous les objets dans la baie, je ne voulais pas manquer le vent favorable ; j'espérais d'ailleurs gagner la mer avant que le temps fût plus mauvais. Cependant, à peine l'ancre était-elle levée et les huniers déployés, que la neige, tombant à gros flocons, nous cacha entièrement la terre autour de nous. On distinguait encore à travers le brouillard le seul point qu'il nous importait de voir pour ne pas approcher trop près du banc de sable qui se trouve en travers de la baie Rakoveina, et dont nous n'étions pas fort éloignés : ce point disparut également. Je croyais cependant que nous l'avions déjà doublé, et je me dirigeais sous les huniers vers l'entrée de la baie, lorsque le vaisseau toucha. Je reconnus alors, mais trop tard, que c'était trop risquer que de vouloir sortir de la baie dans des circonstances aussi défavorables. Cet accident n'eut heureusement d'autre suite que de nous arrêter pendant quelques jours. Le lendemain on mit la chaloupe dehors, on enleva une ancre, et on vida cinquante ton-

neaux d'eau dans la mer. Le bâtiment fut remis à flot sans avoir souffert, parce que l'eau de la baie était parfaitement tranquille, quoique le vent fût assez frais. Le jeune Kocheleff était au moment de partir de Petropavlosk lorsqu'il fut informé de l'accident qui nous était arrivé. Sans consulter le danger où il s'exposait en différant son retour à Nijeney dans une saison déjà avancée ; car ici l'hiver commence dès le mois d'octobre, il ne balança pas un instant à suspendre son voyage. Il envoya à notre secours des baïdars avec cinquante soldats qui aidèrent beaucoup à nous remettre à flot. Il prit en même temps à Petropavlosk les mesures les plus efficaces pour nous faciliter le remplissage de nos pièces à eau ; de sorte que nous pûmes remettre à la voile au bout de deux jours. Le 9 d'octobre, à 6 heures du matin, nous sortîmes de la baie d'Avatcha par un vent frais du N. N. O., et par un très-beau temps. C'est à pareil jour qu'en sortirent aussi, il y a vingt-six ans, la *Résolution* et la *Découverte* qui allaient, comme nous, à Macao.

A notre arrivée à Petropavlosk, j'avais fait transporter les chronomètres dans la maison du commandant, derrière laquelle il y a un espace libre où M. Horner pouvait, sans être interrompu, prendre tous les jours des hauteurs correspondantes, et rectifier la marche des

1805.
Octobrie.

9.

1865.
Octobre.

chronomètres. Elle fut réglée le 4 octobre, jour de notre départ, de la manière suivante : Le retard journalier du n° 128 alloit à $-21''62$; l'avance journalière du chronomètre de Pennington à $+24''50$. Mais nous découvrîmes bientôt une variation si remarquable dans leur marche, que nous résolûmes de leur en donner une nouvelle, et nous les mîmes toutes deux à $+21''$ — et $21''$ (1). Ce changement eut lieu le 12 octobre, lorsque nous étions encore en vue de la terre. Ce jour-là, le n° 128 avançait de 5 heures 9' 33" sur le temps moyen de Greenwich. Le chronomètre de Pennington, au contraire, retardait d'une heure 20' 11" 5. Les fréquentes observations faites en mer, jointes à la petite erreur des deux chronomètres trouvée ensuite à Macao, nous firent voir que nous avions assez bien réussi dans la nouvelle marche que nous leur avons donnée.

La latitude de Kochka, langue de terre qui forme la côte nord du port de Saint-Pierre-Saint-Paul, que je fixe à $53^{\circ} 00' 10''$, a été conclue d'un grand nombre d'observations de hauteur méridienne et circumméridienne du so-

(1) La petite montre d'Arnold, n° 1856, s'est arrêtée tout-à-coup pendant notre séjour à Saint-Pierre-Saint-Paul.

leil faites par M. Horner, pendant les trois sé-
jours que nous y avons faits.

1805.
Octobre.

La longitude a été conclue d'après plusieurs
distances de la lune mesurées par M. Horner,
et par moi, à $201^{\circ} 12' 15''$.

La longitude vraie, détermi-
née par le capitaine King et l'as-
tronyme Bailey, est de $201^{\circ} 16' 29'' 5$.

La déclinaison de l'aiguille observée à Saint-
Pierre-Saint-Paul sur cinq boussoles différentes,
et dirigées vers trois points différens, a été trou-
vée par une moyenne, de $5^{\circ} 20'$ à l'E., l'azimuth
de chacun de ces trois points ayant été déter-
miné par leurs distances du soleil.

La déclinaison a été trouvée, dans la baie
d'Avatcha, sur le vaisseau, par une moyenne
d'azimuth et d'amplitudes du soleil de $5^{\circ} 39'$
à l'E.

L'inclinatoire ayant été mis hors du service
par le typhon du 1.^{er} octobre 1804, nous ne
pouvons rapporter ici, sur l'inclinaison de l'ai-
guille, que les observations faites pendant notre
premier séjour au Kamtchatka. Pour empêcher
l'influence de la pesanteur inégale des deux
extrémités de l'aiguille sur l'inclinaison, nous
avons enlevé les quatre boules du balancier de
l'axe de l'aiguille, et fait ainsi plusieurs fois l'ex-
périence de son inclinaison. La moyenne de tou-
tes nos observations s'est trouvée de $65^{\circ} 52' N$.

1805.
Octobre.

On ajusta ensuite les momens de l'aiguille, de manière que, dans toute situation, elle eut toujours cette même inclinaison. Le capitaine King avait trouvé ici l'inclinaison de $65^{\circ} 5' 00''$ N.

La moyenne de nos observations à Saint-Pierre-Saint-Paul donna, pour le temps de la haute marée, à la nouvelle et à la pleine lune, 4 heures 20 minutes. La plus grande différence dans la hauteur de l'eau est allée jusqu'à 6 pieds. Les vents ont une influence considérable sur le temps du flux et du reflux, ainsi que sur la hauteur de l'eau. Le vent du sud chasse l'eau en dedans, et le vent du nord empêche qu'elle ne monte beaucoup.

O
le
tro
séj
ce
de
actu

 CHAPITRE XXI.

SUR L'ÉTAT ACTUEL DU KAMTCHATKA.

Introduction. — Description du port de Saint-Pierre-Saint-Paul et de ses environs. — Produit de la terre dans l'intérieur du Kamtekatka. — Causes qui l'ont rendu pauvre en productions. — Manière de vivre des Russes. — Ils y manquent de tout. — Notre vaisseau approvisionne le Kamtchatka de sel pour quelques années. — Nécessité d'y envoyer de bons médecins. — Changement avantageux relativement aux officiers. — Disette de matériaux dans le voisinage de Saint-Pierre-Saint-Paul. — Habitations misérables. — Agriculture négligée. — Nombre insuffisant de femmes. — Suites fâcheuses. — Les Kamtchadales. — Leurs habitations. — Devoirs du Tayon et de l'Issaoul. — Tribut. — Commerce. — Nouvelles dispositions du gouverneur à ce sujet. — Nécessité de les maintenir. — Services que rendent les Kamtchadales.

ON attend, sans doute, des renseignemens sur le Kamtchatka d'un homme qui, l'ayant visité trois fois dans les années 1804 et 1805, y a séjourné en tout plus de trois mois; mais comme ce pays a été déjà souvent décrit avec beaucoup de détail, je me bornerai à parler de son état actuel. Les ouvrages de Krachemnikoff et de

1805.
Octobre.

1805.
Octobre.

Steller sont traduits dans toutes les langues. Le voyage du capitaine Cook contient aussi sur le Kamtchatka deux chapitres très-instructifs , écrits par le capitaine King. J'éviterai donc soigneusement toute répétition , citant tout au plus ceux qui m'ont précédé , et , sauf quelques observations générales sur le Kamtchatka et sur ce qu'il pourrait devenir , ne parlant que des changemens les plus importans survenus depuis trente ans. Je puis assurer ceux qui m'accuseraient de trop de partialité pour ce pays décrié , que je n'avance rien dont je n'aie été témoin , ou que je n'aie puisé dans les meilleures sources. Quant à ceux qui trouveront mes détails trop minutieux et insignifians , je les prie de m'excuser , en considérant que mes remarques concernent un objet qui m'avait occupé long-temps avant mon voyage ; objet qui doit être d'un grand intérêt pour la Russie et pour l'humanité même , et qui mérite d'être traité avec étendue , et , s'il le faut , avec toute la franchise permise sous le gouvernement d'Alexandre I^{er}. C'est dans cette conviction que je me fais un devoir d'exposer ouvertement mon opinion sur tout ce que j'ai vu , et particulièrement sur le sort des Kamchadales , et la manière dont ils sont traités , ainsi que sur les mesures que le gouvernement a déjà prises en leur faveur , ou celles que l'on pourrait prendre encore. Si mes vues

su
tée
Je
si
aux
ten
que
exp
tra
L
que
naît
abor
d'an
ner.
vilist
anse
le be
autre
sons
puter
port,
et sab
que la
cevai
subm
année

1805.
Octobre.

sur le sort futur du Kamtchatka paraissent exaltées, mon enthousiasme est bien excusable. Je pardonnerai volontiers à tous mes critiques, si mes observations parviennent à procurer aux habitans de cette presqu'île une existence plus douce. Je ne réclame l'indulgence que pour le peu d'ordre qui règne dans mon exposé; mais il était difficile de ne pas être entraîné par l'abondance du sujet.

La première idée qui se présente à quiconque arrive à Saint-Pierre-Saint-Paul, sans connaître l'histoire de cet établissement, c'est qu'il aborde dans une colonie fondée depuis peu d'années, et qu'on est déjà disposé à abandonner. Rien n'annonce l'habitation d'hommes civilisés. La baie d'Avatcha, ainsi que les trois anses, sont désertes; pas un seul bateau n'anime le beau bassin de Saint-Pierre-Saint-Paul. D'un autre côté, ses rivages sont couverts de poissons corrompus, dont les chiens affamés se disputent les restes. Deux baïdars appartenant au port, et qui reposent à sec sur une pointe basse et sablonneuse, semblent placés là pour prouver que la colonie est dans l'enfance, si l'on n'apercevait en même temps un vaisseau à trois mâts submergé et qui paraît l'être depuis plusieurs années (1). On se rappelle bientôt que le célèbre

(1) Le *Slava Rossii*, vaisseau commandé d'abord par

1805.
Octobre.

et infortuné Behring partit de ce port, il y a 70 ans, pour son voyage de découvertes. Mais les baïdars et le vaisseau submergé, n'en confirment pas moins que tout ce qui concerne la navigation, est encore à faire dans cet établissement.

En vain, lorsqu'on a mis pied à terre, l'on tourne ses regards de tous côtés pour découvrir une maison bien construite, un chemin battu ou même un simple sentier, sur lequel on puisse marcher sans danger jusqu'à la ville. L'on n'aperçoit ni jardins, ni prés, ni plantations, ni enclos, qui annoncent quelque culture; de misérables cabanes, la plupart en ruine, des balangans et des iourtes, sont tout ce qui s'offre à la vue. Quelques poutres, sur lesquelles on ne doit marcher qu'avec précaution, et qui tiennent lieu de pont pour traverser les ruisseaux; enfin, cinq ou six vaches qui paissent entre les cabanes, et des chiens

Billings, et ensuite par le vice-amiral Sarytcheff. Le voyage terminé, on fit revenir les officiers par terre, et la plus grande partie de l'équipage fut transportée à Okhotsk. La *Slava Rossii* coula bientôt à fond dans le port, faute de soins. Ce vaisseau était néanmoins dans le meilleur état, et l'on aurait pu lui faire entreprendre le voyage de Cronstadt. Le Cutter, qui avait fait partie de l'expédition de Billings, servait encore de notre temps comme paquebot entre le Kamtchatka et Okhotsk.

qu
qu
de
le
se
Sai
éta
res
gur
on
pâle
Rim
C
célèr
le pl
dant
en po
très-
les av
a déc
est to
appar
capita
tchatk
reur.
un pay
mot la
mes; c
de tou
II

1805.
Octobre.

qui se tiennent près de terriers innombrables qu'ils se sont creusés pour se mettre à l'abri des mouches, et qui, dans l'obscurité, rendent le chemin très-dangereux ; voilà les objets qui se présentent aux voyageurs qui arrivent à Saint-Pierre-Saint-Paul ; la plupart des habitans étant absens pendant tout le jour, on peut rester ici plusieurs heures sans voir une figure humaine ; et si enfin on en aperçoit une, on a peine à reconnaître dans ces fantômes pâles et décharnés, les frères des héros de Rimnik et de la Trebbia.

C'est dans ce triste état que se trouve le célèbre port de Saint-Pierre-Saint-Paul, lieu le plus considérable du Kamtchatka : cependant il y a plus de cent ans que la Russie est en possession de ce pays. Il pourrait devenir très-important, si l'on voulait profiter de tous les avantages que l'on peut en tirer, et qu'on a dédaignés jusqu'ici. Le mépris dans lequel est tombé le Kamtchatka, est dû à sa misère apparente et à son grand éloignement de la capitale. On ne prononce le nom du Kamtchatka qu'avec un mélange de crainte et d'horreur. On se représente cette province comme un pays où la pauvreté, la faim, le froid, en un mot la misère, se présentent sous toutes les formes ; comme un pays condamné à la privation de tout ce qui est nécessaire, soit au physique,

1805.
Octobre.

soit au moral. C'est l'idée qu'en donnent toutes les descriptions imprimées, et que confirment les relations verbales de ceux que leur destinée y a conduits, qui y sont arrivés le cœur ulcéré, et qui, après y avoir passé quelques années de peine, sont revenus dans leur patrie avec un sentiment de haine contre une terre de malheur et d'affliction. Au reste, il faut convenir que ce n'est pas seulement par prévention, que l'on regarde comme bien à plaindre ceux qui sont destinés à passer plusieurs années au Kamtchatka; combien il y manque de choses dont la privation est pénible à l'homme le plus grossier! à plus forte raison elle doit l'être aux hommes qui ont reçu une éducation soignée, et qui s'affectent plus aisément.

La grande distance ne peut servir d'excuse pour laisser le Kamtchatka dans ce misérable état. Le Port Jackson, où l'on ne peut arriver d'Angleterre qu'après une traversée de cinq mois, est cependant devenu, en vingt ans, une colonie florissante. Le climat du Kamtchatka ne peut, j'en conviens, se comparer avec celui de la Nouvelle Galles; mais plusieurs provinces européennes de l'empire russe, aussi peu favorisées à cet égard, sont pourtant habitées et cultivées. D'ailleurs, le climat n'est très-mauvais que dans les environs de Saint-Pierre-Saint-Paul, à cause de la proximité de

1865.
Octobre.

la mer, qui amène fréquemment des brouillards humides et des pluies fines. Le blé n'y réussirait probablement pas; mais l'on n'a jamais essayé de le cultiver. Ceux qui ont passé plusieurs années dans l'intérieur du Kamtchatka, assurent unanimement que le climat de la partie septentrionale, principalement dans l'intérieur, est bien supérieur à celui de la partie méridionale, surtout dans le voisinage de Verkhnoy et du fleuve Kamtchatka, où le sol est partout très-fertile. La longueur de l'hiver n'est pas un obstacle à la culture. L'hiver n'est pas moins long dans les provinces septentrionales de la Russie et en Sibérie, où la végétation est tellement rapide, que malgré la brièveté de l'été, plusieurs sortes de blé viennent parfaitement à maturité. On recueille aussi plusieurs espèces de plantes potagères et diverses sortes de blés, dans la partie centrale du Kamtchatka. Si l'on n'en obtient pas suffisamment pour les besoins des habitans et des militaires, j'en dirai bientôt les causes. Quant au climat de Saint-Pierre-Saint-Paul, il n'est pas aussi mauvais qu'on le prétend. Les brouillards fréquens qu'on accuse d'empêcher la maturité des plantes potagères, ne sont qu'un prétexte imaginé par la nonchalance des habitans qui perdent, par l'usage immodéré de l'eau-de-vie, les forces nécessaires pour le travail. Les officiers de la gar-

1805.
Octobre.

nison qui ont formé des jardins y recueillent, à l'exception des pois et des fèves, presque toutes les espèces de plantes potagères, et en telle abondance qu'ils purent nous en fournir une quantité considérable. Si donc la culture réussit dans deux ou trois jardins, on voit aisément que chaque habitant, chaque soldat pourrait planter, pour son usage, des choux, des navets, et surtout des pommes de terre, qui contribueraient à le garantir en partie du scorbut dont il est attaqué en hiver faute de nourriture végétale et animale. Il me semble que si cela n'a pas lieu, c'est que l'on ne commence à travailler au jardin que dans les premiers jours de juillet, et que les graines ne peuvent lever qu'à la fin du mois. Si on s'y prenait dès le mois de mai, chacun pouvant cultiver autant de terrain qu'il veut, je suis convaincu qu'on aurait, pendant tout l'été, non-seulement des laitues, des raves, des concombres, etc.; mais encore des pois, des fèves et des choux très-bons. Quoiqu'on prétende que ces derniers ne pomment pas, j'ai vu à Avatcha, petit village à l'embouchure du fleuve de ce nom, un petit jardin en pleine fleur au mois de juin, tandis qu'à Saint-Pierre-Saint-Paul on prétendait qu'il n'était pas encore temps de planter. Le fait que je cite prouve bien la fausseté de ce système. Je me suis trouvé au Kam-

(1)
étaient

1805.
Octobre.

tchatka dans tous les mois de l'été, en deux années différentes, c'est-à-dire pendant le mois de juin en entier, une partie de juillet, tout août et septembre. Or, je puis assurer que dans ces quatre mois on y compte autant de beaux jours que dans tout autre lieu situé sous le même parallèle. Nous n'étions pas toujours exempts de brouillards; mais il en est de même dans la plupart des pays septentrionaux. Le mois de juin surtout fut aussi beau qu'il peut l'être dans les plus heureux climats, et cependant on croit que l'on ne peut encore travailler à la terre; tandis qu'il ne reste pas même de neige sur les montagnes, et que le sol est entièrement dégelé! En un mot, il n'y a qu'un préjugé profondément enraciné qui empêche d'ensemencer les jardins dans le mois de juin. Ce préjugé s'étend jusqu'aux officiers de la garnison, quoiqu'ils aient le mérite d'avoir donné un excellent exemple dans l'établissement de leurs jardins. A la mi-mai, dit le capitaine King dans la relation du troisième voyage de Cook (1), notre équipage a été fourni abondamment d'ail sauvage, de céleri et d'orties. Si donc on a pu, dès le milieu de mai, obtenir tant de végétaux, venus sans la moindre culture, je ne crois pas

(1) Les vaisseaux la *Résolution* et la *Découverte* étaient arrivés au Kamtchatka le 28 d'avril.

1805.
Octobre.

trop m'avancer en soutenant qu'on doit commencer à travailler aux jardins dans le courant de ce mois. S'il est très-difficile de vaincre les vieux préjugés et l'indolence, ce n'est pourtant pas impossible. On pourrait certainement vivre aussi bien au Kamtchatka, mieux même et à meilleur compte que dans plusieurs provinces de la Russie, si le gouvernement prenait une marche opposée à celle qu'il a suivie jusqu'ici; au reste, ce ne serait pas encore assez. Le plus important et le plus essentiel serait l'exécution ponctuelle et scrupuleuse du plan formé pour l'amélioration du Kamtchatka. Le grand éloignement du siège du gouvernement rend ce parti un peu difficile sans doute, et on ne peut espérer de réussir qu'en choisissant des hommes qui aient fait leurs preuves, et moins occupés de leurs intérêts que du bien général.

J'ai donné, il y a quelques années, mon opinion par écrit à ce sujet, dans un temps où je ne connaissais le Kamtchatka que par les descriptions imprimées, et par des relations orales, souvent plus sûres que les livres. Après avoir vu ce pays, je dois avouer, sans partialité pour mon premier jugement, qu'il me paraît encore très-juste. Hélas! ce que je redoutais tant, l'extinction des Kamtchadales a malheureusement eu lieu. La maladie épidémique de 1800 et 1801 les a presque tous enlevés.

Avant de parler des indigènes, il convient, ce me semble de donner un aperçu de la manière de vivre des Russes au Kamtchatka. En le lisant, on ne sera plus surpris de la grande mortalité qui règne parmi eux. L'officier, le marchand, l'ecclésiastique, le soldat, vivent tous à peu près de même; si l'un a plus d'argent que l'autre, comme il n'y a rien à acheter, il n'en est pas plus avancé pour mieux vivre. La discipline militaire n'en souffre cependant pas. Celui qui pâtit le moins de la disette est le soldat; non-seulement parce que le soldat russe est accoutumé dès sa jeunesse aux privations, et qu'il ne se trouve malheureux qu'autant qu'il éprouve des injustices ou des mauvais traitemens de ses officiers; mais aussi, parce qu'il a au Kamtchatka des occasions de s'enrichir que l'officier n'a pas: on en voit qui ont acquis une fortune passable et qui possèdent des maisons. Comme il leur est permis en hiver lorsqu'ils ne sont pas de service, d'aller à la chasse aux zibelines, quelques-uns ont amassé dans un hiver 300 et jusqu'à 500 roubles, mais la plupart n'étant pas mariés et ne trouvant que de l'eau-de-vie à acheter pour leur argent, il s'en va aussi vite qu'il est venu. Il n'en serait pas ainsi s'ils trouvaient des occasions de le mieux employer. On remarqua bientôt, après l'arrivée de notre vaisseau, un grand changement dans l'habillement des habitans de Saint-Pierre-Saint-

1805.
Octobre.

com-
ourant
cre les
ourtant
t vivre
ne et à
ovinces
ait une
squ'ici;
Le plus
écution
né pour
nd éloi-
rend ce
ne peut
hommes
occupés

mon opi-
ps où je
les des-
ns orales,
rès avoir
lité pour
it encore
ant, l'ex-
usement
1800 et

1805.
Octobre.

Paul, surtout des femmes : Combien il serait facile de pourvoir le Kamtchatka de tous les objets qu'un vaisseau expédié directement de quelque port d'Europe, y apporterait annuellement ! Le prix en baisserait beaucoup comme on le vit aussitôt après notre arrivée. L'eau-de-vie qui était à 20 roubles le stof, descendit à 6, et le sucre de sept roubles à un rouble et demi la livre. La partie nord-est de la Sibirie se fournirait à son tour de certaines marchandises étrangères, à meilleur marché, en les tirant de Saint-Pierre-Saint-Paul, qu'elle ne peut les obtenir par terre à travers toute la Russie et la Sibérie ; en effet, plusieurs objets que la Compagnie d'Amérique a envoyés par la *Nadiejeda*, ont été expédiés à Okhotsk pour y être vendus. Les habitans du Kamtchatka manquent de tout, parce que le transport depuis les provinces européennes de la Russie jusqu'à Okhotsk, et ensuite à cette presque île, est très-pénible. L'eau-de-vie est la seule denrée dont les marchands soient toujours bien approvisionnés, la passion des liqueurs fortes étant plus grande ici qu'ailleurs ; au reste l'on doit avoir de l'indulgence pour ceux qui s'y adonnent, parce que les marchands l'entretiennent de toutes les manières. Une débauche avec quelques camarades, qui ne coûte jamais moins de cinquante roubles, est le seul moyen de se défaire d'un argent qui pèse, après l'avoir acquis

av
riv
ca
ma
mo
sati
le d
« u
« d
« m
« no
« va
« qu
« s'e
« je
« au
Le
ni de
traire
farine
estima
la far
chand
parce
et ses
donne
farine
penda
gent q

1805.
Octobre.

avec tant de peines et de dangers. C'est ce qui arrive à tous les hommes sans mœurs et sans éducation, et particulièrement aux militaires. Les matelots de la *Résolution* et de la *Découverte*, montrèrent la même disposition sans pouvoir satisfaire leur penchant. « Nos matelots, » dit le capitaine King, « avaient apporté avec eux « une grande quantité de pelleteries de la côte « d'Amérique; émerveillés du haut prix que les « marchands leur en donnèrent en argent, ils « ne savaient comment le dépenser, ne trou- « vant ni eau-de-vie, ni tabac, ni aucun objet « qui leur fût agréable. Ils commencèrent à « s'ennuyer de leurs roubles, au point de les « jeter par mépris sur le tillac, et de les fouler « aux pieds. »

Les hommes pauvres en Europe ne manquent ni de pain ni de sel; au Kamtchatka, au contraire, un soldat ne reçoit qu'une demi-ration de farine, le reste lui est payé en argent, mais à une estimation souvent inférieure au prix véritable, la farine n'étant pas une denrée que le marchand importe au Kamtchatka pour la vendre, parce qu'elle se gâte souvent dans le transport, et ses frais sont perdus; tandis que l'eau-de-vie donne toujours un profit prompt et assuré. La farine n'a donc ici proprement aucun prix; cependant, on estimait le poud à 10 roubles. L'argent que le soldat reçoit est souvent insuffisant

1805.
Octobre.

pour atteindre à ce prix ; il serait par conséquent plus avantageux pour lui de recevoir sa ration en nature. Il ne manque pas de poisson, et cette nourriture est aussi saine que savoureuse en été ; mais en hiver, il faut qu'il le mange sec ce qu'on nomme ioukoula au Kamtchatka. Un régime pareil ne peut qu'être très-nuisible à la santé du soldat.

Le sel est encore plus rare que la farine. Quelques livres de sel que nous donnâmes à notre arrivée furent reçues comme un présent considérable. Quelle que soit la passion des habitans pour l'eau-de-vie, ceux qui nous apportaient du poisson, des baies ou du gibier, préféreraient à l'eau-de-vie un peu de sel pour salaire. Si le sel était plus abondant et d'un prix plus raisonnable, on ne serait pas forcé de ne manger que du poisson sec, on pourrait en saler. D'ailleurs, en combien d'occasions le sel n'est-il pas nécessaire ? On donne à chaque soldat une livre de sel par mois, mais le Kamtchadale n'en reçoit pas une once. Deux salines situées dans le voisinage de Saint-Pierre-Saint-Paul fournissaient à la consommation de tout le Kamtchatka ; elles sont détruites depuis plusieurs années, probablement parce que le transport par terre des chaudières et d'autres utensiles nécessaires à leur exploitation était trop difficile et trop embarrassant.

far
dé
fit
de
po
Le
neu
des
que
ans.
J
de
pris
Apr
Jap
quel
je le
au K
déb
mure
tière
ger é
privé
sant
de c
objec
habit
temps

1865.
Octobre.

L'arrivée de la *Nadijedda* fut un grand bienfait pour le Kamtchatka. On a vu qu'à notre départ de Nangasaky le gouvernement japonais fit présent de 50,000 livres de sel à l'équipage de mon vaisseau. Je n'en gardai que 5,000 liv. pour notre consommation pendant le voyage. Le reste a été remis à la disposition du gouverneur du Kamtchatka pour être distribué dans des proportions convenables ; en sorte que chaque habitant en a reçu sa provision pour trois ans.

Je dois rendre justice au désintéressement de mon équipage et à la part sincère qu'il a prise au sort de ses frères du Kamtchatka. Après leur avoir annoncé que le sel apporté du Japon était un présent fait à eux seuls, et auquel les officiers ne prétendaient aucune part, je leur dis que malgré le prix excessif du sel au Kamtchatka, qui leur en promettait un débit très-avantageux, j'espérais qu'ils ne murmureraient pas si je remettais la quantité entière au gouverneur, qui seul pouvait la partager également entre les habitans, entièrement privés de cet objet de première nécessité, laissant à l'empereur le soin de les dédommager de ce sacrifice. Personne ne fit la moindre objection ; chacun pensa avec plaisir que les habitans du Kamtchatka conserveraient longtemps le souvenir du présent que leur faisait

1805.
Octobre.

l'équipage de la *Nadiejeda*, ajoutant qu'ils ne demandaient rien en échange de ce sel, sur lequel ils n'avaient jamais compté. Je laissai aussi 3,000 livres de riz au Kamtchatka.

Le sel et le pain étant si peu abondans au Kamtchatka, on conçoit que les objets d'une nécessité moins indispensable y sont encore plus rares. J'ai dit plus haut que l'eau-de-vie n'y manque jamais. Il en est de même à peu près du sucre et du thé. Le prix des denrées qui viennent ordinairement d'Okhotsk et dont plusieurs manquent souvent, est énorme. A notre arrivée, la barrique d'eau-de-vie de la qualité la plus médiocre coûtait 160 roubles, ce qui mettait le stof à 20 roubles : ce prix avait été fixé par le gouverneur actuel ; car sous ses prédécesseurs, les marchands dont la cupidité ne connaît point de bornes, l'avaient élevé à 300 roubles la barrique (1). Le sucre vaut ordinairement 4 à 5 roubles la liv. ; il a souvent été jusqu'à 7 ; le tabac à fumer 5 roubles ;

(1) D'après mon conseil, on acheta à Reval, pour le Kamtchatka et Kodiak, 1000 barriques d'eau-de-vie pure et assez forte pour supporter une addition de moitié d'eau. Elle coûtait 4 roubles la barrique à Reval, et fut vendue 48 roubles au Kamtchatka. On trouva ce prix si modique, qu'en peu de mois les 1000 barriques furent vendues.

le b
savo
moie
de
dans
rare
sable
ni ea
du c
tarde
beur
peut
de R
l'habi
mouc
ciers t
et tou
pain n
nemen
consta
reste,
portan
est ma
sition
decin
rafraic
rien n
faut lin
les dé

1805.
Octobre.

le beurre et le sel 1 et $1\frac{1}{2}$ rouble la livre; le savon, la chandelle, etc., coûtent rarement moins de 2 roubles. Le prix des autres objets de première nécessité dans un ménage est dans les mêmes proportions; mais il est très-rare de pouvoir se procurer les plus indispensables. Jamais on ne trouve à acheter ni rhum, ni eau-de-vie de France, ni vin, non plus que du café, des épices, du vinaigre, de la moutarde, de l'huile, du riz, de la farine fine, du beurre et autres denrées pareilles, que l'on peut se procurer dans la plus pauvre bourgade de Russie. On n'y trouve pour ce qui concerne l'habillement que des toiles grossières, des mouchoirs de soie et du nankin bleu. Les officiers tirent d'Irkoutsk, à un haut prix, le drap et tout ce qui appartient à leur uniforme. Du pain noir et du poisson, cuit sans aucun assaisonnement, forment uniformément la nourriture constante de l'officier comme du soldat. Au reste, à quoi ne s'accoutume pas le soldat bien portant et endurci à la fatigue? Mais quand il est malade, dans quelle triste et misérable position il se trouve! Sans secours, sans médecin, sans médicamens, privé de boisson rafraîchissante, de nourriture fortifiante: rien ne peut le défendre contre la mort. Il faut lire, dans le troisième Voyage de Cook, les détails donnés par le capitaine King sur

ils ne
l, sur
laissai

ans au
d'une
encore
-de-vie
à peu
denrées
et dont
rme. A
e de la
oubles,
ce prix
uel; car
dont la
'avaient
e sucre
il a sou-
roubles;

, pour le
u-de-vie
de moitié
al, et fut
ce prix si
nes furent

1805.
Octobre.

la garnison et l'hôpital de Saint-Pierre-Saint-Paul.

L'état des choses s'est amélioré, les efforts et les soins paternels du général Kocheleff ont contribué efficacement à diminuer le nombre des malades. Nous ne trouvâmes que trois hommes à l'hôpital ; l'un avait une cataracte à l'œil, l'autre une blessure au pied. La maladie du troisième était peu de chose. Le plus grand nombre des habitans souffre cependant du scorbut en hiver. Des cinq passagers que j'avais amenés au Kamtchatka et dont la santé s'était parfaitement soutenue pendant toute la traversée, un seul se trouvait bien portant à mon retour du Japon ; les autres avaient attrapé le scorbut au plus haut degré pendant l'hiver. On envoie maintenant une grande quantité de médicamens au Kamtchatka, et quand j'ai dit qu'il ne s'y trouve ni médicamens, ni médecins, cela signifie qu'on ne doit avoir recours à l'un ou à l'autre que dans la plus extrême nécessité. On conservera long-temps à Pétopavlosk le souvenir du docteur Espenberg, dont les secours ont été si utiles pendant les différens séjours que nous avons faits. Il avait remis au sous-chirurgien de Saint-Pierre-Saint-Paul quelques-uns des médicamens les plus nécessaires ; celui-ci n'a pas su les conserver, parce que probablement il n'en con-

1805.
Octobre.

naissait pas l'usage. Le bataillon en garnison a un très-bon chirurgien ; mais comme il réside à Nijeney, les autres villes du Kamtchatka n'ont que des sous-chirurgiens. Celui de Saint-Pierre-Saint-Paul est peu habile et peu estimable. Comment s'en étonner ? Peut-on s'attendre qu'un chirurgien instruit sera disposé à changer une position agréable contre une des plus misérables ? Les officiers et les employés, qu'on envoie au Kamtchatka, sont obligés de faire un voyage de 15000 verstes, dont une partie est très-pénible, l'autre pénible et dangereuse. Le pauvre officier, sachant que le transport des marchandises les plus légères les rend beaucoup plus chères qu'elles ne valent, ne prend avec lui que les choses les plus nécessaires, et au bout de quelques années il a des lacunes dans son équipage. En général, on n'est pas très-disposé d'aller au Kamtchatka, et l'on fait tout pour s'y soustraire. Il en résulte qu'on n'y envoie ordinairement que des officiers de mauvaise conduite. Au reste, on a déjà changé de mesures à cet égard, parce que le Kamtchatka n'est pas l'endroit propre à corriger les mauvais sujets. Ils y deviennent pires, et finissent par être les oppresseurs et les tyrans des malheureux habitans. Voulant n'attirer que de bons officiers au Kamtchatka, où ils sont peut-être plus nécessaires que partout ailleurs,

1805.
Octobre.

puisqu'ils doivent y coopérer au bien que le gouvernement se propose d'y effectuer, l'empereur accorde maintenant, d'après le conseil du gouverneur, à tout officier envoyé dans ce pays des appointemens doubles pendant tout le temps de son séjour, et après cinq ans d'un service sans reproche, un avancement hors de tour, s'il désire rester, sinon le droit de choisir un régiment où il entrera de droit. Cette ordonnance sera certainement très-avantageuse au Kamtchatka.

Un médecin n'est pas suffisant pour tout le Kamtchatka. Il serait donc nécessaire d'en établir, sur différens points, deux ou trois de plus indépendamment des chirurgiens; il faudrait que ces médecins fussent versés dans les diverses branches de l'histoire naturelle, surtout dans celles qui ont le plus de rapport avec la médecine. Mais l'essentiel pour les indigènes et les Russes est de pouvoir être constamment secourus par des médecins attentifs, compatissans et actifs qui parcourraient régulièrement le pays. De pareils hommes, destinés à passer quatre à cinq ans dans le Kamtchatka, méritent des appointemens plus forts que ceux que l'on donne dans les provinces européennes de la Russie. C'est donc une dépense plus considérable pour l'Etat; mais quand il s'agit de la santé d'un peuple et de l'avancement des scien-

ce
de
vo
ma
mé
sci
sui
ou
tré
J'ai
ver
bou
où i
rass
dant
proj
un n
A
de v
et qu
déjà
néces
très-
tation
plutôt
Saint-
peu d
Kroup
d'artil
I

1865.
Octobre.

ces, doit-on faire attention à quelques milliers de roubles? Ces médecins devraient faire le voyage par mer, d'abord parce que c'est la manière la plus facile de transporter des vêtements et des meubles, des livres, des appareils scientifiques et tout ce dont on a besoin; ensuite, parce qu'en passant par les caps Horn ou de Bonne-Espérance, on aborde à des contrées très-intéressantes pour un naturaliste. J'ai dit plus haut, que sur l'invitation du gouverneur d'établir un hôpital à Malki, petit bourg à 200 verstes de Saint-Pierre-Saint-Paul, où il y a des sources minérales, on avait déjà rassemblé quelques milliers de roubles: cependant il ne sera jamais possible de réaliser ce projet bienfaisant, à moins de mettre à la tête un médecin instruit.

Après cette digression, je reviens au genre de vie que mènent les Russes au Kamtchatka, et qui paraîtra bien dur aux Européens. J'ai déjà dit qu'on y manque des choses les plus nécessaires, et que la table ne peut être que très-chétivement servie. L'intérieur des habitations n'annonce pas moins de pauvreté, ou plutôt de misère. Il n'y a que deux maisons à Saint-Pierre-Saint-Paul qui se distinguent un peu des autres: l'une appartenait au major Kroupskoï, commandant du fort; deux officiers d'artillerie habitaient l'autre. Ces deux maisons,

1805.
Octobre.

dont l'une est assez grande, comprenaient une suite de chambres très-habitables, une cuisine, un magasin, etc. Au moyen de quelques changemens et d'un bon ameublement, elles pourraient devenir, celle du major surtout, des habitations tolérables; mais, dans l'état où nous les avons vues, elles portaient l'empreinte de la misère du Kamtchatka. La chambre d'entrée offrait pour tout meuble un banc de bois, une table, et deux ou trois chaises brisées. On y aurait cherché en vain du linge de table, de la porcelaine, des verres, des carafes. Deux ou trois tasses, un verre, quelques couteaux et fourchettes cassés, avec des cuillers d'étain, formaient toute la richesse de ces braves gens, qui cependant étaient mariés. Non-seulement ils n'avaient pas de doubles fenêtres, ce qui est indispensable dans un climat aussi froid, mais leurs fenêtres simples étaient dans l'état le plus misérable; les carreaux de vitres, malgré leur petitesse, étaient tous plus ou moins fendus et faits de pièces de rapport. Quelle faible défense contre la neige et le froid! Je ne pouvais regarder sans pitié les petits enfans dans une situation aussi pitoyable. Le lait est la seule nourriture qu'ils peuvent avoir, lorsqu'ils appartiennent à des parens assez riches pour posséder une vache: très-peu sont dans ce cas. De l'ioukoula et du

pa
à d
qu
me
P
né
bas
neig
un c
en m
auss
de n
qu'il
et pa
bres.
mens
tous
filles.
La
teuse
croît
tirer
bâti
emplo
quara
faire
noeu
garnis
occup

1865.
Octobre.

Le pain noir grossier sont, pour un enfant d'un an à dix-huit mois, un aliment bien peu salubre, qui, à la moindre maladie, doit avancer sa mort.

Les maisons du reste des habitans sont généralement très-mal construites, et toutes si basses, qu'en hiver elles sont ensevelies sous la neige, à travers laquelle on pratique seulement un chemin vis-à-vis de la porte : sans doute il en résulte plus de chaleur de l'intérieur, mais aussi un air extrêmement malsain. L'enveloppe de neige est si épaisse au-dessus de la maison, qu'il n'y a pas moyen d'y établir un ventilateur, et par conséquent de renouveler l'air des chambres. C'est à cet air pernicieux, joint aux alimens malsains que j'attribue le teint blême de tous les habitans, sans en excepter les jeunes filles.

La construction d'une maison est très-coûteuse à Saint-Pierre-Saint-Paul. Comme il ne croît point de bois dans le voisinage, il faut le tirer de l'intérieur du pays. Quand il s'agit de bâtir une maison pour le gouvernement, on emploie, pendant plusieurs semaines, trente à quarante soldats à abattre des arbres et à les faire flotter sur des torrens impétueux : manœuvre aussi périlleuse que pénible. Toute la garnison de Saint-Pierre-Saint-Paul était occupée, depuis deux ans, à bâtir une ca-

1805.
Octobre.

serne pour une douzaine de soldats. On travaille, depuis plusieurs années, à la construction d'une église, sans pouvoir la terminer. Il est probable que l'on abandonnera enfin le bois pour recourir aux briques, ce qui est bien plus convenable. Si le bois se trouvait en abondance autour de Saint-Pierre-Saint-Paul, on ferait bien de le préférer aux pierres : mais comme on ne peut se le procurer qu'avec beaucoup de peine et de danger ; que d'ailleurs le bois flotté ne peut être gardé assez long-temps pour devenir parfaitement sec, il s'ensuit que la maison tombe en ruine en peu d'années, malgré les grandes dépenses qu'elle a coûtées. L'agent de la Compagnie d'Amérique, qui attendait les marchandises apportées par notre vaisseau, avait construit une petite maison pour les recevoir. Elle ne contenait qu'un petit nombre de chambres, et n'avait que quarante pieds de longueur ; cependant elle lui a coûté plus de 10,000 roubles. A Saint-Pétersbourg même, on l'eût bâtie pour quelques centaines de roubles. Il vaut donc mieux employer des briques, d'autant plus qu'on trouve à la baie Tareina de l'argile excellente et très-abondante : on s'en sert déjà pour construire les fourneaux. Mais comme les pauvres habitans n'ont pas d'autre moyen de transport que des baïdars, sorte de bateaux qui ne portent pas une forte charge, et qui, par

u
m
de
pr
Un
qu
po
plu
mo
sou
éta
où l
cuir
faut
Qua
men
vais
quel
coup
facile
cet o
ney-F
être
côte
pas e
maisc
sivem
sonne
Il est

1805,
Octobre.

un vent un peu frais, ne peuvent tenir la mer, même dans la baie, ce n'est qu'avec beaucoup de peine et une grande perte de temps qu'ils se procurent le peu d'argile dont ils font usage. Un bateau, de quinze à vingt tonneaux, couvert, que quatre hommes conduiraient facilement, pourrait amener, en deux jours, une charge plus considérable que trois baïdars en trois mois. Chacun exige dix soldats, et ils périssent souvent. Au reste, il vaudrait mieux encore établir les briqueries à la baie Tareina même, où le bois à brûler est commun; puisque, pour cuire les briques à Saint-Pierre-Saint-Paul, il faut tirer, à grande peine, le bois des montagnes. Quant au bois de charpente, on pourrait aisément en faire venir de la côte d'Amérique par les vaisseaux de la Compagnie, qui, à l'exception de quelques pelleteries qui ne tiennent pas beaucoup de place, reviennent sur leur lest. Il serait facile aussi d'expédier des navires exprès pour cet objet : on pourrait enfin l'amener de Nijney-Kamtchatsk, et l'on en trouverait peut-être dans l'une de ces baies nombreuses de la côte occidentale du Kamtchatka, que l'on n'a pas encore explorées. L'idée de construire les maisons en briques ne m'appartient pas exclusivement; c'est aussi celle de plusieurs personnes avec lesquelles je m'en suis entretenu. Il est ridicule de dire que les maisons en pierre

1805.
Octobre.

courraient des dangers à cause des tremblemens de terre , puisque l'on n'en a jamais éprouvé à Saint-Pierre-Saint-Paul d'assez violens pour renverser de pareilles bâtisses. Une habitation commode et saine, une nourriture assez bonne , sont de vrais besoins au Kamtchatka ; quoique le soldat endurci affecte de les mépriser, personne n'en devrait être privé. Celui qui se soumet à passer sa vie entière, ou seulement quelques années à un si grand éloignement et sous un climat si rude , où l'on a déjà tant de privations à supporter, mérite bien de jouir de quelque dédommagement. Au surplus , l'humanité exige l'emploi de tous les moyens praticables pour la conservation de la santé. N'est-ce pas enfin le manque absolu du nécessaire et de l'agréable , qui est la cause de la grande répugnance que l'on montre à aller au Kamtchatka ?

Il ne serait certainement pas impossible d'avoir une table passablement bonne à Saint-Pierre-Saint-Paul. On trouve abondamment , au Kamtchatka même , des choses délicates qui sont rares ailleurs : il ne manque que les moyens de se les procurer. Les bœufs y sont très-beaux. Le capitaine King en fait l'observation. Ceux que le gouverneur eut la bonté de nous donner, nous ont fourni une viande excellente. On ne s'en étonnait pas en voyant

les
San
con
con
bét
le r
les
vian
effe
les p
tans
pom
ils a
qui
très-
imm
joint
arrê
L'
que d
c'est
et po
de ne
puisq
viron
semb
grand
milita
des h

1805.
Octobre.

les belles prairies des environs de Saint-Pierre-Saint-Paul, et lorsqu'on sait qu'elles sont encore plus grasses dans l'intérieur du pays. On compte, au Kamtchatka, environ 600 têtes de bétail, dont il faudrait chercher à augmenter le nombre, afin de pouvoir fournir au militaire, les quatre mois de l'été exceptés, une livre de viande fraîche par semaine. Il en résulterait un effet avantageux pour la santé des soldats, en les préservant du scorbut en hiver. Si les habitans voulaient en outre s'approvisionner de pommes de terre, de navets et de choux aigres, ils auraient, dans cette dernière préparation, qui est nationale en Russie, une nourriture très-salubre. Il faudrait restreindre aussi l'usage immodéré de l'eau-de-vie. Tous ces moyens, joints à des habitations saines, finiraient par arrêter le scorbut.

L'on ne compte, à Saint-Pierre-Saint-Paul, que dix vaches et peut-être autant de génisses; c'est pourquoi l'on n'y a qu'un peu de lait et point de beurre. Il serait pourtant possible de nourrir quelques centaines de ces animaux, puisque les herbages sont si beaux dans les environs. Il manque seulement de bras pour rassembler une provision de foin suffisante à un grand troupeau pendant un long hiver. Les militaires qui composent la plus grande partie des habitans, étant surchargés d'ouvrage, la

1805.
Octobre.

rareté du blé rendrait l'entretien des cochons très-difficile ; mais il ne le serait pas d'avoir des moutons, des chèvres et de la volaille. Les moutons ne demandent que de bon foin. Il est vrai que nous n'avons pas remarqué un brin d'herbe courte, et tendre, aux environs de Saint-Pierre-Saint-Paul ; mais il doit s'en trouver ailleurs. Il serait impossible d'avoir de la volaille, si on continuait à laisser courir librement, en été, les chiens pour chercher leur nourriture : il faudrait les reléguer dans cette saison, où l'on n'en fait aucun usage, dans un endroit éloigné du village : ils n'y causent que du dommage, en égarant souvent le jeune bétail (1). Dans l'état de pauvreté actuel, il en coûterait trop de nourrir la volaille. Nous avons apporté du Japon quelques poules pour les distribuer entre les habitans les plus aisés, sous la condition de les soigner et de les multiplier. J'espère que nos soins n'auront pas été perdus.

Grâces aux mesures prises par le gouverneur, toujours extrêmement attentif pour notre bien-être, on nous a fourni journellement pendant notre séjour à Saint-Pierre-Saint-Paul,

(1) A Ichighinsk, en employe, en été, les chiens à remonter les bateaux sur la rivière : on pourrait peut-être s'en servir au même usage dans la partie méridionale du Kamtchatka.

une quantité suffisante de chair de rennes, d'argalis, de canards et d'oies sauvages: il n'y a donc pas disette de tout. On dit aussi que les lièvres y sont très-communs en hiver. La chair de rennes est excellente, et ne le cède en rien à celle de bœuf. J'ai fini par lui donner la préférence: elle me causa d'abord une répugnance qui ne dura pas long-temps, mais je n'ai jamais pu vaincre le dégoût que m'inspirait la chair des phoques. On ne la dédaigne pas au Kamtchatka; si elle n'est pas savoureuse, au moins elle est saine. On peut en dire autant de la chair d'ours⁽¹⁾; mais celle de l'argali ou mou-

1805
Octobre.

(1) On lit, dans le 3^e voyage de Cook, plusieurs traits de finesse et d'adresse des ours, rapportés par le capitaine King. Leur manière de prendre le poisson, qui fait leur principale nourriture, ainsi que des chiens du pays, n'est pas moins ingénieuse que la ruse qu'ils emploient pour s'emparer des moutons sauvages. Il y a surtout une espèce de poisson dont ils sont très-friands, que l'on nomme au Kamtchatka *kakhy*. Dès que l'ours s'aperçoit qu'un grand nombre de ces poissons remonte le fleuve, il se place dans l'eau, près de la terre et rapproche ses jambes de façon à ne laisser qu'une petite ouverture entre elles pour le passage des poissons, qui, dans leur marche, suivent toujours la même ligne. Aussitôt que les poissons arrivent à cette ouverture, ils s'y pressent en quantité; l'ours serre alors fortement ses jambes, et, sautant à terre, laisse tomber sa capture pour la manger ensuite à son aise.

1805.
Octobre.

ton sauvage est supérieure pour le goût, à tout le gibier d'Europe. Dans les mois de juillet et d'août on peut en une heure de temps se procurer une centaine de canards sauvages. Le petit nombre de Kamtchadales qui habite dans les environs de Saint-Pierre-Saint-Paul se chargerait volontiers d'approvisionner ce lieu, si on les récompensait de leurs peines, et si on leur fournissait de la poudre et du plomb. Je ne parle pas des poissons, ils abondent depuis mai jusqu'en octobre; il n'y a point de mois où il n'en paraisse une espèce différente. Les truites saumonées et les harengs sont très-délicats: les écrevisses et les crabes sont de même très-communs. On trouve en été plusieurs sortes de plantes dont on peut se nourrir; si les habitans ne font pas usage de quelques-unes, c'est par préjugé ou par ignorance. Indépendamment de l'ail sauvage et de la sarana dont tout le monde mange, il y a encore des pois sauvages, du céleri, de l'angélique et du pourpier; ces végétaux dont je faisais cueillir tous les jours pour l'équipage, peuvent être servis en soupe ou en salade. Les officiers de la garnison les trouvaient excellents; ils n'en avaient jamais goûté auparavant, parce qu'ils ne les croyaient pas mangeables. Vers la fin de l'été, les framboises, les fraises, les myrtilles et plusieurs autres fruits semblables abondent partout. La petite baie nommée *Chi-*

molost, est la meilleure, on en fait une marmelade qui se conserve parfaitement pendant l'hiver. Si, comme on l'assure, les choux, les pois et les fèves ne réussissent point au Kamtchatka, les laitues pommées, les choux rouges, le persil et diverses racines y viendraient certainement fort bien. Les pommes-de-terre et les navets y croissent aussi bien que partout ailleurs. En 1782, cinquante pommes-de-terre plantées à Bolcheretzk en ont produit seize cents. Or, le climat n'y est pas meilleur qu'à Saint-Pierre-Saint-Paul. Le blé ne réussit pas dans la partie méridionale du Kamtchatka à cause des brouillards trop fréquens, mais cela n'empêcherait pas qu'on y vécût aussi agréablement que dans les pays où il est cultivé; il ne croît pas un épi de blé à Sainte-Hélène; on y dépend entièrement de l'Angleterre pour le pain, et cependant il n'y manque pas. Une communication non interrompue par mer, donnerait le moyen d'avoir toujours dans les magasins du Kamtchatka, une telle provision de blé et de farine qu'il n'y aurait jamais de disette à craindre.

Le manque de poudre à tirer est cause que les habitans du Kamtchatka ont rarement sur leur table de l'argali, du renne, du lièvre, des oies et des canards. Le transport de la poudre, à travers la Sibérie, est, non-seulement très-pénible, mais sujet à plus d'accidens que celui des autres

1805.
Octobre.

1865.
Octob. e.

marchandises. Souvent, tous les ballots d'une caravane sont entièrement mouillés ; d'ailleurs, la poudre étant transportée à Okhostk dans des sacs de cuir, des explosions ont quelquefois brûlé des villages entiers. On apporte donc très-rarement de la poudre pour la vendre aux particuliers, l'importation en est actuellement rigoureusement défendue à cause des abus qui ont eu lieu. Cependant, sans poudre les armes à feu des Kamtchadales, armes dont dépend leur sûreté, leur deviennent inutiles. Ils ne peuvent écarter de leurs maisons, les ours qui viennent souvent les attaquer. Ils achètent donc, en secret et à très-haut prix, le peu de poudre qu'ils peuvent trouver ; ils la paient souvent cinq ou six roubles la livre, et le plomb, trois roubles ; et la gardent uniquement pour leur défense personnelle, ou tout au plus pour tuer un animal dont la fourrure les dédommagera du prix de la poudre et de leurs peines. Nous tirâmes dans la baie plusieurs oiseaux qui, préparés convenablement, nous fournirent d'excellents mets, tandis que les Kamtchadales, n'ayant absolument rien pour les assaisonner, ne les auraient pas estimés la valeur d'un coup de fusil. Leur ayant donné de la poudre et du plomb, bientôt ils nous apportèrent autant de ces oiseaux que nous en pouvions désirer ; depuis peu de temps, on avait envoyé une petite quantité de poudre pour être

de
d'
ce
K
ab
à p
par
reu
sai
par
obj
J
de S
tcha
y es
fleu
l'org
gère
La h
endu
con
beau
d'y
qui c
cons
où l'
exem
Tart
posé

1805.
Octobre.

distribuée aux Kamtchadales avec la promesse d'en expédier davantage l'année suivante, mais ce dernier envoi n'était pas encore arrivé; les Kamtchadales ainsi que les Russes se trouvaient absolument au dépourvu. La poudre étant donc à plusieurs égards indispensable, et le transport par terre, pénible, incertain, coûteux et dangereux, on conçoit aisément combien il est nécessaire d'en pourvoir annuellement le Kamtchatka par la voie de Cronstadt, de même que d'autres objets dont on ne peut se passer.

Je n'ai fait mention jusqu'ici que des environs de Saint-Pierre-Saint-Paul; l'intérieur du Kamtchatka offre bien plus de ressources: le terrain y est très-productif à Verkhnoy et le long du fleuve, où l'on cultive avec succès le seigle, l'orge, l'avoine et le sarrazin; les plantes potagères de toute espèce y réussissent également. La bonté du gouverneur nous procura de cet endroit des pommes-de-terre, des navets, des concombres, des laitues pommées et de très-beaux choux. On a proposé, il y a déjà long-temps, d'y introduire la culture des blés de Sibérie qui croissent et murissent promptement, et par conséquent sont très-convenables pour un pays où l'été est si court; le blé de Tartarie, par exemple (*triticum polonicum*) et le sarrazin de Tartarie (*polygonum Tataricum*). On a proposé aussi d'y cultiver, au lieu du chanvre d'Eu-

1805.
Octobre.

rope, l'ortie-chauvre de Sibérie (*urtica cannabina*). Il est à désirer que ces conseils soient suivis. L'introduction de ces cultures produirait certainement le résultat le plus heureux.

Ce terrain si fertile, où le seigle rend sans culture huit fois, et l'orge douze fois la semence, est mal cultivé, non-seulement à cause du défaut de population, mais encore parce que le blé a peu de valeur en proportion des autres denrées. Les cultivateurs transportés des bords de la Lena au Kamtchatka, ne sèment du blé qu'autant qu'il leur en faut pour leur ménage, afin d'employer le reste du temps à la chasse des zibelines et à d'autres occupations qui leur rapportent un plus grand profit. Il faudrait donc encourager la culture du blé par des primes considérables, et s'engager en outre d'acheter ce blé dans tous les cas et sans avoir égard au prix. En un mot, il faudrait prendre des mesures telles que ces gens trouvassent mieux leur compte à l'agriculture qu'à toute autre occupation. On ne peut pas raisonnablement exiger qu'ils s'appliquent à un travail moins lucratif, quand ils peuvent employer leur temps d'une manière qui leur assure des profits plus considérables.

Il ne reste maintenant au Kamtchatka qu'un petit nombre de Russes et de Kamtchadales, et l'on ne peut guère espérer que cette faible po-

1865.
Octobre.

pulation augmente, puisque le nombre des femmes n'est nullement proportionné avec celui des hommes. A Saint-Pierre-Saint-Paul, où l'on compte cent cinquante à cent quatre-vingts habitans, y compris le militaire, il n'y a pas vingt-cinq femmes; et les équipages des vaisseaux de la compagnie, ainsi que les gens qui ont amené des transports par terre, y passant fréquemment l'hiver, le nombre des hommes va quelquefois à trois cents, tandis que celui des femmes reste le même. Les suites funestes de cette énorme disproportion sont l'immoralité et la stérilité. Je ne me souviens pas d'avoir vu plus de six à sept enfans à Saint-Pierre-Saint-Paul; ils appartenaient à des officiers ou à des habitans distingués par leur bonne conduite. Ainsi donc, à l'exception de trois à quatre mariages, tous les autres sont stériles. Voilà un mal qu'il faut extirper autant qu'on le peut. Ichiga est le seul endroit du Kamtchatka où le nombre des femmes surpasse celui des hommes. On dit que c'est parce que la plupart des familles sont unies par les liens de la parenté, et que la religion grecque prohibe les mariages entre les parens des degrés les plus éloignés. Le général Kocheleff engage donc tant qu'il peut, les soldats, à faire à Ichiga une course dont il résulte ordinairement quelque mariage. Les femmes de ce lieu ont aussi la

1805.
Octobre.

réputation méritée d'aimer l'ordre et le travail, vertus qui sont la meilleure dot qu'un soldat puisse obtenir au Kamtchatka. Nous avons vu des exemples frappans du bien-être de quelques-uns et de la pauvreté des autres, selon qu'ils étaient laborieux ou paresseux. J'imagine qu'il n'en coûterait pas beaucoup au gouvernement s'il donnait à chaque soldat ou cosaque, qui se marierait, une petite prime, qu'il ne serait pas nécessaire de payer en argent. On pourrait, par exemple, l'aider à se construire une chambre à part, pour qu'il ne fût pas obligé, comme cela arrive à plusieurs, d'en partager une avec d'autres. Cette réunion d'habitans dans une même chambre nuit non-seulement aux mœurs, mais encore à l'ordre et à l'économie des familles. Elle produit aisément des querelles qui finissent par des coups. Enfin, l'air renfermé dans une petite chambre, habitée par tant de monde, ne peut qu'avoir une influence très-pernicieuse sur la santé. Il faudrait encore aider les soldats à former un petit jardin, afin qu'ils pussent y cultiver quelques herbes potagères; on leur remettrait en même temps les ustensiles et les meubles nécessaires; car ces objets, à cause de la rareté du fer, sont très-chers. On y ajouterait une vache, qui leur fournirait du lait pour eux et leurs enfans; et s'ils ne voulaient pas augmenter leur troupeau, on pourrait les

m
un
Ca
gr
de
il
dis
rai
dél
ne
la s
I
d'er
pula
mes
que
plus
chel
noye
fleuv
ne se
ment
bat,
si frê
lièrer
fleuv
teaux
du co
tronc
I

mettre dans le cas d'avoir de temps en temps un morceau de viande fraîche pour leur table. Ces hommes ne se marient pas, à cause de leur grande misère et de l'impossibilité où ils sont de se procurer une habitation séparée. Enfin, il faudrait surtout récompenser ceux qui se distingueraient par une bonne conduite; ce serait l'unique moyen d'extirper le penchant à la débauche, commun aux deux sexes : car on ne réussit presque jamais à corriger ce vice par la sévérité.

1805.
Octobre.

Le Kamtchatka se trouvant dans un état d'enfance, et n'ayant qu'une bien faible population, ce serait peut-être porter trop loin mes vœux d'amélioration, que de demander que l'on rendît la manière d'y voyager en été plus commode et moins dangereuse. M. Kocheleff a couru plusieurs fois le danger de se noyer. On va de Nijeney à Verkhnoy sur le fleuve du Kamtchatka, dans des bateaux qui ne sont proprement que des auges, ou autrement des troncs d'arbres creusés, nommés *bat*, en langage du pays. La navigation, sur de si frêles bateaux, est très-périlleuse, particulièrement au commencement de l'été, où le fleuve est extrêmement rapide. Ces petits bateaux chavirent souvent, soit par la violence du courant, soit dans la nuit par le choc d'un tronc d'arbre. Il me semble cependant qu'au

1805.
Octobre.

moins, sur ce fleuve, qui par sa grandeur et sa situation est le plus fréquenté, ainsi que sur le fleuve Avatcha, il serait possible de construire des bateaux plats commodes, avec lesquels les voyageurs courraient moins de dangers ; car il ne se passe pas d'année qu'il n'en périsse un assez grand nombre. La conservation d'un seul homme mérite partout l'attention du gouvernement, mais plus particulièrement au Kamtchatka, où elle est politiquement importante.

J'ai déjà dépeint le triste état du beau port de Saint-Pierre-Saint-Paul. Il serait absolument nécessaire d'y entretenir quelques petits bâtimens couverts et d'autres construits à l'euro-péenne, tant pour décharger les vaisseaux que pour transporter le bois, le charbon, le foin et le sel. Si l'on rétablissait les salines, ils pourraient servir aussi à diverses excursions dans la baie d'Avatcha et au-dehors, où l'on envoie souvent des baïdars à quelques milles de distance. Il faudrait en outre qu'il y eût un officier de marine à demeure, avec vingt-cinq à trente matelots sous ses ordres, ainsi que des charpentiers, des maréchaux, des serruriers, des voiliers, des calfats et autres ouvriers. Il faudrait enfin établir à Saint-Pierre-Saint-Paul une petite amirauté. Le *Slava Rossii*, du capitaine Billings, vaisseau qui peut-être a coûté le

1805.
Octobre.

plus à construire, n'aurait pas coulé à fond, s'il eût été sous la garde d'un homme intelligent. Le port de Saint-Pierre-Saint-Paul, ayant le titre de port impérial, il ne serait pas inutile et il conviendrait même d'y entretenir constamment un petit vaisseau de guerre de 18 à 20 canons pour être employé par le gouverneur à l'utilité de la colonie : on le relèverait tous les trois ou quatre ans.

Quoiqu'il ne reste plus qu'un petit nombre de Kamtchadales, qui disparaîtront peut-être en peu d'années, je ne puis m'empêcher de dire aussi quelques mots en faveur de ce peuple, qu'aucun autre ne surpasse en bonté, en fidélité, en docilité, en hospitalité, en persévérance, en soumission à ses supérieurs. Sa disparition totale serait une très-grande perte pour le Kamtchatka : parce qu'il est tellement utile sous plusieurs rapports, que souvent on ne peut s'en passer.

Les Kamtchadales ne demeurent jamais dans les villes fondées par les Russes ; ils habitent de petits villages dispersés dans l'intérieur du pays que l'on nomme *ostrogs*. Depuis la dernière épidémie de 1800 à 1801, qui a emporté au-delà de 5,000 Kamtchadales, on rencontre rarement plus de quinze à vingt personnes dans un ostrog. Le chef d'un ostrog est un *toyon*, ou capitaine, choisi parmi les habitans ; son

1805.
Octobre.

autorité répond à celle d'un *starost*, ou ancien, dans les villages de Russie. Il a sous lui un *iessaoul*, qui exerce proprement le pouvoir exécutif dans l'ostrog, le *toyon* se bornant à lui communiquer ses ordres. Cet *iessaoul* remplace le *toyon* en cas d'absence; alors l'habitant le plus âgé de l'ostrog remplace l'*iessaoul*. Le pouvoir du *toyon* est assez grand, puisqu'il s'étend jusqu'à la punition corporelle, qui cependant ne peut aller au-delà de vingt coups. On choisit ordinairement pour *toyon* un habitant laborieux, qui s'est distingué par sa bonne conduite. Il est chargé de notifier les ordonnances du gouvernement à son ostrog, de rassembler les meilleures pelleteries que chaque Kamtchadale doit fournir annuellement comme tribut, et les envoyer scellées à la ville, où elles sont examinées en présence de certains officiers de la couronne et taxées. La somme de l'impôt de l'ostrog est déduite du prix donné aux fourrures, et l'on remet le surplus au *toyon*, qui le répartit parmi les habitans de son ostrog. Indépendamment de la capitation, les impositions annuelles des Kamtchadales se montent à environ trois roubles, qui ne sont pas payés en argent, mais en peaux de zibelines. On conçoit que ces pelleteries, dont on choisit les meilleures, ne sont pas taxées très-haut. On ne les estime jamais au-delà

1805.
Octobre.

de trois roubles et demi , tandis que la valeur d'une bonne zibeline au Kamtchatka est toujours de dix à douze roubles. On vient cependant de doubler les prix , de sorte que si la zibeline est de qualité parfaite , on la reçoit pour dix roubles. Il est probable qu'on accordera bientôt aux Kamtchadales la liberté de payer leurs impôts en argent , et qu'on ne les forcera plus de livrer à la couronne pour un prix modique , ce qu'ils ont acquis avec beaucoup de frais , de fatigue et de danger. Quand on considère qu'un Kamtchadale ne peut acheter une livre de poudre , à moins de cinq à six roubles , et combien son temps est précieux , puisque tout voyageur peut disposer de lui , on trouvera ce changement très-équitable. On a encore déchargé le Kamtchadale d'un autre impôt. On sait que dans toute la Russie la capitation ne se lève que d'après le nombre porté sur le dernier dénombrement , renouvelé tous les vingt ans. Comme la population augmente en Russie , cette méthode , en même temps qu'elle facilite le compte annuel , est un véritable bienfait pour les sujets , puisque la population a beau s'augmenter en vingt ans , la taxe est toujours telle qu'elle a été arrêtée au dernier dénombrement. Mais au Kamtchatka , où la population va constamment en diminuant , cette méthode produit un effet tout opposé , surtout

1805.
Octobre.

depuis les malheureuses années d'épidémie, qui ont détruit des milliers d'habitans. Le dernier dénombrement est de 1795 ; et, quoique plus de 5,000 habitans eussent péri en 1800 et 1801, on continuait toujours de lever l'impôt d'après le nombre fixé en 1795 ; ce qui était d'autant plus onéreux, que dans la plupart des ostrogs, où l'on comptait auparavant trente à quarante habitans, il n'en reste maintenant que huit à dix : cette injustice n'a heureusement pas été de longue durée.

Je vais citer encore un bienfait du gouvernement pour les Kamtchadales ; il contribuera beaucoup à la conservation de ce peuple utile. Les agens de la Compagnie d'Amérique et les autres marchands du Kamtchatka avaient une manière de commercer avec ces bonnes gens qui ne pouvait tourner qu'à leur entière destruction. Ces marchands ne parcouraient le pays, pour acheter des pelleteries, qu'avec une grande quantité de mauvaise eau-de-vie. Dès qu'un d'eux arrivait dans un ostrog, il commençait par régaler son hôte d'un bon verre de cette liqueur. Les Kamtchadales sont tellement passionnés pour les boissons fortes, qu'ils ne peuvent résister à la séduction. Ainsi, le pauvre homme n'avait pas plutôt avalé le premier verre qu'il en demandait un second ; il devait payer celui-ci : bientôt il en voulait un troisième, puis un

1805.
Octobre.

quatrième, etc. Jusqu'ici il n'a bu que de l'eau-de-vie pure ; dès qu'il commence à être ivre, on ne lui en donne plus que mêlée d'eau. Pour cacher plus facilement la fraude, les marchands ont leurs barils d'eau-de-vie, nommés *fliaga* au Kamtchatka, divisés intérieurement en deux parties inégales ; la plus petite contient la liqueur pure ; la plus grande, celle qui est mêlée. Le marchand continue donc de donner celle-ci à son homme jusqu'à ce qu'il tombe ivre-mort. Il s'empare ensuite sans façon de la provision entière de pelleterie, sous le prétexte d'être payé de son eau-de-vie. C'est ainsi que le Kamtchadale perdait dans un moment le prix des peines et du travail de plusieurs mois, et qu'il sacrifiait à une débauche qui détruisait sa santé et le rendait misérable pour l'avenir, poudre, plomb, farine et autres choses également utiles et nécessaires, qui lui auraient procuré, ainsi qu'à sa famille, toutes sortes de commodités ; c'est ainsi, dis-je, qu'il se trouvait entièrement ruiné ; une misère plus grande, jointe à l'affaiblissement de son esprit, exerçait une influence funeste sur un corps déjà débile, qui, privé de bonne nourriture, finissait par succomber. Ces faits me semblent expliquer la diminution annuelle des Kamtchadales et leur extinction graduelle, accélérée par les épidémies.

1805.
Octobre.

On avait toujours fermé les yeux sur cette conduite des marchands d'eau-de-vie; cependant on avait remarqué qu'à la suite de ces fatales tournées, les Kamtchadales étaient hors d'état de payer leur contribution à la couronne. On défendit donc aux marchands de parcourir le Kamtchatka avant que les impôts fussent acquittés; mais le général Kocheleff, n'ayant pas trouvé cette mesure suffisante, a cherché à attaquer le mal dans sa racine. Il a interdit expressément aux marchands la vente de l'eau-de-vie dans les ostrogs.

La nécessité de conserver les Kamtchadales sera facile à concevoir lorsque l'on saura qu'ils servent généralement de guides, et qu'ils conduisent toutes les postes sans aucune rétribution; ils sont tenus de transporter en hiver les voyageurs et les courriers d'ostrog en ostrog. Ils fournissent de l'ïoukoula aux chiens de ceux qui voyagent, et nourrissent même aussi les maîtres, sans pourtant y être obligés; mais n'écoulant que leur bon cœur, ils conservent dans chaque ostrog une provision de poisson, uniquement destinée à cet usage. Le gouverneur et les officiers se servent maintenant de leurs chiens en voyage, et ne sont pas à charge aux Kamtchadales; cependant on parle d'un principal employé qui, arrivé ici récemment, voyageait en traîneau si grand qu'il ressemblait à une maison, et qu'il fallait y atteler

cent
chac
raien
Kam
ces l
leur
rem
a pa
qui r
dale.
absen
temp
son p
de le
de be
survi
perdu
de m
outre
de ci
sent a
un pet
trava
l'on n
l'argen
qui es
encor

(1) D
Kamte

1805.
Octob-

cent chiens ; encore voulait-il aller si vite qu'à chaque station plusieurs de ces animaux mouraient de fatigue. Ces chiens appartenant aux Kamtchadales, et il n'en a payé aucun. En été ces bonnes gens sont obligés d'avoir toujours leurs bateaux prêts pour faire descendre ou remonter la rivière aux voyageurs ; enfin il n'y a pas un soldat envoyé à un lieu quelconque qui ne se fasse accompagner par un Kamtchadale. Ainsi ils sont souvent plus de quinze jours absens de chez eux , et perdent pendant ce temps l'occasion de faire leur provision de poisson pour l'hiver : car il ne s'agit pas seulement de le pêcher, il faut encore profiter des jours de beau temps pour le bien sécher. Si la pluie survient, les vers s'y mettent, et la provision est perdue. Quand on réfléchit au grand nombre de militaires employés au Kamtchatka, car, outre les Cosaques, il s'y trouve un bataillon de cinq cents soldats avec vingt officiers, on sent aisément que les Kamtchadales, réduits à un petit nombre, sont souvent dérangés de leurs travaux sans aucun dédommagement, puisque l'on ne peut regarder comme une indemnité l'argent que la couronne paie pour la poste, et qui est un copec par verste. M. Kocheleff s'est encore montré leur bienfaiteur à cet égard (1) :

(1) Le général Kocheleff a quitté le gouvernement du Kamtchatka en 1808.

1805
Octobre.

il a ordonné qu'à l'avenir les Kamtchadales recevront une indemnité suffisante pour tous les services qu'ils rendront au gouvernement. Au reste, on doit avouer que dans leur pauvreté ces hommes sont des modèles d'honnêteté. Les trompeurs sont aussi rares parmi eux que les gens riches. Les voyageurs, à leur arrivée dans un ostrog où ils veulent passer la nuit, confient au toyon leur argent, leurs effets précieux, leurs papiers, et même leurs provisions d'eau-de-vie, de thé, de sucre, de tabac, etc. : jamais on ne s'est plaint de la moindre infidélité. Le lieutenant Kocheleff m'a raconté qu'étant une fois chargé par son frère d'une somme de 15,000 roubles qu'il devait payer dans différentes villes, il remettait chaque soir sa cassette au toyon de l'ostrog où il se trouvait, et dormait plus tranquillement peut-être que dans une auberge au milieu de Saint-Pétersbourg. Le seul défaut des Kamtchadales est leur passion pour l'eau-de-vie qu'il faut attribuer principalement à l'intérêt que les marchands ont trouvé à l'entretenir de leur mieux. L'usage modéré de liqueurs spiritueuses est nécessaire dans un pays si rude ; il ne serait pas difficile de leur en fournir de temps en temps une petite quantité à un prix raisonnable, au lieu qu'à présent il faut qu'ils s'en passent pendant plusieurs mois de l'année, et dès que l'occasion s'en présente,

ils
go
gio
ma
ont
n'a
et l
Saint
arri
préc
qu'il
rien
Petr
l'inté
cond
souff

Ho
qui r
pend
malhe
liorat
lecteu
geme
quitté
l'emp
par M

ils sacrifient tout ce qu'ils possèdent pour s'en gorger.

1805.
Octobre.

Les Kamtchadales ont tous embrassé la religion chrétienne. Les ecclésiastiques grecs demandent aussi l'attention du gouvernement : ils ont grand besoin de réforme. Il est vrai que je n'ai vu que deux popes, celui de Petropavlosk et le pope de Bolcheretzsk. Ce dernier était à Saint-Pierre-Saint-Paul au moment de notre arrivée. Il avait apporté quantité de pelleteries précieuses, et s'en retourna chez lui aussitôt qu'il eut terminé ses affaires ; je ne puis donc rien dire de sa conduite : mais le pope de Petropavlosk déshonorait son état. Ceux de l'intérieur du pays ne passent pas pour se mieux conduire, et les Kamtchadales ne peuvent les souffrir.

SUPPLÉMENT ÉCRIT EN 1821.

Hors de la Russie, le Kamtchatka est un pays qui ne peut inspirer qu'un faible intérêt. Cependant, après avoir lu le tableau détaillé du malheureux état de cette province, et des améliorations dont elle est susceptible, quelques lecteurs désirèrent peut-être connaître les changemens qui s'y sont opérés depuis que je l'ai quittée. Quelques années après mon retour, l'empereur nomma une commission, présidée par M. de Pestel, conseiller intime, et alors

1805.

gouverneur-général de Sibérie. Les autres membres de cette commission étaient M. de Sarytcheff, vice-amiral; M. de Langsdorff, conseiller aulique, et actuellement consul-général de Russie au Brésil, et moi. Chacun de nous ayant visité le Kamtchatka, on ne s'attendait, de notre part, qu'à des propositions adaptées aux localités. La commission était chargée de proposer les mesures les plus propres à assurer le bien-être des habitans du Kamtchatka. On ne pouvait espérer que cette commission exaucerait les vœux de quelques enthousiastes qui voulaient transformer le Kamtchatka en une province opulente. Cependant il restait beaucoup à faire pour arrêter le dépeuplement du pays, et procurer une certaine aisance aux Kamtchadales, dont l'existence est indispensable à la conservation de la province. La politique ainsi que l'humanité exigeaient donc un nouvel ordre de choses. La commission eut le bonheur de si bien saisir les intentions paternelles de l'empereur, que ce prince sanctionna le plan qu'elle avait arrêté, et en ordonna l'exécution.

Après être convenu de quelques changemens concernant l'administration intérieure du pays, nous fûmes bientôt d'accord sur la nécessité de délivrer le Kamtchatka des militaires qui s'y trouvaient en garnison depuis 1798. et

qui
en
tou
con
tain
fut
déta
Pier
trou
de r
Kam
bles
ment
eux
char
sorte
avec
y a t
const
viron
par c
La
ter le
fusser
du tr
arrive
gère
cinq
leurs

qui étaient entièrement inutiles à sa défense : en effet, quelle puissance s'aviserait de faire le tour de la moitié du globe pour conquérir une contrée aussi aride ? L'entretien de ces militaires est d'ailleurs extrêmement coûteux. Il fut résolu de remplacer cette garnison par un détachement de matelots posté au port Saint-Pierre-Saint-Paul, et de ne point entretenir de troupes dans l'intérieur de la presque île, afin de ne gêner en aucune façon l'industrie des Kamtchadales. Les matelots sont bien préférables aux troupes de ligne pour un établissement dans ce pays, parce qu'il se trouve parmi eux un grand nombre d'artisans, tels que des charpentiers, des maréchaux, des calfats ; de sorte que chaque individu peut être employé avec avantage dans une nouvelle colonie où il y a tant de bâtimens à élever, et où l'on doit construire de petits navires, qui, à l'avenir, serviront à faire des expéditions, et seront montés par ces matelots.

La commission jugea convenable d'augmenter les appointemens des employés, pour qu'ils fussent dédommagés de leur séjour coûteux, et du trajet pénible qu'ils avaient à faire pour y arriver. Elle assigna de plus une pension viagère à ceux d'entre eux qui y séjourneraient cinq années consécutives, en s'acquittant de leurs devoirs au contentement des indigènes

1805.

et de leurs chefs respectifs. Il fut convenu d'expédier, tous les ans, de Cronstadt, un vaisseau pour le Kamtchatka, afin de subvenir aux besoins de la colonie. En y important régulièrement les objets indispensables dont elle était privée, on peut les y vendre à meilleur marché ; car un vaisseau porte beaucoup plus de marchandises en un voyage que toutes les bêtes de somme de la Sibérie n'en peuvent transporter en vingt années consécutives.

Pour introduire au Kamtchatka la nouvelle organisation, il fallait trouver un homme animé du vif désir de réaliser les vues bienfaisantes du monarque ; un homme d'une probité à toute épreuve, sensible aux souffrances des hommes, de quelque religion et de quelque couleur qu'ils soient, et joignant à ces qualités morales le jugement et l'énergie nécessaires pour bien administrer une province. Ces qualités se trouvèrent réunies en la personne de M. Ricord, capitaine de la marine impériale. Quiconque le connaît concevra bientôt que le désir ardent de rendre un service important à l'humanité, a seul pu l'engager à se confiner, avec sa belle et aimable épouse, dans cette région reculée. Sous un chef tel que M. Ricord, chargé de mettre en vigueur le nouveau règlement, le Kamtchatka devait sortir de l'état de misère dans lequel il était plongé jusqu'alors, malgré

les
M.
à pa
nou
tcha
l'on
qu'a
s'occ
et du
de se
vive
à une
raïtra
car il
le ser
voirs
jetant
opprim
Il n
minist
se tro
gouver
ment a
autant
capitai
koutsk
quoiqu
guées
M. de

les généreux efforts du respectable Kocheleff. M. Ricord a contribué, de tout son pouvoir, à parvenir à la fin qu'on s'était proposée : des nouvelles authentiques annoncent que le Kamtchatka n'est plus reconnaissable depuis. Certes l'on ne peut attribuer cet heureux changement qu'au zèle infatigable avec lequel ce digne chef s'occupe de la félicité naissante de sa province, et du bonheur de ses subordonnés. Au déclin de ses jours, il se rappellera encore, avec une vive satisfaction, le temps qu'il aura employé à une aussi noble tâche. Cette époque lui paraîtra sans doute la plus importante de sa vie ; car il n'y a rien de plus doux au monde que le sentiment ravissant d'avoir rempli ses devoirs envers son souverain et sa patrie, en jetant les fondemens du bonheur d'une nation opprimée.

Il n'est pas inutile de faire observer que l'administration des parties orientales de la Russie se trouve confiée à des marins. M. Ricord est gouverneur du Kamtchatka, et son gouvernement a une étendue de 15 degrés en latitude et autant en longitude. M. de Menitzkoï, également capitaine de vaisseau, est gouverneur d'Iakoutsk, gouvernement voisin du Kamtchatka, quoique leurs résidences respectives soient éloignées de plus de 500 lieues l'une de l'autre. M. de Menitzkoï se distingue, comme M. Ri-

1815.

cord, par une honnêteté rare, une humanité éclairée; et il joint à ces belles qualités un esprit d'ordre et d'exactitude, ainsi qu'une rigueur inflexible contre l'arbitraire et l'injustice. Des hommes de ce caractère sont les seuls capables d'administrer ces provinces selon les vues bienfaisantes de notre souverain, qui ne saurait connaître toutes les vexations exercées contre les habitans de ces contrées lointaines. Il y a douze ans que M. de Menitzkoï, uniquement guidé par le désir du bien, rechercha la place de gouverneur d'Okhotsk, séjour plus triste et plus affreux encore que celui du Kamtchatka. Son mérite éminent fut reconnu par M. de Pestel, gouverneur-général de Sibérie, qui pria l'empereur de confier, à M. de Menitzkoï, outre le gouvernement d'Okhotsk, celui d'Iakoutsk, où il réside actuellement. Les îles Aléoutiennes et de Kodiak (1) sont également administrées par des officiers de marine.

(1) Les capitaines Menitzkoï et Ricord ont servi l'un et l'autre dans la marine anglaise. Pendant mon séjour à Canton, j'y vis le premier. Il venait de quitter le *Blenheim*, vaisseau de ligne anglais qui périt en revenant en Europe. Le capitaine Ricord accompagna, en 1806, peu de temps après son retour d'Angleterre, le capitaine Golovnin dans son expédition. Ce fut lui qui, par sa conduite sage et réservée, réussit à délivrer son brave chef de la captivité où le retenaient les Japonais. Ces marias

Depuis que j'ai quitté le Kamtchatka, il s'est présenté une circonstance qui peut avoir des suites importantes pour ce pays. Pendant mon dernier séjour à Canton, je fis connaissance de M. Dobel, homme aimable et très-instruit, qui y avait gagné une fortune considérable dans le commerce. Dès l'avènement de l'empereur Alexandre au trône, il fut l'admirateur enthousiaste de ce souverain ; il souhaitait ardemment d'entrer à son service. Ce désir s'accrut durant notre séjour à Canton. Il voulait offrir au monarque l'emploi de son temps et de sa fortune à des entreprises utiles à l'empire. Ses vastes connaissances, jointes à un esprit entreprenant, justifiaient l'espoir que faisait naître son zèle pour sa seconde patrie. Quand je lui eus fait connaître le triste état des habitans du Kamtchatka, il entrevit la possibilité d'améliorer leur existence en leur fournissant non des articles de luxe, mais les premiers besoins de la vie. Au lieu de suivre la méthode absurde employée jusqu'ici pour transporter des vivres au Kamtchatka, par le moyen des bêtes de somme, au travers des vastes déserts de la Sibérie, il résolut en 1811 de les envoyer par

ont donné une relation de leur expédition, qui a été traduite en plusieurs langues, notamment en français, par M. Eyriès.

1805.

mer et d'employer toute sa fortune à la fondation d'un établissement de commerce dans cette presque île, projet qu'il a exécuté l'année suivante. La lettre qui devait m'instruire de son entreprise se perdit malheureusement, de sorte qu'il me fut impossible d'en avertir le gouvernement et de le prévenir en sa faveur. Il arriva donc au port de Saint-Pierre-Saint-Paul sans y être attendu. Il y essuya beaucoup de désagréments; ce n'était ni M. Kocheleff ni M. Ricord qui étaient à la tête des affaires. Il renvoya un de ses vaisseaux, et ce ne fut qu'après beaucoup de démarches qu'on lui accorda la permission de mettre à terre la cargaison de l'autre, et de construire une espèce de magasin pour l'y déposer. Le but principal de son entreprise, au port de Saint-Pierre-Saint-Paul, avait été d'y établir la pêche de la baleine qui abonde dans ces mers; il avait à cet effet amené à sa suite beaucoup d'Américains, dont le séjour au Kamtchatka aurait été un véritable bienfait pour cette province qui, à cette époque, manquait absolument d'artisans. Les difficultés qu'il rencontra à la vente de ses marchandises, l'engagèrent à faire le voyage de Saint-Pétersbourg pour y obtenir l'autorisation de l'empereur, sans laquelle il ne pouvait réaliser ses projets. Il alla par terre en Europe; son voyage, qui dura plus d'une année, fut fécond en évé-

mens intéressans, dont le récit serait digne d'occuper l'attention du public. A l'arrivée de M. Dobel à Saint-Pétersbourg, l'empereur était déjà reparti pour l'armée. Il prit le parti de se rendre au quartier-général. Mais les événemens de la guerre que S. M. a dirigée d'une manière aussi glorieuse pour sa renommée que pour son empire, ne lui permirent pas d'examiner cette affaire. Elle en remit l'examen à son retour à Saint-Pétersbourg, en faisant savoir à M. Dobel que ses projets seraient pris en considération s'ils étaient utiles à l'Etat. Effectivement, M. Dobel ayant proposé de fournir au Kamtchatka et aux possessions russes des îles Aléoutiennes et de la côte nord-ouest d'Amérique des marchandises qu'il ferait venir de l'Inde et de la Chine ; tandis qu'on ne pouvait les recevoir que par terre de la Russie, ou par l'entremise des vaisseaux américains, son idée fut accueillie, et l'empereur le nomma, en 1817, son consul général à Manille ; les Philippines étant, suivant M. Dobel, le lieu le plus favorable à ce commerce. Il s'y est rendu en 1819 par le Kamtchatka, sur son navire, après avoir employé plus d'une année à l'organisation de son établissement au Port Saint-Pierre-Saint-Paul, surtout en ce qui concerne la pêche de la baleine, pour laquelle il vient de conclure un contrat avec les Américains. Cette

1805.

année il expédiera de Manille au Kamtchatka un vaisseau chargé de grains, ainsi que d'autres denrées et de diverses marchandises. On peut juger de l'avantage que présente cette nouvelle route, par le bas prix auquel il se propose de vendre sa cargaison. Le gouverneur du Kamtchatka, homme éclairé et patriote, l'assistera volontiers dans l'exécution de ses projets, sans s'arrêter à des préventions que beaucoup de personnes, à Saint-Pétersbourg, avaient conçues contre M. Dobel, ne pouvant lui attribuer le noble enthousiasme de vouloir sacrifier sa fortune à l'utilité de la Russie. M. Dobel en a employé une partie considérable à équiper ses vaisseaux, à son voyage au Kamtchatka, à Saint-Pétersbourg, et au quartier-général de S. M. l'empereur, sans compter la perte qu'il éprouve sur des marchandises qui ne peuvent se vendre, ayant été achetées sans une connaissance exacte des besoins du pays auquel elles étaient destinées. Il n'en persévère pas moins dans ses projets avec beaucoup de constance, en dépit des obstacles qui se présentent. Le gouvernement est instruit des services importans qu'il a déjà rendus. Le souvenir de ces services et la possibilité d'en rendre de nouveaux et de plus importans le récompenseront de ses peines et le dédommageront de ses pertes.

Q
je
pr
Cl
da
re
ter
inc
sur

CHAPITRE XXII.

TRAVERSÉE DU KAMTCHATKA A MACAO.

Plan de notre voyage en allant à la Chine. — Le mauvais temps rend impossible toute recherche de la terre vue par les Espagnols en l'année 1634. — Tempêtes violentes par 31 et 38 degrés de latitude. — Indices nombreux du voisinage d'une terre. — Vaine recherche des îles Guadaloupas, Malabrigos et de l'île don Juan. — Île de Soufre et South-Island. — Arrivée à la pointe méridionale de Formose. — Nous passons le détroit entre Formose et les îles Bachy. — Vue de Pedro Bianco et de la côte de la Chine. — Grande flotte de corsaires chinois. — Détails sur ces corsaires. — Nous mouillons dans la rade de Macao.

QUOIQUE la saison fût passablement avancée, je désirais cependant, sans perdre trop de temps, profiter de ma traversée du Kamtchatka à la Chine pour explorer divers parages de cette mer dans lesquels on soupçonne, d'après d'anciennes relations, qu'il existe quelques îles. Cette existence est fort douteuse, et il est au moins très-incertain de les rencontrer aux points indiqués sur les cartes, puisque ces cartes ne sont pas

1805.
Octobre.

1805.
Octobre.

d'accord sur leurs positions ; au reste, il n'est guère possible que leurs auteurs puissent l'être, les renseignemens sur la découverte de ces îles et par conséquent sur leur position n'offrant rien de précis. Elles ne sont probablement redevables de leur indication sur les cartes modernes, qu'à la prise du galion espagnol, sur lequel Anson trouva en 1742 une carte de la route de ces vaisseaux d'Acapulco aux Philippines ; la relation de son voyage en contient une copie corrigée, sur laquelle on voit une quantité d'îles transportées toujours avec soin sur les nouvelles cartes, quoique les nombreuses navigations faites dans ces parages aient prouvé que la plupart n'existent pas, du moins dans les positions où elles sont placées. Le grand nombre de noms d'îles ou d'écueils douteux, ne fait qu'embarrasser le navigateur et ne peut lui être utile qu'autant qu'on distingue par un signe très-apparent, ce qui n'est que soupçonné d'avec ce qui existe réellement et dont la position est rigoureusement déterminée. Ces réflexions m'ont décidé à n'admettre sur ma carte de la partie nord-ouest du grand Océan, que les îles dont les navigateurs modernes ont eu connaissance et bien déterminé la position avec la date de l'année de leur découverte. Je suis au reste convaincu qu'il faut abandonner au hasard la découverte de ces îles ; toutes celles qu'on a trouvées dans ces derniers temps, telles

1805.
Octobre.

que les îles de Soufre de Gore, la femme de Lot de Meares, les îles du Grampus, les rochers de Douglas auxquels il a donné le nom de rocs de Guy, le banc qu'il a appelé de son nom, les écueils de Wakes enfin; toutes ces découvertes ont été faites sans qu'on les cherchât, quoiqu'il soit possible que les espagnols les aient vues jadis. Le navigateur doit se faire une loi d'éviter, autant qu'il pourra, les mêmes routes que ses prédécesseurs, et d'explorer avec exactitude les parages où des navigateurs plus dignes de foi, c'est-à-dire, des modernes, ont aperçu des indices non douteux de terre. J'ai suivi constamment cette règle. Quant aux traditions appuyées même par des conjectures raisonnées de géographes célèbres, d'un Buache, par exemple, qui, dans un mémoire prouve la possibilité de l'existence de la terre vue par les Espagnols en 1654, on ne doit s'occuper de leur recherche d'une manière suivie, qu'autant qu'on peut le faire sans perdre du temps et sans manquer un but plus important. Au reste, un hasard heureux pouvant nous favoriser assez pour que nous fissions quelque découverte, je résolus d'explorer dans ma traversée du Kamtchatka à la Chine, les parages dans lesquels la carte d'Arrowsmith place les îles Rica de Plata; les Guadeloupas, Malabrigos, Saint-Sébastien de Lobos et San-Juan, de même que d'autres plus au sud,

1805.
Octol re.

et de me diriger sur l'île Botol Tobago Xima, près de la pointe méridionale de Formose, entre laquelle et les îles Bachy on passe ordinairement en allant à Macao (1).

Le vent de nord qui, depuis le milieu de septembre, avait presque constamment soufflé dans la baie d'Avatcha, nous abandonna lorsque nous fûmes à peine éloignés de 10 milles de la terre. Après quelques heures de calme, il s'éleva un vent de S. qui passa peu à peu au S. O., et fut assez frais pendant toute la nuit. Le temps était froid. Durant les quatre derniers jours de notre séjour à Avatcha, le thermomètre était ordinairement 1° ou 1 $\frac{1}{2}$ au-dessus de zéro, et ne montait pas, à midi, par le plus beau soleil, au-dessus de 4°. Le froid était encore plus vif dans l'intérieur du pays. Un courrier, qui arriva cinq jours avant notre départ, avait déjà trouvé beaucoup de neige, et une température très-froide dans les environs de Verkhnoï.

(1) Le capitaine anglais Burney a publié, pendant notre absence, un ouvrage important sur les anciennes découvertes dans cette mer, sous le titre de *Chronological History of the Discoveries in the south sea, or Pacific Ocean*, by James Burney, 5 vol. in-4°. London, 1803 - 1817. J'aurai occasion de citer quelques détails contenus dans cet ouvrage qui m'était encore inconnu quand je fis mon voyage.

Ce vent de S., si extraordinaire dans cette saison, paraissait devoir être opiniâtre; il dura le 9, le 10 et le 11 sans relâche : il passa cependant au N. O. le 11 au matin, et souffla avec force, accompagné de brume et de pluie. Nous avions une très-grosse mer du S. E. : dans la nuit, il passa au N. N. E., et souffla bon frais de l'E. S. E. et de l'E. pendant toute la journée du lendemain, qui fut extrêmement brumeuse. Je faisais toujours route au S. $\frac{1}{4}$ E. autant que le vent le permettait; souvent j'étais forcé de gouverner un peu au S. O. Le soleil s'étant montré pendant quelques momens le 15, nous trouvâmes 47° 50' 20'' de latitude et 197° 00' de longitude.

Le 15, des hirondelles de mer et des mouettes volèrent autour du vaisseau; nous vîmes même un cormoran, oiseau qui ne s'éloigne pas beaucoup de la terre. Ce même jour, étant par 45° 51' N. et 197° 00' O., nous coupâmes la route que nous avons suivie, le 9 juillet de l'année précédente, en allant des îles Sandwich au Kamtchatka : nous vîmes des plongeurs et beaucoup de baleines. Vers le soir, il s'éleva une tempête de l'E. avec une forte pluie; nous fûmes obligés de mettre à la cape sous la misaine et le hunier, les ris pris. Le matin, le vent sauta au N. et au N. E.; la houle était si grosse de l'E. et de l'E. N. E., qu'elle nous força de faire route à l'O.

1805.
Octobre.
9.
10.
11.

12.

15.

15.

16.

1805.
Octobre.

17.

S. O. et au S. O. $\frac{1}{4}$ O., afin de soulager un peu nos mâts. La tempête s'apaisa vers le soir, ce qui nous permit de mettre dehors plus de voiles. Depuis le 13 jusqu'au 15, nous n'avions pu faire aucune observation; je m'estimais par $41^{\circ} 54'$ N. et $198^{\circ} 32'$ O. Il fallut renoncer à la recherche de la terre vue par les Espagnols en 1634. J'avais le projet, lorsque je serais par $36^{\circ} 15'$ de latitude, de couper le méridien de $195^{\circ} 30'$, et de gouverner alors, directement à l'E., l'espace de six à sept degrés, parce que nous avions fait route, dans ce parallèle, l'année dernière jusqu'à $194^{\circ} 20'$, et que le capitaine Clerke avait coupé le $36^{\circ} 15'$ de latitude par 195° de longitude. Il y avait par conséquent, de chaque côté de sa route, un espace de 30 milles, dans lequel il aurait dû apercevoir la terre s'il en eût existé. C'est ce qui me détermina, en quittant le Kamtchatka, de gouverner toujours un peu à l'E. J'étais ainsi arrivé jusqu'à 197° . Alors je fus souvent obligé de me diriger plus à l'O. Il était impossible, à moins de perdre beaucoup de temps, d'atteindre au point que je désirais : je craignais en outre d'arriver trop tard à la Chine, où je présumais que *la Néva* nous attendait. Au reste, il est très-difficile à un vaisseau qui doit faire route à l'O. de se livrer à la recherche de ces terres, puisque les vents d'ouest règnent en général dans les parallèles de 35 à $37 \frac{1}{2}$ degrés, entre lesquels

on doit les chercher; et lorsque le vent passe à l'E., il est accompagné d'une brume si épaisse, que l'horizon est extrêmement rétréci. Cette brume dure souvent plusieurs jours de suite, avec très-peu d'intervalles, comme nous l'avons éprouvé trop souvent. Plusieurs mois seraient nécessaires, dans cette mer nébuleuse, pour faire des recherches sur une étendue de 12 à 15 degrés, en supposant que l'on ne suivît que de beau temps un parallèle déterminé.

Nous fûmes encore assaillis d'une tempête violente du S. E., accompagnée d'une brume épaisse dans la nuit du 19. A midi, nous ne pûmes avoir dehors que les voiles de tempête avec la misaine et le hunier, les ris pris; à 2 heures, la tourmente fut au plus haut degré de violence; notre misaine et une voile de tempête furent déchirées; le vaisseau roulait extraordinairement. Vers le soir, le vent faiblit un peu et passa au S. O.; mais, à minuit, la tempête recommença avec la même fureur et des coups de vent très-violens; enfin, à 6 heures du matin, elle cessa entièrement, après avoir duré vingt-six heures. La mer resta encore très-grosse pendant longtemps: il fallut diriger le vaisseau contre la lame pour qu'il ne fatiguât pas tant.

Le 21 octobre, nous eûmes une observation médiocre de latitude; mais nous ne pûmes déterminer l'heure. Il pleuvait continuellement,

1805.
Octobre.

22.

par un vent frais du S. et du S. S. O. L'air était devenu très-chaud ; le thermomètre se soulevait à 18 degrés. Le lendemain, nous étions par $56^{\circ} 56'$ N. et $201^{\circ} 58'$ O. Un peu après midi, nous eûmes un calme plat, avec une pluie forte et continuelle. La mer était très-houleuse dans le nord. Jamais je n'ai vu le vaisseau rouler avec tant de violence que pendant ce calme, qui dura jusqu'à 8 heures du soir. Nous appréhendions à chaque instant de perdre nos mâts. Quelques chevilles furent déplacées par la force des secousses que le vaisseau éprouvait : enfin, dans la nuit un vent d'est faible souffla, et le lendemain, nous vîmes des paille-en-cul et des frégates ; nous crûmes apercevoir aussi une terre au sud. Je me dirigeai aussitôt de ce côté : ce n'étaient que des nuages. A midi, nous observâmes $55^{\circ} 18'$ de latitude et $201^{\circ} 54'$ de longitude. L'inclinaison de l'aiguille était de $7^{\circ} 56'$ à l'E. Le vent, qui était resté au N. O. pendant quelques heures, passa au N. E., amenant un temps sombre et nébuleux, compagnon ordinaire des vents de N. E. et d'E. dans ces parages. Ma route était, dans ce moment, au S. O. $\frac{1}{4}$ O. vers les îles Guadeloupas.

26.

Le 26 octobre, nous fîmes de bonnes observations, qui nous donnèrent $51^{\circ} 5' 25''$ de latitude et $208^{\circ} 55' 50''$ de longitude. Le vent de S. souffla pendant toute la journée. Vers le soir.

il y
div
nu
terr
ne
à 20
une
A 4
cou
hun
à 11
s'éle
vais
y rés
pête
préc
n'ait
men
saut
quem
un pe
voiles
Un gr
vaisse
était c
ou en
bord

(1) U

1855.
Octobre.

Il y eut du calme, mêlé de coups de vents de divers points du compas, ce qui dura toute la nuit, avec des éclairs continuels. Le ciel était terne, rempli de nuages noirs et épais ; la pluie ne cessait de tomber. Le baromètre descendit à 29 p. 2 lig. $\frac{1}{2}$. Tous ces indices annonçaient une tempête, à laquelle nous nous préparâmes. A 4 heures du matin, elle commença par un coup de vent si violent, qu'il déchira nos deux huniers. A 8 heures, elle redoubla de furie, et à 11, elle était à son plus haut degré. Les lames s'élevaient à une hauteur si prodigieuse, qu'un vaisseau moins solide n'aurait certainement pu y résister. Nous pouvions comparer cette tempête au typhon qui nous avait assaillis, l'année précédente, dans le même parallèle, quoiqu'elle n'ait pas été de si longue durée. Elle commença, comme le typhon, par l'E. S. E., et sauta de même au N. E., mais non pas si brusquement. A 4 heures après midi, le vent s'apaisa un peu, et à 8 heures, nous pûmes amener nos voiles déchirées et en replacer de neuves. Un grand nombre de requins environnaient le vaisseau dans le temps même que la tempête était dans sa plus grande force ; et en 2 heures, on en prit six à l'hameçon, que l'on hissa à bord (1). A 6 heures, nous prîmes des ris dans

(1) Un de ces requins, long d'environ 9 pieds, se dé-

1805.
Octobre.

les huniers, et gouvernâmes au sud. Une forte houle du S. E. nous y forçait; nous espérions que le vaisseau fatiguerait moins. Les secousses continuelles et violentes qu'il avait supportées depuis quinze jours, jointes à la grande chaleur, avaient tellement relâché les haubans, que je devais penser à la sûreté des mâts. Le soir, on prit deux fous blancs et un oiseau terrestre. Ces oiseaux, ainsi qu'un grand nombre de paille-en-cul et de dauphins, qui entouraient le vaisseau, paraissaient annoncer une terre peu éloignée : la seule cependant dont nous pussions être le plus près, à une distance d'environ 100 milles, était l'île de l'Eau (1), découverte par le

barrassa de Flameçon lorsqu'il était déjà à la hauteur du pont; et quoique sa mâchoire inférieure fût déchirée, il ne revint pas moins à l'amorce, et fut pris pour la seconde fois.

(1) L'île de l'Eau, de Beniowsky, est, selon lui, par 32° 47' N. et 355° 8' O. de Bolcheretz (208° 12' O. de Greenwich). Le lendemain, il eut connaissance d'une autre île, et, trois jours après, il se trouva sur les côtes du Japon. Suivant nos observations, la côte du Japon git dans le parallèle de l'île de l'Eau de Beniowsky par 227° O.; ce qui prouve qu'il indique d'une manière erronée la longitude de son île; car la différence de la longitude entre l'île de l'Eau et la côte du Japon est de près de 20°. Si l'histoire de son séjour au Japon n'est pas une fiction complète, on voit bien qu'il mêle à cette partie de

1805.
Octobre.

fameux Beniowsky. Mais les mensonges de cet aventurier ont beaucoup tempéré l'intérêt qu'il voulait inspirer, et empêché, avec raison, les géographes d'admettre ses découvertes sur leurs cartes. Au reste, je suis persuadé que nous n'étions pas à une grande distance d'une terre. Comme la nuit était claire, je gouvernai au S. avec peu de voiles, et je donnai ordre d'observer attentivement; mais on n'en vit aucune.

Nous eûmes enfin un jour serein, le 29 : toutefois l'air était si humide, que l'hygromètre, dont le point le plus haut d'humidité était 70°, marquait constamment 65°; il ne revint même qu'à 54°, après que j'eus fait faire du feu dans la chambre pour la sécher, et que la chaleur y fut montée à 25°, celle de l'air extérieur n'étant qu'à 21°. Les observations faites à midi nous donnèrent 29° 31' 47'' de latitude et 210° 20' de longitude. Nous trouvâmes, par la moyenne, la déclinaison de l'aiguille de 4° 42' 50'' à l'E., d'après plusieurs suites d'observations d'azi-

29.

sa narration beaucoup de faussetés; qu'il n'en a pas épargné non plus dans le récit de sa fuite du Kamtchatka. Il paraît, d'après son récit, que son île de l'*Eau* appartient à la chaîne de celles qui sont au sud de la baie d'Iedo; car il vit encore des îles le lendemain; et ne les perdit de vue qu'au moment où il mouilla dans le golfe qu'il nomma *Ousilpatchar*. Au reste, ce serait perdre son temps et sa peine que de s'occuper de la route de Beniowsky.

1805.
Octobre.

muth et d'amplitude du soleil, qui différaient de $5^{\circ} 30' 30''$ jusqu'à $5^{\circ} 9' 40''$. Les observations du soir donnèrent $5^{\circ} 45' 09''$. La moyenne des observations du matin et du soir est donc de $5^{\circ} 13' 55''$ à l'E. C'était la première fois, depuis notre départ du Kamtchatka, qu'il avait été possible de prendre des distances de la lune ; nous n'en pûmes avoir que deux suites. Les miennes, réduites à midi, donnèrent $210^{\circ} 38' 35''$ de longitude, celles de M. Horner $210^{\circ} 22' 37''$: le thermomètre n° 128 indiquait $210^{\circ} 19' 45''$.

Le beau temps de ce jour ne dura que jusqu'à midi. Le soleil se couvrit alors de nuages, et la tempête éclata avec violence par de très-forts coups de vent, qui emportèrent notre grand hunier. Voulant épargner nos voiles neuves pour les mers de la Chine, dans lesquelles on est exposé, en toute saison, aux tempêtes, surtout dans le canal entre Formose et les îles Bachy, je me contentai des voiles de seconde et de troisième sorte ; mais elles se déchiraient à chaque bourrasque, et je fus enfin forcé de recourir aux meilleures voiles.

31. Le 31 octobre au matin, j'estimai que nous étions par $28^{\circ} 22' N.$, et $211^{\circ} 50' O.$ Comme j'avais dessein de traverser les parages où les cartes placent le groupe des Guadaloupas, je me dirigeai à l'O. S. O. La plus septentrionale de ces îles est indiquée, sur la carte d'Arows-

1805.
Octobre.

militaire, par $28^{\circ} 30'$ N. ; la plus méridionale par $27^{\circ} 58'$, et tout le groupe entre les 215 et 214 degrés de longitude. Je crois ainsi avoir pris la route la plus convenable pour la couper par le milieu. Mais à peine étions-nous avancés d'un degré à l'ouest, qu'il survint une forte tempête ; heureusement elle ne dura pas longtemps, et fut suivie de beau temps ; alors le calme nous surprit et dura jusqu'à la nuit. Ensuite le vent souffla directement de l'O. Nous n'étions plus qu'à 15 milles de la plus orientale des Guadeloupas, et cependant on ne voyait encore aucune terre du haut du mât, quoique le temps fût très-clair et l'horizon très-net. Le seul indice assez peu sûr, fut un oiseau de terre que nous aperçûmes. Je mis en panne jusqu'au point du jour, et repris alors ma route au S. S. O., en serrant le vent. A midi nous avions $27^{\circ} 46'$ de latitude, et $212^{\circ} 56'$ de longitude. Nous étions donc, d'après les cartes, presque dans le parallèle, et seulement à 40 milles plus à l'E. que la plus septentrionale des Malabrigos ; ces îles doivent être beaucoup plus à l'E., car elles auraient été certainement vues par le capitaine Gore, qui n'en est pas passé à 60 milles de distance.

L'île de San Juan, dont le capitaine King prétend qu'il aurait eu connaissance, si elle eût existé, doit se trouver dans le parallèle de

1805.
Octobre.

la plus septentrionale des Malabrigos, c'est-à-dire par $27^{\circ} 52'$ de latitude. Le ciel était très-clair, l'horizon très-net; aucune terre ne pouvait donc nous échapper à la distance de 60 milles, d'autant moins que la plupart des îles dispersées dans cet océan sont très-hautes, et qu'étant d'origine volcanique, elles ont une forme conique qui les distingue : par exemple, l'île de Soufre de Gore ; on voit aussi, sur les anciennes cartes, un grand nombre d'îles sous le nom de *volcanos*.

Novembre.

1.

Le grand désir que j'avais d'acquiescer quelque certitude sur l'existence d'une terre dans ces parages, me fit mettre en panne au coucher du soleil ; dès le matin je continuai ma route au S. ; à midi, nous observâmes $27^{\circ} 12' 20''$ de latitude et $213^{\circ} 20' 50''$ de longitude. Nous n'étions alors qu'à 6 milles au N., et d'après nos chronomètres, qu'environ 40 milles à l'E. de l'île Marguerite, découverte en 1773 par le capitaine Magée, selon Arrowsmith. Si la longitude est exacte, cette île doit être petite et peu élevée ; autrement nous en aurions eu connaissance ; il est probable qu'elle est beaucoup plus à l'est, parce que si elle eût été plus à l'ouest, Gore et King l'auraient vue.

3.

Le 3 novembre, nous observâmes $26^{\circ} 26'$ de latitude, et $213^{\circ} 55'$ de longitude. Nous devions nous trouver alors à 15 milles au S. O. d'un groupe de trois îles sans nom : nous ne décou-

4.

vrîmes rien. Le 4, nous étions par $26^{\circ} 12' 16''$ N., et $214^{\circ} 51' 30''$ O. et le 5 par $25^{\circ} 42' 59''$ N., et $215^{\circ} 32' 30''$ O. Je me dirigeai au S. O., et me tins exactement au milieu, entre les routes de Gore et de Meares. A une heure du matin, nous coupâmes la route de Meares par 25° de latitude, et comme cette route va du N. E. au S. O., je gouvernai au S. S. O. pour m'en éloigner. Le 6, nous observâmes $24^{\circ} 26' 48''$ N., et $217^{\circ} 14' 30''$ O.; le vent continu du S. nous avait poussés 17 milles au N. pendant les dernières 24 heures, et très-près du South-Island de Gore; le lendemain matin à 9 heures, nous avions cette île à l'O., à midi, elle nous restait au S. 75° O., à 16 milles de distance. Nous avions dans ce moment $24^{\circ} 18' 20''$ de latitude, et $218^{\circ} 20' 50''$ de longitude.

L'île du sud ou South-Island a une forme arrondie, un mille et demi de diamètre et 520 toises de hauteur, ce n'est qu'un rocher nu, surmonté d'un pic qui ressemble beaucoup à l'île Jonas de la mer d'Okhotzk. Sa circonférence paraît être libre d'écueils. A 4 heures après midi, nous vîmes l'île de Soufre au N. O. Le vent souffla avec beaucoup de force du S. O. et de l'O. pendant toute la nuit, et le lendemain du N. N. O. avec un temps sombre et une pluie presque continuelle. Il passa au N. N. E. vers midi, et ce fut enfin le véritable vent

1805.

Novembre.

5.

6.

7.

1805.
Novembre.

alisé qui nous amena le beau temps. Gore et King avaient aussi rencontré le vent alizé dans le voisinage de cette île. Nous étions par $23^{\circ} 50'$ N. et $218^{\circ} 53' 50''$ O., l'île du sud nous restait alors au N. 40° E. du compas. A 4 heures, elle nous restait au N. vrai. La hauteur du soleil, observée dans ce moment, donna pour la longitude de l'île, $218^{\circ} 58'$. Sa latitude fut trouvée de $24^{\circ} 14' 40''$, c'est-à-dire $7' 20''$, plus au sud que ne l'a conclue le capitaine King. Mais, comme il ne l'a vue qu'à une certaine distance, tandis que nous avons passé deux jours dans son voisinage, j'ai lieu de croire que notre détermination est plus exacte. Quant à la latitude de l'île de Soufre, nous nous sommes trouvés parfaitement d'accord avec King : elle est de $24^{\circ} 48'$; nous ne différons que d'une minute pour la longitude que nous avons trouvée de $218^{\circ} 47'$.

La position relative des îles de ce groupe ressemble tellement à un groupe de trois îles placé sur la carte d'Anson, qu'on ne peut douter de leur identité. L'île qui occupe le milieu est désignée sur cette carte sous le nom de *Farellon*, et la plus au nord sous celui de *Saint-Alexandre*, la plus au sud n'a point de nom sur la carte d'Anson ; mais sur celle d'Arrowsmith elle est nommée *Saint-Augustin*. La différence dans les latitudes est assez considérable, et moindre

dans la longitude. L'île du milieu est sur la carte d'Anson 50' plus au nord, et 1' 50" plus à l'ouest que l'île de Soufre de Gore (1).

1805.
Novembre.

Je gouvernai à l'O. $\frac{1}{4}$ S. et à l'O. parce que je voulais m'arrêter encore quelque temps entre 23 et 24° de latitude ; mais comme les observations du lendemain nous firent connaître un courant du S. , je changeai de route et gouvernai à l'O. $\frac{1}{2}$ N. et à l'O. $\frac{1}{4}$ N. Le 12 , nous observâmes 25° 28' de latitude et 227° 47' de longitude. Le temps était serein et chaud, et l'air plus sec que nous ne l'avions eu jusqu'alors, nous ne fîmes aucune observation le 13. Le 14, étant par 25° N. et 251° O. , nous devions avoir à un degré au S. les écueils que les Espagnols

(1) On lit, dans l'*Histoire chronologique des Découvertes dans la mer du Sud*, par Burney, qu'en 1543, Bernardo de la Torre allant de Mindanao à la Nouvelle-Espagne, sur le *San-Juan*, découvrit, par 24 et 25° de latitude, et à 500 milles marins de l'île Tandaya, trois îles, qu'il nomma les *Volcanos*. Burney conclut de la relation de ce voyage par Gaetan, pilote du *San-Juan*, que les *Volcanos* devaient être les mêmes que l'île de Soufre et les îles Nord et Sud de Gore. Cette conjecture est très-vraisemblable. L'île Farellon d'Anson est probablement la même que la Forfana de Bernardo de la Torre, découverte également dans son voyage. L'île Forfana, selon Gaetan, à qui Burney accorde beaucoup de confiance, doit être par 25° 34' de latitude et 143° 2' de longitude occidentale.

1805.
Novembre.

ont nommés *Abre ojos*, (ouvrez les yeux). Il est assez probable que l'écueil découvert par le capitaine Douglas en 1789 par $20^{\circ} 57' N.$ et $225^{\circ} 50' O.$ est le même *Abre ojos*, quoiqu'il soit placé plus au nord et à l'ouest sur la carte d'Anson, et qu'il ait plus d'étendue que ne lui en donne le capitaine Douglas (1).

Le grand nombre d'observations que nous fîmes deux fois chaque jour sur la déclinaison de l'aiguille, dont les résultats ne différaient que de quelques minutes, tantôt à l'E., tantôt à l'O., paraissent indiquer qu'à peu près sous 25° de latitude N., et 250° de longitude O., on peut regarder la déclinaison comme nulle. Nous l'avons trouvée très-peu considérable dans la mer de Chine, de même qu'à la côte orientale du Japon, d'Ieso et dans la mer du Japon, ainsi qu'on l'a vu plus haut. Il semble d'ailleurs qu'elle varie très-peu dans ces régions; car en

(1) Selon Gaetan (*voyez Burney, Histoire chronologique*), l'écueil *Abre ojos* de la Torre se trouve par $16^{\circ} N.$; selon Herrera, par $26^{\circ} N.$; ce qui est sans doute une faute d'impression; mais il paraît que les Espagnols ont donné le même nom à un autre écueil. L'*Abre ojos* est placé, sur la carte d'Anson, par $22^{\circ} N.$ et 7° à l'est des îles Farellon et Saint-Alexandre, ou, ce qui revient au même, par $148^{\circ} 20' E.$ de Greenwich. Burney, calculant la longitude de l'*Abre ojos*, découvert par de la Torre, d'après celle des Volcanos, la marque à $132^{\circ} E.$

1765, le commodore Byron l'avoit également trouvée insignifiante.

1805.
Novembre,

17.

Le 17, nous observâmes $22^{\circ} 3' 18''$ de latitude, et $257^{\circ} 20' 40''$ de longitude. Le vent avait soufflé, dans les deux derniers jours, du S. E., du S. et du S. S. O., c'est-à-dire dans une direction opposée à celle qu'ont ordinairement les moussons. Il faisait une chaleur étouffante, le thermomètre était à 22° . D'après nos observations méridiennes, l'île Botol-Tobago-Xima était à l'E., à la distance de 55 milles. Mais nous n'en avons pas eu connaissance. A 2 heures après midi, après un calme de quelques heures, il s'éleva un vent frais du N. qui amena un temps nébuleux et une grosse houle du S. O. Je fus forcé de renoncer à voir Botol-Tobago-Xima avant le coucher du soleil. Ce qui était cependant nécessaire pour nous orienter et suivre une route sûre pendant la nuit. Le vent augmenta vers le soir : il s'éleva une tempête. Ayant heureusement pu faire de très-bonnes observations, je pouvais me reposer sur la marche de nos chronomètres, et je connaissais parfaitement les points dangereux du canal de Formose, particulièrement l'écueil de Vele-Rete, je me décidai donc à traverser le canal pendant la nuit avec la tempête. Quelque téméraire que paraisse cette entreprise, il y avait également

1805.
Novembre.

du danger à mettre en panne hors du canal pendant le mauvais temps, à cause de l'incertitude des courans. Je gouvernai au S. O. $\frac{1}{4}$ O. jusqu'à 10 heures. Alors m'estimant à 10 ou 15 milles de distance de Vele-Rete, je fis route jusqu'à 2 heures à l'O. S. O., et de 2 heures jusqu'au point du jour à l'O. Vers minuit, la tempête fut à son plus grand degré de force, le vent sauta au N. E. J'avais placé des vigies sur le beaupré et des deux côtés du vaisseau pendant toute la nuit, pour nous avertir de la moindre apparence de danger dans le cas où le courant nous pousserait plus près de terre que je ne comptais. Il parut certain que nous avions suivi exactement le milieu du canal. A 8 heures du matin, la tempête cessa et le temps s'éclaircit. Nous aperçûmes alors, quoique confusément encore, la pointe méridionale de Formose au N. 40° O. Je mis le cap au N. O. $\frac{1}{4}$ N. pour regagner le chemin que nous avions perdu pendant la nuit en portant trop au S. Si l'on passait ce canal de jour, il serait nécessaire de gouverner plus au N. que je n'ai osé le faire pendant la nuit, parce que si le vent alisé souffle trop du N., il devient très-difficile de doubler les Pratas, comme l'éprouvèrent la *Résolution* et la *Découverte*. On n'a dans le canal même d'autre précaution à prendre que d'éviter la roche de Vele-Rete, qui est environnée d'un banc de 2

milles de circonférence. On découvre ce rocher par un temps clair, à la distance de 8 milles (1).

1805.
Novembre.

(1) Plusieurs navigateurs se sont appliqués à déterminer exactement la position de cet écueil dangereux ; mais ces déterminations n'ayant été faites qu'en passant, il n'est pas surprenant que les résultats diffèrent beaucoup. Je vais rapporter celles qui méritent le plus de confiance.

La carte de la mer de Chine, par Dalrymple, gravée en 1771, place le Vele-Rete à $3^{\circ} 53' 40''$ à l'O. du pic Banguay. Celui-ci, d'après le mémoire de Dalrymple, joint à sa carte, est par $117^{\circ} 17' 30''$ E. de Greenwich. Vele-Rete doit donc être par $238^{\circ} 49' 30''$ O. de Greenwich. Je crois cependant que la longitude de la grande Ladrone est mieux déterminée que celle du pic de Banguay. La moyenne de plusieurs déterminations de la longitude de la grande Ladrone m'a donné $113^{\circ} 48' 50''$ E. de Greenwich. Or, Vele-Rete, d'après la carte de Dalrymple, se trouvant à $7^{\circ} 11'$ à l'É. de la grande Ladrone, cette roche se trouve,

selon Dalrymple, par $21^{\circ} 48' 50''$ de lat. et $259^{\circ} 00' 10''$ de long. O.

— Robertson.....	21 45 00.....	258 52 15.
— La Pérouse ...	21 49 00.....	258 48 00.
— Marchand.....	21 45 00.....	259 01 00.
— Broughton....	21 45 24.....	259 15 00.
— Gadd.....	22 40 00.....	259 02 00.

Ce dernier, très-bon observateur, était capitaine d'un vaisseau suédois, destiné pour la Chine.

Les observations du capitaine Broughton me paraissent mériter la préférence sur toutes les autres, au moins relativement à la latitude, puisqu'il a passé entre Formose et Vele-Rete par un temps très-favorable. Il est à

1805.
 Novembre.
 19.

Nous eûmes du calme pendant toute la journée. A 8 heures du soir, le vent souffla grand frais du N., et la mer devint très-grosse; il passa le matin au N. N. E. Je gouvernai au N. $O\frac{1}{4}O.$, et à l'O. N. O., parce que la force du vent de nord devait me faire craindre un courant violent du sud, et que je voulais me tenir aussi éloigné que je le pourrais des Pratas. Les observations de midi donnèrent $22^{\circ} 6'$ de latitude et $242^{\circ} 08'$ de longitude. Le loch indiquait la même latitude; mais la longitude était 40 milles plus à l'O. A six heures du soir, je fis route à l'O. $\frac{1}{4}N.$; j'estimai que nous étions par $25^{\circ} 18' N.$, c'est-à-dire à 2' au S. du rocher Pedro-Blanco. La sonde rapportait 50 brasses, fond d'argile. Je cinglai directement à l'O. par un vent très-fort. A 1 heure du matin nous fûmes entourés d'un grand nombre de bateaux pêcheurs chinois; ce qui nous obligea d'aller à petites voiles pendant le reste de la nuit, pour ne pas les aborder. Nous avions constamment 28 à 50 brasses. Lorsque le jour parut, je ne fus pas peu surpris de voir Pedro-Blanco au N. $75' O.$, à 10 milles environ de distance. En admettant un courant de 2 milles à l'heure, à peine aurions-nous pu

20.

regretter qu'il ait négligé de donner les sondes de ce canal. D'après ses observations, Vele-Rete est à 15 milles S. $12^{\circ} O.$ de la pointe sud-est de Formose.

Pa
 dis
 ap
 côt
 que
 l'île
 Pot
 l
 tôt
 ce
 l'av
 A
 Ore
 souv
 suite
 cao,
 cont
 Lem
 1805
 celle
 tion.
 Bran
 mais
 l'autr
 est bi

(1)
 rympl
 nord

1805.
Novembre.

Pavoir au N. ; nous l'avions donc doublé à la distance d'environ 5 milles au S. , sans l'avoir aperçu. Nous découvrîmes bientôt toute la côte de Chine, dont je m'approchai jusqu'à quelques milles; je me dirigeai alors à l'O. sur l'île Lingting, entre les îles Grand-Lema et Potoè.

Il vaut mieux passer entre les îles Lema, plutôt qu'en dehors lorsque l'on vient de l'est; parce que l'on gagne du chemin, et que l'on a l'avantage d'être au vent.

Au contraire, lorsqu'on passe au sud des Oreilles d'Ane et de la grande Ladrone, on est souvent obligé de louvoyer plusieurs jours de suite avant de pouvoir gagner la rade de Macao, parce que l'on a le vent et les courans contraires. La carte de la passe, entre les îles Lema, du *New East India pilot*, édition de 1805, est très-mauvaise, comme la plupart de celles qui composent cette volumineuse collection. La position relative des îles Pedro-Branco, Singloè et Tomang, paraît assez exacte; mais il fallait les rapprocher davantage l'une de l'autre. La carte des îles Lema de Dalrymple est bien plus exacte (1). Il est étonnant que le

(1) La latitude de Pedro Blanco, dans la carte de Dalrymple, n'est que de 8, et celle de Macao de 7 trop au nord.

1805.
Novembre.

compilateur de cet atlas des Indes ait négligé les meilleures cartes, pour employer les plus mauvais matériaux.

Ne voyant point de bateaux venir à nous, je fus obligé de risquer le passage sans pilote: ce que j'aurais fait avec moins d'inquiétude, si j'avais eu alors la carte de Dalrymple. A peine fûmes-nous en dedans des îles Grand-Lema et Potoe, que nous eûmes un pilote à bord. Le vent soufflait grand frais, et nous passâmes à toutes voiles à travers les îles nombreuses situées sur cette route, et toutes, sans exception, très-mal placées sur la carte de l'Atlas des Indes. A 5 heures du soir, nous découvrimus une flotte d'environ 300 bateaux, mouillés sous l'île Lantao. Nous passâmes tranquillement à côté, les prenant pour des pêcheurs: mais nous apprîmes depuis, à Macao, que c'était une flotte de corsaires chinois, qui infestent depuis trois ans les côtes méridionales de Chine, et attaquent les vaisseaux qui ne sont pas sur leurs gardes, ou qu'ils ne jugent pas bien armés. Ils avaient pris récemment un vaisseau américain et deux portugais, l'un entre les îles Lema, l'autre qui venait de la Cochinchine, sur les côtes même de Chine, à peu de distance de la terre. On était encore incertain sur le sort de l'américain; on savait qu'ils avaient massacré tous les Portugais qui n'a-

1805.
Novembre.

vaient pas voulu entrer à leur service : quelques-uns y avaient consenti ; ils parvinrent ensuite à s'échapper ; quant aux vaisseaux, ils furent pillés, puis brûlés. Ces corsaires ont dans leurs flottes des vaisseaux de 200 tonneaux, montés de 150 à 200 hommes, et armés de 10 à 20 canons ; leurs plus petits bateaux portent 40 à 50 hommes. Dès qu'ils peuvent mettre le grapin sur un vaisseau, leur grand nombre les en rend bientôt maîtres : il ne leur manque, pour être très-dangereux, que plus de courage, plus d'habileté dans leurs manœuvres, et plus d'intelligence dans le service de l'artillerie. Maintenant l'on n'est pas en sûreté, contre leurs attaques, même dans la rade de Macao et jusque dans le Typa. La navigation entre Macao et Canton est surtout très-périlleuse : les membres du Comptoir anglais sont obligés maintenant, lorsqu'ils vont de Macao à Canton, de se faire convoier par les chaloupes armées de deux frégates, qui sont mouillées dans la bouche du Tigre, car ils ont manqué une fois de tomber entre les mains de ces pirates. Le brig *Harrier*, de 18 canons, commandé par le capitaine Radsey, est en croisière depuis dix semaines, ainsi que deux vaisseaux portugais armés : l'un s'est battu dernièrement contre 80 bateaux corsaires, et a eu assez de bonheur pour leur échapper. C'est sans doute la tempête qui a em-

1805.
Novembre.

pêché cette flotte de nous attaquer : ils eussent eu d'autant plus beau jeu, que nous n'avions pas le moindre soupçon ; nous les prenions pour des bateaux pêcheurs qui, comme l'on sait, vont toujours en grand nombre (1).

Le 20 novembre, à 7 heures du soir, nous jetâmes l'ancre dans la rade de Macao, sur 6 brasses ; après avoir couru pendant une heure dans l'obscurité, par la tempête et la pluie. Au point du jour la ville de Macao nous restait au N. 86° O., à environ 5 milles de distance et la petite île Potoe, au S. 6° O.

(1) Les nouvelles relatives à ces corsaires étaient parvenues, depuis peu de temps, en Europe. Mon ami le conseiller d'État Wurst m'avait averti, dans une lettre que j'ai reçue au Kamtchatka, de me tenir sur mes gardes contre les pirates ; mais je croyais que par pirates il entendait les Malais, qui sont aussi très-dangereux dans les mers de Chine, et attaquent souvent avec succès des vaisseaux européens. Il ne m'était pas venu à l'idée qu'il fût question de véritables pirates chinois. Les Malais se tiennent principalement près des côtes de Palaouan, Borneo, et à l'entrée du détroit de Malacca.

CHAPITRE XXIII.

SÉJOUR A LA CHINE.

La *Nadiejeda* entre dans le Typa. — Arrivée d'un comprador chinois. — Nous apprenons que la *Néva* n'est pas encore arrivée. — Déclaration au gouvernement chinois sur notre arrivée et le temps de notre séjour à Macao. — Les Portugais opprimés à Macao. — Peu ménagés par les Chinois. — Situation précaire du gouverneur de Macao. — Magnifique jardin de M. Drummond. — Grotte de Camoens. — Arrivée de la *Néva* avec un chargement de pelleteries. — Les Chinois ne permettent pas que la *Nadiejeda* aille à Vhampoa. — Je vais à Canton, avec la *Néva*, afin de tâcher d'y obtenir la permission pour la *Nadiejeda*. — La *Nadiejeda* arrive à Vhampoa. — Difficulté de mettre les affaires de commerce en train à Canton. — Le chargement de la *Néva* est vendu par l'entremise d'une maison anglaise. — Nous nous préparons à partir. — Ordre subit du vice-roi de Canton d'arrêter les deux vaisseaux. — Représentations à ce sujet. — M. Drummond, président du Comptoir anglais, défend notre cause avec beaucoup de zèle. — Ordre de nous laisser partir. — Nous quittons Vhampoa.

A 8 heures du matin, nous vîmes un bateau qui venait à nous; quoique le vent fût encore

1805.
Novembre.
21.

1805.
Novembre.

très-fort, et que nous fussions éloignés de 5 milles, il finit par nous acoster, c'était un comprador chinois (1) qui venait nous offrir ses services. Notre première question concerna la *Néva*, nous apprîmes à notre grand étonnement qu'elle n'était point encore arrivée. D'après le plan de notre expédition, elle devait aborder à Macao, en octobre, avec un chargement de pelletteries de Kodiak; dont le produit devait être employé à l'achat de marchandises de la Chine qui seraient chargées sur les deux vaisseaux. Ce retard me jeta dans un grand embarras, et je fus obligé de me résoudre à attendre la *Néva* à Macao, quoique la ponctualité des Chinois n'occasionât à ce sujet beaucoup de difficultés. Le comprador était accompagné d'un pilote, qui offrit de nous conduire dans le Typa, mouillage sûr, à 2 milles au sud de Macao, parcequ'il

(1) On nomme compradors, à la Chine, les gens qui se chargent de fournir ce qui est nécessaire aux vaisseaux pendant leur séjour à Macao ou à Vhampo. Quoiqu'ils soient obligés de payer d'assez grosses sommes aux Mandarins pour chaque navire, leurs profits sont très-considérables, parce qu'ils exigent des prix très-élevés, et qu'on est obligé de les payer. On ne peut rien se procurer que par l'entremise d'un comprador. Ils ont plusieurs agens, dont quelques-uns résident à Macao, pour épier l'arrivée d'un vaisseau, et se mettre aussitôt en relation avec lui.

ét
ve
pi
he
ne
len
de
cet
en
ser
de
que
exp
van
trou
vice
déd
dan
tem
avai
lois
étra
bou
d'un

(1)
était c
cune

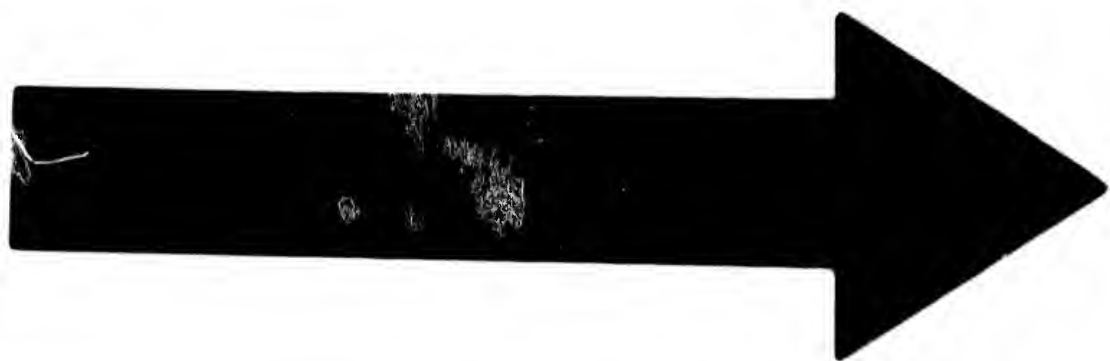
(2)

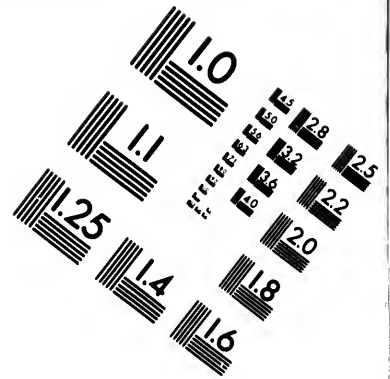
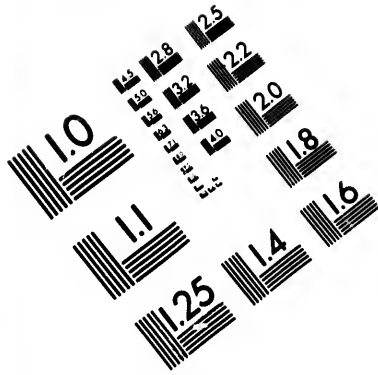
1865.
Novembre.

était trop dangereux de rester dans la rade ouverte de cette ville, à cause de la saison et des pirates. M. de Lœwenstern était parti depuis une heure pour Macao, afin d'informer le gouverneur de notre arrivée et de notre intention d'aller dans le Typa. Je fis donc lever l'ancre. A deux heures après midi nous mouillâmes sur cette rade; un brig anglais de 18 canons arriva en même temps que nous; à peine avions-nous serré nos voiles que nous reçûmes la visite d'un de ses officiers. L'officier anglais nous raconta que le vaisseau auquel il appartenait, avait été expédié à Vampoa, quelques semaines auparavant, par le commodore d'une escadre (1) qui se trouvait dans ces parages, pour demander au vice-roi de la province, 80,000 livres sterling de dédommagement pour une prise espagnole faite dans le voisinage de Manille, et qui, dans une tempête, ayant échoué sur la côte de la Chine, avait été pillée par les Chinois. On sait que les lois chinoises défendent à tout vaisseau de guerre étranger de passer Bocca-Tigris (2) ou l'embouchure du Tigre. C'était le premier exemple d'une infraction à ces lois. Le brig avait trouvé

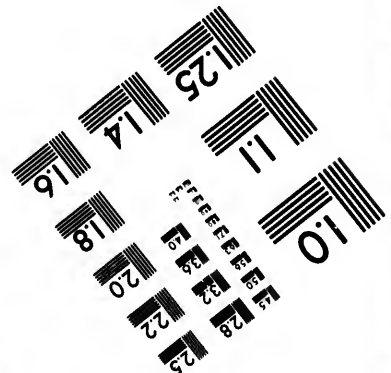
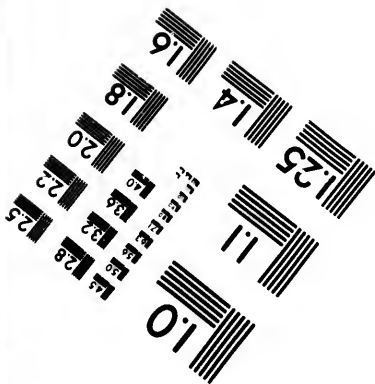
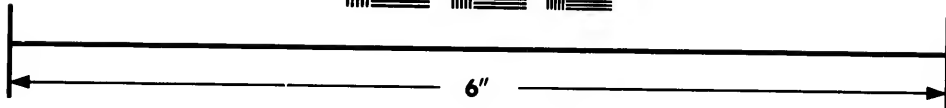
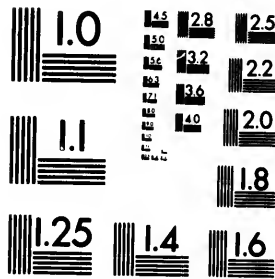
(1) Cette escadre, commandée par le capitaine Wood, était composée des frégates *Phaeton* et *Cornwallis*, chacune de 40 canons et du brig *Harrier* de 18 canons.

(2) La Bocca - Tigris est protégée par deux batteries





**IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)**



**Photographic
Sciences
Corporation**

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N. Y. 14580
(716) 872-4503

18
20
22
25

01

1805.
Novembre.

le chemin de Vhampoa sans pilote , et le capitaine était arrivé à Canton avec un détachement de douze soldats , pour se faire payer la somme exigée. Cette audace effraya le vice-roi. Si les Chinois n'étaient pas si poltrons , ils n'auraient pas souffert cette insulte ; ils montrèrent , après le départ du capitaine , qu'ils voulaient se venger , mais d'une manière qui leur est particulière. On m'assura que le vice-roi , pour punir l'audace du capitaine anglais , avait imposé sur le kohong (1) , une grosse amende , quoique les membres de cette compagnie ne fussent pour rien dans cette affaire. De pareilles mesures sont usitées parmi les employés du gouvernement chinois , au moins à Canton. Ces extorsions sans bornes amèneront peut-être bientôt une catastrophe funeste , car les pirates qui sont maintenant la terreur des provinces du sud , particulièrement

sans canons. Deux des Mandarins qui s'y trouvent viennent ordinairement à bord pour s'informer du chargement du vaisseau , deux autres le conduisent ensuite à Vhampoa. Les Mandarins se présentèrent aussi à bord du vaisseau de guerre anglais , suivant leurs ordres , et demandèrent en quoi consistait le chargement. Le capitaine leur montra un boulet de canon ; ils firent la révérence , et décampèrent aussitôt.

(1) Kohong ou hong , est une société de huit à dix marchands , qui ont le privilège du commerce européen.

de Canton et de Macao, ne sont que des habitans de ces provinces qui, poussés à bout par les oppressions et le despotisme des Mandarins, ont eu recours à ce moyen de rendre leur position moins accablante.

A 5 heures après midi, M. de Loewenstern revint de chez le gouverneur portugais, qui l'avait très-bien reçu, en lui avouant que ses relations avec les Chinois n'étant pas très-agréables, notre arrivée le mettait dans un certain embarras; il désirait me voir le plus tôt possible. Les Chinois voulaient savoir si *la Nadiejeda* était un vaisseau de guerre; à ce titre seulement il pouvait rester dans le Typa. Si c'eût été un vaisseau marchand et si nous n'eussions pas eu l'intention d'aller à Vhampoà, on ne nous aurait pas laissé mouiller dans le Typa, les Chinois ne le permettant qu'aux vaisseaux marchands portugais. Je me rendis donc le lendemain matin chez le gouverneur, et lui déclarai que *la Nadiejeda* était un vaisseau de guerre russe; mais que je devais prendre à bord une partie des marchandises qui seraient achetées du produit du chargement de *la Néva*, pour le compte de notre Compagnie d'Amérique; j'ajoutai que je serais allé à Vhampoà si la *Néva* y fût déjà arrivée, et qu'en attendant je devais rester au Typa. L'incertitude de ma destination ne m'embarrassait pas moins qu'elle n'inquiétait le gouverneur; il fallait ré-

1805.

Novembre.

1805.
Novembre.

pondre catégoriquement aux questions que m'adressaient les Chinois; je leur dis donc que je n'irais pas à Vhampoà; et que je resterais dans le Typa afin de m'approvisionner de vivres et d'eau pour mon voyage en Europe (1). Je pouvais d'autant mieux leur faire cette réponse, que le gouverneur, ainsi que M. Bachmann, membre du comptoir hollandais, dont j'ai reçu

(1) Il n'est sans doute pas ordinaire d'envoyer des vaisseaux de guerre à Canton, pour y charger des marchandises; ce n'est cependant pas sans exemple. Toutes les nations qui n'ont pas, comme les Anglais, d'immenses flottes de navires marchands, employent assez souvent, en temps de paix, leurs vaisseaux de guerre à transporter en Europe des marchandises d'Amérique et des Deux-Indes, en conservant même leur pavillon distinctif. Un des buts principaux de notre voyage était d'assurer pour l'avenir la vente des pelleteries, et des autres produits de nos colonies d'Amérique à Canton, et d'en faire nous-mêmes le premier essai. Ce but eût été absolument manqué, si *la Nadiejeda* ne fût pas allée à Canton. Nous ne devons donc nous donner, dans les mers de Chine, que pour des vaisseaux marchands; c'est pourquoi je n'arborai point le pavillon des bâtimens de l'État à Macao, quoique les Chinois soient trop ignorans pour connaître la différence entre ce pavillon et celui des vaisseaux marchands russes, et qu'ils n'aient pas même assez de finesse pour pénétrer les raisons de cette distinction: aussi ne fut-elle pas l'objet de leurs informations.

beaucoup de marques d'amitié, m'assurèrent qu'aussitôt que *la Néva* serait arrivée, j'obtiendrais très-aisément la permission d'aller à Vhampoa: les employés du gouvernement et les marchands chinois trouvent trop bien leur compte avec les vaisseaux qui viennent commercer à Canton, pour que l'on nous fit éprouver des difficultés. Le gouverneur fut tiré d'un grand embarras par ma réponse, puisqu'il aurait été obligé de me donner l'ordre de quitter le *Typa* au bout de quelques jours et j'aurais été forcé d'admettre à bord une quantité de douaniers chinois, qui auraient donné lieu à des scènes désagréables.

La position des Portugais à Macao est très-gênée, et les rapports du gouverneur avec les Chinois sont particulièrement désagréables pour lui. Quoiqu'il agisse toujours avec prudence et circonspection, il survient cependant des cas où il ne peut céder sans compromettre la dignité de sa nation, que les lâches Chinois osent mépriser. Je citerai à ce sujet, un fait arrivé quelques mois avant notre venue à Macao.

Un Portugais de Macao tua un Chinois; comme il était riche, il offrit à la famille du mort une somme d'argent pour assoupir l'affaire; l'accord fut conclu pour 4,000 piastres. A peine furent-elles payées qu'on porta plainte au magistrat qui exigea que le Portugais lui fût livré. Le gou-

1805.
Novembre.

verneur refusa, en disant que le meurtre ayant été commis à Macao, il en remettrait le jugement au tribunal de justice, qui prononcerait d'après les lois portugaises. Sur cette réponse les Chinois firent fermer toutes les boutiques et défendirent toute exportation de vivres à Macao ; le gouverneur ayant dans ses magasins pour deux années de provisions, ne livra point l'accusé ; cependant il fit instruire son procès, et le crime ayant été prouvé, le coupable fut exécuté sans délai. Les Chinois se rassemblèrent alors pour essayer d'enlever le criminel par force, au moment où il serait conduit au lieu du supplice. Le gouverneur à son tour rassembla sa troupe, fit charger ses canons et attendit de pied ferme leur attaque. Tenus ainsi en respect, ils firent retraite, disant qu'ils étaient satisfaits par la punition du coupable. La bonne intelligence fut rétablie.

Quoique la flotte de la Compagnie des Indes anglaise ne fût pas encore arrivée, les membres du Comptoir avaient déjà quitté Macao depuis quelques semaines pour aller attendre ces vaisseaux à Canton. Je ne pus donc jouir du plaisir de voir M. Drummond, chef de cette Loge, avec qui j'avais fait connaissance en 1796, pendant mon séjour à Canton. Je m'adressai de lui annoncer mon arrivée à Macao ; dès qu'il en fut informé, il eut la bonté de m'of-

frir sa maison, aussi distinguée par son beau site que par sa magnificence intérieure (1). Cette offre était de nature à ne pouvoir être refusée; son attention alla même jusqu'à faire préparer une autre maison de la Compagnie pour les officiers du vaisseau qui désireraient passer quelque temps à terre. M. Horner, M. Tilesius et M. Friderici l'habitèrent pendant leur séjour à Macao. De tous les membres de la Loge, M. Metcalfe, qui était marié, était seul resté à attendre l'arrivée de la flotte : sa femme était l'unique Européenne qui demeurât à Macao. Le séjour de cette ville devait être peu amusant pour une dame aussi bien élevée, surtout pendant l'absence de son mari, de qui elle était séparée pendant les mois d'hiver : elle avait très-bien pris son parti, quoiqu'elle sût qu'elle devait encore passer une quinzaine d'années dans cette ville. Madame Metcalfe, indépendamment des qualités aimables, possède des connaissances peu communes, que relève son extrême modestie. Elle a fait une collection de coquilles, que M. Tilesius a trouvée parfaite-

(1) Un beau jardin, entretenu à grands frais, tient à la maison. On y montre une grotte dans laquelle on prétend que l'Homère de Portugal a composé sa *Lusiade* : elle porte en conséquence le nom de grotte de Camoens.

1805.
Novembre.

ment rangée. La maison de M. Metcalfe était ouverte à tous nos officiers ; j'y passais des instans bien agréables. Je regrettais beaucoup que le gouverneur, Don Gaetano de Souza, ne sût pas d'autre langue que le portugais, d'autant plus que nous étions tous deux marins : il était capitaine de vaisseau et commandait à Macao depuis deux ans. Le terme de ce gouvernement est de trois ans ; il avait l'espérance d'obtenir ensuite celui de Goa. Le poste le plus important, à Macao, après le gouverneur, est celui de dezembarguador, ou juge suprême, dont le gouverneur n'est pas entièrement indépendant. Comme chef du Sénat, il a une grande influence dans les affaires de ce petit Etat ; c'est pourquoi il règne rarement beaucoup d'intelligence entre les deux chefs, peut-être au reste est-ce le but de l'institution. Don Miguel Arriaga Bruno de Silveira, jeune homme bien élevé et très-instruit, occupait la place de dezembarguador pendant notre séjour à Macao.

Macao est l'emblème de la grandeur déchuë. On y voit de grandes places, bordées de superbes maisons, qui sont entourées de cours et de beaux jardins, et la plupart vides, le nombre d'habitans portugais étant très-diminué. Les principaux bâtimens sont occupés par les membres des Loges hollandaise et anglaise. Comme leur séjour y dure quinze à dix-huit ans, ils font leur pos-

1865.
Novembre.

sible pour acheter les meilleures maisons, qu'ils distribuent et meublent à leur goût. Les revenus considérables des Anglais, qui résident ici, les mettent en état de satisfaire leur penchant pour un genre de vie commode et agréable, en quoi ils se distinguent beaucoup des Portugais les plus riches.

Macao contient à peu près 15,000 habitans : les Chinois en forment le plus grand nombre ; car il est rare de voir un Européen dans les rues, excepté les prêtres ou les religieuses. « Nous avons plus de prêtres que de soldats, » me disait un bourgeois de Macao. » Cette plaisanterie était vraie à la lettre. Le nombre de soldats n'est que de 150, parmi lesquels on ne compte pas un seul Européen ; ce sont tous des métis, de Macao et de Goa : tous les officiers ne sont pas non plus Européens. Il serait bien difficile de défendre quatre gros forts avec une si petite garnison. Sa faiblesse donne lieu aux Chinois, naturellement insolens, d'accumuler insulte sur insulte. Il serait à souhaiter que, vu l'état précaire du Portugal en Europe, une puissance européenne s'emparât de Macao ; avant que les Portugais l'abandonnassent aux Chinois. Le Portugal n'est pas en état de conserver ses possessions des Indes orientales, et Macao ne peut être soutenu que par Goa. Les Anglais avaient même déjà pris possession de

1805.
Novembre.

Goa, et sans la paix qu'ils conclurent, en 1802, avec la France, ils se seraient rendus maîtres de Macao. Les troupes qui devaient y entrer étaient déjà sur la rade, et allaient débarquer le même jour, de l'aveu du gouvernement, quand une frégate espagnole, venant de Manille, apporta la nouvelle de la paix (1).

Décembre
3.

Notre vaisseau était presque prêt à prendre la mer, lorsque, le 3 décembre, nous vîmes arriver *la Néva* : son équipage était en parfaite santé; et, malgré les privations de toute espèce de vivres frais pendant son long séjour à la côte d'Amérique et son voyage à la Chine, elle n'avait pas perdu un seul homme, quoiqu'elle en eût eu plusieurs blessés dans son combat contre les Sauvages : ce qui prouvait l'efficacité des soins et l'activité infatigable du docteur Laband, médecin du vaisseau. Le capitaine Lisianskoï m'apprit qu'il apportait un très-riche chargement de pelleteries de Kodiak et de Sitka,

(1) Une seconde tentative faite depuis peu par les Anglais, de mettre garnison à Macao, a jeté la terreur parmi les Chinois, et les a rendus très-ombrageux. Ils cherchent à s'en venger par toutes sortes de contrariétés et de chicanes, qu'ils font éprouver tous les jours au commerce anglais, quoiqu'ils sachent que, sans la protection des Anglais, Macao et Canton même, seraient déjà la proie des pirates.

dont le produit, à ce qu'il espérait, suffirait pour charger nos deux bâtimens de marchandises de Chine. Je me décidai en conséquence à remonter à Vhampoà, et je demandai le passeport nécessaire et un pilote. Le Mandarin résidant à Macao me le refusa ; m'y étant attendu, parce que j'avais déclaré, à mon arrivée, que je n'irais pas à Vhampoà, je voulus mettre promptement fin à ce malentendu, et je résolus d'aller solliciter moi-même la permission que je demandais. En conséquence, je remis le commandement de *la Nadiejeda* à mon premier lieutenant ; je passai sur *la Néva*, qui mouilla à Vhampoà le 8 décembre, et ensuite je me rendis à Canton. On éleva d'abord quelques difficultés ; mais, comme je consentis à payer les droits ordinaires acquités par les navires marchands, je reçus, au bout de quelques jours, la permission de faire venir *la Nadiejeda* à Vhampoà. Cependant quelques personnes furent expédiées à Macao pour visiter le vaisseau, et s'assurer peut-être s'il ne portait pas plus de canons que le nombre déclaré. La visite terminée, on envoya un pilote à bord, et le 25 décembre, *la Nadiejeda* mouilla à Vhampoà.

Je m'adressai à la maison anglaise Beal, Shank et Magniak, pour soigner la vente de nos marchandises et l'achat d'une cargaison ; opérations que je ne pouvais faire convenablement,

1865.
Décembre.

8.

25.

1805.
Décembre,

sans le secours d'un négociant établi à Canton, puisque la Russie n'y avait pas de Comptoir. Ayant connu, pendant mon premier séjour à Canton, MM. Beal et Shank, j'avais beaucoup plus de raisons qu'eux d'être satisfait de mon choix : car le soin de nos affaires était, par plusieurs motifs, sujet à beaucoup plus de désagrémens qu'on n'en éprouve avec les autres vaisseaux. Quoique la permission de faire notre vente à Canton nous eût été accordée sans la moindre opposition, cependant aucun membre du hong ne se présenta pour acheter notre cargaison ni répondre pour nos vaisseaux. Les négocians les plus anciens craignaient de s'engager avec nous, n'ignorant pas que la Russie avait des relations politiques et commerciales avec la Chine, comme Etat limitrophe. Ils connaissaient trop bien l'esprit de leur gouvernement pour ne pas appréhender de nous voir exposés à des avanies à notre première apparition à Macao. Les mouvemens et les peines que se donnait M. Beal pour nous procurer un garant (1),

(1) Dès qu'un vaisseau arrive à Canton, le premier soin est de chercher un marchand du hong, qui, d'après les lois chinoises, doit se charger d'être caution du vaisseau auprès du Gouvernement. Aussitôt qu'il s'y est engagé, il est responsable de tout. C'est ce que les Anglais nomment *security merchant*, négociant garant.

1805.
Décembre.

furent long-temps inutiles. Il désirait surtout qu'un des plus anciens membres du hong voulût s'en charger : mais tous éludaient la proposition. Enfin le plus jeune membre de cette société, nommé *Lut-Koa*, osa, à la persuasion de M. Beal, et à l'aide du crédit de celui-ci, se charger de cautionner les deux vaisseaux. Il acheta 178,000 piastres le chargement de *la Néva*, et 12,000 piastres celui de *la Nadieje-da* (1). Nous reprîmes les plus belles peaux de loutres de mer, parce que leur prix n'était que de 20 piastres, tandis qu'à Moscou, une peau choisie se payait 200 à 300 roubles. Des 190,000 piastres, 100,000 furent payées argent comptant ; les 90,000 autres en thé. On commença aussitôt à transporter les pelleteries à Canton, et quelques jours après à charger le thé et les autres marchandises. Nous avions déjà, à la mi-janvier, presque tout notre chargement à bord : de sorte que j'avais fixé le 25 pour notre départ de Canton, lorsque le bruit se répandit tout à coup que le gouvernement chinois ne voulait pas nous permettre d'appareiller avant qu'on eût reçu de Peking des ordres positifs. Désirant

(1) Je me chargeai, à notre départ du Kamtchatka, de 400 peaux de loutres de mer, et de quelques peaux de phoques, qui se trouvaient dans le magasin de la Compagnie, à Saint-Pierre-Saint-Paul.

1806.
Janvier.

m'assurer de la vérité de cette rumeur, je fis à l'instant demander un bateau pour transporter à bord ce qui restait à charger : on le refusa ; et j'appris de plus qu'on avait envoyé une garde sur nos vaisseaux. Cette garde n'était pas cependant à bord ; elle se tenait dans un bateau, auprès des vaisseaux, et empêchait les Chinois et même le comprador de nous apporter les provisions journalières. Je fus extrêmement surpris de cette nouvelle. C'était autant de mesures hostiles qui ne pouvaient, dans mon opinion, avoir été prises que sur des ordres venus de Peking. Je fis part de mes conjectures à M. Drummond, qui me tranquillisa un peu, en m'assurant que ces sortes d'actes arbitraires, de la part de ceux qui commandent à Canton, ne sont pas rares. J'envoyai aussitôt notre caution chez le hoppo ou directeur de la douane, pour lui porter nos plaintes, et demander que la garde fût rappelée à l'instant, parce qu'il serait impossible d'empêcher quelque accident, dont les suites pourraient être désagréables pour les deux parties. Cette démarche produisit son effet. Dès le lendemain la garde fut retirée, et la communication entièrement rétablie.

Je ne pus rien apprendre de positif sur notre embargo. Les marchands du hong nous assuraient que l'ordre de suspendre notre départ n'était qu'une mesure de précaution de la part

1865.
Janvier.

du vice-roi de Canton, qui devait être remplacé ce jour-là même; et que, du moment où son successeur entrerait en fonctions, nous obtiendrions la permission de mettre à la voile. Comme de tous côtés on me tenait le même langage, je me tranquillisai; et dès que fus sûr que le nouveau vice-roi était installé, je lui fis demander un passeport pour achever de transporter à bord le reste de la cargaison. Cette permission ne fut pas accordée; d'où je conclus que le vice-roi actuel n'osait, pas plus que son prédécesseur, nous laisser partir sans en avoir reçu l'ordre de Peking. J'écrivis donc au vice-roi une lettre en anglais, par laquelle je lui exposai l'injustice de son refus et les suites fâcheuses qu'il pouvait avoir. Imaginant d'ailleurs que le comte Goloffkin, notre ambassadeur, était déjà depuis long-temps à Peking, j'appuyai beaucoup sur cette circonstance, en représentant au vice-roi qu'un traitement aussi injurieux serait vivement ressenti. J'allai ensuite, avec cette lettre, chez M. Drummond, bien persuadé qu'il prendrait sérieusement part à notre affaire, qui devenait assez équivoque: sa qualité de chef de la Loge anglaise lui donne un très-grand crédit; il en a davantage encore par son caractère personnel, qui lui concilie l'estime et la considération des Chinois. Il réunit, au cœur le plus généreux, la dignité,

1806.
Janvier.

la fermeté et la prudence. C'est l'oracle, non-seulement des Anglais, mais aussi de tous les Européens établis à Canton, qui y vivent tous en amis, quand même leurs nations seraient en guerre en Europe. Jamais les Anglais n'ont joué un plus beau rôle à la Chine, que depuis que M. Drummond est chef de la loge. Dans un séjour de dix-neuf ans, il a parfaitement approfondi le caractère des négocians chinois, de même que l'esprit de leur gouvernement dans cette ville : aussi n'a-t-il jamais, même dans les cas les plus fâcheux et les plus désagréables, cessé de soutenir la dignité et la réputation des Anglais, sans nuire, en aucune manière, aux intérêts de sa nation (1). Tout le

(1) Le fait suivant, arrivé depuis quelques années, montre combien M. Drummond connaît les Chinois, et avec quelle résolution il sait se conduire avec eux. C'est en vain qu'on espérerait obtenir quelque chose d'eux par des prières. Ne jamais prier, mais agir, et s'excuser s'il le faut, est le système qu'il faut constamment suivre avec les Chinois, comme me le dit un jour M. Drummond. Je crois en effet que ce système est encore meilleur dans les circonstances politiques les plus importantes, que dans des affaires qui le sont moins. Un négociant du hong, ayant fait banqueroute, devait à la Compagnie anglaise un demi-million de piastres. Comme le Gouvernement est caution du hong, M. Drummond exigea qu'il acquittât cette somme. Ses représentations à

monde s'afflige ici de son prochain départ pour l'Angleterre, qui aurait déjà eu lieu, s'il n'eût dû attendre, pendant un an, son successeur que la Compagnie des Indes n'avait pas encore nommé.

1806.
Janvier.

ce sujet, étant transmises par les marchands du hong mêmes, il était naturel de penser qu'elles ne seraient pas appuyées très-sérieusement, soit parce que ces négocians n'y trouvaient pas leur intérêt, soit parce qu'ils s'inquiétaient fort peu que la Compagnie fût payée. Fatigué de l'inutilité de leurs démarches, M. Drummond prend le parti d'aller lui-même à Canton, où un Européen n'ose cependant se présenter sans risquer d'être insulté par la populace. Les négocians instruits de son projet, amentent toute la canaille, pour arrêter les Anglais, au moment d'entrer en ville, et les obliger de s'en retourner. M. Drummond averti à son tour de leur dessein, ne va pas moins à Canton à la tête de tous les Anglais, par une porte où personne ne l'attend. Lorsqu'il voit que le peuple commence à se rassembler autour de lui, il lève son mémoire en l'air, et demande en langue chinoise, d'être conduit chez le vice-roi. Les Chinois frappés de cette hardiesse, et du nombre d'Anglais, qui ne se montait peut-être qu'à une douzaine, l'accueillent fort honnêtement, et le conduisent dans un temple, où un juge reçoit son mémoire, pour le porter au vice-roi. M. Drummond repartit ensuite avec son monde, sans être molesté. Les 500,000 piastres furent payées quelque temps après; ce qui vraisemblablement n'aurait jamais eu lieu, sans la résolution de M. Drummond.

1866.
Janvier.

M. Drummond prit notre parti avec beaucoup de chaleur. La grande difficulté était de faire parvenir ma lettre au gouverneur; à qui on ne peut s'adresser directement et qui n'accorde d'audience que dans des cas extrêmement rares. Il fallait donc se servir de la voie des négocians du hong pour faire remettre la lettre au vice-roi par le hoppo. Une autre difficulté nous attendait, c'était de faire traduire la lettre en chinois : on est obligé d'employer un Chinois, et l'on ne peut guère compter sur la fidélité de sa version. M. Drummond rassembla chez lui tous les négocians du hong, et pour donner plus d'importance à l'affaire, il invita aussi sir Georges Staunton, M. Roberts et M. Pattle, membres du comité du Comptoir anglais. La présence de Pan-Koui-Koua, premier négociant du hong, était absolument nécessaire dans cette assemblée, puisqu'il est l'organe de cette société de commerce. Un homme qui possède une fortune de six millions de piastres ne peut manquer d'avoir une très-grande influence sur le directeur de la douane son chef. C'était d'ailleurs un homme borné, vain, et ennemi juré des Européens. M. Drummond craignait avec raison qu'il ne se prêtât pas volontiers à ce que l'on désirait; mais comme il était très-important de l'avoir pour nous, il alla lui-même le prier de venir chez lui avec les autres mem-

1806.
Janvier.

bres du hong. L'orgueilleux Pan-Koui-Koa n'avait pas encore été honoré d'une visite officielle de M. Drummond depuis que celui-ci était à la tête du Comptoir anglais. Quelque flatté qu'il en fût, sa vanité ne gagna cependant rien sur ses principes. Ce méprisable Chinois n'eut pas même honte de reprocher à M. Drummond de prendre un si vif intérêt à une affaire qui ne le regardait pas et qui pouvait lui attirer des désagréments ; il eut la mortification d'entendre ce généreux Anglais lui répondre qu'il s'était intéressé à cette affaire, non-seulement parce que les Russes et les Anglais étaient aliés et amis, ce qui les obligeait à faire cause commune, mais aussi parce qu'il croyait de son devoir d'aider, autant qu'il dépendrait de lui, des Européens qui arrivaient à Canton pour la première fois, et qui ignoraient entièrement les formalités du commerce chinois si différent de celui d'Europe ; qu'enfin regardant maintenant notre affaire comme celle de la Compagnie anglaise, il prendrait tous les moyens en son pouvoir pour terminer à notre satisfaction une difficulté que nous n'avions pu éprouver qu'à la Chine. Pan-Koui-Koa ne répondit qu'en secouant la tête à ce discours qui était sans doute inintelligible pour lui. Il promit cependant de venir, mais s'excusa ensuite sous quelque prétexte frivole.

1806.
Janvier.

M. Drummond ayant expliqué à l'assemblée le contenu de ma lettre, la présenta à Mao-Koa, second négociant du hong, en le priant de la remettre au hoppo. Mao-Koa, intimidé par l'absence de Pan-Koui-Koa, prit la lettre avec répugnance, et la rapporta le lendemain sous prétexte qu'elle ne pouvait être remise parce qu'elle contenait des expressions qu'un vice-roi n'était pas accoutumé d'entendre. Il voulait en substituer une autre pleine de phrases humiliantes qu'il voulait nous faire signer à M. Lisianskoï et à moi : on conçoit bien que nous refusâmes. Cependant M. Drummond me conseilla d'écrire une nouvelle lettre fort courte, dans laquelle je représenterais simplement les conséquences très-préjudiciables qui résulteraient pour nous de la suspension de notre départ, et demanderais instamment de nous expédier le plus tôt possible. J'écrivis cette lettre aussitôt, espérant qu'étant conçue en quelques lignes, le hong n'aurait rien à y objecter. Il fallut cependant y faire encore quelques changemens désirés, disait-on, par le hoppo. Ce changement insignifiant caractérisait la manière de voir et l'ignorance des principaux Chinois. M. Drummond avait promis aux négocians de recevoir les lettres qui viendraient de Péking à mon adresse et de les faire passer en Russie. Ils voulaient que l'on dît dans la lettre que la Russie et l'Angle-

1806.
Janvier.

terre commerciaient ensemble : car s'il n'en était pas ainsi, pourquoi M. Drummond devait-il envoyer des lettres en Russie? et pourquoi se chargeait-il d'une commission semblable si des relations commerciales n'unissaient pas les deux pays? J'eus beau les assurer qu'on avait en Europe une façon de penser plus désintéressée qu'à la Chine; et que même dans le cas où la Russie et l'Angleterre seraient en guerre l'une avec l'autre, M. Drummond n'enverrait pas moins mes lettres en Russie; qu'il n'était pas nécessaire enfin que la Russie et l'Angleterre eussent des relations de commerce pour avoir occasion d'envoyer des lettres en Russie : toutes mes observations et mes raisons n'empêchèrent pas qu'on ne jugeât cette addition nécessaire à ma lettre, en m'assurant en même temps que de cette manière la permission de partir serait accordée sans délais. Il fallait aussi parler dans la lettre de la situation boréale de la Russie pour faire comprendre au vice-roi que les glaces empêchaient en hiver la navigation dans la mer Baltique, ce qui était un motif puissant de partir au plutôt de la Chine, afin de pouvoir arriver en Russie avant l'hiver. Je ne balançai pas un instant à rédiger la lettre à leur gré (1).

(1) Cette lettre était ainsi conçue :

« Dans le moment où, après avoir terminé nos af-

1806.
Janvier.

Cependant six jours étaient déjà écoulés et je ne recevais pas encore de réponse. Je priai alors M. Drummond d'assembler de nouveau les membres du hong, et de leur faire demander la réponse du vice-roi. M. Drummond eut la complaisance de remplir mes vœux, et nous vîmes tous ces négocians, et Pan-Koui-Koa même, paraître à l'heure indiquée. Les membres du comité s'y rendirent aussi comme à la première assemblée. Après avoir exposé de nouveau l'injustice commise envers nous, M. Drummond exigea d'un ton décidé que tout le hong en corps se rendît chez le hôppo pour lui adresser les représentations les plus sérieuses sur

« faites, nous nous préparions à mettre à la voile, nous
 « apprenons, par notre garant, que votre Excellence
 « s'oppose à notre départ. Permettez que nous ayons
 « l'honneur de vous représenter que la Russie étant un
 « pays fort avancé au nord, le moindre retard entraîne-
 « rait des suites funestes pour notre navigation, en nous
 « empêchant d'atteindre dans l'année le lieu de notre
 « destination. Nous prions en conséquence votre Excel-
 « lence de nous faire remettre le plus tôt possible le pas-
 « seport pour notre départ. S'il arrivait quelques lettres
 « de Péking pour nous, comme la Russie et l'Angleterre
 « sont en relations de commerce ensemble, M. Drum-
 « mond, chef du Comptoir anglais à Canton, les recevra
 « et les fera passer en Russie. Nous avons l'honneur
 « d'être, etc. »

notre affaire, parce qu'il n'existait aucun motif raisonnable de nous refuser la permission de partir. Pan-Koui-Koa objecta qu'il ne fallait pas forcer les choses. Il est d'usage, dit-il, que le hoppo et le vice-roi retiennent chacun pendant trois jours les requêtes qu'on leur présente, avant de prendre une décision; ainsi on fera bien d'attendre encore quelques jours. Il fut néanmoins décidé que les négocians du hong, Pan-Koui-Koa à la tête, iraient dès le lendemain chez le hoppo pour nous obtenir la permission de mettre à la voile. Dans le cas où il s'excuserait de n'avoir reçu aucune réponse du vice-roi, ils iraient trouver celui-ci et lui représenteraient la nécessité d'une prompte décision. Si enfin il ne donnait pas une réponse positive ils lui demanderaient aussitôt une audience pour moi. Cette résolution prise sérieusement produisit le meilleur effet. Le hoppo n'eut pas plutôt entendu les représentations du hong qu'il donna l'ordre sur-le-champ de laisser passer le bateau avec tous les objets qui restaient encore à embarquer, et assura en même temps que nous aurions incessamment notre passeport. Il vint même quelques jours après à bord de la *Nadiejeda* et demanda à me parler. Comme j'étais absent, le capitaine Lisianskoï lui fit une visite dans son bateau. Dans l'entretien qu'ils eurent ensemble, le hoppo témoigna même

1806.
Janvier.

1806.
Janvier.

le désir de nous voir bientôt partir, et promit qu'il enverrait certainement le passeport dans deux jours. Il tint parole.

C'est ainsi que se termina, bien mieux et plus promptement que nous n'eussions pu l'espérer, une affaire qui aurait pu avoir les suites les plus fâcheuses pour nous. Il paraît que ce ton ferme et confiant, avec lequel nous fîmes notre demande, joint à la part qu'y prit le comptoir anglais, contribua beaucoup à engager le nouveau vice-roi à retirer l'ordre qu'il avait donné d'arrêter notre départ. Il n'en avait certainement pas reçu l'ordre de Péking, sans quoi toutes nos représentations eussent été inutiles. La première défense de nous laisser partir venait, comme je l'ai dit plus haut, du vice-roi rappelé. Il était en tournée dans sa province, lorsqu'il apprit que son successeur allait arriver à Canton. Alors il donna l'ordre de nous retenir. Il serait possible aussi que sur l'avis que notre ambassade s'approchait de Péking, il ait craint que la permission qu'il s'était trop empressé de nous accorder de vendre nos pelleteries, ne déplût à sa cour, et que pour réparer en quelque sorte sa faute, il ait résolu de commencer par suspendre notre départ (1). La

(1) Peu de temps après mon arrivée à Saint-Petersbourg, je reçus une lettre de Canton, dans laquelle on

cause de sa disgrâce était absolument incon-
nue à Canton. On prétendait, qu'en vertu des
premiers ordres qu'avait apportés son succes-
seur, on devait lui faire son procès, et que l'on
attendait des juges du tribunal supérieur. Mais
la veille de notre départ, le nouveau vice-roi
reçut l'ordre de faire partir son prédécesseur
pour Péking, sous trois jours.

Je suis entré peut-être, relativement à notre
affaire, dans des détails trop minutieux et de
peu d'intérêt pour le lecteur, mais j'ai cru de-
voir le faire, d'abord pour ma propre justifi-
cation, puisqu'on pourrait penser que j'avais
donné lieu à la mésintelligence par quelque
fausse démarche, et ensuite pour montrer com-
bien il eût été facile aux Anglais de profiter
de cette occasion de nous brouiller pour tou-
jours avec les Chinois, s'ils eussent été jaloux
de ce commencement de commerce de la Rus-
sie à la Chine.

Quel bonheur pour nous que l'affaire ait été

m'apprenait que, vingt-quatre heures après notre départ
de Whampoa, l'ordre était arrivé de Péking d'arrêter
nos vaisseaux. Si malheureusement cet ordre nous eût
encore trouvés à Canton, jamais nos navires ne seraient
probablement revenus en Russie; car lors même que ce
n'eût pas été le sens strict des ordres de Péking, leur
mise à exécution aurait nécessairement occasioné des
événemens qui auraient eu les suites les plus sérieuses.

1806.
Janvier.

1806.
Janvier.

conduite avec autant de vigueur et de zèle !
Vingt-quatre heures plus tard, nous tombions
sous la puissance absolue de ces barbares,
auxquels des ménagemens inutiles ont inspiré
l'audace de qualifier les Européens de Barbares.

M. Horner trouva la latitude de Macao, ob-
servée au jardin de M. Drummond, par une
moyenne entre plusieurs observations de 22°
 $11' 46''$ N., et la longitude par une moyenne
entre plusieurs distances de la lune de $246^{\circ} 22'$
 $44''$ O.

Le 4 décembre, le grand chro-
nomètre d'Arnold, n° 128,
réglé à notre départ du Kam-
tchatka, marquait la longi-
tude de Macao à $246^{\circ} 27' 00''$

Le chronomètre de Penning-
ton à $246 44 15$
Longitude véritable $246 22 40$

A Canton, M. Horner fit ses observations
dans la maison de la loge hollandaise. Il
trouva par des hauteurs du soleil correspon-
dantes, qu'il observa presque tous les jours de-
puis le 19 décembre jusqu'au 6 février, que le
retard journalier du n° 128 était, le 6 février
1806, de $19' 75''$, et sur le temps moyen de
Greenwich, de 5 h. $48' 35''$

4 octobre 1805, le retard jour-
nalier du n° 128 était à Saint-

AUTOUR DU MONDE. 395

Pierre-Saint-Paul.	— 21 62	1805.
14 octobre.	— 21 00	Jauvier.
27 juin 1805.	— 18 50	
18 avril 1805, à Nangasaky. . .	— 19 50	
7 septembre 1804, à Saint-Pierre- Saint-Paul	— 22 00	

Le chronomètre de Pennington
avançait sur le temps moyen
de Greenwich, le 6 février
1806, de. 2 h. 08' 52"

Avance journalière. — 25 73

4 octobre 1805, à Saint-Pierre- Saint-Paul.	— 24 50
14.	— 21 00
27 juin.	— 24 50
18 avril, à Nangasaky.	— 22 00
7 septemb. 1804, à Saint-Pierre- Saint-Paul.	— 21 00

Le petit chronomètre d'Arnold, n°. 1856,
s'était arrêté tout à coup à Saint-Pierre-Saint-
Paul au mois de juin de l'année précédente. A
Canton un habile horloger anglais lui rendit le
mouvement.

6 février, le n° 1856 retardait sur
le temps moyen de Greenwich
de. 4 h. 25' 55"

Retard journalier.	— 12 13
18 avril, à Nangasaky.	— 29 00
7 septembre, à Saint-Pierre-	

èle!
ions
res,
spiré
ares.
, ob-
r une
de 22°
yenne
46° 22'

27' 00"

44 15
22 40
rvations
aise. Il
respon-
ours de-
, que le
février
oyen de
48' 35"

1806.
Janvier.

Saint-Paul. — 27 64
 M. Horner déterminala latitude
 de Canton à. 23° 6' 15" N.
 Longitude par une suite d'un
 grand nombre de distances
 lunaires. 246 35 50 O.
 Longitude vraie de Canton,
 en ajoutant la différence de
 longitude entre cette ville
 et Macao 246° 22' 40" + .
 17' 20" = 246 40 00

Car
n
p
L
le
K
—
co
ve
—
pe
Fa
me
dis
Ca
ho
éte
cip
à q
liti

O_N
diffic
pays

CHAPITRE XXIV.

OBSERVATIONS SUR LA CHINE.

Caractère des Chinois. — Rébellion dans les provinces méridionales et occidentales de l'empire. — Mesures prises par le gouvernement contre les rebelles. — Leur force considérable. — Sociétés secrètes contre le gouvernement et la dynastie des Mantchous. — Kia-King, empereur actuel. — Conspirations contre sa vie. — Sort des conspirateurs. — Changement récent à la cour de Péking. — Négligence des employés du gouvernement. — Introduction de la vaccine à la Chine. — Etat du christianisme à la Chine. — Missionnaires persécutés. — Deux Russes en prison à Canton. — Fakir de l'Indoustan à Canton. — Etat actuel du commerce européen à Canton. — Américains. — Marchandises qui devraient être transportées de préférence de Canton en Russie. — Organisation du hong. — Le hoppo, ou directeur de la douane. — Projet pour étendre le commerce russe à Canton. — Prix des principales marchandises et des vivres à Canton. — Réponse à quelques questions de M. Wurst sur l'économie politique des Chinois.

ON a déjà tant écrit sur la Chine, qu'il paraît difficile de dire quelque chose de neuf sur ce pays, et je n'ai pas la prétention d'ajouter

1806.
Février.

1806.
Février.

beaucoup à ce que l'on en sait. Je me bornerai à exposer le résultat de ce que j'ai observé et recueilli pendant mon court séjour à Canton. D'ailleurs, ce n'est pas dans cette ville qu'on peut se faire une idée juste du reste de l'empire, quoiqu'on y reconnaisse l'esprit du gouvernement et de la nation, mais un peu adouci par la fréquentation des Européens. Les informations que j'ai tirées de sources authentiques sur les rebelles des provinces méridionales et sur les conspirations contre l'empereur, de même que sur les persécutions récentes des Chrétiens, pourront être de quelque intérêt. Je n'ai pas non plus regardé comme superflu de donner un aperçu du commerce des Européens à Canton, et d'exposer à cette occasion mes opinions sur la part que la Russie pourrait y prendre.

La Chine a bien peu mérité, selon moi, les éloges et la grande admiration dont elle a été l'objet; la sagesse et la profonde politique du gouvernement, l'extrême moralité du peuple, son industrie, et jusqu'aux connaissances scientifiques de la nation, ont été exaltées par les Jésuites, dans tous leurs écrits sur ce pays. Il peut y avoir beaucoup de choses très-louables à la Chine; quant à la sagesse du gouvernement et à la moralité du peuple, quelque favorable et mesuré que puisse être le jugement qu'on en porte, on trouvera certainement plus

(1)
china
Canton
le plu
certé
cieus
sous

1806.
Février.

à blâmer qu'à louer. Le gouvernement est, on le sait, despotique dans le sens le plus étendu ; et par conséquent, la sagesse ne le guide pas toujours. Ce despotisme s'étend par degrés depuis le trône jusqu'au dernier de ses officiers, et le peuple gémit sous l'oppression de tous les tyrans subalternes. Le sentiment de la conservation personnelle en force plusieurs de renoncer aux sentimens de la nature ; ce qui explique en quelque sorte la dépravation des mœurs chinoises (1). Barrow remarque, avec raison, que le gouvernement despotique a dû produire une grande altération dans le caractère naturel des Chinois, qui, originairement bons, sont devenus insensibles et fourbes, par l'effet de ses maximes. Un des traits les plus odieux de leurs mœurs est l'infanticide toléré et le honteux commerce que les parens font de leurs filles, élevées uniquement pour la prostitution ; faits qui ne sont pas niés par leurs plus grands panégyristes ; ils cherchent seule-

(1) On trouve, dans le *Voyage de Barrow à la Cochinchine*, à l'occasion d'une expédition du vice-roi de Canton, Fou-Tchang-Tong, contre le Tonkin, en 1779, le plus fort exemple d'une imposture adroitement concertée, en même temps qu'il démontre l'organisation vicieuse du gouvernement et sa grande foiblesse même sous le sceptre de l'énergique Kien-Long.

1806.
Février.

ment à les excuser. On trouvera, dans un des ouvrages les plus récents sur la Chine, le meilleur sans contredit qui ait paru sur ce pays fameux, car Barrow l'a dépeint sans passion et sans préjugé, la confirmation de plusieurs assertions d'un écrivain célèbre, de Pauw, qu'on a accusé d'être trop dur et trop partial dans ses jugemens sur les Chinois. On y verra aussi à quel point cette nation est dépravée, cruelle et ignorante. Le peu de faits que j'aurai occasion de rapporter, en donneront de nouvelles preuves. On pourra se convaincre que le gouvernement est bien loin d'être parvenu à ce point de perfection que l'on a supposé, quoique dans ses lois et ses maximes, il y ait quelques étincelles brillantes qui ont contribué à entretenir l'illusion. Comment un gouvernement pourrait-il être parfait, lorsqu'il souffre des rébellions continuelles? Quand même ces révoltes seraient occasionnées par la famine, ces insurrections suffisent pour démontrer les vices du gouvernement sous la dynastie tartare, quoique les empereurs de cette dynastie se soient distingués dans les diverses périodes de leur règne, par plus d'énergie et d'activité, que n'en avaient jamais montré les empereurs efféminés et timides d'origine chinoise. Après tant d'expériences cruelles, ils n'ont pu découvrir encore le

moyen efficace de prévenir ou d'arrêter le mal. Ce n'est pas, il en faut convenir, un problème facile à résoudre, que la meilleure manière de gouverner un pays si vaste et si peuplé, et d'y répandre partout le bonheur. Une population de trois cents millions d'hommes, régis par les mêmes lois, sous un seul sceptre, donne au premier abord la plus haute idée de la sagesse du gouvernement, ainsi que de la docilité du peuple. Mais cette réunion de tant de millions d'hommes soumis depuis si long-temps à un seul sceptre, est plutôt due à des circonstances favorables, qu'à la sagesse du gouvernement. Le bonheur et la tranquillité ne sont à la Chine que des apparences trompeuses. Toutefois l'étendue et l'immense population de ce pays rendront toujours très-difficile une révolution générale, quoique l'on assure que les esprits y sont préparés.

Il est généralement connu que le germe du mécontentement s'est développé dans toute la Chine. Pendant que j'y étais, en 1798, trois provinces étaient en révolte, sous le règne même du sage Kien-Long. Plusieurs autres sont à présent soulevées, et la Chine méridionale est en armes. Le nombre des mécontents s'accroît partout; des troubles éclatent dans l'intérieur et jusque dans le voisinage du palais. Les

1806.
Février.

mesures que prend le gouvernement pour les étouffer ne tendent qu'à augmenter le mal ; car, malgré le ton hautain de ses édits, il ne montre que trop sa faiblesse et son impuissance : symptômes d'une dissolution prochaine de l'Etat, à laquelle les Chinois les plus éclairés commencent même à croire. Quelques opérations militaires contre les rebelles n'ayant pas réussi, on essaie maintenant la voie de la corruption. Chaque rebelle qui se livre lui-même reçoit dix taels, et entre au service de l'empereur : s'il jouit d'un grade, il obtient une marque d'honneur qui consiste, comme on sait, dans un bouton attaché au bonnet (1). Cette mesure engage les plus pauvres à se rendre, afin de recevoir les dix taels ; mais dès qu'ils ont reçu l'argent, ils profitent de la première occasion de retourner avec les rebelles. On prétend aussi que ces récompenses portent beaucoup de gens à se ranger parmi les révoltés, afin de se rendre ensuite, et d'obtenir la récompense et le pardon. On ne punit que ceux qui

(1) Un des chefs de rebelles s'étant rendu lui-même, fut long-temps en négociation avec le gouvernement pour obtenir le bouton d'un grade supérieur à celui qu'on lui offrait. Il lui fut enfin accordé, parce qu'il ne voulut jamais se désister de sa prétention.

sont pris les armes à la main ; ils sont pendus, et leur tête est exposée dans une cage (1). Cela arrive rarement, à cause de la faiblesse des moyens employés pour les réduire.

1866.
Février.

Cette guerre monstrueuse s'est tellement étendue, qu'il sera maintenant difficile au gouvernement de la terminer à son avantage ; elle aurait pu finir dès l'origine, sans une intrigue de cour qui y mit obstacle. Le précédent amiral, Van-ta-Jin, perdit tout à coup le commandement de la flotte. C'était un homme fort expérimenté, courageux et actif, qui avait constamment tenu la mer et remporté plusieurs victoires décisives sur les rebelles, dont il était devenu la terreur. Son mérite et son bonheur excitèrent la jalousie des ministres, qui donnèrent sa place à un de leurs favoris. Comme on sentit néanmoins que ses services étaient encore nécessaires, on ne lui permit pas de résigner entièrement ; il fut forcé de rester en second sur la flotte, qui mit aussitôt en mer sous le commandement du nouvel amiral, découvrit celle des rebelles dans une baie et l'y bloqua. Voyant sa défaite inévitable, l'amiral des rebelles usa du seul moyen possible de se soustraire au danger ; il demande la paix, en offrant de passer, avec tous ses vaisseaux,

(1) Nous en vîmes à Macao, à l'entrée du port.

1806.
Février.

du côté des impériaux, et, en arrivant à Canton, de livrer toute sa flotte à Tai-tok, amiral de la flotte impériale. Van-ta-jin voyant son amiral disposé à accepter ces conditions, fit tout son possible pour l'en détourner. Il lui représenta que les propositions ne pouvaient être admises; qu'il était certain qu'aussitôt que les rebelles se seraient tirés de leur mauvaise position et se verraient en pleine mer, ils se sépareraient des impériaux, qui ne pourraient plus alors les contraindre à les suivre à Canton; que le moment était venu de les attaquer, puisque leur défaite était infaillible; et que la reddition de cette flotte, la principale force des rebelles, entraînerait nécessairement la soumission de tout le reste, et mettrait fin à cette guerre désastreuse. L'amiral fut sourd à ces sages représentations; il fit la paix avec les rebelles. Les deux flottes sortirent ensemble de la baie. Mais, dès la première nuit, les rebelles se séparèrent, comme l'avait prévu Van-ta-jin, et continuèrent la guerre avec plus de fureur que jamais. On dit que Van-ta-jin mourut de douleur de l'issue malheureuse de cette campagne, et que Tai-tok fut disgracié. Depuis cet échec, arrivé en mai 1805, le gouvernement n'a pas osé envoyer de nouvelles flottes contre les rebelles, qui se renforcent tous les jours: on voit seulement, de temps en

temps, dans le Tigre, une petite escadre de huit à douze vaisseaux, commandée par un mandarin de grade peu élevé.

1866.
Février.

On m'assura que la flotte des rebelles était de 4000 voiles : les plus grands vaisseaux sont de 200 tonneaux, montés par 200 ou 300 hommes, avec douze et vingt canons de 6, 12 et 18 livres de balles. Les plus petits sont de 30 tonneaux, et ont depuis 30 jusqu'à 50 hommes d'équipage. S'ils savaient employer ces forces avec habileté, ils auraient déjà fait la conquête de Macao, dont la possession doit être pour eux de la plus grande importance. Ils en seraient peut-être venus à bout, si cette place n'appartenait pas aux Portugais : on dit qu'ils ont offert les conditions les plus avantageuses au gouverneur, s'il voulait les aider et les soutenir. Mais, bien loin d'écouter leurs propositions, les Portugais emploient le peu de forces qu'ils ont en leur pouvoir pour écarter les rebelles de Macao et de Canton, et entretiennent trois vaisseaux, qui sont continuellement en croisière : service dont le gouvernement chinois ne se montre pas reconnaissant. Il n'y a pas long-temps qu'à la suite d'un combat désespéré, dans lequel les pirates se virent réduits à 40 hommes, un de ces vaisseaux portugais s'empara d'un grand bateau dans lequel était un des principaux chefs, et le conduisit à Macao, où les prison-

1806.
Février.

niers furent aussitôt exécutés. Le vice-roi publia ensuite un édit, dans lequel il attribua la victoire aux Chinois, sans faire mention des Portugais, qui seuls en avaient l'honneur; les Chinois n'ayant pris aucune part au combat. C'est au voisinage des vaisseaux européens que le gouvernement de la Chine est redevable de ce que les rebelles n'ont point encore essayé leurs forces sur Canton. Quelques semaines avant notre arrivée, ils avaient fait une descente à peu de distance de Vhampoà, et avaient mis une petite ville en cendres après l'avoir pillée. Ils n'épargnent que les endroits qui leur paient un tribut, qu'ils viennent recevoir tous les six mois; les propriétaires de vaisseaux marchands chinois leur donnent également une certaine somme annuelle, au moyen de laquelle ils obtiennent des passeports, qui sont respectés de tous ces pirates. Un Anglais, qui a été cinq mois leur prisonnier, m'a raconté qu'un de leurs capitaines fut condamné à l'amende de 500 piastres, pour s'être emparé d'un vaisseau muni de ces passeports. Ils n'ont pas osé jusqu'ici faire aucun établissement sur le continent, malgré le grand nombre de leurs partisans, parmi les habitans, qui leur fournissent des vivres et des munitions. Ils sont en possession de la grande île d'Hainan et d'une partie de la côte du sud-ouest de Formose,

1810.
février.

dont l'empire doit sentir vivement la perte, puisque l'ormose est le grenier du Lo-Kien et d'une partie de la Cochinchine. Ils s'étaient même établis au Tonkin; mais depuis que le roi de la Cochinchine s'en est emparé, ils en ont été chassés, et ce sont maintenant les côtes de la Chine sur lesquelles ils exercent leurs pillages. On me dit pourtant qu'ils retournent au Tonkin, dont les habitans sont mécontents du nouveau gouvernement. Ces redoutables rebelles n'ont encore aucun chef principal: cependant les chefs des diverses divisions paraissent très-unis entre eux (1).

On m'assura qu'il existait dans toute la Chine, et notamment dans les provinces méridionales et occidentales, une secte, ou, pour mieux dire, une association formée des mécontents de toutes les classes. Les membres de cette société nombreuse prennent le nom de *Tientie-hoe*, c'est-à-dire ciel et terre. Ils ont des signes secrets par lesquels ils se reconnaissent:

(1) Les dernières nouvelles de la Chine apprennent que la rébellion s'étend de plus en plus. On m'écrit, du 14 février 1810, que dans les derniers mois de 1809, une flotte considérable de ces pirates avait remonté le Tigre, jusqu'à la première barre et bloqué Canton, jusqu'à ce qu'à la prière du Gouvernement chinois, les Anglais les eussent chassés du fleuve.

1806.
Février.

il faut payer une somme peu importante pour y être admis. Les rebelles sont, dit-on, puissamment appuyés par cette société, qui les instruit de tout ce qui peut contribuer à leur sûreté. On ajoute même que le Tai-tok en est membre, et qu'en laissant échapper la flotte des rebelles, il n'a fait que se conformer aux ordres de sa société. Il existe, surtout dans le nord de la Chine, une autre association du même genre, sous le nom de *Pè-liu-kao*, c'est-à-dire ennemis des religions étrangères, dont le motif est aussi le mécontentement contre le gouvernement actuel et la haine de la dynastie régnante.

L'empereur actuel, Kia - King, quinzième fils de Kien-Long, n'est pas doué du génie de son père : sans talens, sans énergie, sans goût pour les lettres et les sciences, il est plutôt enclin à la cruauté ; penchant qu'il peut satisfaire aisément, dans un vaste pays où son pouvoir est illimité : on l'accuse même d'être adonné à l'ivrognerie et à un vice contre nature. Ces défauts, qui ne peuvent manquer d'influer sur la marche du gouvernement, joints à la jalousie de ses frères plus âgés que lui, qui croient avoir des droits plus fondés au trône, rendent sa situation fort précaire. Il y a quelques années, l'on attenta à sa vie : en 1803, on découvrit une nouvelle conspiration, à la-

1866.
Février.

quelle il n'a échappé que très-difficilement. Cette conspiration doit l'inquiéter d'autant plus, que l'enquête a fait connaître, parmi les complices, les principaux personnages de sa cour, et même quelques personnes de sa famille : il a, en conséquence, arrêté prudemment toute recherche ultérieure. Le manifeste publié à cette occasion est remarquable autant par le style que par l'adresse avec lesquels on a su se tirer d'une affaire épineuse. Il était dangereux de faire le procès à des coupables revêtus de dignités et entourés de considération, quoiqu'il fût reconnu que plusieurs grands de l'empire étaient accusés d'avoir pris part à la conspiration. Les déclarer entièrement innocens eût été la preuve d'une faiblesse qu'un empereur de la Chine ne doit jamais laisser voir à ses sujets. L'empereur déclare donc, dans son manifeste, que les dépositions de l'assassin devaient être fausses, parce qu'il était impossible que les plus fidèles serviteurs de l'Etat eussent pu participer à un crime aussi abominable ; qu'il faut considérer le meurtrier comme un chien enragé, qui attaque tous les hommes qu'il rencontre, sans avoir aucune liaison avec d'autres ; il y a même un oiseau qui dévore sa propre mère sans y être excité : et quels complices pourrait-on trouver pour une action si monstrueuse ? Le manifeste nomme avec reconnais-

1806.
Février.

sance quatre personnages de la cour qui ont saisi l'assassin et sauvé la vie de l'empereur au péril de leurs jours. Il adresse en même temps des vifs reproches aux autres, d'être restés spectateurs oisifs de l'attentat, et témoigne son étonnement de ce que, sur cent personnes dont l'empereur était entouré en ce moment, six seulement aient montré de l'intérêt pour sa vie. « Que peut-on attendre, dans les circonstances ordinaires, de gens si indifférens dans les plus grands dangers? C'est cette indifférence qui me fait du mal bien plus que le poignard de l'assassin. » L'empereur conclut par la réflexion décourageante que, malgré ses soins infatigables pour le bien de l'État, il serait possible que son administration pût être blâmée, et promet de la reformer de manière à ne plus donner lieu à de pareils mécontentemens. Le criminel, nommé Chin-Té, homme de la plus basse extraction, fut condamné à une mort lente et douloureuse. Ses fils, Lon-Mao et Song-Mao, furent simplement étranglés, en considération de leur bas-âge. L'un avait dix ans, l'autre neuf. Quant au reste des conjurés et accusés, ils furent mis en liberté aussitôt après la publication du manifeste. La *Gazette de Péking*, en annonçant la punition de Chin-Té et de ses deux fils, ne parla pas d'un prince de la famille impériale, torturé jusqu'à la mort, comme coupable d'a-

(1) C
des cri
un de
cèdre,
tres cri

voir été à la tête des conjurés. Ce prince était le fils de Ho-Tchoung-Tang, premier ministre de Kien-Long. A peine ce grand prince fut-il descendu dans la tombe, que l'empereur actuel, avide de s'emparer des biens immenses du ministre, le fit mourir, sous prétexte de crimes imaginaires dont lui-même l'accusait (1). Conformément aux *sages lois* du gouvernement chinois, le fils eût dû partager le sort de son père : il dut alors la vie à son épouse, sœur de Kia-King. Il ne put ensuite échapper à sa destinée.

La promesse de l'empereur, contenue dans le manifeste, de réformer l'administration, n'était pas sans doute bien sérieuse; pendant notre séjour à Canton le bruit se répandit qu'un favori de l'empereur, dans le sens honteux de ce mot, venait d'être enfin disgracié : il avait su prendre depuis plusieurs années un si grand pouvoir sur son faible monarque, que les affaires les plus importantes ne se faisaient que par lui, et qu'il vendait sans pudeur, au plus offrant, les emplois

(1) On trouve, dans les ouvrages de Barrow, la liste des crimes dont l'empereur accusait Ho-Tchoung-Tang : un de ces crimes était d'avoir bâti une maison de bois de cèdre, qui est réservé pour les palais impériaux. Les autres crimes n'étaient pas moins frivoles.

1806.
Février.

les plus importans et les places les plus honorables. On ignorait la cause de sa disgrâce qui sauva la vie du précédent fou-yon ou gouverneur civil de Canton, très-honnête homme, contre lequel il s'était formé une dangereuse intrigue à la cour sous la protection du favori. Un marchand récemment arrivé de Péking et que je vis chez M. Beale nous raconta que l'empereur, depuis le renvoi de son favori, avait sérieusement résolu d'introduire plus d'ordre dans le gouvernement de l'empire et plus d'équité dans l'administration de la justice: il avait publié un édit dans lequel il permettait à tous ses sujets de lui écrire directement et de lui adresser eux-mêmes toutes leurs plaintes; mais comme il n'existe de postes aux lettres à la Chine qu'entre Canton et Péking, il est vraisemblable que l'empereur ne recevra pas beaucoup de requêtes des provinces éloignées de la capitale; l'édit a peut-être aussi été rédigé dans un moment de repentir, et l'empereur aura voulu montrer à ses sujets avec quels soins paternels il s'occupe de leur bien-être; ils sentiront bien cependant que la volonté de l'empereur ne peut avoir de résultat. L'état du peuple s'améliorerait plus efficacement si l'on obligeait les vicerois et les officiers inférieurs à protéger le peuple contre les abus. Barrow cite plusieurs exem-

pl
le
le

d'i
13
de
con
jus
voy
que
rive
auc
quo
Chin
mill
res a
brui
à en
par l
prin
sent
est t
peu
conf
ment
dans
la di
extor

bles révoltans de traitemens durs et cruels que les Chinois sont obligés de souffrir de la part de leurs supérieurs.

1806.
Février

Nous eûmes une preuve frappante du peu d'intérêt que l'on porte à la classe pauvre. Le 13 décembre, un violent incendie éclata près de la rive occidentale du Tigre, vis-à-vis les comptoirs européens, et dura depuis six heures jusqu'à minuit. Si M. Drummond n'eût pas envoyé sur-le-champ ses pompes, il est probable que toute la rangée de maisons situées sur cette rive eût été la proie des flammes, puisqu'il n'existe aucun établissement pour arrêter les incendies quoiqu'ils soient très-communs à Canton. Les Chinois ne se servent pas de pompes à feu; des milliers d'hommes se rassemblent aux premières annonces de feu, mais ils font beaucoup de bruit et ne sont d'aucun secours. On se borne à empêcher que les rues ne soient obstruées par l'affluence du peuple, et ni le vice-roi ni les principaux fonctionnaires publics ne se présentent; un seul Mandarin, de rang inférieur, est tenu d'y paroître, et son autorité est très-peu efficace. D'ailleurs, il a fort peu d'intérêt conformément aux maximes de son gouvernement, à faire usage de son pouvoir; il ne voit dans la ruine de quelques milliers de sujets que la diminution du nombre de ceux dont il peut extorquer de l'argent. Le gouvernement ne

1806.
Février.

prend pas plus de mesures contre les typhons qui causent chaque année des ravages affreux sur les côtes de la Chine. Il périt dix mille hommes dans le Tigre par un de ces typhons, un mois avant notre arrivée à Macao ; à peine parle-t-on encore aujourd'hui de cette déplorable catastrophe : si l'on en fait mention, c'est comme d'un événement ordinaire.

Combien ce peuple insensible, s'il était capable de reconnaissance, ne devrait-il pas en avoir pour les Anglais qui ont commencé en 1805 d'introduire la vaccine et cherché à la propager dans tout l'empire ! Le docteur Pierson, second médecin de la loge anglaise, leur a rendu par là un service inappréciable, car en aucun pays du monde, la petite vérole ne cause autant de ravages qu'à la Chine ; je doute cependant que ce bienfait, dicté par l'humanité, soit apprécié comme il le mérite ; je suis convaincu au contraire que si le docteur Pierson avait le malheur de perdre un de ses malades, par un accident quelconque, il en serait puni sévèrement, d'après leurs lois barbares, si l'on pouvait le saisir, sans avoir la moindre attention aux milliers d'hommes qu'il a sauvés, ni aux millions de ceux qui lui devront la vie. On voit aux jours fixés par le docteur Pierson, pour l'inoculation de la vaccine, un nombre prodigieux de femmes avec leurs enfants sous les galeries de la loge anglaise.

1860.
Février.

Le docteur Pierson vaccine chaque fois au moins deux cents enfans gratuitement. Afin de lever tous les scrupules et les préjugés des Chinois contre la vaccination, il a écrit un petit ouvrage sur l'histoire et l'utilité de cette opération ; il indique en même temps les procédés les plus importans à observer et à suivre. Sir George Staunton l'a traduit en chinois, et l'on en a distribué gratuitement des milliers d'exemplaires (1). Il fut imprimé sous le nom de Houn-Koa, membre du hong, parce qu'aucun livre ne peut être imprimé à la Chine que sous le nom d'un Chinois. Le vaniteux Pan-Koui-Koa eût vivement désiré d'avoir cet honneur, mais M. Drummond a préféré Houn-Koua, qui, d'ailleurs, s'était offert le premier. Les médecins chinois sont fort opposés à la vaccine, et se donnent beaucoup de peines pour empêcher qu'elle ne se propage. Elle avait déjà fait tant de progrès malgré leurs efforts inhumains, que les ignorans ne seront plus en état d'y mettre obstacle. Le gouvernement tolère la vaccine, sans rien faire en sa faveur. Cette tolérance est cependant une preuve qu'il en reconnaît les avantages. Le docteur Pierson, en introduisant la vaccine, avait instruit en même temps quatre

(1) Le docteur Pierson a eu la bonté de m'offrir un exemplaire de cette curiosité littéraire.

1806.
Février.

Chinois à la pratiquer; ils mettaient autant d'activité et de zèle à l'étendre dans les environs et dans la ville de Canton, que le docteur Pierson à la propager dans le faubourg de Canton et à Macao. Une lettre qu'il a reçue de Nanking, lui a appris qu'on y avait découvert la matière variolique aux pis des vaches de cette partie de la Chine. L'honneur d'avoir introduit le premier la vaccine à la Chine appartient sans contredit au docteur Pierson; peu s'en est fallu cependant qu'il ne lui eût été enlevé par le docteur Balmis, médecin espagnol, qui vint de Manille à Macao, en septembre 1805, ignorant que les Anglais l'avaient déjà prévenu. Le docteur Balmis avait été envoyé en 1803 par le gouvernement espagnol, pour introduire la vaccine dans l'Amérique méridionale et aux Philippines. Il aborda ensuite à la Chine (1). Ses vues bienfaisantes n'ont rien perdu de leur mérite, pour être venu trop tard: je suis cependant persuadé qu'il eût moins réussi que le docteur Pierson, parce que la position avantageuse des Anglais leur donne plus de facilité à vaincre les obstacles assez nombreux auxquels il fallait s'attendre.

(1) Le docteur Balmis quitta la Chine pour retourner en Europe, environ une quinzaine de jours avant nous. Il partit de Macao, sur le vaisseau le *Bon-Jésus*, destiné pour Lisbonne.

Des missionnaires s'efforcent, depuis près de trois siècles, de répandre la religion chrétienne à la Chine ; ils paroissent maintenant sur le point d'éprouver le même sort qu'au Japon : le gouvernement recommence à les persécuter. Peut-être doit-on moins s'en étonner que de la persévérance des missionnaires. Après une expérience aussi longue, le nombre de leurs prosélytes doit être très-petit en comparaison de l'immense population de ce grand empire, peut-être même n'égale-t-il pas celui des enfans qu'on y tue chaque jour de l'année (1). Cependant le clergé catholique continue d'envoyer presque annuellement des missionnaires à la Chine, quoiqu'il ne doive pas ignorer que s'ils ont été tolérés, ils le devaient peut-être uniquement au goût de quelques empereurs pour les sciences, et surtout à l'ignorance des Chinois.

Depuis long-temps l'empereur était mécontent de l'empressement des missionnaires à convertir ses sujets Tartares, comme le prouve le manifeste publié à ce sujet. Voici ce qui a occasioné la nouvelle persécution. Le P. Adjudati, missionnaire italien, avait envoyé de Péking, à un de ses amis à Canton, une carte qu'il

(1) M. Barrow en estime le nombre à 9000 dans la seule ville de Péking.

1806.
Février.

avait dressée, d'un district de la Chine, où il avait long-temps séjourné. Le porteur arrive sur les frontières de la province de Péking, où les voyageurs sont rigoureusement visités, on lui trouve cette carte et plusieurs lettres de divers missionnaires à leurs amis à Macao. On lui avait probablement recommandé plus de circonspection qu'à l'ordinaire pour les papiers qui lui étaient confiés, puisqu'il prétendit d'abord qu'il venait d'une autre province; mais dès qu'on s'aperçut qu'il ne disait pas la vérité, on l'arrêta, et il fut envoyé à Péking avec la carte et les lettres. On le mit à la torture, pour lui faire avouer le nom des personnes qui l'avaient expédié; il nomma Adjudati. Celui-ci fut aussitôt emprisonné, sa maison et celles de tous les missionnaires à Péking furent fouillées avec la plus grande rigueur. Comme on les soupçonnait tous, on envoya les lettres à l'évêque russe pour qu'il les traduisit. Il s'excusa d'accepter cette odieuse commission, sous prétexte de son peu de connaissance de la langue dans laquelle elles étaient écrites. Cette déclaration de l'évêque a sauvé beaucoup de personnes, et les missionnaires en ont été très-reconnaissans. Les livres de piété, que les missionnaires avaient fait traduire en langue tartare et chinoise, furent non-seulement confisqués et brûlés, mais on

imputa aussi à crime aux missionnaires leur zèle pour faire des prosélytes. Je possède la traduction que sir George Staunton (1) a faite

1806.
Février.

(1) Sir George Staunton accompagna son père, secrétaire de l'ambassade de lord Macartney à Péking. Il est actuellement membre de la Loge anglaise à Canton. C'est peut-être de tous les Européens, celui qui connaît le mieux la langue chinoise. Il en avait déjà commencé l'étude à bord, pendant son voyage à la Chine, et la continua avec un succès étonnant pour son âge, car il n'avait alors que douze ans. Depuis il a fait un long séjour à Canton, et l'on ne peut douter que sa persévérance et ses dispositions naturelles ne lui aient acquis la connoissance la plus approfondie de cette langue difficile. Il possède une bibliothèque chinoise, considérable, qu'il augmente tous les jours, ayant à cet égard toutes sortes de facilités et n'épargnant aucune dépense. Il traduit tous les manifestes de l'empereur et les relations des événemens les plus importants de l'empire, qu'il tire de la gazette de Péking. Il est parvenu à se la procurer régulièrement, quoiqu'il soit défendu, sous les peines les plus sévères de vendre des gazettes et des livres chinois aux étrangers. La publication d'une semblable collection de faits et de documens originaux, accompagnés des remarques d'un homme aussi instruit, jettera de grandes lumières sur l'état actuel de la Chine. Sir George s'occupe actuellement de la traduction d'un autre ouvrage fort intéressant: c'est le journal du voyage d'une ambassade envoyée en 1713, en Tartarie et en Russie. Ce journal contient en même temps, une description de la Russie et une carte de cet empire. On trouve dans la relation de ce

1806.
Février.

de l'édit impérial concernant les mesures prises contre les missionnaires. Cet édit est rédigé avec esprit. On y tourne habilement en ridicule plusieurs des dogmes religieux contenus dans les livres des missionnaires; on les déclare absurdes, on y accuse les missionnaires de chercher à convertir les Tartares à la religion chrétienne. Cette religion, dit le manifeste, si l'on en juge par les livres qui la contiennent, doit être plus déraisonnable que celle de Fo et de Tao-Ssé (1). On y cite particulièrement, comme extravagante, l'histoire répandue par les missionnaires parmi les Tartares, d'un certain Pei-Tsé, prince de cette nation, qu'une légion de diables a conduit en enfer, où il est plongé éternellement dans un lac de feu, à cause de ses mauvaises actions,

voyage imprimée par ordre du Gouvernement, les instructions de l'empereur à son ambassadeur. * Mais l'ouvrage le plus important que le monde savant attend de sir George Staunton, et auquel il travaille depuis plusieurs années, est une traduction complète des lois chinoises. Sa connoissance de la langue le rend le membre le plus utile de la Loge anglaise.

(1) La religion de Fo est la plus répandue à la Chine, elle est originaire des Indes. Tao-Ssé est une secte fondée peu de temps après Confucius; ses partisans se nomment les fils de l'immortalité.

* Cet ouvrage vient de paraître en anglais, en 1821.

1866.
Février.

et surtout pour n'avoir pas écouté les remontrances de son épouse Fo-Tsien, princesse tartare. « Les missionnaires n'ont pu connaître ces noms de Pei-Tsée et Fo-Tsien que par des conversations fréquentes avec les Tartares, « ensorte que l'absurdité de leur fiction, relative à la punition de ce prince, saute aux yeux. » L'empereur ridiculise de la même manière l'histoire de sainte Ursule, répandue par les missionnaires. Son père l'ayant punie pour désobéissance, Tien-Tchi (maître du ciel et de la terre), en fut si courroucé, qu'il le frappa de la foudre. « Cette histoire, dit le manifeste, tend à engager les parens à ne pas s'opposer aux desseins et aux entreprises de leurs enfans, ce qui est en opposition au sens commun et à l'ordre social, et n'est pas moins dangereux que la fureur aveugle d'un chien enragé. » L'empereur conclut son manifeste par exhorter ses sujets tartares à se tenir en garde contre les missionnaires et à rester fidèles à leur religion, leurs lois et leurs usages. Mais pour arrêter le mal autant que cela est possible, il ordonne la nomination d'une commission, chargée expressément de surveiller très-attentivement les missionnaires. Adjudati fut exilé en Tartarie, Salvati, autre missionnaire italien, qui parcourait l'empire sans permission du gouvernement, et qui fut arrêté

1806.
Février.

près de Canton, doit être maintenant renfermé dans une prison. On me parla aussi d'un Polonais pris sur les frontières, et qui a, dit-on, souffert le martyre le plus affreux.

Les recherches les plus sévères contre les Chrétiens ont été la suite immédiate de cet édit. Quiconque était convaincu d'avoir embrassé le christianisme, devait incessamment l'abjurer, sous peine de mort. Deux seuls échappèrent à cet arrêt : c'étaient deux principaux mandarins, parens de l'empereur ; ils furent relégués chez les Tartares Eleuths. L'abbé Mainguet, missionnaire français, qui se trouvait à Canton pendant notre séjour, comme agent des missionnaires de la Chine, prétendait que la persécution contre les chrétiens n'était plus si sévère, quoique les missionnaires à qui l'on avait permis de rester à Péking y fussent constamment surveillés avec beaucoup de rigueur, et qu'il fût défendu à tout missionnaire de s'introduire dans l'intérieur de la Chine. Deux missionnaires français arrivèrent de l'intérieur à Canton, dans les premiers jours de janvier de cette année, pour être transportés à Macao. Ils y avaient attendu pendant cinq ans la permission d'aller à Péking ; l'ayant enfin obtenue, ils n'étaient plus qu'à une petite distance de la capitale, lorsqu'ils reçurent l'ordre de retourner à Macao. C'était la suite de la

disgrâce des missionnaires. Pendant les deux jours qu'ils s'arrêtèrent à Canton, il leur fut défendu de sortir de la ville ; mais ils purent recevoir les visites de leurs amis. Le bateau qui les conduisait portait en grosses lettres qu'ils étaient renvoyés dans leur patrie par ordre de l'empereur. Au reste, ils étaient très-contens de la manière dont on les avait traités sur la route ; on ne les avait point surveillés avec sévérité et on les avait défrayés aux dépens de l'empereur. Ce voyage eût été même pour eux très-agréable, si leur but n'eût point été manqué. Ils retourneront probablement en Europe, puisqu'ils ne peuvent effectuer leur projet.

Canton est une grande ville de commerce, particulièrement intéressante pour un étranger, parce qu'il y trouve rassemblés des hommes de presque toutes les nations du monde. Indépendamment des Européens, il y voit aussi des Arméniens, des Mahométans, des Indous, des Bengalis, des Parsis (1) et autres Asiatiques ; la

(1) Les Parsis sont des descendans des anciens Perses, qui, dans les temps où la religion mahométane fut introduite en Perse, abandonnèrent leur pays et s'établirent à Bombay. Ils suivent la doctrine de Zoroastre. D'autres se sont aussi réfugiés dans le Mozambique, où la plus grande partie du commerce passe par leurs mains.

1806.
Février.

plupart viennent par mer des Indes à Canton. Plusieurs ont dans cette ville leurs agens, qui y restent constamment, sans être obligés comme ceux des nations d'Europe, de se retirer en été à Macao. Les marchands mahométans, quoiqu'aussi étrangers aux Chinois que les Européens, ont pourtant la permission d'aller à Canton et d'y demeurer. Un d'eux, homme très-sensé et qui parlait très-bien anglais, nous raconta, ce qui m'a été confirmé depuis, qu'il connaissait deux Russes à Canton qui n'y restaient pas volontairement: ils y étaient depuis vingt-cinq ans et y finirent probablement leurs jours. L'un, d'après sa description, est un homme de grande taille et dont les manières annoncent de l'éducation. Le mahométan lui demandant un jour par quelle aventure il se trouvait à Canton, il ne répondit que par des larmes. Cette sorte de réponse prouve seule que cet homme n'est pas de basse extraction. Ces deux Russes ne sont point en prison, ils ont la permission d'aller librement dans ce qu'on nomme la ville Tartare, mais ils ne peuvent franchir les limites qu'on leur a fixées. L'un d'eux fut même obligé de se marier il y a quatre ans par ordre du vice-roi.

Le mahométan les instruisit de notre séjour dans leur voisinage. J'ai pensé qu'il serait trop dangereux d'essayer de leur parler, et plus en-

core de tenter de les soustraire à leur captivité, quoique j'eusse nourri cette idée pendant quelque temps.

1806.
Février.

Ce mahométan me fournit des anecdotes intéressantes sur un homme singulier qui, pendant notre séjour à Canton, se montrait tous les jours, pratiquant les vertus d'un saint. C'était un Indou, natif de Delhi, qui appartenait à cette classe d'hommes nommés fakirs. Ils vont constamment d'un lieu à l'autre, s'attirent bientôt l'attention et l'admiration du vulgaire par leur piété apparente et par leur mépris de toutes les choses terrestres, et finissent par être révéérés. Ce fakir parcourait depuis dix ans la partie orientale de l'Asie, le Pegou, Siam, la Cochinchine et le Tonkin; du Tonkin il était venu à Macao au mois de septembre 1804. Comme il ne voulait répondre à son arrivée à aucune des questions qu'on lui fit, on le mit en prison. Après lui avoir fait souffrir pendant cinq jours toutes sortes de désagrémens qu'il endura avec une patience inaltérable, on lui rendit la liberté, dont il profita pour aller à Canton. Je le vis dans les rues marcher à pas lents, ou se tenir debout, au coin d'une maison, entouré d'une foule de spectateurs et exposé aux moqueries des enfans, qui le grattaient, le pinçaient, le tiraillaient et lui jetaient des pelures d'oranges au visage, sans qu'il témoignât

1806.
Février.

la moindre humeur contr'eux. Il leur distribuait au contraire des fruits et même de l'argent. Les mahométans résidant à Canton, qui le regardaient comme un saint, lui témoignaient le plus grand respect et lui fournissaient de l'argent. Celui que je connaissais m'assura que ce fakir était très-instruit, qu'il parlait avec facilité le persan et l'arabe; qu'il était même très-versé dans le langage de la cour de Delhi. Il ne visitait à Canton que les mahométans, et si quelqu'un l'engageait à s'asseoir il partait aussitôt et ne revenait plus. Il n'a vécu pendant dix ans que de feuilles et de racines. Maintenant il mange de tout, mais avec la plus grande sobriété. Son principe est la parfaite indépendance: et ses seuls efforts, il le prétend du moins, tendent à dompter ses passions. Perdre patience et paraître ému, serait le plus grand malheur qui pût lui arriver. Cependant, bien loin d'éviter les occasions de mettre sa patience à l'épreuve, il les cherche, et supporte, avec le stoïcisme le plus héroïque, tous les désagrémens dont on l'accable outre mesure. Quand il se tient debout, on croirait voir une statue. Aucune partie de son corps ne remue, aucune fibre ne se contracte sur sa physionomie, malgré tous les outrages qu'on peut lui faire; il fermait seulement les yeux lorsqu'on le regardait trop fixement. Il supportait la chaleur et le froid

(1)
vend
avec
glace
contr
été. I
teilles

1806.
Février.

d'une manière étonnante. Le froid est assez sensible à Canton dans les mois de décembre et de janvier, le thermomètre y descend souvent au-dessous de zéro (1). Cependant le fakir allait partout dans les rues sans vêtement. C'était un homme bien fait, d'une taille au-dessus de la moyenne, ses traits étaient réguliers, ses yeux étincelans, sa peau était de couleur brune foncée, comme celle des Indous du nord, ses cheveux noirs étaient très-crêpus. Il allait toujours nu, sans autre couverture qu'une pièce de toile grise grossière, qui descendait des hanches jusqu'au gras de jambe. Selon mon mahométan, rien ne lui faisait tant de peine que d'attirer l'attention, c'est pourquoi il ne restait pas long-temps dans un endroit, puisqu'il l'excitait partout, et voyageait ainsi constamment d'un lieu à l'autre. On pouvait croire cependant que son affectation de se montrer journellement dans les rues, prouve assez que son but, comme c'est celui de tous les charlatans et jongleurs

(1) Il avait gelé si fortement le 22 décembre, qu'on vendait de la glace dans les rues, les Chinois l'achètent avec d'autant plus d'empressement qu'ils regardent la glace fondue ou l'eau de glace, comme un remède assuré contre les fièvres fréquentes auxquelles ils sont sujets en été. Ils gardent cette eau avec grand soin, dans des bouteilles, pour en faire usage dans leurs maladies.

1806.
Février.

religieux, fakirs et autres, est de se faire remarquer. Son abstinence extrême et sa renonciation à toutes les jouissances physiques sont remplacées sans doute par des jouissances d'un autre genre qu'une tête à l'envers peut seule apprécier et savourer. Je fus un jour étrangement surpris, après avoir causé de cet homme extraordinaire avec mon mahométan, de la proposition qu'il me fit d'emmener avec moi ce saint en Russie. Il voulait, avec tous les autres mahométans de Canton, payer les frais du voyage, ne doutant pas du grand rôle que jouerait ce fakir en Russie. Il fut bien mortifié, quand je rejetai sa demande.

L'état du commerce européen à la Chine a essuyé beaucoup de changemens depuis vingt ans. Avant les guerres de la révolution française, toutes les nations de l'Europe, la Russie, et l'Allemagne exceptées, prenaient part au bénéfice considérable de ce commerce. Cependant depuis le *commutation act* en 1784, l'importation des marchandises de la Chine en Angleterre égalait celle de toutes les autres nations réunies. Les Américains, alors indépendans depuis peu de temps, commencèrent bientôt à fréquenter Canton. Ils y avaient déjà expédié quinze vaisseaux en 1789; leur commerce augmenta depuis, à mesure que celui des autres nations diminuait, à l'exception pourtant

de l'Angleterre. On croyait que le commerce des Anglais souffrirait aussi de la concurrence des Américains. Cette opinion n'est pas fondée, puisque toutes les marchandises chinoises transportées sur les vaisseaux anglais ne manqueront jamais de débit, tant dans l'Angleterre même, où la consommation de thé est prodigieuse, que dans ses colonies des Indes orientales et occidentales, de l'Amérique et de la Nouvelle Hollande.

1800.
Février.

Parmi les autres nations de l'Europe, les Hollandais étaient ceux qui expédiaient autrefois, après les Anglais, le plus grand nombre de vaisseaux à Canton : cependant ce nombre ne passait pas cinq par année. Depuis 1795 il n'a paru aucun vaisseau hollandais à Canton. Le comptoir s'y maintient cependant encore, dans l'espérance de temps plus heureux ; les membres, au nombre de six, reçoivent annuellement leur salaire. Quoiqu'ils ne fassent aucune affaire, ils suivent toujours la marche ordinaire d'aller en octobre à Canton et de retourner en février à Macao.

Les Français n'ont jamais fait beaucoup de commerce à la Chine, et la révolution l'a fait cesser entièrement.

Les Espagnols qui auraient dû en avoir un considérable à cause de la proximité des Philippines, n'y envoyaient guère plus d'un ou deux vais-

1806.
Février.

seaux par an, et souvent pas un seul. Au reste, ce commerce n'existe plus depuis leur guerre avec l'Angleterre. Ils expédient pourtant encore quelques petits navires de Manille pour Emoui sur la côte sud-ouest de la Chine.

Il semblerait que le commerce des Portugais à la Chine devrait être très-florissant par le grand avantage que leur donne la possession de Macao qui les met à l'abri des chicanes des employés de la douane et du gouvernement chinois, ainsi que des frais considérables que doivent payer les vaisseaux des autres nations qui vont à Vhampoà; cependant ce commerce se borne à deux ou trois navires qui vont chaque année en Europe, et à une demi-douzaine expédiés du Bèngale : encore les Portugais n'ont-ils aucune part aux chargemens de ces derniers vaisseaux qui appartiennent en entier aux Anglais; ils ne font que prêter leur pavillon pour les amener à Macao.

Le commerce des Suédois à la Chine est devenu très-précaire depuis le *commutation act* d'Angleterre et la guerre de 1788 avec la Russie, pendant laquelle le roi tira de grosses sommes de la compagnie de Gothenbourg. Ils n'ont jamais, au reste, expédié plus de trois vaisseaux pour Canton, et depuis le *commutation act*, seulement deux, souvent même un seul, et plusieurs fois aucun. Il n'en est pas ar-

rivé cette année, et l'on prétend que la compagnie de Gothenbourg est dissoute.

1806.
Février.

Le commerce des Danois est très-régulier et conduit avec autant d'ordre que d'économie, mais ils n'ont jamais expédié plus de deux vaisseaux par an à Canton.

On connaît le sort de la compagnie autrichienne des Indes à Ostende. On a vu cependant depuis à Canton des vaisseaux sous le pavillon autrichien comme on en voit sous ceux de Raguse, de Gènes, de Toscane, de Hambourg et de Brême; mais tous ces vaisseaux sont pour le compte de particuliers anglais qui ne pouvant prendre part autrement au commerce de la Chine à cause du privilège exclusif de la Compagnie des Indes, se servent de ce moyen.

Ce court exposé suffit pour faire voir que les Anglais et les Américains font seuls un commerce de quelque importance à la Chine, et que celui des Américains est prodigieusement augmenté, les vaisseaux qu'ils y emploient étant plus petits que ceux des autres nations commerçantes; en revanche ils en envoient annuellement quarante à cinquante. Il ne se passe pas de mois dans lequel il n'arrive ou ne parte des vaisseaux américains. La plupart viennent de la côte nord-ouest d'Amérique et apportent des pelleteries, qui, malgré la diminution de

1806.
Février.

valeur qu'elles ont éprouvée dans ces derniers temps, auront toujours à la Chine un débit aussi assuré que celui du coton, de l'étain et de l'opium. D'autres vaisseaux américains viennent des Etats-Unis et d'Europe. Les cargaisons de ces derniers ne sont qu'en argent comptant et en denrées ou marchandises d'Europe, d'Amérique et des Indes, comme eau-de-vie de France, rhum, vin, goudron, mâts, fer, cordages, etc. Quelques-uns vont à Batavia ou au cap de Bonne-Espérance; ils en rapportent des cargaisons entières de vin et d'arak pour l'usage des vaisseaux européens à Canton. Ils prennent en retour des nankins, de la porcelaine, de la soie, et surtout du thé dont il n'est jamais difficile d'obtenir une cargaison à Canton, puisque les magasins des marchands chinois en sont tellement remplies qu'ils n'en demandent qu'un prix très-raisonnable, tandis qu'ils reçoivent en échange, à beaucoup plus haut prix, les marchandises qu'on leur apporte. On regarde à Canton le nankin et la soie, non comme marchandises, mais comme de l'argent comptant. Le marchand n'achète pas volontiers pour de l'argent; s'il n'a pas trop sujet de méfiance, il donne volontiers une cargaison de thé à crédit afin de s'en défaire. Les Américains se chargent donc principalement de cette denrée, parce que de cette manière ils ont l'avantage de

1806.
Février.

vendre leur cargaison à meilleur prix, et d'être plutôt expédiés ; ce qui est très-important à Canton, le séjour y étant très-coûteux, et la santé des équipages en souffrant beaucoup. Le goût du thé est aussi répandu en Amérique qu'en Angleterre, les Américains l'ayant hérité de leur ancienne patrie ; la consommation en est si considérable que les marchands sont toujours sûrs de le vendre ; ils portent ce qui leur reste en France, en Hollande et dans les ports du nord de l'Allemagne.

Les Américains ne le cèdent à aucune nation en esprit de commerce, et comme ils sont habiles marins, leurs bâtimens emploient moins de matelots que les autres, en quoi il ne paraît pas possible de les surpasser. Leurs navires sont très-bien construits et meilleurs voiliers que beaucoup de vaisseaux de guerre. J'ai vu à Canton des capitaines qui, en dix mois, étaient venus d'Amérique à Canton et retournés de Canton en Amérique. Pendant que nous étions à Canton, le navire la *Fanny* y arriva dans les derniers jours de décembre après avoir fait en douze mois le voyage de Canton à Philadelphie, de Philadelphie à Lisbonne, et de Lisbonne à Canton. Cette dernière partie de la traversée n'avait pu avoir lieu, à cause des moussons contraires, que par la partie septentrionale du grand Océan et autour des îles Pe-

1806.
Février.

leu. Ce même navire était prêt à retourner à Philadelphie, au moment de notre départ, de sorte qu'il ne resta que cinq semaines à Canton. Les Américains ne laissent échapper aucune occasion avantageuse pour leur commerce. Nous vîmes un de leurs vaisseaux arriver à Canton avec une précieuse cargaison de bois de Sandal, que le capitaine était allé chercher sur une des îles Fidji, fameuses par leurs écueils dangereux et la cruauté de leurs habitans. Aucune île de ce groupe n'offre un mouillage sûr; un vaisseau anglais y fit naufrage en décembre 1804, il ne se sauva personne. Cet Américain avait failli à devenir victime de la férocité des habitans. Quelques insulaires de Tongatabou l'avaient accompagné aux îles Fidji : à peine furent-ils descendus à terre qu'ils furent tous massacrés. Si les Américains eussent débarqué, pareil sort leur était sans doute réservé. Le bois de Sandal est si estimé à Canton que le capitaine vendit très-avantageusement sa cargaison qui ne lui avait coûté que la peine d'abattre les arbres.

De toutes les espèces de thé, le plus fin est celui dont les Américains, comme les Anglais, achètent le moins. Parmi les thés verts, ils prennent de préférence une sorte d'haï-suen, que les négocians chinois nomment jeune haï-suen, et dont le prix est de trente-six à quarante

1866.
Février.

taels le pikul. Les thés que les Américains et les Anglais achètent en plus grande quantité, sont le congfou et le bouy. Ce dernier est le plus mauvais; mais la classe pauvre, en Angleterre, pour qui le thé est devenu un objet de première nécessité, en fait une très-grande consommation. L'inspecteur du thé, à Canton, m'assura qu'en Angleterre on mêlait souvent le congfou avec le bouy, et que le débit n'en était pas moins grand. Le bouy est à très-bas prix à Canton; il ne coûte que onze à douze taels le pikul. Si la Russie continuait à commercer avec Canton, ce qui est fort à désirer, l'importation de ce thé à bon marché serait, je crois, un grand bienfait pour les pauvres habitans de l'empire, qui, une fois accoutumés à cette boisson, feraient peut-être un usage moins fréquent de l'eau-de-vie de grains. Presque toutes les provinces de la Russie abondent en excellent miel, qui remplacerait parfaitement le sucre pour boire le thé. J'ai vu, dans mon vaisseau, avec quelle facilité les Russes peuvent s'habituer et prendre goût au thé. A l'exception de quelques-uns de mes matelots, tous auraient donné volontiers leur ration d'eau-de-vie de France ou d'arak, pour le thé, que je faisais servir deux fois par jour, quand on n'était pas obligé d'épargner l'eau. Il est donc probable que l'usage du thé s'introduirait aisément parmi

1806.
Février.

le peuple en Russie, et diminuera celui de l'eau-de-vie ; la vanité pourrait peut-être aussi contribuer à le rendre général, car je suis persuadé qu'un homme du commun, s'il n'est pas entièrement perverti, préférera boire une tasse de thé chez lui et d'en régaler un ami, que d'aller vider un verre d'eau-de-vie au cabaret. On doit surtout recommander le thé sur les vaisseaux et dans les hôpitaux ; c'est un des meilleurs anti-scorbutiques et une boisson généralement très-saine ; les malades en éprouvent un grand soulagement. Le congou et le bouy, qui sont les sortes les moins chères, seraient les plus convenables sous ce rapport. L'importation du bouy serait d'ailleurs très-importante et même nécessaire dans le cas d'un commerce direct de la Russie avec Canton. On sait que le thé est une denrée qui se gâte facilement, et qu'il faut transporter avec beaucoup de précautions. Si l'on ne prenait que des thés fins, une grande partie serait perdue, étant placée immédiatement sur le lest. C'est pourquoi les Anglais mettent toujours un rang de thé bouy dans toute la longueur du vaisseau. Si quelques caisses en souffrent, ce qui arrive toujours, la perte est moindre, et les meilleures sortes sont ainsi garanties.

Il y a beaucoup de sortes de thé mitoyennes entre les plus fines et les plus grossières, qui

pourraient trouver du débit en Russie. Les négocians qui font le plus grand commerce de cette denrée, et qui la connaissent le mieux, prétendent qu'on ne peut y vendre que les sortes de thé les plus fines, parce que les nobles et les gens riches n'en veulent pas d'autre, tandis que les artisans et les paysans n'en boivent presque d'aucune. Je pense donc que le saotchong et le congfou, qui sont à très-bas prix, trouveraient un débit certain dans les provinces voisines de la mer Baltique. Le luxe n'y est pas encore parvenu au point de ne vouloir que du pè-kao ou du hoang ou impérial. La consommation du thé me semble plus forte dans ces provinces que dans celles de l'intérieur, et l'acquisition de la Finlande doit l'augmenter. En supposant que l'usage des sortes de thé les moins chères ne fût pas assez répandu en Russie, pour que la quantité importée fût consommée, on trouverait en tout temps un bon débit du reste dans les ports de l'Allemagne septentrionale et même en Suède, où le commerce de la Chine ne paraît pas prêt à refluer. Les seuls concurrens à craindre dans les ports d'Allemagne, seraient les Américains et les Danois; mais il est certain que nous pourrions faire le commerce de la Chine avec des avantages plus assurés que les Danois, pourvu qu'on le conduisît aussi méthodiquement et sur

1806.
Février.

les mêmes principes qu'eux ; l'état florissant de leur Compagnie des Indes en est la preuve. Le dividende des actionnaires s'est élevé, pendant plusieurs années, jusqu'en 1807, de 50 à 40 pour cent.

Indépendamment du thé, on pourrait encore vendre en Russie, avec grand profit, le nankin et la soie ; il n'en serait pas de même de la porcelaine. La grossière est trop mauvaise, et la meilleure trop coûteuse (1). La faïence anglaise est d'ailleurs bien supérieure à la porcelaine chinoise grossière, pour la qualité et l'élégance des formes. Les drogues d'apothicaire, les objets vernis, les poupées, les confitures, et autres objets pareils, sont trop insignifiants pour entrer en considération dans le chargement d'un vaisseau, et pour occuper un moment le suprécargue ; ils ne peuvent tenir leur place dans le magasin d'une grande association commerciale. La Compagnie Anglaise des Indes ne charge que du thé et de la soie, et laisse ces bagatelles aux officiers et aux matelots de ses vaisseaux.

(1) Les Américains sont les seuls qui chargent une grande quantité de porcelaine grossière, parce que la différence du transport en Amérique, de la faïence d'Angleterre et de la porcelaine de Chine, n'est pas considérable : d'ailleurs cette porcelaine leur sert de lest.

Si donc il était démontré que les cargaisons de plusieurs vaisseaux en thés fins et grossiers, en nankin et en soie, peuvent trouver une vente assurée dans les provinces européennes de la Russie, ce serait un motif de regarder le commerce de Canton comme très-important ; mais il le serait bien davantage encore, par la liaison nécessaire des colonies d'Asie et d'Amérique, dont les produits ne peuvent pas être vendus entièrement à Kiakhta. On ne doit donc pas laisser anéantir ce commerce, sauf des raisons politiques très-importantes.

Je vais exposer, en peu de mots, de quelle manière se fait le commerce européen à Canton ; il est entièrement entre les mains d'une Compagnie qui porte le nom de kohong, ou simplement de hong. Dès qu'un vaisseau arrive à Vhampoà, le premier soin du capitaine ou du suprécargue ou cargador, est de trouver un marchand de cette Compagnie, qui se charge, d'après les lois chinoises, d'être, comme je l'ai dit plus haut, le garant de ce vaisseau. Le gouvernement ne connaît que lui. C'est ainsi que pendant mon premier séjour à Canton, en 1798, le marchand caution d'un vaisseau anglais venant des Indes, fut condamné à une grosse amende, pour avoir, par méprise, envoyé une caisse d'opium, qui fut

1806.
Février.

ouverte à la douane (1), tandis qu'il ne fut pas question du capitaine du vaisseau. C'est, en général, à ce marchand caution que l'on vend la cargaison, sans y être cependant tellement obligé qu'on ne puisse faire affaire avec un autre, qui offrirait un meilleur prix ; mais cela n'arrive presque jamais. Quelques Américains ont voulu se soustraire à cette règle, qui est devenue une sorte de loi dans le hong : ils s'en sont très-mal trouvés. En tout cas, on perd toujours beaucoup de temps, si pour la vente et l'achat des marchandises, on s'adresse à un autre qu'au marchand caution. Comme le hoppo, ou directeur de la douane, extorque toujours une certaine somme du marchand caution, pour chaque vaisseau qui arrive, dans la supposition que ce marchand fera de gros profits dans l'achat et la vente de la cargaison, aucun vaisseau ne peut venir à Canton, s'il n'a pas quel-

(1) La découverte d'une caisse d'opium ne peut être faite que par méprise ; parce que les employés de la douane ne cherchent pas à trouver un objet prohibé dont ils ne tirent pas un grand profit. Malgré l'amende considérable dont le Gouvernement punit l'introduction de l'opium, il n'y a presque pas de vaisseau qui ne glisse sans danger, quelques caisses de cette drogue, devenue un besoin pour tous les grands de la Chine.

1866.
Février.

ques marchandises à bord; l'argent comptant ne suffit pas pour en obtenir la permission. Si je n'avais pas eu 400 peaux de loutres marines sur mon vaisseau, je n'aurais jamais eu la permission de le conduire à Vhampoà. Tout vaisseau venant de la côte nord-ouest d'Amérique avec des pelleteries, doit payer 5,000 piastres. Dès que le marché est conclu, l'acheteur déclare qu'il faut que le vendeur compte cette somme au hoppo. Si l'on ne s'y soumet pas, il diminue ses offres en conséquence; ainsi, l'on ne gagne rien à refuser. Si le marchand n'accorde pas la somme demandée, le hoppo s'arroge le droit de choisir les plus belles peaux de la cargaison; et comme il fait son choix sans beaucoup de ménagement et de délicatesse, on aime mieux compter la somme exigée.

La Néva fut taxée à 7,000 piastres, parce que le hoppo avait appris que les peaux de loutres de sa cargaison étaient plus belles que celles des Américains, et qu'elle avait aussi des peaux de renards noirs. La cargaison ne put être débarquée que lorsque le négociant caution eut terminé son accord avec le hoppo. Si l'on n'est pas content du prix offert, et si personne n'en offre un plus considérable, on est libre de rembarquer la marchandise non vendue; mais il faut en payer les droits pour la seconde fois,

1806.
Février.

comme *la Néva* y fut obligée pour quelques fourrures. Quelques écrivains ont dit à tort que la marchandise, une fois mise à terre, ne pouvait plus être retirée, sous aucun prétexte.

Ce fut le père de Pan-Kōui-Koa, premier marchand du hong, qui présenta au gouvernement le plan de l'établissement de cette compagnie, aussi avantageuse à ses membres que préjudiciable aux Européens, et la source de plusieurs millions de revenus pour le hoppo : ce fut lui aussi qui fit admettre, dans les réglemens de cette société, une modification très-importante pour un homme aussi riche que lui, la suppression du cautionnement solidaire de tous les membres, qui assurait le capital du marchand européen. On peut s'adresser au gouvernement, quand un négociant du hong ne veut ou ne peut pas payer : c'est en quoi les membres de cette compagnie sont distingués de tous les autres commerçans contre lesquels on ne peut obtenir justice, si l'on est trompé. Le nombre des membres du hong n'est point fixé. Il était de huit à mon premier voyage ; il était de onze au second. Leur nombre dépend de la volonté du hoppo, qui se fait bien payer : ceux qui veulent y entrer lui comptent une somme qui va de 30,000 à 60,000 taels. Lu-Koa, notre négociant garant, récemment admis, lui a donné 30,000 taels. Les marchands

du hong sont exposés aux extorsions du hop-po, qui sont d'autant plus fréquentes, que sa place est annuelle, et que les nouveaux venus s'empressent non-seulement de s'enrichir, mais encore de rassembler assez d'argent pour faire un beau présent aux ministres de l'empereur. On ne doit donc pas condamner trop sévèrement les membres du hong, s'ils cherchent à se dédommager un peu aux dépens des Européens. Cela a lieu, au reste, selon des règles et des maximes fixes. L'on ne peut d'ailleurs leur refuser le témoignage que, dans les affaires, ils se conduisent avec autant d'honnêteté et de conscience que les marchands d'Europe. L'on ne doit donc pas mettre sur le compte des négocians du hong les friponneries dont on accuse les marchands chinois. Ils ne pourraient pas se maintenir en place, s'ils n'avaient pas de probité : car ils ne peuvent examiner, pièce à pièce, le nombre prodigieux de marchandises qui doivent être débarquées en très-peu de temps, et conduites aussitôt dans l'intérieur de l'empire ; par exemple, les ballots de draps et de camelots anglais, qui sont chargés sans être ouverts. Il n'y a aucune place de commerce dans le monde où les affaires se fassent avec plus de confiance réciproque qu'à Canton : il en résulte la promptitude incroyable avec laquelle une flotte de vingt bâtimens et

1806.
Février.

1806.
Février.

plus, chacun de douze cents à quatorze cents tonneaux, est déchargée et rechargée en huit semaines (1).

Il semble que les premiers vaisseaux russes arrivés en Chine n'y ont pas été reçus d'une manière amicale : c'était la suite d'un malentendu, qui n'avait d'ailleurs aucun rapport avec leur séjour à Canton. Le commerce de la Compagnie d'Amérique ne pouvant, d'après mon opinion, subsister si elle n'expédie pas à Canton, et la permission d'y aller n'étant pas encore accordée officiellement aux vaisseaux russes, je crois qu'il ne faut pas tarder un instant à tâcher de l'obtenir, afin qu'à la paix générale les vaisseaux de la Compagnie puissent mouiller à Canton avec une cargaison de pelleteries, sans être obligés de parcourir la moitié du globe avec un chargement de pierres. Sans doute la permission de commercer à Canton sera accordée aux Russes aussi bien qu'à toute autre nation. La considération politique et le voisinage de la Russie sont des motifs trop puissans, pour que les timides Chinois persistent opiniâtement à mettre des entraves au com-

(1) On fut très-choqué de voir notre cargador examiner chaque caisse de thé et chaque ballot de nan-kin. La chose peut être nécessaire à Kiachta, mais non à Canton.

merce maritime avec cet empire. Le caractère de cette nation, comme l'observent très-bien lord Macartney et M. Barrow, qui ont eu l'occasion de l'étudier de près, et qui l'ont jugée sans préjugé, est un mélange singulier d'orgueil et de bassesse, de gravité étudiée et de légèreté puérile, de politesse recherchée et de grossièreté frappante. Ces traits, par lesquels on caractérise toute la nation, se retrouvent sans doute aussi chez les membres des deux conseils et ceux des six ministères qui gouvernent l'empire. Ils ne refuseront pas à la Russie la permission de commercer avec la Chine par d'autres voies que celle de Kiakhta : dès qu'ils seront convaincus qu'on leur répondra sur le même ton qu'ils auront pris, ils n'hésiteront pas à être plus raisonnables. L'ambassade hollandaise de 1795 a eu la preuve convaincante de ce que l'on doit attendre des Chinois en s'humiliant et en leur accordant tout, sans restriction.

Je terminerai ces détails, sur le commerce de la Chine, par des remarques sur les prix des différentes sortes de thé, et de quelques autres marchandises, en 1806 et 1809, qui se vendraient bien en Russie. C'est à M. Dobel, négociant américain établi à Canton, que je suis redevable de la note des prix de 1809. Un tael contient 10 maces, un mace 10 can-

1806.
Février.

1806.
Février.

darins. Le cours de la piastre d'Espagne, le seul argent courant à Canton, est ordinairement de 7 maces et 2 candarins. Un pikul contient 100 cattys ou $147 \frac{1}{2}$ livres de Russie, ou $133 \frac{1}{3}$ livres d'Angleterre (128 livres $\frac{3}{4}$ de France).

THÉ NOIR.

1. Pa-ho ou Pé-kao, nommé aussi *fleur de thé*, coûte de 60 à 80 taels le pikul. Le saotchong fin est encore plus cher; il vaut une piastre et $1 \frac{1}{2}$ le catty.
2. Padre saotchong ordinaire, 60 taels le pikul.
3. Bouy saotchong, 1^{re} sorte, de 38 à 48 taels le pikul.
4. *Idem*, 2^e sorte, de 28 à 34 taels le pikul.
5. Saotchong de la Compagnie, sorte de thé, acheté principalement par les Anglais 24 taels le pikul.
6. Bouy campoï, de 27 à 30 taels le pikul.
7. Bouy congfou, . . 26 à 29.
L'ankoï est une autre espèce de thé noir.
Le plus fin coûte 35 à 40 taels le pikul; il n'entre pas dans le commerce.
8. Ankoï ordinaire, 20 à 21 taels le pikul.
9. Ankoï saotchong, 15 à 24.
10. Ankoï pekao, . . 19.
11. Ankoï congfou, . 16 à 18.
12. Ankoï campoï, . 18 à 19.

THÉ VERD.

1806.
Février.

1. Thé impérial, ou poudre à canon en anglais, thé perlé en russe, 60 à 80 tael le pikul.
2. Haïsuen, 1^{re} sorte, . . . 48 à 60.
3. Haïsuen, 2^o sorte, . . . 48 à 56.
4. Haïsuen, 3^o sorte, . . . 42 à 44.
5. Haïsuen jeune, 36 à 48.
6. Haïsuen skin, 28 à 29.
7. Singlo haïsuen, 27 à 28.
8. Singlo skin, 24 à 26.

Le thé verd le plus fin est le haïsuen choulan ; on ne l'achète qu'en petites boîtes vernies, de 9 à 15 livres : ordinairement une piastre d'Espagne la livre.

Le nankin large, *dit de la Compagnie*, coûtait, en 1806 et en 1819, quand il était jaune, 120 piastres le ballot de 100 pièces : le blanc, 88 à 92 piastres.

La seconde sorte de jaune, 56 à 60 piastres ; et de blanc, 48 à 52 piastres le ballot.

La soie grège de Nankin, 380 à 400 piast. le pik.

Id., la 1^{re} q.^{ue} de Canton, 210.

la 2^o, 200.

la 3^o, 170.

la dernière, 150.

La filoselle et la soie à coudre, la plus fine, coûtaient 5 piast. le catty ; la grossière, 4 piast.

1866.
Février.

Les étoffes de soie se vendent, en pièces, de 50 cubits ou $28\frac{3}{4}$ arschin (20,20 mètres).

Une pièce de satin de Nanking, large de $1\frac{3}{4}$ arschin, coûtait 28 piastres.

Le satin de Canton est plus étroit de $1\frac{1}{2}$ arschin, 18 piastres.

Le camphre, 50 piastres le pikul.

Le vermillon, 60

Le blanc de plomb, 14 piastres.

Le musc, . . . 56 le catty.

Le meilleur sucre candi, nommé *chin-chou* à Canton, coûtait 17 piastres le pikul; et la meilleure cassonnade, 8 piastres le pikul.

PROVISIONS.

Voici les prix de quelques provisions, telles qu'on les paie au comprador, sur lesquels il ne gagne pas moins de 150 à 200 pour cent.

	Mace.	Cand.	
Porc.	1		la livre.
Bœuf.		6	
Chapon.	1	5	
Poule, oie, canard.	1	2	
Jambon fumé.	2	4	
Beurre.	2	5	
Mouton.	2	4	
Pain de froment.		7	
Riz.		5	

	Mècc.	Cand.		1806.
Légumes et fruits.		4	la livre.	Février.
Café.	1	9		
Poisson.		6		
Pois verts.		8		
Huile de lampe.		6		
Dix livres de bois.		3		
Dix œufs.		8		

Peu de temps avant mon départ du Kam-tchatka pour la Chine, je reçus, de la part de M. Wurst, conseiller d'Etat, un certain nombre de questions relatives à l'administration et au commerce des provinces méridionales de la Chine; il me priait de recueillir, pendant mon séjour à Canton, des renseignemens sur ces divers points. Malgré toutes les peines que je me suis données pour satisfaire M. Wurst, il reste plusieurs questions sur lesquelles je n'ai pu rien obtenir. Quand je m'adressais à des Chinois, leur ignorance de la langue anglaise leur ôtait la possibilité de me comprendre, et m'empêchait, à mon tour, de les entendre. D'ailleurs, ils manquaient de connaissances suffisantes pour répondre pertinemment. C'est uniquement à quelques Européens résidant à Canton, que je suis redevable des renseignemens que je me suis procurés.

I. A quel taux montent les intérêts ordinai-

II.

1806.
Février.

res de l'argent à la Chine, suivant la différence des diverses sûretés, l'hypothèque, le gage et le crédit personnel?

Réponse. On paye à la Chine 12 à 18 pour cent, selon les sûretés ou la position du prêteur et de l'emprunteur. Le taux légal est, à ce que l'on m'a assuré, de 56 pour cent, et c'est ainsi qu'on le paye en effet dans les provinces septentrionales.

2. Y a-t-il des servitudes ou des corvées?

Réponse. Il n'existe pas de servitude à la Chine. Tout Chinois est né libre, et les riches comme les grands sont obligés de payer les services de ceux qu'ils emploient. Cependant les parens vendent assez ordinairement leurs enfans, les garçons moins que les filles : ces enfans ne sont esclaves que jusqu'à leur majorité; ils rentrent alors dans la classe des Chinois libres, et leurs maîtres ne peuvent plus ni les échanger, ni les donner en présent, ou les revendre. Mais la police n'y regarde pas de si près pour les femmes, parce qu'à la Chine, comme dans tous les pays de l'Orient, elles ne jouissent d'aucune considération. Celles qui sont vendues restent esclaves ordinairement toute leur vie.

3. A combien s'élèvent les revenus des plus riches particuliers, propriétaires de biens-fonds,

ou négocians possédant beaucoup de marchandises ?

1856
Février.

Réponse. Les plus riches particuliers de la Chine sont en général des négocians, surtout parmi ceux qui ont la ferme du sel. Le produit de cette denrée forme la partie la plus considérable des revenus du gouvernement chinois. Il y a dans chaque province une compagnie de commerçans qui tient à ferme le monopole du sel. Ces fermiers sont, après les mandarins, les personnages les plus importans des villes ; ils ont seuls le droit de porter des armes et d'avoir leurs bateaux armés. Ils peuvent entrer de force dans une maison pour y faire des perquisitions, s'ils soupçonnent que le propriétaire recèle du sel qui ne provienne pas de leurs magasins. Après ces fermiers ce sont les négocians du hong, qui sont les plus riches. On estime le capital de Pan-koui-koa, premier négociant du hong, à 4 millions de taëls, ou 6 millions de piastres. Quant aux propriétaires de terres, on n'en connaît point à la Chine qui aient de grandes possessions.

4. Existe-il des lettres de change ou des assignations dans le commerce chinois ? quelles sont les lois relatives au paiement de ces traites ?

Réponse. On ne connaît dans le commerce aucune sorte de lettres de change, il n'existe

1806.
Février.

aucune loi à leur sujet. En général, il arrive très-rarement qu'un Chinois prête de l'argent à un autre. Dans un pays où la richesse peut nuire à celui qui la possède, on n'est pas très-disposé à la faire connaître. Pan-koui-koa, tout vain qu'il est, évite de parler de sa fortune. Cependant les affaires d'argent étant inévitables parmi les commerçans, il y a des actes écrits qui leur sont relatifs; mais ces écrits ne sont que des reconnaissances, des promesses de payer sa dette dans un terme fixe. Si cette dette n'est pas payée, le débiteur est cité chez le mandarin; si la dette est prouvée, le mandarin le force de payer, soit en employant un moyen puissant chez les Chinois, le bambou, soit en saisissant le bien du débiteur. Il est très-rare qu'un Chinois ait recours au magistrat, pour se plaindre d'un autre Chinois. Il aime mieux attendre même long-temps, dans l'espérance d'être un jour payé de manière ou d'autre. La raison en est que le mandarin exige ordinairement que le plaignant lui donne la moitié de la somme réclamée, et s'il n'y consent pas, il ne se charge pas de l'affaire.

5. Y a-t-il à la Chine des corps de métier, des tribus? quelles sont leurs règles?

Réponse. Tous les artisans forment des compagnies et ont leurs anciens. A Canton, chaque métier a sa rue particulière. Il y en a pour les

tailleurs, les cordonniers, les vitriers, les apothicaires, etc. Les corps de métier ont aussi leurs fêtes, dans lesquelles ils jouent des comédies; ils publient des annonces que tel ou tel jour, à telle tribu, il y a comédie, à laquelle chacun peut assister librement et *gratis*.

1806.
Février.

6. Quelles sont les grandes places de commerce, les foires, les lieux d'entrepôts? Dans quel port se fait le commerce avec le Japon, avec les Philippines, avec les îles de la Sonde et avec la côte des Indes?

Réponse. Les ports les plus considérables de la Chine pour le commerce extérieur sont Canton, à la côte méridionale; Emoui, dans la province de Fo-kien, à la côte sud-est; et Ning-po, dans la province de Ché-kiang, à la côte orientale, à une petite distance des îles Chu-san (1). C'est de Canton que les jonques ou vaisseaux chinois s'expédient pour Malacca, Batavia, Siam et les pays qui bordent les mers de Chine; pour les Philippines et les îles Likeo ou Liou-tchiou, c'est d'Emoui; pour le Japon et la Corée, de Ning-po, presque tous les ports de l'empire font le cabotage; toutes les grandes villes peuvent être regardées comme les entre-

(1) Les Anglais avaient des agens à Ning-po et à Chu-san au commencement du siècle précédent.

1806.
Février.

pôts du commerce intérieur, des diverses productions et manufactures de la province. C'est le cas surtout pour les villes qui sont situées sur de grands fleuves ou des canaux.

7. S'il existe des prix courans, on prie d'en rapporter quelques-uns.

Réponse. On ne connaît de prix courans qu'en Europe.

8. Sur quel pied sont les postes? Y en a-t-il d'établies régulièrement par toute la Chine? Chacun peut-il s'en servir?

Réponse. Il n'y a qu'une seule poste régulière entre Péking et Canton, chacun peut en profiter; mais les lettres y sont ouvertes et lues. Il n'existe d'ailleurs aucune autre poste en Chine, et l'on n'a d'autre moyen de faire parvenir des lettres ou autres objets, que d'envoyer des exprès, ou d'en charger des voyageurs.

9. La noblesse est-elle personnelle, ou en existe-il une héréditaire?

Réponse. Il n'y a pas de noblesse héréditaire à la Chine. Le rang d'un mandarin, ainsi que celui de tous les fonctionnaires publics, dépend du bon plaisir de l'empereur ou des ministres. C'est le contraire, au Japon, où tous les emplois publics sont héréditaires. On dit cependant que les descendans de Confucius jouissent à la

Chine de certains honneurs, et que l'empereur, comme monarque absolu, peut aussi donner des dignités héréditaires.

1866.
Février.

10. Y a-t-il de grandes manufactures, ou bien la fabrication des marchandises se fait-elle par des particuliers? Quelles sont les relations entre les maîtres, les compagnons et les apprentis?

Réponse. Il y a de grandes manufactures à la Chine, par exemple, la grande manufacture de porcelaine dans le voisinage de Canton. Je crois cependant que les étoffes de soie et de coton, de même que les autres marchandises exportées, se font généralement par des particuliers. Je doute que le gouvernement soutienne quelques grandes fabriques, comme on le voit dans plusieurs pays de l'Europe.

11. Les poids et mesures sont-ils les mêmes dans toute la Chine? S'il existe des différences, quelles sont-elles?

Réponse. Suivant le rapport des commerçans que j'ai consultés, les poids sont égaux dans toute la Chine, excepté à Péking. Un pikul contient 100 cattys, et un catty fait une livre 47 $\frac{1}{2}$ centimes de Russie. A Péking, le pikul ne contient que 97 cattys. La mesure de longueur est aussi plus petite à Péking. Le cubit, toise ordinaire de la Chine, ne contient à Péking

1806.
février.

que $8 \frac{1}{2}$ puntos. Il en a 10 dans la Chine méridionale.

12. Y a-t-il des compagnies de commerce? Où sont-elles établies? Quelles sont les lois et ordonnances qui les concernent?

Réponse. Je n'ai entendu parler que de deux compagnies de commerce : celle de Canton et celle du sel. Celle-ci est composée de plusieurs particuliers : cette branche procure de très-gros profits à ceux qui y sont intéressés. Les membres de ces compagnies sont solidaires les uns des autres, et individuellement envers le gouvernement. Cette clause est très-importante, puisque le gouvernement est rarement dans le cas de perdre. A Canton, le premier négociant du hong est seul responsable envers le gouvernement.

13. Comment en agit-on dans les banqueroutes? Quelles sont les lois contre les débiteurs?

Réponse. On a déjà vu plus haut la manière dont on procède envers ceux qui ne payent pas. On m'a aussi parlé d'un usage particulier, qui n'a lieu peut-être que pour les petites dettes, quoiqu'on m'ait assuré que les membres du hong n'en sont pas exempts. La veille du nouvel an est l'époque de la liquidation des dettes; celui qui ne s'est pas acquitté plus tôt, peut être maltraité par son créancier, sans oser

se défendre : celui-ci a même le droit de briser les meubles de son débiteur et de commettre d'autres désordres ; mais tout cesse à minuit. On se raccommode bientôt et l'on boit ensemble à la nouvelle année. Voici, m'a-t-on dit, la marche qu'on suit dans les procès. L'accusateur et l'accusé se choisissent chacun une caution, qui est responsable de la bonté de la cause de son client. Celui dont la cause est douteuse ou mal fondée, doit payer une plus grosse somme à sa caution, puisqu'à l'instant où le procès est jugé par le mandarin, la caution est punie par la bastonnade pour avoir garanti une mauvaise cause. Le ko-lao, ou premier ministre de l'empereur, n'étant pas même à l'abri de ce chatiment, cette punition corporelle n'a rien de déshonorant aux yeux d'un Chinois. D'ailleurs, toutes les punitions corporelles peuvent être rachetées en argent. Indépendamment de leurs cautions, les parties ont encore des avocats dont le sort dépend entièrement du fou-yon, ou gouverneur civil, qui dans l'examen du procès s'en prend à l'avocat et le punit sévèrement pour avoir défendu une mauvaise cause.

14. Le commerce se fait-il par échange de marchandises contre marchandises, ou bien chaque marchandise est-elle évaluée en argent comme chez nous ?

1806.
Février.

Réponse. Les Chinois ayant très-peu d'argent en circulation, et point d'autre monnaie que la petite monnaie de cuivre, nommée *lu*; payant d'ailleurs les impôts en nature, le commerce enfin étant très-actif, il en résulte que très-vraisemblablement le commerce d'échange a lieu dans l'intérieur de l'empire, peut-être Canton seul fait-il exemption.

15. Les commerçans en gros tiennent-ils des livres de compte? Y a-t-il aussi des agens d'affaires, comme courtiers, jurés-crieurs, peseurs, mesureurs, etc ?

Réponse. Les commerçans chinois, de Canton, paroissent très-habiles et très-exacts dans la tenue de leurs livres; les grandes affaires qu'ils font demandent beaucoup de régularité; il n'y a ni courtiers ni jurés-crieurs nommés par le gouvernement. Chaque négociant du hong a un aide qui examine les marchandises reçues ou expédiées, les pèse, les compte, ou les mesure.

16. Transporte-t-on beaucoup de marchandises par terre par rouliers? Y a-t-il des voitures et des bateaux qui partent régulièrement?

Réponse. Toutes les marchandises sont transportées sur les fleuves et les canaux, je ne crois pas qu'il y ait de charrois par terre; je doute beaucoup que le départ des bateaux ait lieu à des jours fixes et réglés.

17. On prétend qu'à la Chine, l'état du paysan l'emporte autant sur celui de l'artisan, que chez nous l'état d'artisan l'emporte sur l'autre ; que tout Chinois s'empresse d'acquérir un morceau de terre en propriété ou à ferme, qu'enfin les terres sont affermées à des conditions raisonnables, et que le fermier a toujours une sûreté suffisante ?

1866
Février.

M. Barrow répondra pour moi à cette question. « A la Chine, le laboureur prend son rang immédiatement après les lettrés et les officiers de l'Etat dont il est souvent le père, les artistes et les artisans sont beaucoup au-dessous de lui ; le soldat chinois laboure son champ, de même que le prêtre, lorsque les couvens possèdent des terres. L'empereur est considéré comme le seul propriétaire du sol, mais le fermier tenancier n'est jamais expulsé de sa ferme, tant qu'il paie régulièrement le prix de son bail. S'il a plus de terrain qu'il ne peut en cultiver avec sa famille, il l'affirme à un autre, à condition de partager le produit, et il reste chargé de la totalité de la rente due à l'empereur. Une grande partie des paysans pauvres cultivent ainsi les terres des autres à moitié profit. On ne voit en Chine ni de ces grandes propriétés territoriales qui comprennent presque tout un district, ni traficans en grains, ni accapareurs. Chacun peut porter le produit de ses champs à tel mar-

1806.
Février.

ché qu'il lui plaît et sans rien payer; le droit de pêche n'y est pas affermé, tous les Chinois ont également le droit de pêcher en pleine mer, sur les côtes, dans les lacs, dans les fleuves et à leurs embouchures. On ne connaît point dans cet empire, des siefs avec des privilèges exclusifs, non plus que des terres employées à nourrir des bêtes fauves ou des oiseaux, pour le profit ou le plaisir de quelques particuliers(1).

18. Les principaux revenus de l'État proviennent-ils d'un impôt territorial? Quel est le taux de cet impôt? Comment est-il acquitté: est-ce en argent ou en nature?

Réponse. Les principaux revenus de l'empereur de la Chine proviennent de l'impôt territorial qui est acquitté en nature par la dîme de toutes les productions. Suivant l'état communiqué à lord Macartney par le mandarin Chou-ta-jin, la somme totale des impôts et des contributions de toutes les provinces s'élevait à 66 millions sterling (près de deux milliards de francs).

19. Qui est chargé de l'entretien et des réparations des grands chemins et des canaux, et qui en paie les frais?

Réponse. Les bateaux chargés de marchan-

(1) *Voyage de M. Barrow à la Chine*, t. II, pag. 189. de la traduction française.

disent paient sur les fleuves et les canaux un péage uniquement employé aux réparations des ponts et des écluses. Je ne crois pas qu'il y ait à la Chine de grandes routes entretenues.

20. Les Chinois imitent-ils les ouvrages des Européens? Savent-ils faire des montres?

Réponse. Ils imitent les ouvrages des Européens assez imparfaitement, mais ils font eux-mêmes des ouvrages très-remarquables. Ils travaillent avec une grande délicatesse l'ivoire, l'écaille, la nacre de perle; leurs filigranes en or et en argent sont très-bien exécutés. Ils font des pendules, mais ne font point de montres. Ils n'ont jamais réussi non plus à fabriquer du drap.

21. On dit que les journaliers ont beaucoup de peine à nourrir leur famille, que les artisans souffrent encore plus, étant obligés de parcourir les rues avec leurs outils pour mendier de l'ouvrage; que le raffinage du sucre s'effectue ainsi par des ouvriers non engagés, qui rôdent dans le pays; qu'un grand nombre de Chinois demeure constamment dans des bateaux sur les rivières; et que plusieurs mangent des chiens et des chats morts?

Réponse. La population prodigieuse peut bien être la cause de la misère du peuple, c'est pourquoi les famines sont fréquentes. Cependant on ne remarque pas à Canton que les ouvriers et

1806.
Février.

roit
Chi-
eine
leu-
point
égés
és à
pour
s(1).
pro-
est le
tuté :

P'em-
mpôt
par la
l'état
man-
des
pro-
ès de
es ré-
ux, et

chan-

s. 189.

1806.
Février.

les artisans soient en peine de trouver du travail, quoiqu'il n'y manque pas de mendians dont l'aspect dégoûtant rend les rues désagréables. J'ai vu plusieurs fois les Chinois manger des chiens, des chats et même des rats. Quelques tonneaux de salaisons gâtées, que j'avais fait jeter et dont l'odeur était si puante, qu'on en fut long-temps infecté à Vhampoà, furent repêchés avec avidité par les Chinois et transportés en triomphe. Un grand nombre de Chinois habitent constamment des bateaux à l'embouchure du Tigre près de Canton. Toutes les autres rivières, les canaux et les lacs sont également habités, autant même en plusieurs endroits que la terre. On peut douter cependant que les parties intérieures de la Chine, qui n'ont pas l'avantage des fleuves et des canaux pour le commerce, soient aussi bien cultivées et aussi prodigieusement peuplées.

22. Les mariages doivent être fréquens puisqu'il est permis de faire mourir les enfans. Il y a, dit-on, des gens qui font le métier de les tuer?

Réponse. Le meurtre des enfans, toléré généralement à la Chine, est un fait dont malheureusement on ne peut plus douter. Le Chinois dont la moralité a été si vantée, ne se fait pas plus scrupule du meurtre d'un enfant, que l'homme de la nature des îles du grand Océan ne se fait

scrupule de manger son semblable. On voit souvent à Vhampoa des cadavres d'enfans que le fleuve entraîne à la mer.

25. Il paraît cependant que la population de la Chine ne diminue pas, que les villes sont prodigieusement peuplées, et qu'une terre une fois mise en culture n'est jamais abandonnée.

Réponse. Les données sur la population de la Chine varient extrêmement c'est-à-dire de 70 à 555 millions. Le premier nombre est indiqué par Sonnerat, le second par Staunton, d'après un tableau remis à lord Macartney par un mandarin à Péking, et résultant d'un dénombrement effectué un an auparavant. Le jésuite Amiot tient à peu près le milieu entre les deux en portant la population à 198 millions. Il n'est guère possible de décider avec quelque certitude, si la population est aussi prodigieuse que le prétend le mandarin Chou-ta-jin. M. Barrow ne doute pas de l'exactitude du tableau. Il trouve qu'en proportion de son étendue, la population de la Chine est à celle de l'Angleterre comme deux à un, et que cette proportion se trouve particulièrement dans le nombre d'habitans des grandes villes de la Chine, telles que Canton, Nanking, Péking, que l'on peut le mieux connaître, et celui des grandes villes de l'Angleterre. Quand on a vu Canton et ses environs, on est disposé à ne pas regarder le tableau du mandarin comme



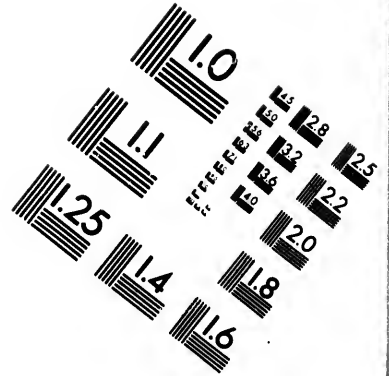
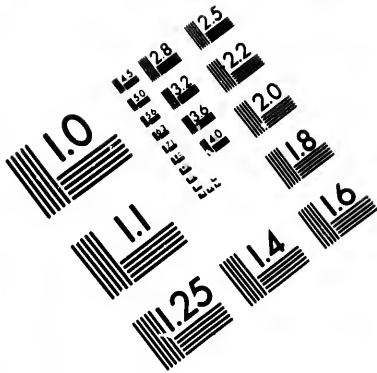
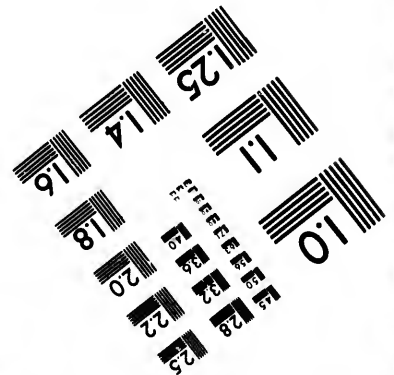
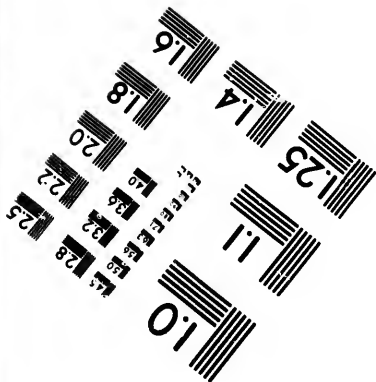
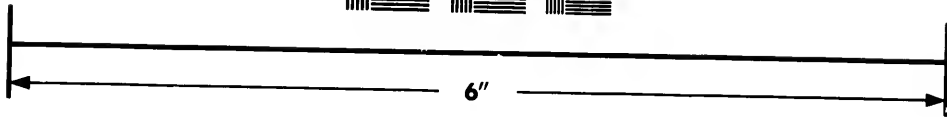
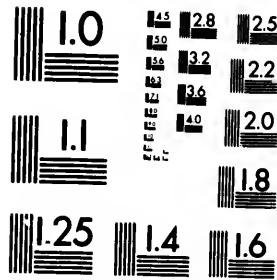


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



Photographic
Sciences
Corporation

23 WEST MAIN STREET
WEBSTER, N.Y. 14580
(716) 872-4503

1806.
Février.

exagéré. J'avoue cependant que je suis frappé d'y voir que la province de Pè-tchè-ly (1) contient 644 habitans par mille carré anglais, et la province de Kiang-nan seulement 500; quoique pour la fertilité du sol et sa situation, étant le centre du commerce intérieur, celle-ci doit naturellement être bien plus peuplée que le Pè-tchè-ly qui d'après le rapport de ceux qui l'ont traversé, notamment de M. Barrow, est peu fertile, mal cultivée et dont les habitans sont pauvres, misérables et malingres : cette province manque d'ailleurs de pêcheries, si favorables à la population, et qui engagent des milliers d'hommes à habiter sur l'eau; enfin la chaleur brûlante de l'été et le froid rigoureux de l'hiver, y causent chaque année une grande mortalité. La province de Chè-kiang même, dont M. Barrow dit que toutes les parties sont très-bien cultivées et peuplées, contient 108 personnes de moins par mille carré que Pè-tchè-ly. Enfin, la population de la province de Kouantoung, qui étonne tous ceux qui arrivent à Canton, n'est dans aucune proportion avec celle du Pè-tchè-ly, car on n'y compte que

(1) D'après Allerstein, la province de Pè-tchè-ly contient 15 millions, et celle de Kiang-nan près de 46 millions. (*Ephémérides géographiques*. — 1809, février, en allemand).

164 habitans par mille carré ce qui ne s'élève pas à la moitié. Ces comparaisons me font douter de l'exactitude rigoureuse du tableau et supposer quelques erreurs dans le calcul. La population du Pè-tchè-ly à 644 habitans par mille carré anglais forme une quantité incroyable puisqu'on n'en compte en Angleterre que 120 et en Hollande à peu près 198.

1806.
Février.

24. Dans quels endroits se nourrit-on d'autres alimens que de riz, et où mange-t-on de la viande? Quelle est la proportion entre une livre de riz et une livre de viande?

Réponse. Le riz et le poisson forment la principale nourriture dans toute la Chine; on cultive aussi du froment dans les provinces septentrionales. Le bœuf et le mouton paraissent très-rarement sur les tables; mais le porc y est servi d'autant plus souvent, surtout dans les provinces méridionales.

 CHAPITRE XXV.

NAVIGATION DANS LA MER DE CHINE.

La *Nadiejeda* et la *Néva* quittent la Chine. — Travaux de plusieurs navigateurs anglais pour perfectionner l'hydrographie de la mer de Chine. — Nous passons pendant la nuit près de Poulo-Sapata. — Roches d'Andrada et bas-fonds de Middelbourg. — Poulo-Vavor. — Correction de nos chronomètres d'après la longitude de cette île. — Nous passons par le détroit de Gaspar. — La *Nadiejeda* franchit le détroit de la Sonde par le canal de Zutphen. — Avantage de ce canal sur celui de Bantam. — Nous mouillons entre l'île Crocatao et celle de Tamarin. — Situation périlleuse du vaisseau à l'entrée méridionale du détroit de la Sonde par un calme. — Erreur des cartes du détroit de la Sonde.

1806.
Février.
9.

LA *Nadiejeda* et la *Néva* firent voile de Vham-poa le 9 février 1806 à 10 heures du matin. En cas de séparation j'avais indiqué au capitaine Lisianskoï l'île Sainte-Hélène pour point de réunion ; je supposais que les événemens politiques de l'Europe, dont nous serions instruits à notre arrivée dans cette île, ou peut-être plus tôt par quelque vaisseau européen, nous obli-

geraient à marcher de conserve pour notre sûreté réciproque, et que par cette raison nous ne devions pas nous presser (1).

Le 10 février, nous traversâmes Bocca-Tigris, et allâmes mouiller à l'entrée de ce qu'on appelle la baie d'Anson. Nous y trouvâmes le *Blenheim*, vaisseau de ligne anglais de 74 canons, et une frégate de 40 qui devaient escorter dans la mer de Chine jusqu'à Poulo-Pinang la flotote de commerce anglaise, consistant en dix-sept vaisseaux de 1200 ou 1400 tonneaux que nous avions laissée à Vhampo. Le 11 au matin nous partîmes de la baie d'Anson par un petit vent de N. N. O., et nous mouillâmes le soir à peu de distance de l'île Linting. Le lendemain matin nous mîmes à la voile de bonne heure par un vent frais de l'E. A 9 heures nous passâmes devant Macao. A 10 heures la petite île Potoe nous restait directement au S. Cette île me servit de point de départ. J'admets qu'elle est par 22° 02' 36" de latitude et 246° 15' de longitude occidentale. A 10 heures et demie elle nous restait directement à l'E. Je fis route au S. et au S. E. $\frac{1}{2}$ E., direction qui devait nous conduire au banc de Macclesfield où je vou-

1806.
Février.

10.

11.

12.

(1) On verra plus bas cependant que la *Néva* ne toucha pas à Sainte-Hélène, et alla directement en Angleterre.

1806.
Février. lais sonder. A midi nous observâmes $21^{\circ} 53'$ de latitude. Le vent soufflait bon frais de l'E. $\frac{1}{4}$ N. ; il passa le lendemain à l'E. S. E.

15. Le 15 février à 9 heures du soir, étant par 16° degrés $02'$ N. et $245^{\circ} 26'$ O., la sonde rapporta 55 brasses, fond de sable fin ; et le 16, à 4 heures du matin, par $15^{\circ} 40'$ N. et $245^{\circ} 55'$ O., 65 brasses, fond de sable et de coquillages : ce point me semble être la limite occidentale du bas fond de Macclesfield ; je suppose que sa limite orientale est par $245^{\circ} 20'$ de longitude (1). La vraie forme et l'étendue de ce banc ne sont cependant pas encore déterminées très-exactement. Il serait bien à désirer qu'une puissance maritime européenne ordonnât une reconnaissance exacte de la mer de Chine. Quoique plusieurs capitaines anglais fort habiles, qui naviguent dans cette mer dangereuse en toute saison, en étendent annuellement la connaissance, il reste encore beaucoup de positions douteuses, ainsi que plusieurs îles et roches à découvrir, surtout dans les parages des Paracelses ; bien que les limites de cet écueil dangereux soient déjà très-resserrés, et qu'à présent

(1) D'après la nouvelle carte du capitaine Horsburgh, les limites extrêmes du banc de Macclesfield, sont par $16^{\circ} 18'$, et $15^{\circ} 18'$ de latitude N., et par $245^{\circ} 8'$, et $246^{\circ} 15'$ de longitude occidentale.

l'on passe ordinairement entre ces roches et la côte de Cochinchine (1). Au reste, la reconnaissance d'aucune mer n'offre plus de difficultés à cause des tempêtes furieuses qui y règnent toute l'année, excepté dans les mois de février, mars et avril, et qui sont surtout dangereuses par le grand nombre d'îles et d'écueils dont elle est parsemée, ainsi que par les courans violens que l'on y rencontre. Depuis mai jusqu'en novembre, les typhons y déploient continuellement leur fureur; rarement un vaisseau y peut résister. Il y a deux ans le gouverneur de Bombay envoya deux navires pour explorer la mer de Chine: on n'en a plus entendu parler, et l'on ignore de quelle manière ils ont péri.

Les capitaines Lestock Wilson, Mac-Intosh et Horsburgh ont, dans ces derniers temps,

(1) Lorsqu'en 1799, j'étais sur une flotte anglaise de plus de vingt voiles, retournant de la Chine en Europe, on crut trop hasardeux de suivre la route ordinaire par le détroit de Malacca, à cause d'une escadre française-espagnole, commandée par l'amiral Sercey, qui guettait cette riche capture. Il fut résolu en conséquence de passer entre les Paracelses et la côte de Cochinchine, passage qui n'avait été pratiqué que par quelques navires isolés. Le commodore Anglais, dont l'escadre devait convoier la flotte marchande, nomma le capitaine le plus habile et le plus expérimenté pour guider la flotte: ce capitaine était M. Mac-Intosh commandant le vaisseau *Sarah*.

1806.
Février.

beaucoup contribué au perfectionnement des cartes des mers des Indes et de Chine. Leur zèle, leur exactitude et leurs connaissances astronomiques les rendaient particulièrement propres à ce travail. La carte que le capitaine Horsburgh a publiée en 1806, et que l'on peut regarder comme le résultat d'observations et d'expériences de plusieurs années, est sans contredit la plus exacte que l'on possède sur la mer de Chine et le détroit de Malacca ; on doit attendre également du capitaine Mac-Intosh beaucoup de corrections importantes pour les cartes de ces mers. Mais pendant que son service le retient encore dans l'Inde, il communique avec le plus grand empressement ses observations à tous ceux qu'il croit dans le cas d'en profiter. J'ai reçu de sa part un recueil très-important de points déterminés astronomiquement dans les mers des Indes et de Chine, qui résultent principalement de ses observations, quoiqu'il y en ait aussi beaucoup d'autres navigateurs anglais très-habiles. Il ne mit pas moins de complaisance à me communiquer les corrections qu'il avait faites dans les mers de Chine, de même que sur les côtes de Cochinchine et de Cambodje. Il me donna copie du journal d'un voyage qu'il avait fait à la Chine en 1805 par une route inusitée, ainsi que plusieurs notices intéressantes sur la navi-

1806.
Février.

gation de ces eaux dont j'ai fait usage dans ma carte de la mer de Chine : il me permettra de lui exprimer ici ma juste reconnaissance. En général, on ne peut assez louer l'esprit libéral des marins anglais; j'ai eu de fréquentes occasions de m'en convaincre. Ce procédé du capitaine Mac-Intosh qui communique avec la plus grande cordialité à un officier de marine étranger des observations et des renseignemens précieux, contraste étrangement avec celui du capitaine hollandais à Nangasaky : celui-ci, lorsque je le priai de me faire voir la carte d'après laquelle les Hollandais se dirigeaient dans leur traversée de Batavia au Japon, me répondit : « Nous avons de bonnes cartes; mais nous ne les montrons pas; » et il me donna la longitude de Nangasaky inexacte de 6 degrés, tandis qu'à la première vue du port je la connaissais déjà à un quart de degré près.

Les observations faites à midi, le 16 février, qui nous donnèrent $15^{\circ} 23'$ de latitude et $246^{\circ} 24' 50''$ de longitude, nous firent connaître en même temps un courant de 14 milles au N. contre les règles ordinaires de la mousson du nord-est. Mais le banc de Macclesfield ne fait-il pas prendre à ces courans une direction opposée? Nous eûmes cependant encore le lendemain un courant de 3 milles au N. et de 12

1806.
Février.

milles à l'O., quoique le vent soufflât bon frais du N. E.

Le 18, à 6 heures du soir, je changeai ma route du S. S. O. au S. $\frac{1}{4}$ O. $\frac{1}{2}$ O. pour passer entre Poulo-Sapata et la roche d'Andrada, qui, d'après la carte de la mer de Chine de Dalrymple, doit se trouver à 60 milles à l'E. de Poulo-Sapata (1). Le vent était très-fort, et

(1) D'après les déterminations de latitudes et de longitudes de la mer de Chine du capitaine Mac-Intosh, la roche d'Andrada se trouve par $10^{\circ} 7' N.$ et $110^{\circ} 14' E.$ L'autorité sur laquelle est fondée cette détermination n'étant pas citée, il est encore incertain si l'écueil a été réellement vu et sa position déterminée. Le capitaine Horsburgh doute beaucoup de son existence : on trouve sur sa nouvelle carte la remarque suivante à ce sujet : « Le navire américain le *Lovely lass*, a vu ce rocher en 1801 et a trouvé d'après une observation méridienne, sa latitude de $9^{\circ} 47' N.$ et d'après des distances lunaires sa longitude de $110^{\circ} 18' E.$ » Le capitaine Horsburgh suppose que le capitaine américain a vu, non pas un rocher, mais seulement des débris d'un vaisseau naufragé. En 1771, le capitaine anglais Skottowe, commandant le vaisseau le *Bridgevater* a trouvé dans ces parages, c'est-à-dire par $10^{\circ} 26'$ de latitude et $110^{\circ} 26'$ de longitude, une profondeur de 65, 55 et 90 brasses sans apercevoir de roche. Les Portugais fixent la latitude de la roche d'Andrada à $10^{\circ} 13'$; son nom donne lieu de supposer qu'elle a peut-être été découverte dans le 16^e siècle. Le

comme la position de la roche d'Andrada n'est pas déterminée par de nouvelles observations, je mis en panne pendant la nuit. Je crus cette précaution d'autant plus nécessaire, que dans le cas d'un courant aussi fort du S. et de l'O. que le capitaine King le trouva dans ces parages, c'est-à-dire de 42 milles du S. S. O., nous eussions pu tomber avant le jour, sur le bas-fond de Middelbourg qui est placé, sur les cartes de Dalrymple, à 60 milles au S. de Poulo-Sapata. position qui s'accorde avec les observations du capitaine Baldwin faites en 1786, c'est-à-dire $9^{\circ} 04' N.$ et $109^{\circ} 05' E.$ (1). A 5 heures du matin.

1806.
Février.

nom du premier Portugais qui ait abordé à Canton, en 1517, était Fernand Perez d'Andrada.

(1) Dalrymple donne au bas-fonds de Middelbourg, le nom *de la Paix*, d'après le vaisseau français de ce nom, commandé par M. de la Placelière, qui le premier a vu le bas-fonds en 1753. Il le rangea à une encablure de distance. Il en estima l'étendue totale à une encablure et demie. On peut voir le mémoire de Dalrymple sur sa carte de la mer de Chine, dans le 6^e volume de sa collection, pag. 11. Ce bas-fonds est placé sur la carte du capitaine Horsburgh par $8^{\circ} 56' N.$ et $111^{\circ} 6'$. La différence de 2 degrés en longitude des déterminations citées, vient de ce que le capitaine Horsburgh a pris le bas-fonds de Middelbourg, pour celui qui est porté sur les cartes sous le nom de *banc de sable de Gossard*. Suivant Dalrymple, le bas-fonds découvert en 1741, par Gossard est par $8^{\circ} 58' N.$ et $9^{\circ} 32'$, à l'ouest de Lahan, ou $110^{\circ} 42' E.$

1806.
Février.

je gouvernai au S. O. $\frac{1}{4}$ O. Nous trouvâmes à midi que le courant était de 18 milles au S. O. Quoique nous n'eussions pas aperçu Poulo-Sapata, et que dans ce cas l'on conseille de prendre connaissance de Poulo-Condor, je ne le crus pas nécessaire, et fis route directement sur Poulo-Timon. A 6 heures après midi, la sonde rapporta 55 brasses, fond de sable fin gris, notre latitude alors étant $8^{\circ} 42'$ et notre longitude, calculée d'après des hauteurs prises à 5 heures, $252^{\circ} 02'$. Le 25 février, au point du jour, Poulo-Timon se montra au S. O. $\frac{1}{4}$ S. mais on ne voyait pas son pic. A 9 heures, nous aperçûmes aussi les îles Pambelang (1) et Vavor au S. $\frac{1}{2}$ O. A midi le milieu de Poulo-Timon nous restait au S. 51° O., Poulo-Pambelang au S. 22° O., et Poulo-Vavor (nommé par quelques-uns Poulo-Aor) directement au S. ; nous nous trouvions à ce moment, par $3^{\circ} 6' 30''$ N. et $255^{\circ} 16' 00''$ O. D'après ces observations nous découvrîmes que le courant nous avait entraînés en 24 heures à 11 milles au S. et 7 milles à l'O. La sonde rapportait 59 brasses;

de Greenwich; il est différent du bas-fonds de la Paix, ou de Middelbourg.

(1) Cette île est aussi nommée *Poulo-Pisang*; mais comme il existe un autre île de ce nom dans le détroit de Malacca, celui de Pambelang doit être préféré.

1806.
Février.

nous étions à $57 \frac{1}{2}$ milles de Poulo-Vavor. La latitude de cette île est de $2^{\circ} 29' N$. Nos chronomètres donnaient pour longitude le n° 128 = $255^{\circ} 16' 00''$, le n° 1856 = $255^{\circ} 20'$, et celui de Pennington $255^{\circ} 17' 50''$. La vraie longitude est $255^{\circ} 24' 58'' O$. L'erreur de nos chronomètres était donc — $8' 58''$ — $4' 58''$ et — $7' 8''$.

A 4 heures après midi, nous avions la pointe septentrionale de Poulo-Timon, directement à l'O. La marche du vaisseau jointe au courant du S. d'un demi-mille à l'heure, donnèrent pour la latitude de cette pointe $2^{\circ} 56' 50'' N$. A 5 h. 15' la pointe méridionale de Timon nous restait à l'O. En admettant la même rapidité et la même direction du courant, je calculai la latitude à $2^{\circ} 46' 50''$. A 8 heures du soir, me croyant assez loin de Poulo-Vavor, je fis route au S. S. E. vers Poulo-Totty. Au point du jour, nous revîmes quatre vaisseaux que nous avions vus la veille; ils paraissaient cingler vers le détroit de Malacca. Les observations faites à midi, nous donnèrent $1^{\circ} 25' 13'' N$. et $254^{\circ} 42' O$., et nous firent connaître en même temps un courant qui parcourait un peu plus d'un demi-mille à l'heure, au S. A 5 heures après midi, nous primes quelques suites de distance de la lune qui, réduites à midi, donnèrent $254^{\circ} 58' 45''$, ce qui fait $2' 55''$ plus à l'O. que par le chronomètre n° 128. A huit heures du soir, je fis route au S. E. afin

1806.
Février.
21.

de passer dans la nuit à une plus grande distance du Doggers Bank. A 2 heures du matin, je m'estimai dans le parallèle de ce banc qui, d'après les observations faites sur le vaisseau *le Ganges*, est par $0^{\circ} 57' N.$ et $254^{\circ} 50' O.$; mais le courant nous avait entraînés un mille et demi à l'heure vers le S. et un peu à l'E. selon nos observations faites à midi. Je gouvernai maintenant au S. $\frac{1}{4}$ E. et au S.

Le 24, à six heures du matin, nous coupâmes la ligne par $255^{\circ} 50'$ de longitude. Un peu avant midi, nous avions Poulo-Totty, et à deux heures après midi Poulo-Docan, au S. O. A 5 heures $10'$ Poulo-Totty nous restait à l'O.; en admettant $1\frac{1}{2}$ mille par heure, pour le courant au S. cette île doit se trouver par $0^{\circ} 57' S.$ Poulo-Docan nous restait au S. $79^{\circ} O.$, et à 4 heures à l'O., et Totty au N. $79^{\circ} O.$ ainsi la latitude du Docan est de $1^{\circ} 01' S.$ De midi à 5 heures nous fîmes route au S. O. $\frac{1}{4}$ S. et ensuite au S. $\frac{1}{4}$ O., pour découvrir avant la nuit la pointe septentrionale de Banca que nous appercûmes en effet au S. à 5 heures. La sonde rapportait 18 et $17\frac{1}{2}$ brasses, fond de sable fin bleu, mêlé de petits coquillages. Je virai de bord au S. E., le vent était très-faible, l'eau avait en plusieurs endroits une teinte jaune, en d'autres endroits, elle était claire avec des lignes de frai de poissons. Le capitaine Lestock Wilson avait aussi remarqué le même

phénomène dans ces parages. Nous ne trouvâmes presque aucun changement dans le brassage. Comme nous jugions d'après nos relevemens, que le courant portait fortement au S., je fis route pendant la nuit à petites voiles au S. E., mais je trouvai le matin, à mon grand étonnement, qu'il ne nous avait pas fait avancer d'un pas au S., ce que l'on peut attribuer au reversement de la marée. A 5 heures, une pointe de l'île Banca nous restait à l'O. et une autre au S. 20° O., je prenais d'abord la dernière pour le cap oriental de Banca; je reconnus bientôt mon erreur, c'était la pointe que Wilson nomme *Bluff point*. Elle n'est pas marquée sur la carte du détroit de Gaspard, par Fleurieu. Au sud de cette pointe est le cap Breakers. Il doit y avoir entre les deux pointes un golfe très-profond, puisque nous n'y pûmes découvrir aucune terre; la terre s'abaisse beaucoup de chaque côté; il paraît qu'il se trouve une île en avant de la pointe du sud: il est cependant possible que cette île apparente tienne à la grande terre. Cette partie de Banca est très-inexactement tracée sur toutes les cartes. Le seul dessin de cette côte, qui offre quelque ressemblance avec ce que nous avons vu, est la copie d'une ancienne carte dans le sixième volume de la collection des plans nautiques de Dalrymple n° 7. Sur cette copie Banca est nommée *China*

1806.
Février.

Bata, et le détroit de Gaspar, détroit de *China Bata*. A midi, nous observâmes $2^{\circ} 05' 30''$ de latitude S.

M'estimant à une distance suffisante des roches vues en 1773 par le vaisseau français le *Mascarin*, et en 1792 par le *Solide*, je me dirigeai sur la pointe E. de Banca, jusqu'à ce que l'île Gaspar nous restât à l'E. Quand on est arrivé à ce point, on a évité tous les écueils du N. et du N. O. du détroit de Gaspar, et l'on peut se diriger entre la pointe orientale de l'île Banca et l'île de roche, nommée sur les cartes anglaises *Tree Island*, (l'île des arbres) à cause de quelques arbres qui s'y trouvent (1). A six heures du soir la pointe E. de Banca nous restait à l'O. Je gouvernai aussitôt au S., et à

(1) Fleurieu rejette le nom de *Tree-Island*, parce que le petit nombre d'arbres qui ont servi à le lui faire donner, peuvent facilement disparaître, et qu'alors le nom ne pourrait plus lui convenir. Il propose en conséquence le nom de *rocher navire* à cause de la ressemblance de cette île à un vaisseau sous voiles, forme qu'elle conservera toujours. (*Voyage autour du monde, par Marchand*, t. 2. pag. 189 in-4^o). Fleurieu a raison. On a nommé autrefois *Tree-a-Top* (arbre au sommet), une île à la côte septentrionale de la Chine, sur la route de Chu-san; cet arbre n'existe plus, et le navigateur chercherait en vain cet arbre au sommet de l'île pour le guider.

8 heures nous laissâmes tomber l'ancre sur 18 brasses, fond de sable fin. Aussi long-temps que nous courûmes au S. E. $\frac{1}{4}$ E. entre Banca et l'île de Roche, les sondes n'e rapportèrent pas de fond, mais à peine eûmes-nous mis le cap au S. que nous trouvâmes fond de sable grossier, ensuite fond de sable fin. Je soupçonne que cela pouvait être occasioné par un fort courant dont nous trouvâmes la direction au S. S. E. et au S. E., et la vitesse d'un mille un tiers à trois milles à l'heure. Comme son action est plus forte près du fond, sa rapidité enlève peut-être le sable attaché au plomb, ou bien rend la surface du fond si unie que le sable ou le gravier ne peut toucher le plomb.

Nous levâmes l'ancre au point du jour et nous fîmes route pour passer par le détroit de Gaspar entre l'île du Milieu ou de Passage et la pointe S. E. de Banca. Quoiqu'un banc s'étende jusqu'à $5 \frac{1}{2}$ milles au large de cette pointe, nous n'en avons pas eu la moindre connaissance. La mer haute l'avait apparemment couvert. Je me tins à la distance d'un mille et demi à deux milles de l'île du Passage. La sonde rapportait de 27 à 35 brasses, profondeur que je n'ai vue indiquée sur aucune carte. Si le vent était faible, je ne conseillerais pas d'approcher beaucoup de l'île du Passage, à cause d'un fort courant qui pousse de ce côté, mais avec un vent frais, on peut

1806.
Février.

27.

1806.
Février.

28.

s'en approcher sans danger. A midi nous avons entièrement débouqué; le temps était couvert, des coups de vent alternaient avec des calmes; nous ne pûmes obtenir aucune hauteur du soleil pendant toute la journée. A 4 heures, il s'éleva un vent frais du N. O. qui nous permit de gouverner au S. O. pour gagner la côte de Sumatra, où je soupçonnais un fort courant au S. E. Nous fûmes assaillis dans la nuit d'un orage et d'une forte pluie. Au point du jour nous aperçûmes quatre vaisseaux, les mêmes probablement que nous avons vus près de Pulo-Vavor et qui avaient sans doute passé par le détroit de Banca.

J'avais choisi le détroit de Gaspar parce qu'il offre beaucoup d'avantages sur celui de Banca, et quoiqu'il soit rarement fréquenté. La navigation y est aussi sûre, si l'on se sert de la carte n° 8 du capitaine Lestock Wilson, que l'on trouve dans le 6^e volume de la collection des plans et des cartes de Dalrymple; la carte la plus complète de ce détroit est celle de Fleuriou, dans l'atlas du voyage de Marchand. Ce qui ajoute encore à son mérite est l'analyse savante qu'il en a donnée dans le deuxième volume du voyage (1), et qui est d'autant plus précieuse que les mémoires nautiques de Dalrymple dans

(1) Pag. 107 à 203.

1806.
Février.

lesquels Fleurieu a puisé les principaux matériaux pour la construction de sa carte, sont devenus extrêmement rares. La navigation du détroit de Gaspar est beaucoup moins difficile que celle du détroit de Banca, on est obligé d'y mouiller au plus une fois, comme nous; il est même possible de le passer entièrement sans s'arrêter, tandis qu'il est rare de traverser le détroit de Banca en moins de trois ou quatre jours, et encore est-on forcé de laisser tomber l'ancre ou de la lever à chaque changement de marée, travail qui, dans ce climat chaud, est très-nuisible à la santé de l'équipage. De plus, il arrive souvent que de grands vaisseaux touchent sur les deux bancs qui sont aux entrées méridionales et septentrionales de l'île Lucipara. Les courans y sont aussi très-forts et très-irréguliers; enfin, l'air y est très-malsain, à cause des rives basses et inondées de Sumatra. La navigation par le détroit de Banca produit ordinairement le germe des maladies qui deviennent souvent mortelles dans le détroit de la Sonde. A notre départ de Chine, nous avions seize malades, qui faisaient le tiers de notre équipage; heureusement ils se remirent peu à peu pendant notre traversée dans les mers de Chine, en sorte qu'au jour même de notre mouillage à l'entrée du détroit de la Sonde, le dernier malade fut rayé de la liste. Je doute que nous eus-

1806.
Février.

sions été aussi heureux si nous eussions passé par le détroit de Banca.

A dix heures nous eûmes connaissance de la côte platte de Sumatra du N. 60° O. au S. 86° O. Je me tenais toujours sur une profondeur de 10 à 12 brasses, faisant route au S. S. O. ; lorsque tout-à-coup, elle commença à diminuer jusqu'à 6 brasses, et nous fit craindre d'être jettés sur un bas-fond inconnu. En gouvernant à l'E. nous retrouvâmes l'eau plus profonde; une heure après, nous n'eûmes de nouveau que 6 et 6 $\frac{3}{4}$ brasses; il fallut nous diriger à l'E. Il s'en suit que du moment où l'on aperçoit par un temps serein la côte de Sumatra, même du haut des mâts, on ne doit pas gouverner au S. O. vers le passage entre les *Deux Frères* (1), et la côte de Sumatra. Je m'attendais à rencontrer un courant à l'E., ce qui m'engagea à faire route à l'O. pendant la nuit, mais les observations de midi m'indiquèrent un courant au S. de 28 milles en 24 heures. A 1 heure nous découvrîmes du haut des mâts les Deux Frères au S. S. O. A 6 heures lorsque nous nous trouvions au milieu du passage étroit entre ces deux îles, et le banc Shabunder sur la côte de Sumatra, le ciel se couvrit, nous éprouvâmes un violent orage avec de la

(1) Ces deux îles sont nommées les *Deux-Frères* par les Anglais, et les *Deux-Sœurs*, par les Français.

pluie. A sept heures, les Deux Frères nous restaient à l'E. à la distance de $1 \frac{1}{2}$ mille : nous fûmes dans cet instant même assaillis d'un coup de vent assez fort, il fut bientôt suivi d'un calme qui paraissait devoir durer; en conséquence, je fis le signal de mouiller, et à 9 heures et demie, on laissa tomber l'ancre sur 18 brasses, fond d'argile. Les Deux Frères nous restaient au N. E. $\frac{1}{4}$ N. $\frac{1}{2}$ E.

1806.
Février.

Le 1^{er} mars, au point du jour, nous appareillâmes par un vent frais d'O. N. O. et un temps sombre. Je gouvernai au S. S. O. et au S. O. $\frac{1}{4}$ S., pour me tenir le plus près possible de la côte de Sumatra, étant décidé de passer entre les îles Zutphen et la roche du Courant, passage qui me paraissait plus commode que celui qui est entre la côte de Java et l'île Thwart the Way. A midi, nous eûmes $5^{\circ} 58' 54''$ de latitude sud. Le cap Saint-Nicolas, sur l'île de Java, nous restait au S 20° E.; l'île du Nord au S. 64° O., et l'île Button au S. 11° E. A une heure après midi, le vent faiblit; en même temps le flux, qui jusqu'ici courait au S., changea de direction et nous poussa fortement au N.; ce qui nous obligea à 2 heures de laisser tomber l'ancre sur 24 brasses, l'île du Nord nous restant au N. 17° O., à la distance de 3 milles, et l'île Button au S 26° E.

Mars.
1.

La différence de méridien entre Poulo-

1806.
Mars.

Vavor et l'île du Nord était, selon le chronomètre, n° 128 = $1^{\circ} 13' 40''$, selon celui de Pennington = $1^{\circ} 15' 45''$. Ainsi, la moyenne est de $1^{\circ} 14' 41''$. Le capitaine Lestock Wilson a trouvé cette différence de $1^{\circ} 14' 45''$ (1), ce qui se rapproche beaucoup de notre estime. Il ne reste plus qu'à connaître la longitude exacte de Poulo-Vavor. Je l'ai supposée de $255^{\circ} 24' 38''$. La longitude de l'île du Nord serait par conséquent de $255^{\circ} 24' 38'' - 1^{\circ} 14' 42'' = 254^{\circ} 09' 54''$, ou en nombres ronds $254^{\circ} 10'$. La latitude de cette île se trouve, d'après les observations du capitaine Wilson et les nôtres, de $5^{\circ} 41' 00''$ S.

2. Le lendemain, le vent souffla du S. faible; le temps, extraordinairement chaud, nous engagea à rester mouillés pendant toute la journée; le lundi, 3 mars, il s'éleva de grand matin un vent frais de N. O. Je donnai aussitôt le signal de lever l'ancre; mais à peine les deux vaisseaux avaient-ils mis leurs voiles dehors, que le vent passa au S., soufflant faiblement tantôt du S. E., tantôt du S. O. Cependant, comme le courant portait fortement au S., je

(1) *Remarks on a passage from Poulo-Wawour to the Straits of Sunda, by the Macolesfield strait on the cap of Banka, with the journal of the Carnatic.* Cap. Lestock Wilson, dans le 5^e volume des *Nautical*; mémoires de Dalrympe, pag. 55 et 54.

(1)
les c
mille
2 mil
sal N
from

crus que nous pourrions sortir en louvoyant. D'ailleurs, je ne me souciais pas de mouiller une ancre sur 30 brasses, comme la *Néva* avait été obligée de le faire. A 10 heures, le vent fraîchit du S. O. A l'aide de ce vent et du flux très-fort du S., nous louvoyâmes entre les îles Zutphen et la roche du Courant, qui est dans le milieu du passage, entre Sumatra et l'île Thwart the Way. Le flux nous fit marcher avec tant de vitesse, qu'un peu après midi la roche du Courant nous restait au N. Ce passage me semble bien préférable à la route le long des côtes de Java, où l'on rencontre des bas-fonds très-dangereux, tels que Browsersand et plusieurs bancs de rochers et de sable, entre l'île Button (grande Toque en français), et l'île Thwart the Way, dont il est question dans les notices concernant la navigation du détroit de la Sonde; mais on ne les trouve indiqués sur aucune carte, quoiqu'on ne puisse douter de leur existence (1). Le canal de Zutphen offre en outre l'avantage d'être plus occi-

1806.
Mars.

(1) Ces points dangereux que l'on ne trouve pas sur les cartes sont une roche à 14 pieds sous l'eau à un mille au S. O. de l'île Button, et un banc à 17 pieds à 2 milles au N. O. $\frac{1}{4}$ O. de la même île. Voyez *the Oriental Navigator*, or *New Directions, for sailing to and from the ostindies China, etc.* 2^e édition 1801. pag. 414.

1806.
Mars.

dental ; ce qui est de quelque importance dans le passage du détroit de la Sonde , puisque le vent , au lieu de souffler du N. O. , comme il devrait faire dans la règle depuis novembre jusqu'en avril , est souvent S. O. et même S. Des capitaines de vaisseaux de la Compagnie anglaise des Indes recommandent ce canal toutes les fois que le vent est favorable. Je pense de plus que même dans le cas de vent contraire , pourvu que le flux soit favorable , ce canal doit encore être préféré à celui de Bantam , parce que le seul danger dont on ait à se garder est la roche du Courant , qui est élevée au-dessus de l'eau. Au contraire , dans le canal de Bantam on court beaucoup de dangers en louvoyant , à cause des bancs dont la situation n'est pas exactement connue. Un vaisseau se trouve dans une position très-désagréable au milieu du canal lorsqu'il survient un calme ; on n'est pas mieux en longeant la côte de Java , où sur 50 brasses on ne trouve qu'un fond de roche (1). Ce canal de Zutphen est bien préférable à celui de l'E. pour les vaisseaux qui viennent du N. : celui-ci peut avoir ses avantages pendant la mousson du S. E. pour les

(1) Le vaisseau anglais le *Richmond* mouilla pendant un calme dans le canal de Zutphen , près de l'île de ce nom sur 48 brasses , fond de vase.

vaisseaux qui viennent du S. Cependant je donnerais dans ce cas même la préférence au canal de Zutphen.

1806.
Mars.

La marée continua de porter au S. O. jusqu'à 4 heures; elle courut alors au N. E. Comme je croyais de mon devoir d'attendre la *Néva*, je fus obligé de chercher un mouillage pour la nuit. A 7 heures et demie nous jetâmes l'ancre sur 52 brasses, fond de sable, entre les îles Cracatoa et Tamarin, qui nous restaient au S. 60° O. et au N. 65° O. Le flux courut pendant la nuit au N. N. E., au N. E. et à l'E. N. $\frac{1}{2}$ E. avec une vitesse de trois quarts de nœud à l'heure. A dix heures du matin, un vent faible ayant soufflé du N. O., je fis voile aussitôt, bien persuadé que la *Néva* en profiterait également; mais il y a apparence qu'il soufflait un autre vent dans l'endroit où elle était, elle ne parut pas; ce qui m'obligea encore de mouiller pendant la nuit. En conséquence, étant parvenus à la côte orientale de Cracatoa, nous y laissâmes tomber l'ancre sur 21 brasses, fond d'argile fine; le pic de Tamarin nous restant au N. 20° O., et celui de Cracatoa au S. 48° O. Le flux pendant la nuit courut au N. N. E. avec une vitesse qui étoit à peine d'un demi-mille à l'heure. Le 4 mars, à 4 heures du matin, le vent souffla bon frais du N. N. O.; à 5 $\frac{1}{2}$ heures

3.

4

1806.
Mars.

nous étions sous voiles. Ce vent frais paraissant devoir durer, j'avais résolu de passer entre l'île Cracatoa et l'île des Princes, route qui par un vent frais de N. est bien préférable à la passe entre Java et l'île des Princes. Mais au point du jour nous aperçûmes la *Néva* au S. E., très-loin sous le vent. Comme il lui était impossible de nous suivre, je renonçai à mon dessein, pour éviter la séparation des deux vaisseaux, et je fis route pour passer entre l'île des Princes et la côte de Java. A 5 heures après midi, le vent tomba; à 5 heures, nous eûmes calme plat. Notre position était dangereuse, car nous nous trouvions justement entre le rocher qui est à la pointe méridionale de l'île des Princes et un autre à la côte de Java nommé le *Moine*; au S. de cet écueil s'étendent un grand nombre de gros rochers, auprès desquels il n'y a pas d'ancrage. Le flux nous portait de ce côté. Je fis mettre dehors deux canots pour tenir le vaisseau aussi loin qu'il serait possible de ces écueils dangereux, dont nous étions à peine à la distance d'un mille. A 9 heures du soir, les lames furent si fortes, que le vaisseau, malgré la remorque, arrivait sensiblement sur les rochers. Je commençais à concevoir des craintes, lorsque, vers dix heures, il s'éleva heureusement un vent faible de N. qui nous tira de danger: à minuit le cap de Java nous restait à l'E.

(1)
place

Nous trouvâmes la différence du méridien entre le pic de Cracatoa et Poulo-Vavor, d'après nos chronomètres, de $1^{\circ} 2' 10''$. Or, la différence que nous avons trouvée deux jours auparavant entre Poulo-Vavor et l'île du Nord étant précisément la même que le capitaine Wilson indique d'après plusieurs déterminations chronométriques, je puis en conclure que notre calcul est juste. La longitude du pic de Cracatoa serait donc de $255^{\circ} 24' 38'' - 1^{\circ} 2' 10'' = 254^{\circ} 22' 28''$ O. Le pic de l'île des Princes est, d'après nos chronomètres, $11' 10''$ plus à l'ouest que le pic de Cracatoa. Sa longitude serait donc $254^{\circ} 22' 28'' + 11' 10'' = 254^{\circ} 33' 58''$ O.

Le capitaine Cook et le capitaine King ont déterminé la longitude de leur mouillage à l'extrémité sud-est de cette île à $254^{\circ} 42' 30''$, et la différence de méridien entre Cracatoa et l'île des Princes à $18' 30''$. Mais elle me paraît trop grande, malgré le respect que j'ai pour l'autorité de ces deux navigateurs. Les observations plusieurs fois répétées d'après nos chronomètres et leur concordance exacte avec les relèvemens, prouvent suffisamment la justesse de nos calculs(1). D'autres navigateurs ont également trou-

(1) Le capitaine King, dans le 5^e volume de Cook, place le pic de Cracatoa à $6^{\circ} 6' S.$ et $105^{\circ} 15' E.$ et le lieu

1806.
Mars.

vé que la différence entre les deux pics est moindre que ne l'indiquent Cook et King. Je trouve dans les observations qui m'ont été communiquées par le capitaine Mac-Intosh, que le capitaine Horsburgh la porte à 14', puisqu'il détermine la longitude de Cracatoa à 105° 37', et celle de l'île des Princes à 105° 23' E.

Rien ne m'a plus surpris que les mauvaises cartes de ce fameux détroit contenues dans l'*East India Pilot*, collection sur laquelle j'ai déjà eu l'occasion d'énoncer mon opinion. Le petit nombre de bonnes cartes qui s'y trouvent est perdu dans la foule de copies des cartes vieilles ou fautives. C'est ainsi que sur une de ces cartes la pointe septentrionale de l'île des Princes est placée à 6° 18', ce qui est 12' au moins trop au nord; et la pointe méridionale, au contraire, à 6° 33', tandis que le capitaine King la fixe à 9° 36' 15'', le lieu de son mouillage étant à plusieurs milles au nord de la pointe méridionale. La comparaison seule de ces positions entre elles ôte toute confiance à ces cartes, de façon qu'on ne doit en faire usage qu'avec la

de son mouillage à 105°. 36. Le premier nombre est manifestement une faute d'impression, puisque toute l'étendue de l'île n'est que de 9 milles. L'astronome Wales, dans ses *Observations astronomiques du Voyage*, publiées en 1788, donne pour longitude à cette île 254' 24.

plus grande réserve. La meilleure carte du détroit de la Sonde, quoiqu'elle ne soit pas exempte de fautes, est la copie de celle de d'Après; elle fait aussi partie de cette collection. Selon cette carte, la différence du méridien entre le pic de Cracatoa et celui de l'île des Princes est de 12 milles. Excepté cette carte de d'Après, je ne connais sur ce détroit que les esquisses des capitaines Wilson et Bampton dans le 6^e volume de la collection des *Nautical Plans* de Dalrymple. Ces esquisses sont dressées avec la plus grande exactitude, mais ne contiennent que la partie septentrionale de ce détroit.

1805.
Mars.



 CHAPITRE XXVI.

 NAVIGATION DEPUIS LE DÉTROIT DE LA SONDE
 JUSQU'À L'ARRIVÉE DE LA *NADIEJEDA* À
 CRONSTADT.

La *Nadiejeda* et la *Néva* quittent les côtes de Java. — Ile de Noël. — Nous coupons le tropique du Capricorne. — Erreur de nos chronomètres, reconnues par des observations de distances de la lune. — Nous sommes séparés de la *Néva*. — La *Nadiejeda* double le cap de Bonne-Espérance. — Arrivée à Sainte-Hélène. — Nous n'y trouvons pas la *Néva*. — Remarques sur Sainte-Hélène. — Les étrangers n'obtiennent pas la permission d'aller dans l'intérieur de l'île. — Accident. — Départ de Sainte-Hélène. — Avantages en revenant des Indes de couper la ligne dans le voisinage de l'Amérique, ou beaucoup plus à l'ouest. — Opinion de d'Après et du capitaine Cook à ce sujet. — Déclinaison de l'aiguille à l'équateur comparée avec des observations plus anciennes. — Règle de Nicholson pour couper la ligne. — Nous entrons dans le vent alisé du nord-est. — Nous passons le Tropique du Cancer. — Nous perdons l'alisé bientôt après. — Route sur la pointe septentrionale de l'Ecosse. — Les Orcades et îles Shetland. — Erreur peu considérable de nos chronomètres d'après la longitude du cap Hangcliff déterminée par lord Mulgrave. — Nous apprenons que la *Néva* est partie d'Angleterre pour Cronstadt. — Côtes de Norvège. — Arrivée à Copenhague. — Le prince Ferdinand de Danemark, vient à bord de la *Nadiejeda*. — Départ de Copenhague. — Arrivée à Cronstadt le 19 août.

1806.
 Mars.
 6.

Au point du jour, nous nous réunîmes à la *Néva*, qui avait eu le bonheur de débouquer

ava
 14'
 Le
 15°
 N. 5
 Java
 le p
 Java
 gros
 sable
 recti
 dant
 parti
 bien
 sud,
 ceper
 nome
 de m
 Prince
 Je p
 Prince
 33' 58
 15" a
 Notre
 de 41
 vue le
 S. auta
 d'O. S.
 eûmes

avant le calme. A midi, nous observâmes $7^{\circ} 14'$ de latitude S. et $254^{\circ} 48' 56''$ de longitude. Le pic de l'île des Princes nous restait au N. 15° E., et le cap de Java (*Java head*) au N. 50° E. Je prenais pour ce cap la partie de Java, que nous découvriions le plus au sud et le plus à l'est. Depuis la première pointe de Java, ou *Pointe du Moine*, ainsi nommée d'un gros rocher isolé qui la rend très-reconnais- sable, trois autres caps sont situés dans la di- rection du S. E. : nous les avons doublés pen- dant la nuit, et n'avons ainsi vu aucune autre partie de cette terre. Je crois que l'on n'a pas bien déterminé à laquelle des pointes, nord ou sud, on donne le nom de *Cap Java* : je pense cependant que c'est à celle du sud. L'astro- nome Bayley estime à 8 minutes la différence de méridien entre le cap Java et l'île des Princes. Cette différence me semble trop petite.

Je pris pour point de départ le pic de l'île des Princes, que nos observations placent par $254^{\circ} 33' 58''$ O. Je fixe sa latitude à $6^{\circ} 34' S.$ ou $2' 15''$ au N. du mouillage du capitaine King. Notre distance du point de départ était, à midi, de 41 milles. Vers le soir, nous perdîmes de vue les côtes de Java. Je gouvernai alors au S. autant que le permettait un vent frais d'O. et d'O. S. O., accompagné d'une forte pluie. Nous eûmes, dans la nuit du 8, des coups de vent

1806.
Mars.

7.

8.

1806.
Mars.

violens, qui se succédaient rapidement, et une pluie continuelle. J'espérais que cette nuit orageuse serait suivie du passage de la mousson de l'O. à celle du S. E. ; mais le vent se tint opiniâtement à l'O. S. O. A 4 heures après midi, étant par $10^{\circ} 00' 30''$ S. et $254^{\circ} 31' O.$, *la Néva* fit signal qu'elle voyait une terre au S. E. $\frac{1}{4}$ S. : nous l'avions au S. E. $\frac{1}{4}$ E. ; c'était l'île de Noël, qui nous paraissait éloignée d'environ 30 à 35 milles. D'après les observations du lieutenant anglais Davidson, faites en 1803 sur le brig *Waller*, cette île est par $10^{\circ} 52' S.$ et $105^{\circ} 33' E.$, de même que sur la carte de Robertson. Dalrymple a pris, pour longitude de cette île, la moyenne entre les déterminations des capitaines Cooper et Cumming. Le premier la place à 10 milles à l'E. du cap Java, le second dans le méridien de ce cap. Si l'on prend pour longitude du cap Java $105^{\circ} 05'$ avec Bayley, celle de l'île de Noël serait alors de $105^{\circ} 14' 50''$. : nos chronomètres la placeraient près de 40 milles plus à l'E., dans la supposition que la latitude donnée par Davidson soit juste. Comme je désirais voir cette île de plus près, je gouvernai S. $\frac{1}{4}$ E. A 6 heures, nous la perdîmes de vue. A minuit, la lune étant très-claire, nous revîmes l'île à l'E., et, au point du jour, au N. $45^{\circ} E.$ Elle était d'ailleurs si éloignée, que nous ne pouvons rien dire de précis sur sa position ;

g.

elle ne paraissait ni grande, ni haute. Nous n'eûmes aucune observation méridienne.

Les 11, 12 et 15 mars, nous eûmes presque toujours des calmes et une chaleur étouffante. Nous profitâmes de ce temps clair et tranquille pour prendre des distances de la lune. Les observations du 11 et du 12 montrèrent également que le chronomètre n° 128 et celui de Pennington, qui étaient d'accord ensemble à une seconde près, indiquaient une minute trop à l'E.; tandis que les observations du 15 indiquaient 6' 30" trop à l'E. M. Horner trouva le même résultat, à 2' 50" près. Les observations de ces trois jours donnent lieu de présumer que l'erreur de nos chronomètres était bien peu considérable, et par conséquent que les longitudes des îles Cracatoa et des Princes ont été déterminées assez exactement, comme on l'avait conclu déjà, en la déduisant de celle de Poulo - Vavor. Les calmes durèrent jusqu'au 15, alternant avec quelques vents de sud faibles. L'air était très-chaud, lourd et étouffant. La lame courait constamment du S. E. au N. O. avec tant de vitesse, que je l'estimais de 10 à 12 milles par jour. Le 15 au matin, nous eûmes enfin un vent frais du S. E. Nos observations de midi donnèrent 12° 26' 48" S. et 258° 54' 40" O. Nous essayâmes le soir des coups de vent violens et une forte pluie. Après

1806.
Mars.

11.
12.
15.

15.

1806.
Mars.

ce changement de temps, nous pûmes espérer d'être entrés dans le vent alisé : en effet, il ne nous quitta plus. Il soufflait même si fort, que nous fûmes souvent obligés de prendre deux ris dans nos huniers. Je faisais route au S.

27.

O. $\frac{1}{4}$ O. à l'O. S. O. et à l'O. $\frac{1}{4}$ S. Le 27 mars, à 2 heures après midi, nous coupâmes le tropique du capricorne par $296^{\circ} 55'$ de longitude.

30.

Le 30 mars, étant par $25^{\circ} 52'$ S. et $504^{\circ} 04'$ O., le vent alisé sembla vouloir nous quitter ; il passa peu à peu au N. E. et au N. O., soufflant avec force par un temps sombre et pluvieux.

Avril.

3.

Ce vent de N. O. ne tint que peu de jours. Le 3 avril, il passa au S. et à l'E.

15.

Le 15 avril, le vent souffla avec force de l'E. S. E., et amena un temps sombre et pluvieux. Le vaisseau filait, de 9 à $9\frac{1}{2}$ nœuds par heure, sous les huniers les ris pris. Cependant, malgré ce vent si favorable, nous fûmes séparés de *la Néva*. A 10 heures du matin, nous l'apercevions encore derrière nous, à peu de distance, navigant sous ses seuls huniers : le temps obscur nous la déroba bientôt. A 4 heures après midi, le ciel s'étant éclairci, on la chercha du haut du mât, sans pouvoir la découvrir, quoique notre vaisseau marchât beaucoup moins bien. Je ne pouvais cependant imaginer qu'en six heures elle eût pu, avec peu de voiles, passer devant nous et disparaître. Cette séparation ne pouvait être

attribuée qu'à la route différente qu'elle prit, qui était celle de l'O. $\frac{1}{4}$ N. , je la suivis jusqu'à 7 heures, tirant plusieurs coups de canon; et toutes les 3 heures, pendant la nuit, on allumait un feu clair.

1806.
Avril.

Nous ne reçûmes pas de réponse; et je pensai que nous allions être séparés jusqu'à Sainte-Hélène, où le rendez-vous était indiqué. A midi, du jour de cette séparation, nous étions par $34^{\circ} 55'$ S. et $551^{\circ} 28'$ O. Ce même jour aussi, nous coupâmes le 560° degré du méridien de Saint-Pétersbourg; par conséquent, nous avions terminé la circum-navigation du globe.

Le 17 avril, à 8 heures du matin, nous remarquâmes un changement dans la couleur de l'eau. La sonde rapporta 80 brasses, fond de sable fin gris. Ce brassiage nous apprit que nous avions passé un fort courant à l'O. L'observation méridienne, qui nous donna $56^{\circ} 00'$ de latitude et $558^{\circ} 20'$ de longitude, le confirma. Sa direction, dans les dernières 24 heures, avait été de 17 milles au S. et $1^{\circ} 20'$ à l'O. Rennel est le seul, je crois, qui conseille de ne pas se tenir dans le voisinage de la terre, mais dans la ligne du courant, dont la direction est indiquée sur sa carte. Conformément à ce conseil, je fis route depuis le 552° méridien jusqu'au 540° , directement dans le parallèle de $55 \frac{1}{2}$ et 56° : je m'en trouvai très-bien,

17.

1806.
Avril.

car la vitesse du courant à l'O. était de $3\frac{1}{2}$ milles à l'heure. A 6 heures, la sonde rapporta 75 brasses, fond de sable fin gris; à minuit, 90 brasses, et à 4 heures du matin 105, fond d'argile fine. Cette dernière sonde nous fit voir que nous avons déjà passé le méridien du Cap des Aiguilles.

Le 19 avril, à 9 heures du matin, nous découvrimés la terre au N. N. E. du compas; elle paraissait comme une île: bientôt une terre montagneuse se montra au N. E. $\frac{1}{4}$ E. A midi, nous étions par $35^{\circ} 05'$ de latitude et $340^{\circ} 31' 24''$ de longitude. La terre de l'ouest, qui était le Cap de Bonne-Espérance, nous restait au N. 7° E., et le cap False, le plus à l'est, au N. 85° E.: une ligne de 200 brasses ne rapportait point de fond. Comme nous nous trouvions dans le méridien de la pointe du Cap, qui, d'après les meilleures observations, est par $18^{\circ} 29'$ de longitude E., ou $341^{\circ} 31'$ O., nous acquimes la preuve que nos chronomètres indiquaient un degré de trop à l'E., correction que nous conservâmes jusqu'à Sainte-Hélène. Nous parlâmes à un Américain qui venait de l'Île-de-France: il ne put nous donner aucune information sur l'escadre de l'amiral Linois, qui croisait depuis quelque temps dans ces parages. Nous vîmes encore un autre vaisseau qui hissa aussi pavillon américain. A 6 heures du soir,

(1)
la N
c'est

le Cap de Bonne-Espérance nous restait au N. 35° E., à la distance de 36 milles, le cap False au N. 48° E., et la montagne de la Table à N. 23° E. Le vent souffla bon frais du S. S. E. : je gouvernai au N. O. jusqu'à 4 heures, et ensuite au N. N. O. sur l'île Sainte-Hélène. Arrivés à 29° de latitude, nous eûmes une température fraîche : le thermomètre ne s'élevait pas au-dessus de 12° pendant le jour ; il n'avait été qu'à 14 lorsque nous étions par 27°. L'air avait été plus chaud par 36°. Etant par 26° 30', le vent passa à l'O. et à l'O. S. O., où il resta deux jours. A peine eûmes-nous coupé le tropique du Capricorne, que nous entrâmes dans le vent alisé du S. S. E. et S. E. Le 26

1806.
Avril.

26.

avril, nous vîmes deux vaisseaux : l'un au nord-ouest et l'autre au nord-est. Le premier paraissait être *la Néva*, du moins personne n'en douta : mais comme nous marchions mal, nous la perdîmes bientôt de vue (1).
Le 29 avril nous avons parcouru 360 deg. du méridien de Greenwich de l'E. à l'O. ; et comme nous avons perdu un jour, je changeai mon compte, et le lendemain fut pour nous le 1^{er} mai. Le 5, à 6 heures du soir, nous

29.

Mai.
1.

(1) Plusieurs officiers de la *Néva* avaient aussi reconnu la *Nadiejeda* et souhaité inutilement de nous rejoindre, c'est ce que j'appris à notre arrivée à Cronstadt.

1806.

Mai.

3.

4.

eûmes connaissance de Sainte-Hélène à l'O. N. O. à la distance de 40 milles. Nous mîmes en panne pendant la nuit, et au point du jour nous en étions à environ 20 milles. A 9 heures j'envoyai M. Loewenstern à terre pour annoncer notre arrivée au gouverneur. En attendant nous courûmes long-temps bord sur bord sous peu de voiles. A midi et demi nous laissâmes tomber l'ancre dans la baie de Sainte-Hélène, après 56 jours de navigation depuis le détroit de la Sonde, et 79 depuis notre départ de Macao. Nous étions sur 13 brasses.

Nous ne trouvâmes pas la *Néva*; il n'y avait dans la baie qu'un vaisseau marchand anglais. Il est rare qu'elle soit aussi déserte. Nous apprîmes que 24 heures plus tôt le capitaine anglais Popham en était parti avec une flotte considérable pour aller à la conquête de Buenos-Ayres, expédition que beaucoup d'habitans de l'île critiquaient. Nous apprîmes aussi que la guerre venait d'être déclarée entre la Russie et la France.

Je trouvai dans le colonel Patton, gouverneur de Sainte-Hélène, un homme aimable et obligeant, qui nous reçut avec beaucoup de politesse, et s'empessa de nous offrir tout ce qu'il était en état de nous procurer; il donna l'ordre de fournir tous les jours de la viande fraîche à l'équipage. Je demandai une certaine

quantité de farine dont nous avons grand besoin, notre provision de biscuit étant beaucoup diminuée. Je ne voulais plus donner à l'équipage du biscuit d'Okhotsk tant il était mauvais.

La disette de farine était si grande à Sainte-Hélène qu'il n'était plus permis d'en vendre, même aux habitans. La prise de possession du Cap et l'expédition du Rio de la Plata avaient vidé les magasins. Je dus donc m'arranger en conséquence, espérant que la rapidité de notre voyage et de l'économie dans la distribution, nous mèneraient jusqu'à Copenhague avec la provision qui nous restait.

Je ne connais pas de relâche plus convenable que Sainte-Hélène pour se rafraîchir après un long voyage. La rade est très-sûre et beaucoup plus commode en tout temps que les baies de la Table et de Simon au Cap. L'entrée en est facile pourvu que l'on se tienne près de la terre; pour en sortir il ne faut que lever l'ancre, on est bientôt au large. On y trouve toutes sortes de vivres, surtout des herbes potagères excellentes. En moins de trois jours on est abondamment fourni de tout : on peut se procurer du porter et du vin, notamment de Madère, de même que des provisions pour les voyages de long cours, telles que salaisons, beurre, pois, et jusqu'à des cordages. On ne trouve nulle part de meilleures dispositions relative-

1806.
Mai.

ment à l'eau : en 24 heures on en peut faire sa provision avec la plus grande facilité , et en 48 heures un vaisseau est en état de continuer son voyage. Ces grands avantages rendent la relâche à Sainte-Hélène bien préférable à celle du Cap pour les vaisseaux qui vont en Europe. On est bien moins sûr de trouver au Cap les choses dont on peut avoir besoin , et on est nécessairement forcé d'y faire un plus long séjour. Il est vrai que tout est plus cher à Sainte-Hélène que partout ailleurs. J'y payai un mouton de 18 à 20 livres trois guinées , un sac de pommes de terre de 100 livres une guinée , les poules , les canards une demi-guinée la pièce , douze œufs une piastre ; le reste dans la même proportion. Les vaisseaux de guerre et ceux de la Compagnie des Indes ne paient ni l'ancrage , ni l'eau qu'ils prennent (1). Les vaisseaux marchands anglais sont taxés à 5 guinées , et les étrangers au double. Il n'est pas permis aux étrangers de sortir de la ville ; comme elle n'est composée que d'une seule rue , leur promenade est très-bornée. En général , on n'était pas fort sévère sur ce point , et l'on y faisait souvent des

(1) On m'assura que les vaisseaux de guerre étrangers payaient aussi ces droits , puisque l'île appartient à la compagnie et point au Gouvernement. On ne m'a cependant rien demandé.

exceptions, surtout en faveur des naturalistes. Un événement a rendu la défense plus rigoureuse. Un étranger qui se donnait pour botaniste, mais qui était ingénieur, s'étant arrêté à Sainte-Hélène, trouva divers prétextes pour y prolonger son séjour pendant plusieurs mois : il sut même s'insinuer si bien auprès du gouverneur et de sa famille qu'il obtint enfin la permission de parcourir l'intérieur de l'île. Au lieu de chercher des plantes il levait les plans de toutes les fortifications et des batteries. Le vaisseau qui le transportait en Europe ayant été pris par les Anglais, sa honteuse supercherie fut découverte. Depuis ce moment le gouverneur tient la main à l'exécution de l'ordre concernant les étrangers, avec beaucoup plus de rigueur qu'il n'y serait disposé. Il parut éprouver de la peine à refuser à M. Tilesius la permission de faire une excursion de botanique dans l'île. Il avait fait, quelques semaines auparavant, une exception en faveur de M. Lichtenstein qui se trouvait au Cap au moment de la conquête de cette colonie par les Anglais. Comme ce naturaliste apportait une recommandation du général Baird, gouverneur du Cap, il obtint la permission qu'il désirait.

Les observations quotidiennes, faites à bord du vaisseau par M. Horner, nous ont donné pour latitude de notre mouillage $15^{\circ} 54' 48''$ S.

1806.
Mai.

1806.
Mai.

D'après le changement que nous avons fait à la marche de nos chronomètres près du cap de Bonne-Espérance le n° 128 indiquait la longitude de notre mouillage à . . . 5° 28' 30" O.

Le chronomètre de Pennington 5° 34' 40"

Et le n° 1856. 5° 31' 00"

La vraie longitude, telle que le docteur Maskelyne l'a déterminée d'après la différence méridienne du cap, prise par Mason et Dixon, est 5° 49' 15"

Selon la marche que M. Horner avait fixée pour nos chronomètres à Canton, le n° 128 indiquait 4° 26' 20" et le n° 1856, 3° 47' 15" l'erreur du n° 128 était donc, dans l'espace de 3 mois par tous les changemens de température, 1° 22' 40" entre le Cap et Sainte-Hélène. Le loch avait donné, pendant une navigation de 14 jours, une erreur de 3½ degrés à l'Ouest; elle était occasionnée par un courant continué au S. E. La somme de toutes les erreurs au S. était de 1° 51'. La déclinaison de l'aiguille, déterminée chaque soir de notre séjour par plusieurs suites d'azimuth était, de 16° 57' 40" à 17° 28' 00", et par la moyenne de 17° 18' 10" O.

Notre séjour de quatre jours à Sainte-Hélène, très-agréable à tous égards, fut malheureusement troublé par un événement aussi triste qu'inattendu. Le second lieutenant de notre

vaisseau , M. Golovatcheff , jeune homme de vingt-six ans, très-aimable, et excellent officier, prit le parti désespéré de s'ôter la vie. Une heure avant cette triste catastrophe , je l'avais laissé à bord très-tranquille en apparence ; à peine étais-je à terre qu'on m'apporta l'affreuse nouvelle qu'il s'était brûlé la cervelle. Je volai tout de suite au vaisseau où je le trouvai sans vie. J'avais déjà remarqué quelque changement dans sa conduite depuis notre premier départ du Kamtchatka pour le Japon. Des malentendus et quelques explications désagréables qui avoient eu lieu au commencement du voyage, et dont le détail ne pourrait intéresser personne , furent la première occasion de ce changement. Je fis inutilement tout mon possible pour dissiper une mélancolie qui croissait tous les jours. Personne n'eût cependant soupçonné qu'elle aurait conduit cet officier à se détruire, surtout au moment où le voyage allait être terminé. Je me flattais qu'une fois rendu à sa famille et à ses amis, il se guérirait bientôt d'une maladie qui avait son siège dans une imagination troublée. Il n'y avait aucune ressource à cet égard sur le vaisseau, personne ne pouvait obtenir sa confiance, ni moi, qui le traitais avec tous les ménagemens et lui donnais toutes les marques d'intérêt possible, ni aucun de ses compagnons. Tout ce qu'on essaya pour le désabuser de ses

1806.
Mai.

fausses idées fut sans fruit. Le gouverneur le fit inhumer avec tous les honneurs militaires usités pour son grade ; le pasteur, M. Wilkinson, fit sans difficulté la cérémonie des funérailles.

La confirmation de la guerre entre la Russie et la France, que j'appris à Sainte-Hélène, me fit regretter vivement que le capitaine Lisianskoï ne s'y fût pas arrêté suivant mes ordres. Notre sûreté réciproque commandait notre réunion. Les passeports que nous avions du gouvernement Français, pouvaient bien nous garantir contre tout traitement hostile de la part des vaisseaux de guerre ; mais on ne peut attendre des ménagemens semblables des corsaires, même en leur mettant les ordres de leur gouvernement sous les yeux. Comme j'avais laissé quelques canons au Kamtchatka, la prudence me commandait de les remplacer. J'en demandai au gouverneur. Il mit la plus grande complaisance à me satisfaire et prit la peine de fouiller lui-même les magasins. Lorsque je crus avoir trouvé des pièces de calibre convenable, il me les abandonna aussitôt avec tout leur attirail ; après un examen attentif je trouvai qu'elles ne pouvaient servir ; il fallut donc nous contenter de nos douze canons. Alors je pensai qu'il était plus prudent de ne pas passer par la Manche, afin d'éviter les corsaires français qui la plupart croisent dans la direction de ce canal : et je résolus après avoir

do
sep
Bal
et l
il m
cett
L
je n
pas
neur
offic
nuit,
faibl
enco
nous
l'équa
Le
de lat
vîmes
à 15 m
malhe
assez l
un peu
à la ha
et s'éle
ce qu'e
trombe
croyaie
ou la v

doublé les Açores, de gouverner sur la pointe septentrionale de l'Écosse, pour gagner la mer Baltique, en passant entre les îles Shetland et les Orcades. C'était allonger le voyage, mais il me parut que, dans les circonstances actuelles, cette route était beaucoup plus sûre.

Le 8 mai au matin je fis appareiller; mais je ne mis à la voile que le soir, ne voulant pas refuser l'obligeante invitation du gouverneur, d'aller dîner chez lui avec tous mes officiers. Nous quittâmes Sainte-Hélène à minuit, par un vent frais de S. S. E. Le vent ayant faibli peu de temps après, l'île nous restait encore en vue le lendemain matin : la brume nous la déroba bientôt. Notre navigation vers l'équateur n'offre rien de remarquable.

Le 19 mai à 5 heures $\frac{1}{2}$ du soir, étant par $2^{\circ} 45'$ de latitude S., et $20^{\circ} 55'$ de longitude O., nous vîmes, au N. N. O., à la distance d'environ 12 à 15 milles, un phénomène extraordinaire, que malheureusement nous ne pûmes observer assez long-temps pour en parler d'une manière un peu précise. Une fumée s'élevait à peu près à la hauteur d'un vaisseau, puis disparaissait, et s'élevait de nouveau successivement jusqu'à ce qu'enfin on ne la vit plus. Ce n'était ni une trombe ni un vaisseau incendié, comme le croyaient quelques personnes à bord. La fumée ou la vapeur était trop élevée pour provenir

1806.
Mai.

8.

9.

19.

1806.

Mai.

de brisans. M. Horner pensait que si ce phénomène n'était pas un jeu de réfraction, ce ne pouvait être qu'une éruption volcanique, dont il serait possible qu'il résultât une nouvelle île.

21.

Le 21 mai nous célébrâmes la fête de saint Nicolas, protecteur de la marine russe. A 5 heures après midi nous coupâmes la ligne par $22^{\circ} 18' 30''$ de longitude occidentale. On ne perd point de temps en retournant en Europe, de couper la ligne sous ce méridien, ou même plus à l'ouest; car quelques degrés plus ou moins à l'ouest, dans une aussi longue navigation, surtout dans les hautes latitudes, ne font pas grande différence: l'expérience nous apprend, d'ailleurs, que les vents sont plus frais de ce côté, tandis que les calmes sont fréquens plus à l'est. Ce n'est pas enfin un petit avantage de traverser le plus tôt possible des parages aussi malsains que ceux qui sont voisins de l'équateur. J'ai contre moi, je le sais, l'autorité de d'Après, qui n'approuve pas que l'on coupe la ligne trop à l'ouest au retour des Indes en Europe; mais il faisait peut-être plus d'attention à la route directe, qu'à la santé des équipages. On peut objecter que le courant de l'est, qui, on le sait, est fort près des côtes d'Afrique, favoriserait beaucoup la marche vers l'Europe; cependant ne doit-on pas craindre aussi que le voisinage de ces

côte
den
sant
s'éte
nair
don
pend
crois
pas
le Ca
gitud
press
« lon
« de
« ou
« tro
« doi
« Iag
« rap
« cou
« pas
« de
« 12°
« d'at
« titu
« cal
« et
Cook
secon

côtes , où les ouragans et les calmes se succèdent continuellement , ne soit très-nuisible à la santé des équipages. Enfin ce courant de l'est s'étend-il aussi loin à l'ouest que la route ordinaire de Sainte-Hélène à l'équateur? C'est ce dont je ne connais qu'un seul exemple , indépendamment de notre propre expérience. Je crois , toutefois , que ce courant de l'est n'est pas rare , quoique peu rapide , au moins entre le Cap de Bonne-Espérance et les 15° de longitude occidentale. Le capitaine Cook dit expressément , dans son troisième voyage , « que
 « lorsqu'un vaisseau coupe la ligne à 15 ou 20
 « degrés à l'est de San-Iago , c'est-à-dire par 3
 « ou 8 degrés de longitude occidentale , il
 « trouve le courant aussi fort de l'est , qu'il
 « doit l'être de l'ouest sous le méridien de San-
 « Iago , ou même plus à l'ouest ; car plus on se
 « rapproche de la côte d'Afrique , plus le
 « courant de l'E. est rapide. Les vaisseaux qui
 « passent la ligne entre les limites des courans
 « de l'E. et de l'O. , c'est-à-dire entre 8 et
 « 12° de longitude , ne doivent trouver , avant
 « d'atteindre le parallèle du 10° degré de la-
 « titude S. , aucune erreur sensible dans le
 « calcul de loch , puisque les courans de l'E.
 « et de l'O. se sont compensés jusque-là. »
 Cook en avait déjà fait l'expérience dans son second voyage.

1806.
Mai

Le jour où nous passâmes la ligne, nous trouvâmes la déclinaison de l'aiguille, après plusieurs suites d'azimuths prises le matin, de $12^{\circ} 8' 45''$, et après celles du soir, de $12^{\circ} 7' 15''$ O. En 1795, le capitaine Vancouver la trouva de $9^{\circ} 20'$ sous la ligne, et par le méridien de $21^{\circ} 35'$. Ces observations font connaître une augmentation de $2\frac{3}{4}$ à l'O., dans l'espace de onze années. A mon retour de la Chine, en 1799, la déclinaison était, au même endroit, de $11^{\circ} 35'$. En 1764, Nicholson l'avait observée sous la ligne par $20^{\circ} 40'$ de longitude, de $7^{\circ} 56'$, de sorte que la déclinaison va en croissant dans cette mer. C'est ce que semblent prouver toutes les observations connues faites à ce sujet. L'on ne peut les faire en mer nulle part avec plus d'exactitude que dans les régions du vent alisé du S. E., entre le Cap de Bonne-Espérance et l'équateur, où la mer est parfaitement tranquille et le temps toujours très-beau. Nous trouvâmes à Sainte-Hélène la déclinaison de $17^{\circ} 18' 10''$; en 1764 elle n'était que de $11^{\circ} 38'$, d'après les observations de Nicholson. On peut croire qu'il les a faites avec la plus grande exactitude, puisqu'il prétendait pouvoir déduire la longitude de la déclinaison de l'aiguille. Il paraît donc constant, d'après ces observations, faites en 1764 et 1806, à Sainte-Hélène et sous la ligne, que dans le cours de

qu
de
de
co
Ind
Ea
déc
den
Nic
mai
déd
guil
inex
fâch
Ang
prati
perfe
on l'a
l'hyp
ses e
la lig
déclin
lorsq
a qua
méth
serva
nue c
comm
fort p

quarante-deux ans, la déclinaison a augmenté de $4^{\circ} 12'$ et $5^{\circ} 40'$: ce qui donne une moyenne de près de 5° . Malgré ces preuves, on lit encore, dans un ouvrage sur la navigation aux Indes et au retour (*Oriental navigator, or East-India directions*, édit. de 1801), que la déclinaison sous l'équateur est d'environ un demi-degré plus occidentale que du temps de Nicholson, et conséquemment de $8 \frac{1}{2}$ degrés ; mais comme on ne pense plus maintenant à déduire la longitude de la déclinaison de l'aiguille, ainsi que Nicholson le recommandait, ces inexactitudes ne peuvent avoir aucunes suites facheuses. On doit cependant s'étonner qu'en Angleterre, où l'art de la navigation a atteint en pratique et en théorie à un très-haut degré de perfection, on vienne encore en 1801, comme on l'a fait dans l'*Oriental Navigator*, réchauffer l'hypothèse de Nicholson, même avec toutes ses erreurs. La règle de Nicholson, de couper la ligne en allant aux Indes, lorsque l'aiguille décline de $6^{\circ} 30'$, et au retour en Europe, lorsqu'elle décline de 8° à l'O., pouvait être, il y a quarante ans, de quelque utilité, lorsque la méthode de trouver la longitude par les observations des distances lunaires, n'était connue que de très-peu de navigateurs. On ne commit même, pendant quelque temps, que fort peu d'erreurs, en suivant exactement la

1806.
Mai.

1846. règle indiquée; mais à présent, à peine pourrait-on trouver encore, le long des côtes de l'Afrique, 7 degrés de déclinaison.

Mai.
22. Le 22 mars, par 5° N. et 23° O., nous eûmes un vent frais du S.; la mer fut extraordinairement lumineuse pendant toute la nuit, et beaucoup plus que nous ne l'avions vue dans tout notre voyage. Son éclat éclairait nos voiles, et toute la mer paraissait en feu. M. Garnault, capitaine du vaisseau *le Gange*, avait observé la même chose, précisément au même endroit, en 1792.

29. Le 29 mai, nous entrâmes dans le vent alisé du N. E., par 6° 37' de latitude. Jusque-là, nous avons eu le même temps désagréable que l'on éprouve ordinairement dans les parages voisins de l'équateur, entre les limites des alisés du N. E. et du S. E. Nos agrès étaient si usés qu'il fallait y faire chaque jour des réparations. Les haubans même des bas mâts et des mâts de hune commençaient à se rompre assez souvent. Si la saison n'eût pas été aussi favorable, le mauvais état du vaisseau eût pu nous causer beaucoup d'inquiétudes; la vergue du grand mât que nous avons fait réparer au Kamtchatka, le mieux possible, se trouva endommagée. Notre habile charpentier parvint à obvier passablement au mal; cependant, on ne pouvait porter les voiles du grand mât qu'avec précaution. Notre navigation, d'ailleurs, fut très-égale. Le vent alisé

1806.
Juillet.

35' N. et 29° 46' O. , nous vîmes devant nous un vaisseau à trois mâts. Il manœuvra continuellement pendant trois heures, tantôt à l'E. tantôt à l'O. , tantôt mettant en panne. Comme il vit que nous poursuivions notre route à toutes voiles sans nous déranger, il tint le vent, et à deux heures après midi il était disparu. C'était sans doute un corsaire qui, ne sachant qui nous étions, crut prudent de ne pas trop s'approcher de nous.

Kerguelen, dans la relation de son voyage dans la mer du Nord, fixe la latitude de l'île Rockall à 57° 50' N. et la longitude à 16° 00' à l'O. de Paris. Mais il ne cite pas ses autorités; lui-même n'avait pas vu cette île dans ses deux traversées en 1767 et 1768. Verdun et Pingré la placent sur leur carte de la mer Atlantique, par 57° 50' de latitude, et 16° 30' de longitude O. de Paris. Ces différentes déterminations me faisant soupçonner quelque erreur, je désirais de voir cette île (1), mais le vent qui nous avait été généralement peu favorable dans cette partie de notre voyage, le fut encore cette fois. Nous n'eussions pu atteindre cette île qu'en perdant beaucoup de temps, et comme il était in-

(1) D'après les observations de la frégate anglaise, l'*Endymion* capitaine Capel, la latitude de Rockall est 57° 39' 42' , et sa longitude 13° 31' 16" O.

certain que nous pussions arriver bientôt dans la mer Baltique, je n'osais pas, avec notre petite provision de biscuit, risquer de rendre plus longue une navigation qui déjà l'était assez.

1806.
Juillet.

Le 12 juillet, étant par $59^{\circ} 40' N.$ et $9^{\circ} 21' O.$, nous parlâmes à un corsaire anglais parti de Londres depuis neuf jours. Le capitaine qui vint à mon bord nous annonça que la guerre était déclarée depuis peu de temps entre la Prusse et l'Angleterre, et que cet événement était le motif de sa croisière.

12.

Le 16 juillet, nous rencontrâmes la frégate la *Blanche*, capitaine Lavie. Elle nous apprit que depuis quelques semaines on avait vu trois frégates françaises dans ces parages ; qu'elles avaient pris déjà plusieurs vaisseaux anglais revenant de la pêche du Groenland, et comme une de ces frégates croisait particulièrement dans le voisinage des Orcades, la *Blanche* était envoyée pour lui donner chasse (1).

16.

Le 17 juillet, de grand matin, nous eûmes connaissance des Orcades. A midi, le Mould-Head, sur l'île Papa-Vestra, nous restait au S. $45^{\circ} E.$, et Noup-Head, sur l'île Vestra, au S. $14^{\circ} E.$ Nous trouvâmes que nous étions par

17.

(1) Le lendemain du jour où nous rencontrâmes la *Blanche*, elle avait joint la frégate française et s'en était emparée à la suite d'un combat opiniâtre.

1806.
Juillet.
18.

59° 45' 46" de latitude, et 3° 26' 30" de longitude occidentale. Le 18, à deux heures du matin, nous aperçûmes l'île Fulo au N. 68° E., et à quatre heures, l'île Fairhill au S. 6° E. du compas, dont on trouva, ce jour-là, la déclinaison de 27° 3' 30" O. Le vent était faible et variable du S. O. et S. S. O. Je me décidai en conséquence à passer de préférence par le canal entre Fairhill et les Shetland. A midi, nous n'étions qu'à 10 milles de Fairhill. Le milieu de cette île nous restait à l'E. vrai, et nous avions la plus belle occasion de déterminer sa latitude avec précision. Le temps était clair et l'horizon net, de façon que les hauteurs du soleil pouvaient être mesurées avec la plus grande justesse : elles nous donnèrent 59° 52' 46" pour la latitude. Kerguelen la détermine à 59° 27', dans la relation de son voyage dans la mer du Nord. Nous fixâmes en même temps la latitude de Fulo, qui nous restait alors au N. 6° O., à 60° 06', et sa longitude à 2° 10' 55" O. Kerguelen avait trouvé la latitude de cette île de 60° 5'.

Un peu après midi nous eûmes un calme qui se soutint pendant tout le reste du jour. Les habitans de Fairhill en profitèrent et vinrent avec plusieurs canots pour nous vendre des poules, des moutons, des poissons et des œufs. Ces hommes ont l'air très-pauvres, à en juger au moins par

et
he
ne
le
ch
un
un
plu
ma
tan
les
ne
mon
de
nou
noeu
nuit
que
Shetl

leurs habits en lambeaux. Fairhill est une île haute, ses rives sont escarpées : on peut en approcher à une demi-encâblure. Je fus étonné d'apprendre que cette petite île, couverte de rochers, qui paraît inhabitable, contient cependant une population de 250 personnes. La santé et la fraîcheur brillaient sur tous les visages. Malgré l'apparence de pauvreté, les habitans ne manquent sans doute pas d'alimens salubres.

Le temps de la marée haute, aux nouvelles et pleines lunes à Fairhill, est indiqué à dix heures sur le plus grand nombre des cartes; nous trouvâmes qu'il doit arriver plus tard dans le canal entre Fairhill et les Shetland; les pêcheurs nous dirent que c'était à onze heures un quart. Le flux vient du N. O., le reflux dure une heure de plus que le flux, et paraît aussi plus fort. Le temps précis du reversement de la marée dans ce canal est d'autant plus important à connaître, que l'on pourrait être jeté sur les côtes par un vent faible ou un calme, si l'on ne faisait pas attention assez tôt au changement qui doit avoir lieu. Le canal n'a pas plus de 20 milles de largeur, et les marées, aux nouvelles et pleines lunes, y parcourent 6 à 7 nœuds par heure. Nous eûmes calme toute la nuit; il se soutint le jour suivant, de manière que nous conservâmes la vue de Fairhill et des Shetland. Le 19 nous observâmes 59° 46' 56''

1806.
Juillet.

1806.
Juillet.

de latitude nord, et $0^{\circ} 59' 41''$ de longitude occidentale. Scant-Ness, pointe méridionale des îles Shetland nous restait alors au N. 74° O., Hangcliff, pointe orientale des mêmes îles, au N. 7° O., et Fairhill au S. 56° O. A onze heures Hangcliff nous restait au N.; la différence méridienne entre Hangcliff et l'île Fulo, que nous avons eue au N. 24 heures auparavant, est, selon nos chronomètres, de $1^{\circ} 11' 50''$. La longitude de l'île Fulo est, d'après le n^o 128 avec les corrections, de $2^{\circ} 15' 55''$, par conséquent la longitude du cap Hangcliff doit être $0^{\circ} 55' 25''$ O. Les observations de lord Mulgrave la donnent de $0^{\circ} 56' 50''$ (1). La différence méridienne entre Hangcliff et Fulo, déterminée avec la plus grande exactitude, se trouve de $7\frac{1}{2}$ minutes plus grande que sur la carte des îles Shetland par Lowenorn. Scant-Ness est, d'après nos observations par $59^{\circ} 50' 45''$ de latitude.

22 Le 22 juillet, à 7 heures du soir, nous parlâmes à la corvette anglaise, le *Lynx*, capitaine Marshall, et le 23, à la frégate *Quebec*, capitaine lord Falkland, qui nous envoya un officier à bord, pour nous offrir, de la manière la plus obligeante, tous les secours dont nous pourrions avoir besoin après un si long voyage.

(1) *Voyage au pôle Boréal*, par le capitaine Phipps, pag. 22.

C'est par cette frégate que nous eûmes les premières nouvelles de la *Néva*. Elle était partie de Portsmouth pour Cronstadt depuis huit jours, sous le convoi d'un cutter anglais. A 6 heures du soir, nous découvrîmes les côtes de Norvège à la distance de 18 milles. Nous fûmes surpris par un calme qui dura toute la nuit et le lendemain matin suivant. A midi, le cap Derneus nous restait au N. 17° O., et l'île Malo, distinguée par sa tour blanche, au N. 28° E. Notre latitude observée fut de 57° 42' 40'', à 19 milles de la terre la plus proche. Le lendemain, à 11 heures, le cap Derneus nous restait au N. 14° O. Comme sa longitude est exactement déterminée, elle nous offrit le moyen de connaître avec précision l'erreur de nos chronomètres. Celle du n° 128 était de 10' trop à l'est. Nous l'avions trouvé de 15' près du cap Hangcliff, d'après la détermination de ce cap par lord Mulgrave.

Les vents contraires et les calmes, pendant notre navigation dans le Scagerrack et le Cattegat, fatiguèrent d'autant plus notre patience, que nous brûlions du désir de revoir notre chère patrie ; mais les vents ne répondirent point à nos vœux : nous n'arrivâmes sur la rade de Copenhague que le 2 août, à 10 heures du matin. Nous avons été retenus deux jours entiers près d'Elseneur, par des vents con-

1806.
Juillet

24.

25.

Août.
2.

1806,
Août.

traires, et je m'étais déterminé, dès le premier jour, à aller à Copenhague, afin d'accélérer notre départ pour Cronstadt. Le voyage de la Chine à Copenhague avait duré 5 mois 24 jours. Pendant toute cette traversée, nous n'avions relâché que pendant quatre jours à Sainte-Hélène, et seulement la plus petite partie de l'équipage put aller à terre. Néanmoins tout mon monde se portait bien; je n'avais pas un seul homme sur la liste des malades.

Pendant que nous étions mouillés sur la rade de Copenhague, nous fûmes honorés de la visite de S. A. R. le prince Ferdinand-Frédéric, accompagné de son gouverneur, M. de Bardenfleth, lieutenant de la marine royale, et de M. de Bulow, chambellan. Le prince vint à bord par un vent très-fort et dans une chaloupe ouverte. Il fut reçu avec tous les honneurs dus à sa naissance, et nous charma tous par son amabilité. Nous n'admirâmes pas moins le ton noble et aisé avec lequel son gouverneur en agissait avec lui. Ce prince est destiné à la marine, et c'est probablement ce qui lui a fait donner pour gouverneur M. de Bardenfleth, officier de mer très-habile et très-instruit. Sous un si bon maître, le prince ne peut manquer de devenir à son tour un excellent marin.

9. Nous quittâmes Copenhague le 6 août, à 7

heures du matin, et après une traversée de 15 jours, par conséquent extraordinairement longue, nous mouillâmes heureusement sur la rade de Cronstadt le 19 août, ayant terminé notre voyage en 5 ans et 12 jours.

La *Nadiejeda* n'avait pas perdu un seul homme (1), fait bien rare, et l'on peut même dire surprenant dans un si long voyage. La santé de mon équipage était l'objet continu de tous mes soins. Le plaisir d'une si complète réussite ne pouvait être surpassé que par la joie d'avoir ramené à Cronstadt la *Nadiejeda*, après un voyage aussi long que périlleux. J'ajouterai avec la plus grande satisfaction, comme avec la plus vive reconnaissance, une marque bien digne d'être rapportée, et qui prouve l'habileté, la prudence et les soins actifs de mes officiers, c'est que, dans ce long voyage, nous n'avons perdu ni mâts, ni vergues, ni grosse ancre, ni câble de conséquence, quoique nous nous soyons trouvés dans des positions assez critiques. Notre perte s'est bornée à une petite ancre à jet et à deux

(1) Le cuisinier de l'ambassadeur était mort au commencement du voyage : mais on devait s'y attendre, car il était phthisique au plus haut degré, et l'on eut tort de l'engager pour un pareil voyage avec une santé si délabrée.

1806.
Août.

petits câbles que nous avons laissés à Nouka-hiva. Deux canots ont été fracassés sur le pont du vaisseau par les lames d'un horrible typhon. Ces canots, la vergue du grand perroquet, et quelques cordages usés, auxquels on ne pouvait plus se fier, sont les seuls objets que nous ayons été obligés de remplacer.

FIN.

C
De
—
C
d
q
le
P
P
et
R
tro
de
me
con
—
inu
der
son
pas
Dét
sept

TABLE DES CHAPITRES
DU DEUXIÈME VOLUME.

CHAPITRE XIV. — *Départ du Japon. — Navigation dans les mers voisines.*..... Page 1

Départ de Nangasaky. — Mesures de précaution du gouvernement japonais relatives à notre voyage au Kamtchatka. — Plan des opérations pour cette année. — Tempête près des îles Gotto. — Description des îles Colnett et Tsus-Sima. — Remarques sur la longitude de Tsus-Sima. — Erreur importante dans les cartes qui tracent la route de La Pérouse entre Manille et le Kamtchatka. — Nous voyons les côtes du Japon. — Probabilités que la terre que nous avons en vue est l'île Oki. — Remarques sur la déclinaison de l'aiguille, et la hauteur du baromètre dans les mers du Japon. — Reconnaissance de la côte nord-ouest du Japon. — Détroit de Sangar. — Déterminations astronomiques de deux caps à l'extrémité des îles Nipon et Ieso, qui forment l'entrée occidentale du détroit de Sangar. — Reconnaissance de la côte occidentale d'Ieso, ou Matsmaï. — Reconnaissance du golfe Strogonoff. — Recherche inutile d'un passage entre Ieso et Karafouto, et de cette dernière île. — Le pic de Langle et le cap Guibert ne sont pas sur Ieso, mais sur deux îles différentes. — Nous passons entre ces îles et la côte nord-ouest d'Ieso. — Détroit de La Pérouse. — Nous mouillons à la pointe septentrionale d'Ieso, dans la baie Romanzoff.

CHAPITRE XV. — *Séjour à la pointe septentrionale d'Ieso et dans la baie d'Aniva*..... Page 55

Printemps tardif à la pointe septentrionale d'Ieso.—Nous rencontrons un officier et plusieurs marchands japonais.—Géographie de ces endroits.—Remarques sur les noms d'Ieso, Matsmaï, Insou, Oko-Ieso et Sakhalin.—Description de la baie Romanzoff.—Pic de Langle.—Nous faisons voile pour la baie d'Aniva.—Nous mouillons dans la baie des Saumons.—Comptoir japonais dans la baie d'Aniva.—Projet de former un établissement européen dans cette baie.—Avantages qu'il offrirait au commerce.—La possession d'Aniva n'offre aucun danger.—Apologie de cette mesure.—Portrait des Aïnos.—Leurs qualités physiques et morales.—Modestie des femmes.—Leur habillement.—Leurs ornemens.—Habitations et meubles.—Nourriture.—Forme du gouvernement.—Population.—Les Aïnos ne sont pas vells.

CHAPITRE XVI. — *Départ de la baie d'Aniva. — Arrivée au Kamtchatka*..... 100

La *Nadiejeda* quitte la baie des Saumons.—Description du cap Aniva.—Nous entrons dans le golfe Patience.—Reconnaissance de la baie Mordvinoff.—Description des Aïnos qui l'habitent.—Continuation de la reconnaissance du golfe.—Les monts Spenberg et le pic Bernizet.—Nous parvenons à l'extrémité du golfe.—Nous y mouillons.—Remarques sur cette partie de Sakhalin.—Différence de sa position, d'après les anciennes déterminations hollandaises.—La *Nadiejeda* sort du golfe Patience.—Nous découvrons les écueils de Roben Eyland.—Grands espaces couverts de glace à la côte orientale de Sakhalin.—Nous sommes forcés de discontinuer la reconnaissance de

cette île. — Nous faisons route pour le Kamtchatka. —
— Nous traversons les Kouriles par un nouveau pa-
rallèle. — Découverte d'un écueil. — Situation dange-
reuse du vaisseau. — Nous sommes forcés de retourner
vers la mer d'Okhotsk. — Arrivée au port Saint-Pierre-
Saint-Paul. — Mesures de précaution contre la con-
tagion de la petite vérole qui s'était déclarée sur le
vaisseau.

CHAPITRE XVII. — *Séjour dans le port de Saint-Pierre-
Saint-Paul.* Page 133

Nouvelles des vaisseaux de la Compagnie d'Amérique. —
Triste situation de leurs équipages. — Description du
navire la *Maria*. — Promüchlenikes, ou chasseurs. —
Propositions pour améliorer leur sort. — Les lieute-
nans Khvostoff et Davidoff, premiers officiers de la
marine impériale, employés par la Compagnie. —
Avantages qu'elle a retirés de cette mesure. — An-
nonce de la prochaine arrivée du gouverneur à Saint-
Pierre-Saint-Paul. — Départ de M. de Resauoff. —
Arrivée du gouverneur. — Dangers qu'il avait courus
sur l'Avatcha. — Relation succincte de son voyage à
Ichighinsk. — Rendez-vous avec le chef des Tchouk-
tchis. — Bal à Saint-Pierre-Saint-Paul. — La *Nadie-
jeda* part du Kamtchatka pour terminer la reconnais-
sance des côtes de Sakhalin.

CHAPITRE XVIII. — *Reconnaissance de la côte orien-
tale de Sakhalin.* 171

La *Nadiejeda* part de la baie d'Avatcha. — Nous aper-
cevons les Kouriles. — Nous passons par le détroit de
la Nadiejeda. — Tempête dans le voisinage du cap
Patience. — Arrivée à la côte de Sakhalin. — Aspect
du pays. — Situation et description du cap Patience.

— Comparaison de la longitude d'après les chronomètres et d'après les observations des distances de la lune. — Erreur considérable dont ces observations sont susceptibles. — Instrumens les plus propres aux observations en mer. — Continuation de la reconnaissance des terres au nord du cap Patience. — Mont Tiara. — Bas fonds dangereux à quelque distance de la terre. — Brume continuelle. — Nous parvenons à l'extrémité septentrionale de Sakhalin. — Situation et description des caps Elisabeth et Maria. — Nous trouvons une colonie de Tartares dans une baie à laquelle nous donnons le nom de baie du Nord. — Description de cette baie. — Reconnaissance de la côte nord-ouest de Sakhalin. — Elle n'est qu'une suite de dunes. — Nous découvrons la côte de Tartarie qui lui est opposée. — Nous atteignons le canal qui sépare Sakhalin de la Tartarie. — Nous sommes forcés de virer de bord. — Courans très-forts dans le voisinage du canal. — Proximité probable de l'embouchure du fleuve Amour. — Nous mouillons, à la pointe nord-ouest de Sakhalin, dans une baie que nous nommons baie de la Nadiejeda.

CHAPITRE XIX. — Retour au Kamtchatka.. Page 222
Séjour à la baie de la Nadiejeda. — Elle est habitée par des Tartares. — Leur méfiance. — Leurs mœurs et leurs usages. — Leurs maisons. — Calcul approximatif du nombre de Tartares établis à la pointe septentrionale de Sakhalin. — Position géographique de la baie de la Nadiejeda. — Nous faisons voile, pour la seconde fois, vers la côte de Tartarie, sans pouvoir l'apercevoir. — Conjectures sur sa direction. — Impossibilité de la relever, depuis l'Amour jusqu'aux frontières de la Russie. — Nécessité de faire faire cette reconnaissance en partant du port d'Oudinsk. — Motifs de

penser que Sakhalin et la Tartarie ne sont pas séparés par un canal. — Confirmation de cette opinion par le capitaine Broughton. — Continuation de notre traversée de Sakhalin au Kamtchatka. — Ile Saint-Jonas. — Erreurs sur sa position. — Brume constante et tempête. — Nous coupons les Kouriles. — Nous mouillons dans la baie d'Avatcha.

CHAPITRE XX. — *Dernier séjour au port Saint-Pierre-Saint-Paul.* Page 261

L'apparition de la *Nadiejeda* cause une grande frayeur à Saint-Pierre-Saint-Paul. — Arrivée d'un bâtiment de transport d'Okhotsk. — Les vivres qu'il apportait sont la plupart gâtés. — Méthode employée ordinairement à Okhotsk pour saler la viande et transporter le biscuit. — Arrivée d'un navire de la Compagnie d'Amérique venant d'Ounalachka. — Nous recevons des nouvelles de la *Néva*. — Le lieutenant Kocheleff arrive de Nijeney-Kamtchatsk, et fait fournir tout ce qui nous est nécessaire. — Les officiers de la *Nadiejeda* érigent un monument à la mémoire du capitaine Clerke et de l'astronome Delisle de la Croyère. — Fuite des Japonais naufragés. — Ivachkin. — Les frères Verechtchaghin. — En sortant de la baie d'Avatcha, la *Nadiejeda* donne sur un banc de sable. — Nous quittons le Kamtchatka. — Observations astronomiques et nautiques dans le port Saint-Pierre-Saint-Paul.

CHAPITRE XXI. — *Sur l'état actuel du Kamtchatka.* 285

Introduction. — Description du port de Saint-Pierre-Saint-Paul et de ses environs. — Produit de la terre dans l'intérieur du Kamtchatka. — Causes qui l'ont rendu pauvre en productions. — Manière de vivre des Russes. — Ils y manquent de tout. — Notre vaisseau approvisionne le Kamtchatka de sel pour quelques

années. — Nécessité d'y envoyer de bons médecins.
 — Changement avantageux relativement aux officiers.
 — Disette de matériaux dans le voisinage de Saint-Pierre-Saint-Paul. — Habitations misérables. — Agriculture négligée. — Nombre insuffisant de femmes. — Suites fâcheuses. — Les Kamtchadales. — Leurs habitations. — Devoirs du Toyon et de l'Essaoul. — Tribut. — Commerce. — Nouvelles dispositions du gouverneur à ce sujet. — Nécessité de les maintenir. — Services que rendent les Kamtchadales.

CHAPITRE XXII. — *Traversée du Kamtchatka à Macao*. Page 341

Plan de notre voyage en allant à la Chine. — Le mauvais temps rend impossible toute recherche de la terre vue par les Espagnols en l'année 1634. — Tempêtes violentes par 31 et 38 degrés de latitude. — Indices nombreux du voisinage d'une terre. — Vaine recherche des îles Guadalupe, Malabrigos et de l'île don Juan. — Île de Soufre et South-Island. — Arrivée à la pointe méridionale de Formose. — Nous passons le détroit entre Formose et les îles Bachy. — Vue de Pedro Branco et de la côte de la Chine. — Grande flotte de corsaires chinois. — Détails sur ces corsaires. — Nous mouillons dans la rade de Macao.

CHAPITRE XXIII. — *Séjour à la Chine*. 367

La *Nadiejeda* entre dans le Typa. — Arrivée d'un comprador chinois. — Nous apprenons que la *Néva* n'est pas encore arrivée. — Déclaration au gouvernement chinois sur notre arrivée et le temps de notre séjour à Macao. — Les Portugais opprimés à Macao. — Peu ménagés par les Chinois. — Situation précaire du gouverneur de Macao. — Magnifique jardin de M. Drummond. — Grotte de Camoens. — Arrivée de la *Néva*

avec un chargement de pelleteries. — Les Chinois ne permettent pas que la *Nadiejeda* aille à Vhampo. — Je vais à Canton, avec la *Néva*, afin de tâcher d'y obtenir la permission pour la *Nadiejeda*. — La *Nadiejeda* arrive à Vhampo. — Difficulté de mettre les affaires de commerce en train à Canton. — Le chargement de la *Néva* est vendu par l'entremise d'une maison anglaise. — Nous nous préparons à partir. — Ordre subit du vice-roi de Canton d'arrêter les deux vaisseaux. — Représentations à ce sujet. — M. Drummond, président du Comptoir anglais, défend notre cause avec beaucoup de zèle. — Ordre de nous laisser partir. — Nous quittons Vhampo.

CHAPITRE XXIV. — *Observations sur la Chine.* Page 397

Caractère des Chinois. — Rébellion dans les provinces méridionales et occidentales de l'empire. — Mesures prises par le gouvernement contre les rebelles. — Leur force considérable. — Sociétés secrètes contre le gouvernement et la dynastie des Mantchous. — Kia-King; empereur actuel. — Conspirations contre sa vie. — Sort des conspirateurs. — Changement récent à la cour de Péking. — Négligence des employés du gouvernement. — Introduction de la vaccine à la Chine. — Etat du christianisme à la Chine. — Missionnaires persécutés. — Deux Russes en prison à Canton. — Fakir de l'Indoustan à Canton. — Etat actuel du commerce européen à Canton. — Américains. — Marchandises qui devraient être transportées de préférence de Canton en Russie. — Organisation du hong. — Le hoppo, ou directeur de la douane. — Projet pour étendre le commerce russe à Canton. — Prix des principales marchandises et des vivres à Canton. — Réponse à quelques questions de M. Wurst sur l'économie politique des Chinois.

CHAPITRE XXV. — *Navigation dans la mer de Chine.*

..... Page 466

La *Nadiejeda* et la *Néva* quittent la Chine. — Travaux de plusieurs navigateurs anglais pour perfectionner l'hydrographie de la mer de Chine. — Nous passons pendant la nuit près de Poulou-Sapata. — Roches d'Andrada et bas-fonds de Middelbourg. — Poulou-Vavor. — Correction de nos chronomètres d'après la longitude de cette île. — Nous passons par le détroit de Gaspar. — La *Nadiejeda* franchit le détroit de la Sonde par le canal de Zutphen. — Avantage de ce canal sur celui de Bantam. — Nous mouillons entre l'île Crocatao et celle de Tamarin. — Situation périlleuse du vaisseau à l'entrée méridionale du détroit de la Sonde par un calme. — Erreur des cartes du détroit de la Sonde.

CHAPITRE XXVI. — *Navigation depuis le détroit de la Sonde jusqu'à l'arrivée de la Nadiejeda à Cronstadt.*.....

La *Nadiejeda* et la *Néva* quittent les côtes de Java. — Île de Noël. — Nous coupons le tropique du Capricorne. — Erreurs de nos chronomètres reconnues par des observations de distances de la lune. — Nous sommes séparés de la *Néva*. — La *Nadiejeda* double le cap de Bonne-Espérance. — Arrivée à Sainte-Hélène. — Nous n'y trouvons pas la *Néva*. — Remarques sur Sainte-Hélène. — Les étrangers n'obtiennent pas la permission d'aller dans l'intérieur de l'île. — Accident. — Départ de Sainte-Hélène. — Avantage, en revenant des Indes, de couper la ligne dans le voisinage de l'Amérique, ou beaucoup plus à l'ouest. — Opinion de d'Après et du capitaine Cook à ce sujet. — Déclinaison de l'aiguille à l'équateur, comparée avec des observa-

tions plus anciennes. — Règle de Nicholson pour couper la ligne. — Nous entrons dans le vent alisé du nord-est. — Nous passons le tropique du Cancer. — Nous perdons l'alisé bientôt après. — Route sur la pointe septentrionale de l'Ecosse. — Les Orcades et îles Shettland. — Erreur peu considérable de nos chronomètres, d'après la longitude du cap Hangcliff, déterminée par lord Mulgrave. — Nous apprenons que la *Néva* est partie d'Angleterre pour Cronstadt. — Côtes de Norvege. — Arrivée à Copenhague. — Le prince Ferdinand de Danemark vient à bord de la *Nadiejeda*. — Départ de Copenhague. — Arrivée à Cronstadt le 19 août.

FIN DE LA TABLE DU DEUXIÈME VOLUME.

A. EGRON, IMPRIMEUR

DE S. A. R. MONSIEUR. DUC D'ANGOULÊME.

